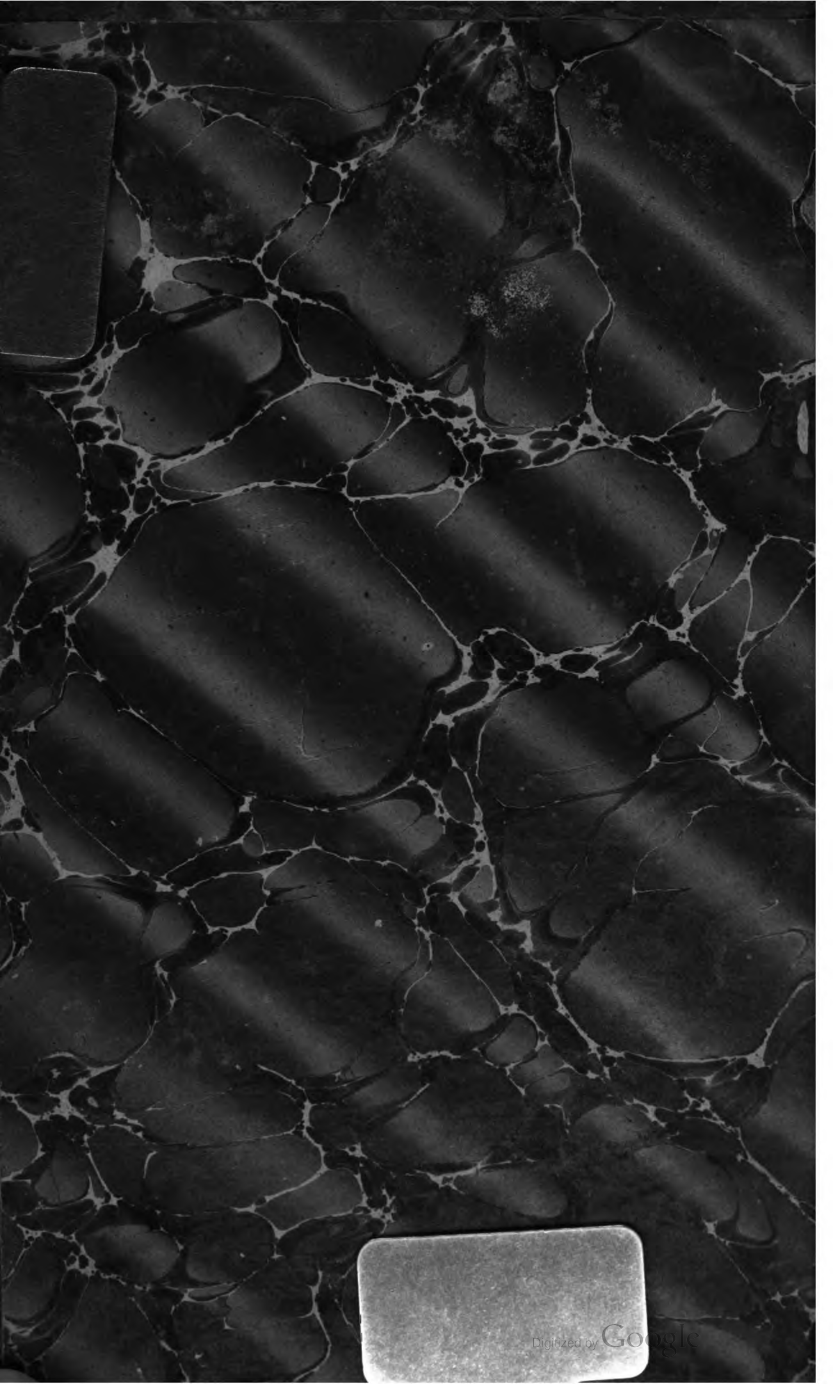
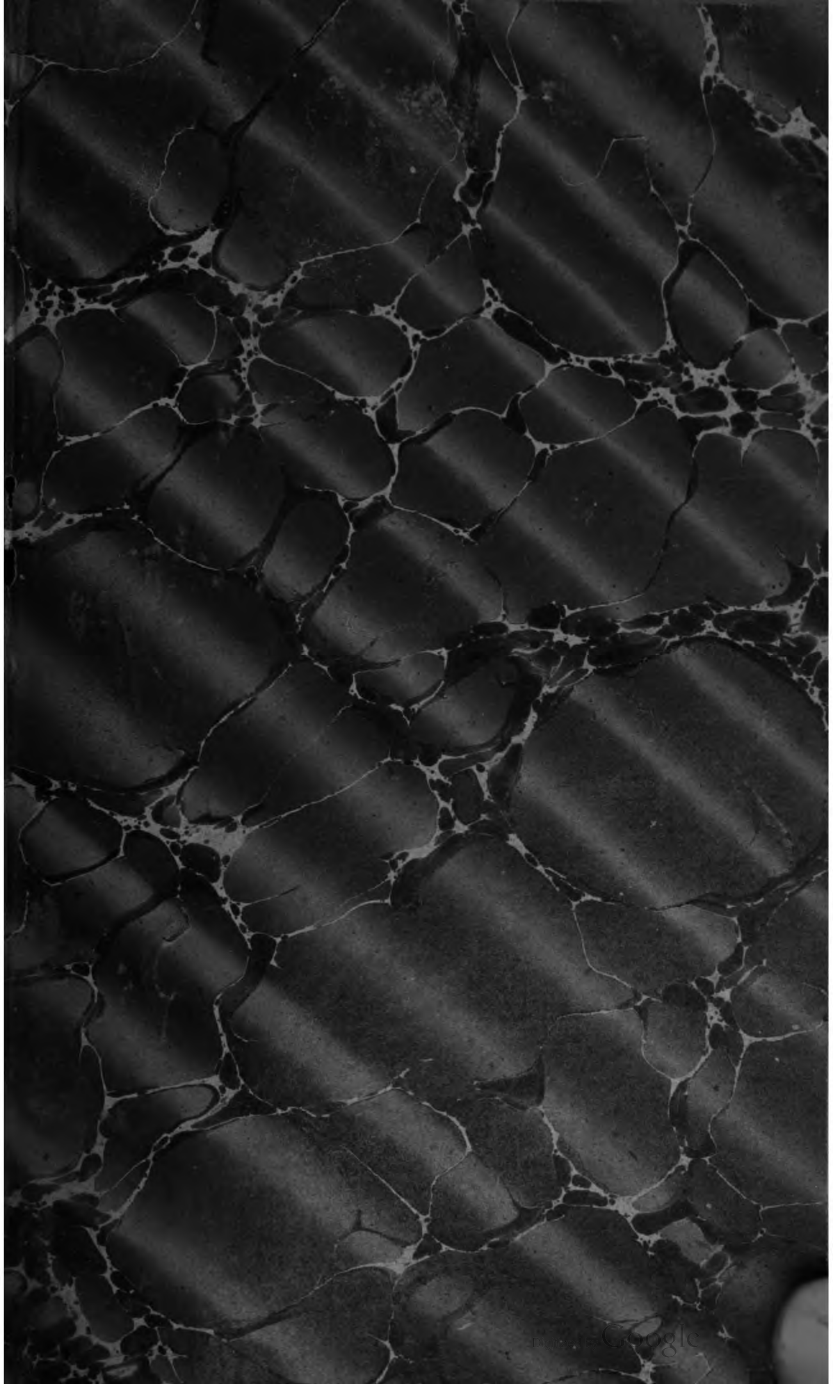






LA

DOULOUREUSE PASSION

DE

NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

LA

DOULOUREUSE PASSION

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST,

D'APRÈS LES MÉDITATIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH,

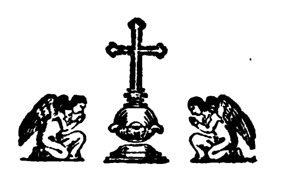
RELIGIEUSE AUGUSTINE

Du couvent d'Agnetenberg, à Dulmen, morte en 1824.

TRADUITE DE L'ALLEMAND.

QUATRIÈME ÉDITION BELGE

ENTIÈREMENT CONFORME A LA TROISIÈME ÉDITION ALLEMANDE.



LIÉGE,

IMPRIMERIE DE L. GRANDMONT-DONDERS, LIBRAIRE,

RUE VINAVE-D'ÎLE, Nº 20-608.

1853.

Permittimus reimprimi.

Datum Leodii 10a Julii 1847.

H. NEVEN, VIC.-GÉN.



PRÉFACE

DE

L'ÉDITION BELGE.

Notre foi a quelque chose de particulièrement consolant. Non-seulement elle nous garantit la conservation du vaisseau sur lequel nous faisons notre orageuse traversée, et assure à chaque passager la faculté d'atteindre le port, n'importe la violence des tempêtes; elle fait plus, elle nous montre le genre humain tout entier entouré toujours de moyens de salut plus grands que tous les dangers imaginables de perdition. Et combien notre temps est propre à confirmer cette foi et cette espérance! Si des séductions de tous les genres le rendent le plus dangereux peut-être qui se soit encore vu, la protection du Ciel se manifeste aussi par des secours extraordinaires et tout particuliers, prodigués dans les deux mondes depuis quelques années.

L'impie ne réussit pas à effacer le nom de Dieu de dessus la terre, ni à séparer l'homme de toute religion; partout les intelligences supérieures se tournent vers les idées religieuses. Si toutes les vérités sont attaquées ou niées, si plusieurs sont abandonnées par ce siècle présomptueux, en même temps quel spectacle étonnant! Le défenseur de toute vérité reconquiert chaque jour plus d'influence; son autorité grandit de même; peut-être dépassera-t-elle bientôt ses antiques proportions, au moins à l'égard de la société

catholique. Et qui aura opéré cette merveille? En premier lieu sans doute des écrivains catholiques; mais pas moins efficacement peut-être des ennemis-nés de la Papauté, nourris longtemps dans les préventions et l'aversion pour la doctrine de la suprématie et de l'infaillibilité pontificales. Ils en sont devenus les apologistes; ils ont réhabilité l'éclatante énergie des Grégoire VII et des Innocent III. En second lieu, les périls inextricables dans lesquels peuples et rois sont enlacés par l'irréligion et l'impiété.

La science toute enflée de quelques progrès, avait tourné toutes ses facultés à se suffire à elle-même, à se chercher d'autres bases que celles de la révélation et à la mettre en défaut : mais voilà que les savants incrédules de la France prouvent à l'Allemagne, et les savants incrédules de l'Allemagne, à la France, et l'Europe à l'Asie, et l'Orient à l'Occident que la science ne peut franchir les temps, ni braver les faits, ni flétrir les enseignements posés par la révélation !

Ces résultats sont admirables et exercent une influence immense. Des faits surnaturels, incontestables et innombrables, témoignages frappants de notre foi et de la sollicitude divine pour la soutenir, ont puissamment contribué à les amener, et viennent journellement augmenter l'impulsion. Parmi ces faits nous ne pouvons nous empêcher de citer ceux qui sont dus à la nouvelle dévotion de la médaille de la sainte Mère de Dieu, qui a daigné indiquer elle-même cette simple pratique, comme un gage que des torrents de grâces et de bienfaits découleraient de ses mains toutes-puissantes.

Voici maintenant un secours d'un autre genre. Un livre capable d'attendrir les cœurs les plus durs, vient, comme au commencement du christianisme, convertir par la componction, prêcher la croix au cœur. Depuis trois ans il remue l'Allemagne. Orthodoxes et hétérodoxes le lisent et relisent; il saisit, touche et pénètre le fond des âmes.

Elles s'ouvrent en grand nombre à une piété fervente, et même plusieurs reviennent à la vérité. Nous sommes loin toutefois de vouloir accorder à ce livre une autorité que les Livres saints méritent seuls, ni aucun genre d'autorité. A l'Église seule appartient ce jugement. Il serait donc téméraire de le regarder comme une révélation, bien que Dieu souvent se soit plu à révéler ses grandeurs aux pauvres d'esprit, aux humbles de l'Évangile. Mais nous croyons pouvoir le ranger parmi les autres preuves spéciales du souvenir de celui qui nous a écrits dans ses mains, afin de ne jamais nous oublier dans nos dangers. Oui, après un si grand éclat, sans qu'il y ait eu de censure ecclésiastique; après l'examen et les éloges de tant de théologiens; après le nouvel examen auquel il y a été soumis pour la présente édition, il est permis de croire que ce récit n'est ni l'œuvre de l'imagination, ni l'inspiration de satan. Ayons donc la confiance que Dieu dans sa miséricorde a voulu en faire un moyen de salut et de renouvellement pour plusieurs.

Un tel livre ne pouvait rester étranger à notre Belgique, terre de piété et de ferveur; mais aussi terre où ivraie, ronces et épines sont semées incessamment à pleines mains.

Depuis quelques mois la France en possède la traduction, et en recueille déjà des fruits abondants. Un Français extrêmement recommandable par sa piété, sa science et ses talents, mais dont la modestie nous commande de taire le nom, résolut de donner à ses compatriotes ce nouvel aliment de la foi, de l'espérance et de l'amour. Sa traduction est facile, d'un style simple et élégant; elle annonce un littérateur de mérite et familiarisé avec l'allemand. Nous l'avons suivie presque littéralement, mais avec cette différence notable que dans notre édition se trouvent rétablies les omissions très-nombreuses qui se rencontrent dans celle de France.

A cet égard nous avons envisagé cette publication sous un point de vue différent. Nous avons cru devoir donner

l'ouvrage en entier, absolument complet et en y conservant scrupuleusement, autant que nous avons pu y réussir, toutes les nuances d'une narration d'une si haute importance religieuse. D'ailleurs un autre motif de prudence chrétienne nous y a aussi engagés, et mérite qu'on y fasse attention : Dieu n'a pas permis que les expressions mêmes de la sœur Emmerich nous parvinssent toujours; elle n'a ni écrit ni dicté. M. Brentano a conservé ses paroles, autant qu'il l'a pu, mais très-souvent il a dû les traduire du bas allemand; il a même dû rédiger. Quelque persuadés que nous soyons de l'orthodoxie, de la piété et de la droiture de cet homme de bien, il aurait pu, sans s'en douter, commettre quelque erreur, soit dans sa rédaction, soit dans les faits, soit en rapportant des pensées et des expressions. Si ce malheur lui était arrivé, il se pourrait qu'une omission portât sur une partie où il se serait trompé. Alors les juges compétents ne pourraient pas asseoir leur jugement en parfaite connaissance de cause. Maintenant rien n'est dérobé à leurs investigations.

M. Brentano est un des meilleurs littérateurs de l'Allemagne. Fidèle à l'entreprise à laquelle les autorités ecclésiastiques les plus respectables l'ont exhorté, il a abandonné sa carrière littéraire, où il parviendrait à une brillante renommée, s'il publiait ses poëmes, et s'est séparé du monde pour se consacrer à mettre en ordre les immenses matériaux qu'il a recueillis de la bouche de la sœur Emmerich; car elle a raconté avec le même détail les trois années de la prédication de Notre-Seigneur et même toute sa vie. Et, lorsqu'on sait quel nombre de volumes on pourrait en former, on se rappelle ce passage de St. Jean, XXI, 25 : « Jésus a fait encore plus de choses, et, si l'on » voulait les écrire en détail, je pense que la terre ne » pourrait pas contenir les livres qu'il faudrait écrire. » Espérons qu'au moins la partie la plus intéressante de ce recueil sera donnée au public.

INTRODUCTION.

Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.
(CANTIC. VIII. 6.)

Les Méditations suivantes prendront peut-être une place honorable parmi beaucoup d'œuvres semblables, fruits de l'amour contemplatif de Jésus; mais elles n'ont aucune espèce de prétention à un caractère de vérité historique, nous devons ici le déclarer solennellement. Elles ne veulent que se joindre humblement à tant de représentation de la passion, données par des artistes et des écrivains pieux : tout au plus doit-on y voir les méditations de carême d'une dévote religieuse, racontées sans art et écrites avec simplicité d'après ses récits, auxquelles du reste elle-même n'a jamais donné qu'une valeur purement humaine et qu'elle n'a communiquées que pour se conformer, après de longues répugnances, aux ordres réitérés des respectables directeurs de sa conscience qui l'exhortaient à céder enfin, sous ce rapport, aux impulsions intérieures qu'elle ne cessait de sentir. C'est le comte Léopold de Stollberg (1), qui a procuré à celui qui écrit ces lignes la connaissance de cette personne : le doyen Bernard Overberg (2), son directeur extraordinaire, et l'évêque Michel Sailer (3), qui avait été souvent son conseil et son consolateur, l'ont excitée à nous raconter en détail ce qu'elle éprouvait; ce dernier, qui lui a survécu, s'est vivement intéressé à la rédaction et à la publication des notes

(1) Le comte de Stollberg est l'une des plus glorieuses conquêtes que l'Eglise catholique ait faites sur le protestantisme. Ce grand homme de bien est mort en 1819. *(Note du traducteur.)*

(2) Overberg, doyen à Munster en Westphalie, modèle de toutes les vertus chrétiennes. *(Idem.)*

(3) Sailer, évêque de Ratisbonne, l'un des plus illustres défenseurs de la foi en Allemagne. *(Idem.)*

recueillies auprès d'elle. Ces illustres morts de pieuse mémoire étaient en commerce continuel de prières avec Anne-Catherine qu'ils aimaient et respectaient à cause des grâces signalées que Dieu lui avait faites. Le rédacteur de ce livre a trouvé les mêmes encouragements à ses travaux et une sympathie non moins vive chez le dernier évêque de Ratisbonne, Mgr. Wittmann (1). Ce pasteur si éclairé par ses recherches particulières et par sa propre expérience sur les voies de la grâce par rapport à certaine âmes cachées en Jésus-Christ, prenait la part la plus vive à tout ce qui concernait Anne-Catherine : instruit plus tard du travail auquel se livrait le rédacteur de ce livre, il l'exhortait fortement à lui donner de la publicité. « Ces choses ne vous ont pas été communiquées pour rien, lui disait-il souvent : Dieu a ses vues en cela. Faites-en connaître quelque chose; cela profitera à beaucoup d'âmes. » Il ajoutait à ces exhortations l'exemple d'écrits de ce genre, dont il avait reconnu l'utilité pour lui et pour les autres dans le cours de sa carrière. Il aimait à appeler ces âmes privilégiées *la moelle des os de l'Église*, suivant l'expression de saint Chrysostôme : *Medulla enim hujus mundi sunt homines sancti*, et il encourageait, autant qu'il était en lui, la publication de leur vie et de leurs écrits.

Amené par un ami bienveillant au lit de mort de ce saint évêque, le rédacteur de ce livre ne pouvait s'attendre à être reconnu de lui, parce que longtemps auparavant il ne lui avait parlé que pendant quelques instants : toutefois le mourant le salua amicalement, l'engagea affectueusement à continuer son travail pour la gloire de Dieu et lui donna sa bénédiction. Encouragés par d'aussi respectables autorités, nous cédons à la prière de beaucoup d'amis craignant Dieu, en publiant les méditations suivantes sur la passion de Notre-Seigneur d'après cette pauvre religieuse, à qui Dieu avait fait la grâce d'être tantôt simple, naïve, ignorante comme un enfant, tantôt clairvoyante, sagace, pleine de vues profondes et d'un zèle héroïque; mais toujours s'oubliant elle-même, forte en Jésus-Christ seul, affermie dans l'humilité la plus parfaite et la plus entière abnégation. En nous réservant de publier un jour sa biographie détaillée, nous joignons ici une courte esquisse de sa vie.

(1) Wittmann, digne successeur de Sailer, homme d'une éminente sainteté, dont la mémoire est en vénération à tous les catholiques du midi de l'Allemagne. (*Idem.*)

ABRÉGÉ

DE LA

VIE D'ANNE-CATHERINE EMMERICH.

ANNE-CATHERINE EMMERICH, fille de Bernard Emmerich et d'Anne Hillers, pauvres et pieux paysans, naquit dans le hameau de Flamske, à une demi-lieue de Coesfeld, ville de l'évêché de Munster, le 8 Septembre 1774; elle fut baptisée dans l'église de Saint-Jacques à Coesfeld. Son enfance eut beaucoup de rapport avec celle de la vénérable Anne Garzias de saint Barthélemi, de Dominica del Paradiso et de quelques autres âmes contemplatives de la classe des paysans qui ont éprouvé la commisération de Dieu envers les humains. Depuis qu'elle se souvenait d'avoir existé, elle avait toujours joui d'une direction et d'une protection particulières. Son Ange gardien lui apparaissait sous une forme enfantine; le bon Pasteur venait jouer avec elle au jardin et dans la prairie, et aidait la pauvre petite bergère, à laquelle il se montrait lui-même comme un petit berger. Dès son enfance, l'histoire sainte lui fut enseignée pendant toute l'année dans des visions de différentes sortes. La Mère de Dieu, la reine du ciel, venait à elle sur la prairie, comme une femme pleine de beauté, de douceur et de majesté, l'assurait de sa

tendresse et de sa protection, lui donnait des conseils et des avertissements, et lui amenait l'enfant divin comme pour partager ses jeux. Des Saints en agissaient de même, et venaient prendre affectueusement les guirlandes qu'elle tressait pour le jour de leur fête. L'enfant s'étonnait moins de tout cela que si une princesse et sa cour se fussent ainsi abaissées jusqu'à elle. Plus tard, elle n'en était pas surprise non plus, car l'innocence établissait pour elle des rapports bien plus intimes avec Jésus-Christ, sa Mère et les Saints, qu'elle n'en pouvait établir avec les plus affables parmi les personnes du grand monde. Les noms de père, de mère, de frère, de fiancé, lui paraissaient exprimer des relations essentielles entre Dieu et l'homme, puisque le Verbe éternel s'était choisi une mère sur la terre pour devenir notre frère, et ces titres n'étaient pas de vains mots à ses yeux.

Étant enfant, elle parlait en toute simplicité de ce qu'elle avait vu, et les bonnes gens qui l'entouraient, écoutaient avec admiration ses récits de l'histoire sainte; mais, se trouvant quelquefois troublée par leurs questions et leurs remarques, elle se mit à garder le silence. Elle pensait dans sa naïveté qu'il n'était pas convenable de parler de ces sortes de choses, que les autres se taisaient sur ce qui leur arrivait dans ce genre, qu'il fallait peu parler, dire seulement *oui et non; loué soit Jésus-Christ*, etc., etc. Tout ce qui lui était montré était si clair, si lumineux, si salutaire, qu'elle croyait qu'il en arrivait autant à tous les enfants chrétiens : les autres qui n'en parlaient pas lui semblaient plus discrets et mieux élevés, et elle se tut afin de leur ressembler.

Elle eut presque constamment, dès ses premières années, un don particulier qu'on retrouve de distance à distance dans les histoires de sainte Sibylline de Pavie, d'Ida de Louvain, d'Ursule Benincasa et de plusieurs autres âmes pieuses : le don de distinguer ce qui est bon ou mauvais, saint ou profane, bénit ou maudit, dans les choses matérielles ou spirituelles. Étant encore enfant, elle rapportait des

champs des plantes salutaires, dont les vertus étaient connues d'elle seule, et les plantait dans le voisinage de sa demeure, ou des lieux où elle travaillait et priait; au contraire, elle arrachait tout autour les herbes vénéneuses, et surtout celles qui sont employées dans les pratiques superstitieuses et les sortiléges. Lorsqu'elle venait dans un lieu où s'étaient commis autrefois de grands péchés, elle s'en apercevait, s'enfuyait, ou priait et faisait pénitence; elle reconnaissait de la même manière les lieux bénis et sanctifiés : elle s'y sentait heureuse et rendait grâces à Dieu. Quand un prêtre passait pour aller enseigner le catéchisme ou porter à un malade le Saint-Sacrement, même à une grande distance de sa cabane ou de l'endroit où elle gardait son troupeau, elle se sentait attirée de ce côté, elle y courait, s'agenouillait sur le chemin avant sa venue, demandait avec instance sa bénédiction ou adorait la sainte Eucharistie. Elle distinguait les objets consacrés et profanés; elle ressentait une sorte de malaise et de repoussement aux lieux où étaient des tombeaux de païens, tandis qu'elle était attirée vers les ossements des Saints comme le fer vers l'aimant. Elle reconnaissait les reliques des Saints au point de raconter non-seulement des particularités inconnues de leur vie, mais encore l'histoire de la relique qui lui était présentée et les divers lieux où elle s'était trouvée. Elle eut toute sa vie le commerce le plus intime et le plus sympathique avec les âmes du purgatoire : toutes ses actions, toutes ses prières étaient en vue de ces âmes; elle se sentait souvent appelée à leur secours, et recevait les avertissements les plus touchants lorsqu'elle les oubliait. Souvent, étant jeune fille, elle était réveillée de son sommeil par des troupes d'âmes, et par les plus froides nuits d'hiver, elle suivait avec elles, pieds-nus, dans la neige, le chemin de la croix, long d'au moins deux lieux, qui va jusqu'à Coesfeld. Depuis ses premières années jusqu'à sa mort, elle ne cessa de consoler les malades, de soigner et de guérir les blessures et les ulcères, de donner aux pauvres le peu qu'elle possé-

dait. Elle était d'une grande délicatesse de conscience : la plus petite transgression l'affligeait jusqu'à la rendre malade ; le péché semblait la tuer ; l'absolution était pour elle comme une résurrection.

Tous les dons qu'elle avait reçus ne l'empêchaient pas de se livrer à tous les travaux, même les plus pénibles, d'une jeune paysanne de son pays, sans qu'elle excitât particulièrement l'attention de ses compagnes. C'était peut-être parce qu'un certain dégré de clairvoyance prophétique n'est pas rare dans sa patrie. Il y a dans divers endroits des personnes appelées parmi le peuple *Gicker* (1) qui prévoient des décès, des noces, des marches de troupes, souvent vérifiées par l'événement. Son école intérieure était la mortification et la souffrance. Dès sa première enfance elle ne se permettait que le plus strict nécessaire en fait de sommeil et de nourriture : elle passait plusieurs heures en prière chaque nuit, et l'hiver même elle allait quelquefois en plein air s'agenouiller sur la neige. Elle couchait par terre sur des planches disposées en forme de croix. Elle mangeait et buvait ce dont les autres ne voulaient pas : les meilleurs morceaux étaient réservés pour les pauvres et les malades, et quand elle ne savait à qui les donner, elle les offrait à Dieu avec une foi enfantine, le priant d'en faire part à quelqu'un qui en eût plus besoin qu'elle. Y avait-il quelque chose à voir ou à entendre qui ne se rapportât pas à Dieu ou à la religion, elle évitait sous quelque modeste prétexte le lieu où tous les autres couraient, ou, si elle s'y trouvait, elle détournait ses yeux et ses oreilles. Elle avait coutume de dire que toute inutilité était un péché, et que, lorsque l'on retranchait quelque chose de ce genre aux sens extérieures, on le retrouvait au centuple dans la vie intérieure, de même que la taille rend les vignes et les arbres fruitiers plus fertiles. Ce qu'il y a de particulièrement remarquable dans l'histoire

(1) Du mot bas-allemand *gicken* auquel correspond le haut allemand *gucken* ou *sehen* ; français : *voir, regarder*.

de sa vie intérieure, c'est une série de visions symboliques qui se rattachaient l'une à l'autre, qui l'accompagnaient partout dès son jeune âge, et où le but de sa vie, les moyens d'y parvenir, ses peines, ses dangers, ses combats futurs lui étaient montrés en paraboles.

Dans sa seizième année, un jour qu'elle travaillait aux champs avec ses parents et ses sœurs, le son de la cloche du couvent des Annonciades à Coesfeld réveilla si violemment son désir secret d'entrer dans le cloître, qu'elle tomba évanouie, et qu'ayant été rapportée chez elle, elle eut une maladie de langueur qui dura assez longtemps. Dans sa dix-huitième année, elle alla à Coesfeld en apprentissage chez une pieuse couturière, et après y avoir passé deux ans elle revint chez ses parents. Elle fit beaucoup de démarches pour être reçue chez les Augustines de Borken, chez les Trappistines de Darfeld et chez les Clarisses de Munster; mais sa pauvreté et celle de ces couvents y mirent obstacle. A l'âge de vingt ans, ayant économisé vingt thalers (75 francs) qu'elle avait gagnés à coudre, elle s'en alla avec cette somme, véritable trésor pour une pauvre paysanne, à Coesfeld chez un pieux organiste, dont elle avait connu la fille lors de son premier séjour dans cette ville. Elle espérait qu'en apprenant à jouer de l'orgue, elle trouverait moyen de se faire admettre dans un couvent. Mais son irrésistible désir de servir les pauvres et de donner tout ce qu'elle avait ne lui laissa aucun loisir pour apprendre la musique, et elle se fut en peu de temps si bien dépouillée de tout, que sa mère, femme d'une charité exemplaire, fut obligée de lui apporter du pain, du lait et des œufs pour elle et pour ceux avec lesquels elle les partageait. Alors sa mère lui dit : « Tu nous fais bien du chagrin, à ton père et à moi, avec ta volonté de te séparer de nous pour aller au couvent; mais tu es toujours ma chère enfant : quand je vois à la maison la place où tu t'asseyais, mon cœur se brise en pensant que tu as donné toutes tes économies et que tu es maintenant dans le plus grand

besoin ; mais je t'apporte de quoi te nourrir quelque temps. » Et Anne-Catherine lui répondit : « Que Dieu vous le rende, ma chère mère. Il est vrai, je n'ai plus rien, parce que c'était la sainte volonté de Dieu que d'autres fussent secourus par moi : puisque je lui ait tout donné, c'est à lui d'avoir soin de moi, et il saura bien nous aider tous. » Elle passa quelques années à Coesfeld dans le travail, les bonnes œuvres et la prière, ayant toujours la même direction intérieure. C'était un enfant docile et silencieuse dans la main de son Ange gardien.

Quoique dans cette esquisse de sa vie, nous laissions de côté beaucoup de grâces, de travaux et d'événements, pour ne nous occuper que des trais caractéristiques les plus importants, il est une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence. Vers sa vingt-quatrième année, elle reçut une grâce que le Seigneur a accordée sur cette terre à plusieurs personnes dévouées à un culte plus spécial de sa douloureuse passion, à savoir : la souffrance corporelle et visible des douleurs de sa sainte tête dans le couronnement d'épines. Nous rapporterons ici ses propres paroles : « A peu près quatre ans avant mon entrée au couvent, par conséquent en 1798, je me trouvais une fois vers midi dans l'église des Jésuites à Coesfeld, j'étais à genoux sur la galerie de l'orgue et je priais ardemment devant un crucifix ; comme j'étais plongée dans la méditation, je ressentis tout à coup une chaleur vive et douce, et je vis mon fiancé céleste, sous la forme d'un jeune homme resplendissant, venir de l'autel, où le Saint-Sacrement était dans le tabernacle, et se placer devant moi. Sa main gauche tenait une couronne de fleurs, sa main droite, une couronne d'épines : il me présenta l'une et l'autre pour choisir. Je pris la couronne d'épines, il me la mit sur la tête et je l'y enfonçai avec mes deux mains ; alors il disparut, et je revins à moi ressentant une violente douleur autour de la tête. Je dus quitter aussitôt après l'église qu'on allait fermer. Une de mes amies, qui était agenouillée

à côté de moi, doit avoir vu quelque chose de mon état : je lui demandai à la maison si elle ne voyait pas de blessure à mon front, et lui parlai en termes généraux de mon rêve et de la violente douleur que je ressentais depuis. Elle ne vit rien alors extérieurement, et ne fut pas non plus étonnée de ce que je lui dis, parce qu'elle savait que je me trouvais quelquefois dans des états pareils, sans qu'elle en comprit toutefois l'importance intérieure. Le jour suivant, mon front et mes tempes jusqu'aux joues étaient très-enflés et je souffrais horriblement. Ces douleurs et cette enflure revinrent souvent et durèrent quelquefois des nuits et des jours entiers. Je ne remarquai de sang autour de ma tête, que lorsque mes compagnent m'avertirent de prendre un autre bonnet, parce que le mien était plein de tâches rougeâtres. Je les laissai en penser ce qu'elles voudraient, et j'arrangeai ma coiffure de manière à cacher heureusement le sang qui coulait de ma tête; je le fis jusque dans le couvent où une seule personne le découvrit et me garda fidèlement le secret. »

Plusieurs autres adorateurs contemplatifs de la passion de N.-S., ont reçu la grâce de souffrir sympathiquement les douleurs de la couronne d'épines, à la suite d'une vision semblable, où le choix entre deux couronnes leur était offert; nous citerons seulement sainte Catherine de Sienne et Pasithée de Crogis, clarisse de la même ville, morte en 1617. Dans toutes les expériences de ce genre les mêmes formes se représentent constamment avec quelques changements adaptés aux circonstances. Au reste celui qui écrit ces pages a vu plusieurs fois, en plein jour et de très-près, le sang couler sur le front et le visage d'Anne-Catherine Emmerich, en quantité suffisante pour traverser le linge qui entourait son cou. Il en est tout aussi certain que de la sueur qu'il a souvent senti découler de son propre front.

Son désir du cloître finit par être exaucé. Les parents d'une jeune personne que désiraient avoir les Augustines de Dulmen, déclarèrent qu'ils ne laisseraient entrer leur fille

chez elles que si elles recevaient en même temps Anne-Catherine : le pauvre couvent y consentit quoiqu'avec peine, à cause de l'indigence absolue de celle-ci. Le 13 Novembre 1802, huit jours avant la fête de la Présentation de la sainte Vierge, elle prit l'habit de novice. Les couvents de notre âge n'éprouvent plus la vocation des novices avec la rigueur et la sévérité de la règle antique, mais la Providence y suppléa pour elle par de rudes épreuves dont elle ne pouvait se montrer trop reconnaissante. Des peines et de privations qu'on s'impose pour honorer Dieu, seul ou en union avec d'autres, sont faciles à supporter; mais la croix la plus semblable à celle du Christ, c'est d'accepter sans murmure et avec amour des accusations, des affronts et des punitions injustes. Dieu permit de cette manière que, dans l'année de son noviciat, elle fût soumise, sans que la volonté de personne y fût pour rien, à toutes les rigueurs par lesquelles l'aurait éprouvée une sage maîtresse des novices, au temps de la plus grande sévérité de l'ordre. Plus tard aussi elle apprit à être, sous ce rapport, redevable de bien des choses encore à ses compagnes, comme à des instruments de Dieu pour son salut; mais, comme aucune école de la croix n'était plus nécessaire que celle-ci pour son âme ardente, Dieu eut soin de l'y laisser toute sa vie, et pour qu'elle n'en sortît jamais, il l'y fixa au moyen des signes de ses sacrées plaies et en la privant, comme pour lui infliger des pénitences, de la faculté de prendre des aliments naturels, afin que, devenue un sujet de scandale pour plusieurs, elle restât accusée, calomniée et baffouée jusqu'au tombeau et peut-être même au delà. — Dieu soit loué en tout et pour tout !

Sa situation dans le couvent était pénible sous plusieurs rapports. Aucune de ses compagnes, aucun prêtre, aucun médecin ne pouvait comprendre son état. Elle avait bien appris à cacher les dons merveilleux qu'elle avait reçus lorsqu'elle vivait parmi des paysans, mais il n'en pouvait pas être de même, à présent qu'elle se trouvait en contact perpé-

tuel avec une troupe de religieuses, bonnes et pieuses sans doute, mais dont la curiosité allait toujours croissant, et peut-être aussi animées à son égard d'une sorte de jalousie spirituelle. Puis l'esprit alors très-rétréci de ce couvent, et la complète ignorance où l'on y était des phénomènes par lesquels la vie intérieure de l'âme peut se manifester au dehors, amenaient pour elle une série de vexations d'autant plus pénibles, que ces phénomènes se produisaient abondamment chez elle sous leur forme la plus rare et la plus singulière. Elle entendait tous les discours, tous les soupçons dirigés contre elle, même à l'autre bout du couvent; ils pénétraient dans son cœur comme mille traits acérés. Elle supportait tout avec patience et amour, sans laisser rien voir de ce qu'elle savait. Plus d'une fois, la charité la poussa à se jeter aux pieds de quelque religieuse mal intentionnée à son égard, et à lui demander pardon en pleurant. Là-dessus, on la soupçonna d'écouter aux portes : des haines cachées se trouvaient découvertes sans qu'on pût s'expliquer comment, et on se sentait mal à l'aise d'une inquiétude involontaire devant elle.

Lorsque la règle de l'ordre, qui était pour elle une loi sacrée, se trouvait négligée en quelque point, elle voyait en esprit toutes ces inobservations, et quelquefois, poussée par l'esprit intérieur, elle apparaissait tout à coup au lieu où la règle était violée par des bavardages ou des contraventions au vœu de pauvreté, et citait, sans en avoir eu l'intention, les passages de la règle relatifs à la circonstance. Cela la rendait importune à celles qui se négligeaient, et son arrivée avait pour elle quelque chose de l'apparition d'un esprit. Dieu lui avait accordé le don des larmes à un haut degré; elle passait souvent de longues heures dans l'église à pleurer devant lui sur les péchés et l'ingratitude des hommes, sur les souffrances de l'Église, sur les imperfections de la communauté et sur ses propres défauts. Mais, ces larmes d'une compassion sublime, nul ne pouvait les comprendre que

celui devant lequel elle les versait : les hommes les attribuaient à un caprice, à un mécontentement et à d'autres causes de ce genre. Son confesseur lui avait ordonné de recevoir la sainte Eucharistie plus souvent que les autres, parce que son ardent désir de cette nourriture spirituelle l'avait plus d'une fois rendue presque mourante. Cette disposition de son âme excitait la jalousie, parfois on la traitait aussi d'hypocrite.

On lui reprochait aussi souvent la faveur qu'on lui avait faite de l'admettre au couvent, elle, pauvre et ignorante paysanne. La pensée qu'elle devenait ainsi pour d'autres une occasion de péchés lui était très-douloureuse, et elle ne cessait de prier Dieu pour qu'il lui fît porter la peine de ce manque de charité à son égard. Bientôt après elle eut une grande maladie qui commença à Noël, de l'an 1802, par une douleur violente autour du cœur. Cette douleur ne la quitta pas même lorsqu'elle fut guérie, et elle la supporta en silence jusqu'en 1812, où elle reçut dans une extase à la place où elle la ressentait, la marque extérieure d'une croix, ainsi qu'il sera raconté plus tard. Sa faiblesse et sa mauvaise santé la firent regarder comme plus à charge qu'utile au couvent, ce qui n'était pas fait pour augmenter la bienveillance à son égard; toutefois, elle travaillait et servait sans se lasser; elle aimait toutes ses sœurs, et elle ne fut jamais si heureuse qu'à cette époque de sa vie, passée dans des privations et des peines de toute espèce.

Le 13 Novembre 1803, étant dans sa 28e année, elle prononça ses vœux solennels et devint l'épouse de Jésus-Christ dans le couvent d'Agnetenberg, à Dulmen. « Lorsque j'eus prononcé mes vœux, disait-elle, mes parents se montrèrent de nouveau pleins de bonté pour moi. Mon père et mon frère aîné m'apportèrent deux pièces de toile. Mon père, pieux, mais sévère, qui, avec toute ma famille, m'avait vu entrer au couvent avec répugnance, m'avait dit, lors de notre séparation, qu'il payerait volontiers mon enterrement,

mais qu'il ne donnerait rien pour le couvent; il tint parole : cette pièce de toile était le linceul de mon enterrement dans le cloître. »

Quelque soin qu'elle eût de voiler le torrent de grâces dont Dieu inondait son intérieur, le ravissement d'une épouse du Christ, ivre d'un saint amour, n'en donnait pas moins à tout son être une noblesse, dont aucune humiliation ne pouvait la dépouiller. Elle-même dit à cet égard : « Je ne songeais pas à moi, je ne pensais qu'à Jésus-Christ et à mes saints vœux; mes compagnes ne me comprenaient pas, et je ne pouvais leur expliquer l'état où je me trouvais. Je me sentais abîmée dans cet état; néanmoins Dieu leur a caché beaucoup de grâces qu'il m'a faites, sans quoi elles auraient eu de moi l'idée la plus fausse. Malgré toutes les douleurs et toutes les souffrances, je ne fus jamais plus riche intérieurement; mon âme était inondée de bonheur. J'avais une chaise sans siége et une autre sans dossier dans ma cellule, et pourtant elle était pour moi, si pleine et si magnifique, que je croyais souvent y voir le ciel tout entier. Souvent, la nuit, attirée par l'amour et la miséricorde de Dieu, je m'épanchais en paroles ardentes et pleines d'une affectueuse familiarité, comme j'avais coutume de le faire depuis mon enfance : on m'espionnait et on m'accusait d'inconvenance et de témérité à l'égard de Dieu. Une fois, il m'arriva de répondre, sans le vouloir, qu'il me paraissait plus téméraire de recevoir le corps du Seigneur sans s'être ainsi familièrement entretenu avec lui, et je fus sévèrement grondée. Au milieu de tout cela, je vivais en paix avec Dieu et toutes ses créatures. Quand je travaillais dans le jardin, les oiseaux venaient à moi, se posaient sur ma tête et sur mes épaules, et nous chantions ensemble les louanges de Dieu. Je voyais toujours mon Ange gardien à mes côtés, et quoique le mauvais esprit cherchât à m'assaillir, à m'effrayer et à me maltraiter de toutes sortes de manières, il ne lui était pas donné de me faire grand mal. Je ne manquais jamais ni de protection, ni

de secours, ni d'avertissements intérieurs. Mon désir du Saint-Sacrement était si irrésistible, que souvent, la nuit, je quittais ma cellule et m'en allais à l'église, si elle était ouverte ; dans le cas contraire, je restais à la porte, ou près des murs, même l'hiver, agenouillée ou bien prosternée, les bras étendus et en extase. Le chapelain du couvent, qui avait la charité de venir de meilleure heure pour me donner la sainte communion, me trouvait dans cet état; mais aussitôt qu'il s'approchait et ouvrait l'église, je revenais à moi, me rendais en hâte à la table de la communion et trouvais mon Seigneur et mon Dieu. Lorsque j'étais chargée des fonctions de sacristine, je me sentais souvent tout d'un coup comme ravie, et je montais et me tenais dans des endroits élevés de l'église, sur des corniches, des saillies de maçonnerie et des moulures où il paraissait impossible d'arriver humainement. Alors je nettoyais et arrangeais tout. Il me semblait toujours avoir au-dessus de moi des esprits bienfaisants qui m'enlevaient, me soutenaient et m'assistaient. Cela ne me troublait pas, car j'y étais habituée dès mon enfance : je n'étais jamais longtemps seule, et nous faisions tout ensemble bellement et amicalement. C'était seulement parmi certains hommes que je me trouvais seule, au point d'en pleurer comme un enfant qui veut retourner au logis. » — Nous laissons de côté plusieurs autres phénomènes remarquables de sa vie extatique, engageant seulement le lecteur à comparer ce qui vient d'être raconté avec la vie de sainte Madeleine de Pazzi, avec l'état de laquelle le sien offrait à cette époque beaucoup d'analogie. Nous passons maintenant à ses maladies.

Étant d'une constitution délicate et peu robuste de corps, elle s'était livrée dès son enfance aux mortifications, aux jeûnes, aux veilles, aux prières de nuit en plein air; joignez à cela les plus rudes travaux dans les champs par toutes les saisons de l'année et la fatigue des états singuliers où elle se trouvait presque sans cesse. Elle continua dans le cloître à

réponse en présence du Saint-Sacrement : *Que ma grâce te suffise ! Hélas ! ne te suffis-je donc pas ?* »

Le 3 Décembre 1811, le couvent fut supprimé (1) et l'église fermée. Les religieuses se dispersèrent successivement chacune de son côté. Anne-Catherine resta pauvre et malade. Une servante compatissante du monastère la servit par charité. Un vieux prêtre émigré, qui disait la messe dans le couvent, resta aussi avec elle. Ces trois personnes, étant les plus pauvres de la communauté, ne quittèrent la maison conventuelle qu'au printemps de 1812. Elle était encore si malade, que ce ne fut qu'avec peine qu'on put la transporter. Le prêtre trouva un petit logement chez une pauvre veuve de l'endroit ; elle eut dans la même maison une mauvaise petite chambre au rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Elle vécut là, toujours malade, jusqu'à l'automne de 1812, intime avec Dieu, inconnue au monde. Ses ravissements dans la prière et le commerce spirituel qu'elle entretenait avec le monde invisible étaient devenus plus fréquents encore. Elle allait être appelée à un état qu'elle ne connaissait pas bien elle-même et pour lequel elle ne fit rien que s'abandonner docilement à la volonté de Dieu. Il plut au Seigneur, vers ce temps, de marquer son corps virginal des stigmates de sa croix et de son crucifiement, scandale pour les juifs, folie pour les païens, et l'un et l'autre pour bien des gens qui se nomment chrétiens. Elle avait dès son jeune âge prié le Sauveur de lui imprimer fortement sa sainte croix dans le cœur, afin qu'elle ne pût jamais oublier son amour infini pour les hommes ; mais elle n'avait jamais pensé à un signe extérieur. Repoussée dans le monde, elle priait plus ardemment que jamais à ce sujet. Le 28 Août, fête de saint Augustin, patron de son ordre, comme elle faisait cette prière dans le lit où sa maladie la retenait, ravie en extase et les

(1) Sous le gouvernement de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie. (*Note du traducteur.*)

bras étendus, elle vit venir à elle d'en-haut à droite un jeune homme resplendissant, tel que son fiancé céleste lui apparaissait ordinairement; et ce jeune homme fit sur son corps, avec la main droite, le signe d'une croix ordinaire. Il se trouva, en effet, qu'à dater de cette époque, elle eut sur son épigastre une marque semblable à une croix. Cette marque avait la couleur d'une envie, et était formée de deux bandes croisées, longues d'environ trois pouces et larges d'un demi-pouce. Plus tard la peau levait souvent en cet endroit comme après une brûlure et, se déchirant, laissait couler une humeur incolore et brûlante d'une telle abondance qu'elle transperçait quelquefois plusieurs draps. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de ce que c'était et croyait seulement avoir une forte sueur. La signification particulière de ce signe n'a jamais été reconnue.

Quelques semaines plus tard, comme elle faisait la même prière, elle tomba en extase et vit la même apparition s'approcher d'elle et lui présenter une petite croix de la hauteur de trois pouces, de la forme décrite ci-après dans les récits de la passion. Elle la prit avec ardeur, la serra fortement contre sa poitrine et la rendit. Elle disait que cette croix était molle et blanche comme de la cire; mais elle ignora d'abord qu'il lui en fût resté un signe extérieur. Peu de temps après, étant allée avec la petite fille de son hôtesse visiter le jardin d'un vieil ermitage près de Dulmen, elle tomba tout à coup en extase et perdit connaissance; puis, étant revenue à elle, elle fut ramenée à sa demeure par une paysanne. Comme la douleur cuisante qu'elle ressentait à la poitrine augmentait vers cette époque, elle vit l'apparence d'une croix de trois pouces de long, qui semblait appliquée sur l'os de la poitrine et se dessinait en rouge à travers la peau. Comme elle avait fait part de sa vision à une religieuse avec laquelle elle était liée, on commença à parler beaucoup de ses singuliers états. Le jour des morts, 2 Novembre 1812, elle sortit pour la dernière fois et se traîna péniblement jusqu'à l'église. Depuis

cette époque jusqu'à la fin de l'année, elle parut toujours au moment de mourir, et reçut les derniers sacrements. A Noël, il parut au haut de la croix qui était sur sa poitrine un petit appendice de la même forme, en sorte que cela figurait une double croix fourchue. Au commencement cette croix rendait, à travers une ligne épaisse de pores, du sang tous les mercredis avec de légères variations, au point qu'on pouvait en prendre l'empreinte complète sur du papier. Par la suite ce fut le vendredi. En 1814, cette sueur de sang fut plus rare, seulement la croix était tous les vendredis d'un rouge de feu. Toutefois elle rendit encore du sang plus tard, notamment tous les Vendredi-Saints, mais on n'y faisait plus attention. Le 30 Mars 1821, celui qui écrit ces pages vit cette croix d'un rouge très-vif et suant du sang sur tous les points. A l'état ordinaire, elle était incolore et ne se distinguait que vue de près, sur une largeur de deux lignes, par de petites gerçures de la peau telles qu'une forte gelée les produit généralement. L'écoulement du sang était précédé d'une grande chaleur dans cette partie de la poitrine; une rougeur, large à peu près d'un pouce, se faisait remarquer au-dessous de la peau; cette rougeur provenait du sang qui se pressait autour de la croix et disparaissait aussitôt que le sang s'écoulait. D'autres extatiques ont reçu de semblables empreintes de la croix; entre autres Catherine de Raconis, Marina d'Escobar, Émilie Bichieri, Julienne Falconieri, etc., etc.

Sa stigmatisation s'accomplit dans les derniers jours de l'année 1812. Le 29 Décembre, vers trois heures de l'après-midi, elle était dans sa petite chambre, fort malade et couchée sur son lit; mais les bras étendus et en état d'extase. Elle méditait sur les souffrances du Sauveur et, mue par la plus profonde sympathie, elle demandait à souffrir avec lui. Elle dit cinq *Pater* en l'honneur des cinq plaies, redoubla de ferveur, et se sentit très-affamée de souffrir avec Jésus: son visage était rouge et enflammé. Elle vit alors une lumière qui s'abaissait vers elle et y distingua la forme resplendissante,

et comme vivante, du Sauveur crucifié; ses blessures rayonnaient comme cinq foyers lumineux. Son cœur était puissamment ému de douleur et de joie, et à la vue des saintes plaies, son désir de souffrir avec le Seigneur devint d'une violence si extrême, qu'il lui semblait que sa sympathie s'élançait de ses mains, de ses pieds et de son côté droit vers les plaies de cette apparition. Alors partirent d'abord de chacune des plaies des deux mains, ensuite de chacune des deux pieds et et enfin de celle du côté droit de l'apparition, de triples rayons d'un rouge sanglant, qui se terminaient en forme de flèches et qui vinrent frapper ses mains, ses pieds et son côté droit. Les trois rayons du côté étaient plus divergents et plus larges et finissaient en fer de lance. Aussitôt qu'elle en fut touchée, des gouttes de sang jaillirent aux places des blessures. Elle resta encore longtemps sans connaissance, et lorsqu'elle reprit ses sens, elle ne sut pas qui avait abaissé ses bras étendus. Elle vit avec étonnement le sang qui coulait de la paume de ses mains et ressentit de violentes douleurs aux pieds et au côté. La jeune fille de son hôtesse étant entrée dans sa chambre, avait vu ses mains saignantes et l'avait raconté à sa mère; celle-ci, toute inquiète, lui demanda ce qui était arrivé, et Anne-Catherine la pria de n'en point parler. Elle sentit après la stigmatisation qu'un changement s'était opéré dans son corps : le cours du sang semblait avoir pris une autre direction, et il portait avec force vers les stigmates. Elle disait elle-même : « Cela est inexprimable. »

Nous devons à un incident singulier la connaissance des diverses circonstances précédemment racontées. Le 15 Décembre 1819, elle eut une vision circonstanciée de tout ce qui lui était arrivé jusqu'alors, mais présentée de telle sorte qu'elle crut qu'il s'agissait de quelque autre religieuse ayant éprouvé les mêmes choses qu'elle, et qu'elle supposait demeurer non loin de là. Elle raconta tous ces détails avec un vif sentiment de compassion et en s'humiliant profondément, sans le savoir, devant elle-même. C'était extrêmement tou-

chant de l'entendre dire : « Je ne dois plus me plaindre, j'ai vu les souffrances de cette pauvre religieuse : son cœur est entouré d'une couronne d'épines; elle la supporte tranquillement et en souriant. Il est honteux à moi de me plaindre, car elle a un bien plus lourd fardeau que le mien à porter. »

Ces visions qu'elle reconnut plus tard être sa propre histoire, se répétèrent plusieurs fois, et c'est d'après elles qu'on connut les détails de sa stigmatisation que, sans cela, elle n'aurait jamais donnés d'une manière aussi circonstanciée : car elle n'en parlait jamais, par humilité, et lorsque ses supérieurs spirituels lui demandaient d'où provenaient ces blessures, elle répondait tout au plus : « J'espère qu'elles viennent de Dieu. » Les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de traiter ici de la stigmatisation en général. On connaît dans l'Église catholique un nombre assez considérable de pieux personnages qui, depuis saint François d'Assise, ont atteint ce degré d'amour contemplatif de Jésus, expression la plus sublime de l'identification à ses souffrances, désignée par les théologiens sous le nom de : *Vulnus divinum, plaga amoris viva.* Il y en a au moins cinquante de connus. Véronique Guiliani, de l'ordre des capucines, morte à Citta di Castello en 1727, est la dernière de ce nombre qui ait été canonisée (le 26 Mai 1831). Sa biographie, publiée à Cologne en 1810, donne une description de l'état des personnes stigmatisées, qui se rapporte à beaucoup d'égards à notre Anne-Catherine. Les plus connues ayant vécu de nos jours sont les dominicaines Colombe Schanolt, morte à Bamberg, en 1787; Madeleine Lorger, morte à Hadamar, en 1806; Rose Serra, capucine à Ozieri en Sardaigne, stigmatisée en 1801; Joséphine Kumi de Wollrau, du couvent de Wesen, près du lac de Wallenstadt, en Suisse, laquelle vivait encore en 1815, mais qui est morte aujourd'hui, appartenait aussi à cette classe de personnes; mais nous ne nous rappelons pas bien si elle avait les stigmates.

Anne-Catherine ne pouvant plus marcher ni se lever de son lit, en vint promptement à ne plus manger; bientôt elle ne put plus prendre que de l'eau avec un peu de vin, puis que de l'eau seule, quelquefois, mais plus rarement, le jus extrait d'une cérise ou d'une prune; elle vomissait avec de grands efforts toute nourriture plus consistante, fût-elle prise en très-petite quantité. Cette impossibilité de prendre de la nourriture, ou plutôt cette faculté de vivre longtemps sans autre aliment que de l'eau, n'est pas sans exemple chez les malades, au dire des médecins instruits. Les théologiens trouveront souvent dans la vie des ascètes contemplatifs et nommément des extatiques et des stigmatisés, que plusieurs restaient longtemps sans prendre d'autre nourriture que le pain de la sainte Eucharistie. Nous citerons, entre beaucoup d'autres, saint Nicolas de Flue, sainte Lidwine de Schiedam, sainte Catherine de Sienne, sainte Angèle de Foligno; sainte Louise de l'Ascension, etc., etc.

Tous ces phénomènes qui se manifestaient dans Anne-Catherine restèrent cachés parmi ceux qui l'approchaient de plus près, jusqu'au 25 Février 1813, où le hasard les fit connaître à une ancienne compagne du couvent de la malade; à la fin de Mars, toute la ville en parlait. Le 23 Mars, le médecin de l'endroit la soumit à un examen; il se convainquit de la vérité contre son attente, dressa un procès-verbal de ce qu'il avait vu, devint son médecin et son ami, et resta tel jusqu'à sa mort. Le 28 Mars, l'autorité spirituelle envoya de Munster, près d'elle, une commission d'enquête. La malade gagna à cette occasion la bienveillance de ses supérieurs et l'amitié de feu le doyen Overberg, qui depuis ce temps lui faisait chaque année une visite de plusieurs jours; et qui resta le directeur de sa conscience et son consolateur. Le conseiller médicinal de Druffel, présent à cette enquête comme médecin, ne cessa jamais de la vénérer. Il donna en 1814, dans le journal de médecine de Salzbourg, une relation détaillée des phénomènes observés chez Anne-Catherine, à

laquelle nous renvoyons. Le 4 Avril, M. Garnier, commissaire général de police français, vint de Munster pour la voir : il se fit faire un rapport à son sujet, et, ayant appris qu'elle ne prophétisait pas et ne parlait pas de matières politiques, il déclara que la police n'avait point à s'occuper d'elle. En 1826 il en parlait encore à Paris avec beaucoup de respect et d'émotion.

Le 22 Juillet 1813, Overberg vint la voir avec le comte de Stollberg et sa famille. Ils restèrent deux jours près d'elle. Stollberg, dans une lettre adressée à la comtesse de S. et plusieurs fois imprimée depuis, attesta la vérité des phénomènes observés chez Anne-Catherine, et manifesta sa profonde vénération pour elle. Il resta son ami tant qu'il vécut, et sa famille ne cessa jamais de se recommander à ses prières. Le 19 Septembre 1813, Overberg amena près d'elle la fille de la princesse Galitzin, morte en 1806; ils restèrent deux jours et virent de leurs yeux le sang couler abondamment de ses stigmates. Cette femme d'une haute distinction répéta sa visite, et étant devenue princesse de Salm, elle resta constamment, ainsi que sa famille, en communion de prières avec Anne-Catherine. Bien d'autres personnes de toutes les conditions trouvèrent de la même manière consolation et édification près de son lit de douleur.

Le 23 Octobre 1813, on la porta dans un autre logement qui avait vue sur un jardin. Il fallait monter un escalier tournant pour arriver auprès d'elle. La condition de la pauvre religieuse devenait de jour en jour plus pénible. Ses stigmates devinrent pour elle, jusqu'à sa mort, une source de douleurs indicibles : elle n'arrêtait pas sa pensée aux grâces dont ils étaient les témoins ineffaçables, mais les faisait tourner au profit de son humilité, en les considérant comme une croix pesante dont elle était chargée à cause de ses péchés. Son pauvre corps lui-même devait prêcher Jésus le crucifié. Il était difficile d'être pour tous une énigme, un objet de suspicion pour la plupart, de respect mêlé de crainte pour

plusieurs, sans tomber dans l'impatience, l'irritation ou l'orgueil. Elle se serait volontiers cachée au monde, mais l'obéissance l'obligea bientôt de se soumettre aux jugements divers d'un nombre infini de curieux. Souffrant les douleurs les plus cruelles, elle avait en outre perdu à peu près la propriété d'elle-même, et elle était devenue comme une chose que chacun croyait avoir le droit de regarder et de juger, souvent sans profit pour personne, mais au grand préjudice de son corps et de son âme, par le repos et le recueillement dont on la privait. Les prétentions indiscrètes allaient très-loin à son égard, et l'on vit un homme fort gros auquel il était difficile de passer dans son étroit escalier tournant, se plaindre de ce que cette personne, qui aurait dû être exposée sur la grande route pour la commodité du public, restait dans un logement d'un si pénible accès. En d'autres siècles, les personnes dans cet état subissaient dans la retraite l'examen de l'autorité spirituelle et accomplissaient leur pénible vocation sous la protection de saintes murailles; mais notre pauvre amie avait été jetée hors du cloître dans le monde, à une époque pleine d'orgueil, de sécheresse, d'ignorance et d'incrédulité; gratifiée des insignes de la passion du Christ, il lui fallait porter au grand jour sa robe sanglante, devant des hommes qui croyaient à peine aux blessures du Christ, et bien moins encore à celles qui n'en étaient que l'image. Ainsi cette femme qui pendant de si longues heures de sa jeunesse avait prié devant les images des douloureuses stations du Christ, ou devant les croix sur le chemin, était devenue elle-même comme une croix sur la voie publique, insultée par l'un, arrosée par un autre des larmes du repentir, considérée comme un objet d'art par un troisième, ornée de fleurs par les mains innocentes.

En 1817, sa vieille mère vint de la campagne pour mourir auprès d'elle. Anne-Catherine lui témoigna son amour filial par ses consolations et ses prières, et de ses mains stigmatisées elle ferma, le 13 Mars de la même année, ces yeux qui

avaient si fidèlement veillé sur son enfance et répandu pour elle tant de larmes maternelles. Le riche héritage que lui laissa sa mère suffisait abondamment à la fille qui le laissa à son tour dans toute son intégrité à ses amis. Cet héritage se composait des trois proverbes que voici : « Seigneur, que votre volonté se fasse, et non pas la mienne. — Seigneur, donnez-moi la patience et alors frappez fort. — Si cela n'est pas bon à mettre dans le pot, c'est au moins bon à mettre dessous. » — Le sens de ce dernier proverbe était : « Si cela ne peut pas servir à nourrir, on peut le brûler pour faire cuire la nourriture ; cette douleur ne nourrit pas mon cœur ; mais en la supportant patiemment, je veux accroître le feu de l'amour par lequel seul cette vie devient profitable. » Elle répétait souvent ces proverbes, et pensait alors à sa mère avec reconnaissance. Son père était mort précédemment.

Celui qui écrit ces pages eut d'abord connaissance de son état par une copie de la lettre de Stollberg, mentionnée plus haut, et ensuite par un ami qui avait passé quelques semaines près de la malade. En Septembre 1818, il fut invité par l'évêque Sailer à se rencontrer avec lui chez le comte de Stollberg, en Westphalie ; il se rendit d'abord à Sondermühlen chez celui-ci, qui le recommanda à Overberg, dont il reçut une lettre d'introduction pour le médecin d'Anne-Catherine Emmerich. Il fut très-bien reçu et lui fit sa première visite le 17 Septembre 1818 ; elle lui permit de passer chaque jour quelques heures près d'elle, jusqu'à l'arrivée de Sailer, et lui témoigna dès d'abord une confiance si naïve et si touchante, que personne ne lui en a jamais montré une semblable. Elle reconnaissait sans doute qu'elle lui faisait une aumône spirituelle bien précieuse, en lui racontant sans réserve les épreuves, les expériences, les joies, les douleurs de toute sa vie. Elle y mit l'hospitalité la plus généreuse, sans aucune hésitation, parce qu'il ne troublait pas son humilité par des excès d'admiration. Elle lui livrait tout son intérieur avec la miséricorde bienveillante d'un pieux solitaire

qui offre le matin les fruits et les fleurs que la nuit a fait éclore dans son jardin, à un voyageur fatigué, lequel ayant perdu son chemin dans le désert du monde, le retrouve près de son ermitage. Toute à Dieu, elle fit cela comme un enfant de Dieu, sans soupçon, sans défiance, sans vue particulière : que Dieu l'en récompense !

Son ami mettait tous les jours sur le papier ce qu'il observait en elle, ou ce qu'elle lui racontait de sa vie intérieure et extérieure. Toutes ses communications surprenantes, tantôt par la naïveté la plus enfantine, tantôt par la profondeur la plus originale, laissaient pressentir le vaste et sublime ensemble qui se dévoila plus tard lorsqu'il fut clair que le passé, le présent et l'avenir, la sanctification, la profanation et le jugement formaient constamment devant elle et en elle, un drame historique et allégorique dont l'année ecclésiastique fournissait les motifs, les divisions et les scènes : car tel était le fil qui unissait les prières et les souffrances qu'elle offrait en holocauste pour l'église militante.

Le 22 Octobre 1818, Sailer vint la voir, et ayant remarqué qu'elle logeait sur le derrière d'un cabaret et qu'on jouait aux quilles sous sa fenêtre, il dit avec cette manière enjouée et pleine de sens qui lui était propre : « Voyez, voyez, cela est bien, cela doit être : la religieuse malade, la fiancée de Notre-Seigneur, loge dans un cabaret au-dessus d'un jeu de quilles, comme l'âme de l'homme dans son corps. » Son entrevue avec Anne-Catherine fut touchante : il était beau de voir ces deux cœurs brûlant de l'amour de Jésus-Christ et conduits par la grâce selon des voies si diverses, se rencontrer au pied de la croix dont l'un d'eux portait l'empreinte visible. Le vendredi 23 Octobre, Sailer resta seul avec elle presque toute la journée ; il vit le sang jaillir de sa tête, de ses mains et de ses pieds, et elle trouva auprès de lui de grandes consolations quant à ces épreuves intérieures. Questionné par elle, il lui recommanda instamment de tout communiquer sans réserve à celui qui écrit ceci, et il s'en-

tendit à ce sujet avec celui-ci et le directeur ordinaire d'Anne-Catherine. Il fut témoin, avec une bien vive émotion, de ses états extatiques, de sa soumission à l'autorité spirituelle, et de l'action surprenante qu'exerçait sur elle la bénédiction des objets consacrés et des reliques. Il la confessa après en avoir obtenu, en sa qualité d'étranger, la permission de l'autorité diocésaine, lui donna la communion le samedi 24, et continua son voyage vers la résidence de Stollberg. De retour de là il passa, au commencement de Novembre, encore une journée avec elle. Il fut son ami jusqu'à sa mort, pria toujours pour elle et lui demanda ses prières quand il se trouva dans des circonstances difficiles. Celui qui écrit ces pages resta jusqu'en Janvier ; il revint en Mai 1819, et il continua ses observations presque sans interruption jusqu'à la mort d'Anne-Catherine.

La pieuse fille priait Dieu constamment de lui retirer les stigmates extérieurs à cause du trouble et de la fatigue qui en résultaient pour elle, et sa prière fut exaucée au bout de sept ans. Vers la fin de 1819, le sang coula plus rarement de ses plaies, puis cessa tout à fait de couler ; le 25 Décembre, des croûtes tombèrent de ses pieds et de ses mains et l'on vit des cicatrices blanches qui devenaient rouges les jours auxquels le sang avait précédemment coulé : quant aux douleurs, elles étaient restées les mêmes. L'empreinte de la croix et la blessure du côté droit furent souvent visibles comme auparavant, mais irrégulièrement. Elle eut toujours, à jours fixes, avec plus ou moins de violence, la sensation horriblement douloureuse d'une couronne d'épines autour de la tête. Elle ne pouvait alors appuyer sa tête nulle part, elle ne pouvait pas même y porter la main et restait de longues heures, quelquefois des nuits entières, assise dans son lit, soutenue sur son séant par des coussins, pâle, gémissante, comme une effrayante image de douleur. Cet état se terminait toujours par un flux de sang plus ou moins abondant autour de la tête ; quelquefois sa coiffure seule en était imbibée, quel-

quefois le sang coulait jusque sur son visage et sur son cou. Le Vendredi-Saint, 19 Avril 1819, toutes ses plaies se rouvrirent et saignèrent, puis se refermèrent les jours suivants.

Il y eut sur son état une enquête rigoureuse faite par des médecins et des naturalistes : on l'isola à cet effet dans une maison étrangère où elle resta du 7 au 29 Août 1819 ; cet examen ne paraît pas avoir amené de résultats ultérieurs. On la rapporta dans sa demeure le 29 Août en la replaçant dans son entourage précédent. Depuis ce temps on la laissa en repos jusqu'à sa mort, sauf quelques tracasseries privées et quelques insultes publiques. Overberg lui écrivit à ce sujet les paroles suivantes : « Que vous est-il arrivé personnellement dont vous puissiez vous plaindre ? Je fais cette question à une âme qui ne désire rien tant que de ressembler toujours davantage à son fiancé céleste. Ne vous a-t-on pas traitée bien plus doucement que votre fiancé ? Ne doit-ce pas être une joie pour vous, selon l'esprit, qu'on vous ait aidée à lui devenir plus semblable et par conséquent plus agréable ? Vous avez souffert bien des douleurs avec Jésus-Christ, mais jusqu'ici l'insulte avait été comparativement beaucoup moins votre partage. Avec la couronne d'épines il n'y avait pas eu le manteau de pourpre et le vêtement de dérision. A plus forte raison n'y avait-il pas eu le cri : Faites-le mourir, crucifiez-le ! Je ne doute pas que ces sentiments ne soient les vôtres. Loué soit Jésus-Christ ! »

Le Vendredi-Saint, 30 Mars 1820, sa tête, ses pieds, ses mains, sa poitrine et son côté rendirent du sang aux heures ordinaires. Quelqu'un de son entourage qui savait qu'on la soulageait en approchant d'elle des reliques avait placé contre ses pieds, pendant quelle était évanouie, un linge où l'on en avait enveloppé, et le sang de ses plaies était arrivé jusqu'à ce linge. Le soir, comme on lui mettait ce même linge avec les reliques sur la poitrine et sur l'épaule dont elle souffrait particulièrement, elle dit tout à coup en état d'extase : « Chose singulière, je vois là mon fiancé céleste re-

poser mort dans son tombeau dans la Jérusalem terrestre ; ici je le vois vivant dans la Jérusalem céleste parmi beaucoup de Saints qui l'adorent, et, au milieu de ces Saints, je vois une personne qui n'est point sainte, une religieuse : le sang coule de sa tête, de son côté, de ses mains, de ses pieds, et les Saints sont au-dessus de ses membres qui saignent. »

Le 9 Février 1821, elle tomba en extase pendant l'enterrement d'un prêtre fort pieux; le sang coula de son front et la croix de sa poitrine saigna aussi. Quelqu'un la trouva dans cet état et lui demanda : « Qu'avez-vous? » Elle répondit en souriant et comme sortant d'un rêve : « Nous étions près du corps : j'ai perdu l'habitude du chant d'Église et le *de profundis* m'a fatiguée à ce point. » Trois années après, elle mourut le même jour. En 1821, quelques semaines auparavant elle raconta qu'il lui avait été dit pendant sa prière : « Fais bien attention, tu souffriras le jour véritable de la passion et non le jour marqué cette année dans le calendrier ecclésiastique. » Effectivement le vendredi 30 Mars, à dix heures du matin, elle tomba sans connaissance ; son visage et sa poitrine furent inondés de sang, son corps parut couvert de meurtrissures semblables à des traces de coups de fouet. A midi, elle était violemment allongée en forme de croix et ses bras tremblants se tendirent d'une manière affreuse jusqu'à se disloquer. Quelques minutes après deux heures, des gouttes de sang jaillirent de ses mains et de ses pieds. Le Vendredi-Saint, 20 Avril, elle fut seulement dans une contemplation tranquille ; cette exception frappante parut un effet de la protection divine : car à l'heure où ses plaies saignaient ordinairement, il vint des curieux malveillants qui voulaient lui attirer de nouvelles tracasseries en publiant ce qu'ils auraient vu, mais qui contribuèrent contre leur intention à sa tranquillité en disant qu'elle ne rendait plus de sang.

Le 19 Février 1822, elle fut encore avertie qu'elle souffrirait le dernier vendredi de Mars et non le Vendredi-Saint, si elle était encore en vie, car elle luttait en prières avec la

mort. Elle ressentit souvent des cuissons aux places des blessures : les vendredis 15 et 29, la croix de la poitrine et la plaie du côté rendirent du sang. Toutes les marques de ses anciennes plaies devenaient très-rouges. Avant le 29, il lui sembla plus d'une fois qu'un fleuve brûlant se précipitait de son cœur à son côté et à travers ses bras et ses jambes aux places des stigmates, où se montraient des élancements, des rougeurs, de l'inflammation et des gouttes de sueur, accompagnées du sentiment de l'écoulement. Le jeudi 28 au soir, elle tomba dans une contemplation relative à la passion et elle y resta jusqu'au soir du vendredi. Elle rendit aux heures correspondantes du sang par la poitrine, la tête et le côté; toutes les veines de ses mains étaient enflées, les endroits des stigmates étaient rouges et au milieu se trouvait un point douloureux et humide, quoique le sang ne coulât point. Il ne coula, ainsi que cela lui fut prédit, aux places des stigmates que le 3 Mai, jour de l'invention de la sainte croix. Elle eut aussi ce jour là, pendant que son sang coulait, une vision de la découverte de la vraie croix par sainte Hélène, elle croyait être couchée dans la fosse près de la croix. Elle rendit beaucoup de sang le matin par la tête et le côté; après midi il s'en écoula moins par les mains et les pieds; il lui sembla qu'on éprouvait sur elle si la croix était vraiment celle de Jésus-Christ et que son sang en rendait témoignage.

En 1823, le 27 et le 28 Mars, Jeudi et Vendredi-Saint, elle eut encore des visions sur la passion pendant lesquelles elle rendit du sang par toutes ses plaies, avec de vives souffrances. Un ami présent à ces visions exprimait ses regrets de ce qu'elle se trouvait dans un état si abandonné. Pendant ces mortelles souffrances, n'ayant pas son esprit présent, il lui fallut parler et répondre sur tout ce qui concernait son petit ménage, comme si elle eût été pleine de force et de santé, et elle le faisait sans murmurer, quoique presque mourante. Ce fut la dernière fois que son sang rendit témoi-

gnage de son union aux souffrances de celui qui a donné son sang pour nous tous.

La plupart des formes de la vie spirituellement extatique sous les rapports de la prière, des forces intellectuelles, des souffrances et des actions, dont il est rendu compte dans la vie et les écrits des saintes Brigitte, Gertrude, Metchilde, Hildegarde, Catherine de Sienne, de Gênes, de Bologne, Colombe de Rieti, Lidwine de Schiedam, Catherine Vanini, Thérèse de Jésus, Anne de saint Barthélemy, Madeleine de Pazzi, Marie Villana, Marie Buonomi, Marina d'Escobar, Crescentia de Kaufbeuern et beaucoup d'autres religieuses contemplatives, se manifestent aussi dans l'histoire de la vie intérieure d'Anne-Catherine Emmerich. Nous voulons uniquement dire par là que la même voie lui fut tracée par Dieu; placée, comme elle était, dans des circonstances difficiles, a-t-elle comme ces saintes femmes atteint le but? Dieu seul le sait: il nous convient de prier pour que cela soit et il nous est permis de l'espérer. Les lecteurs qui ne connaissent pas la vie extatique d'après les écrits de ceux qui l'ont vécue, trouveront des éclaircissements à ce sujet dans l'introduction de Goerres aux écrits d'Henri Suso, publiés à Ratisbonne en 1829.

Puisque des chrétiens zélés, pour transformer leur vie en un culte perpétuel, cherchent dans leur travail journalier la représentation symbolique de quelque manière d'honorer Dieu et le lui offrent en union avec les mérites de Jésus-Christ, il ne doit pas sembler étrange que ceux d'entre eux qui passent de la vie active à une vie de souffrance et de contemplation, voient quelquefois leurs travaux spirituels sous la forme des occupations terrestres qui remplissaient autrefois leurs journées. Les travaux extérieurs, qui autrefois les occupaient, et auxquels ils conformèrent symboliquement leur prière intérieure, deviennent dès lors cette prière même qui semble se transformer à son tour en un travail extérieur. Autrefois leurs actes étaient des prières, maintenant leurs

prières sont des actes : la forme reste la même. C'est ainsi qu'Anne-Catherine, dans sa vie extatique, voyait la série de ses prières pour l'Église et pour toutes sortes de besoins sous forme de paraboles, tirées de l'agriculture, du jardinage, de l'éducation des troupeaux, de l'état de tisserand ou de couturière. Tous ces travaux se groupaient, selon leurs significations, autour des diverses époques de l'année ordinaire et ecclésiastique, et s'accomplissaient, sous l'invocation et avec le secours des Saints de chaque jour, et en y appliquant constamment la grâce spéciale des fêtes correspondantes de l'Église. La signification de ce cercle de symboles avait rapport à tout le côté actif de sa vie intérieure. Un exemple éclaircira nos paroles. Lorsqu'Anne-Catherine, jeune paysanne, arrachait une mauvaise herbe, elle priait Dieu d'extirper l'ivraie du champ de l'Église ; si ses mains étaient piquées par les orties, s'il lui fallait refaire l'ouvrage des travailleurs négligents, elle offrait à Dieu sa douleur et sa fatigue, et demandait au nom de Jésus-Christ que les pasteurs des âmes ne se fatiguassent pas, et qu'aucun d'eux ne cessât de travailler courageusement. Ainsi son travail manuel devenait une prière.

Voici maintenant un exemple correspondant de sa vie contemplative et extatique. Elle avait été une fois plusieurs jours malade et dans une extase presque continuelle, pendant laquelle elle gémissait souvent et faisait avec ses doigts le geste de quelqu'un qui arrache des herbes. Elle se plaignit un matin de cuissons et de démangeaisons aux mains et aux bras, et quand on y regarda de plus près, on les vit tout couverts de cloches pareilles à celles que produit la piqûre d'orties. Elle pria alors plusieurs personnes de sa connaissance d'unir leurs prières aux siennes à une certaine intention. Le lendemain ses doigts étaient douloureux et enflammés comme après un travail excessif; comme on lui en demandait la cause, elle répondit : « Ah ! j'ai eu tant d'orties à arracher dans la vigne ; ceux qui en étaient chargés arrachaient seulement la tige et il me fallait tirer péniblement les racines d'un

sol pierrieux. » Comme le questionneur blâmait ces travailleurs négligents, il fut tout confus en l'entendant répondre : « Vous étiez aussi du nombre ; les travailleurs qui arrachent seulement la tige des orties et laissent subsister les racines, ce sont ceux qui disent négligemment leurs prières! » On sut plus tard qu'elle avait prié pour plusieurs diocèses qui lui furent montrés sous l'image de vignes dévastées où il fallait travailler. L'inflammation réelle de ses mains rendit témoignage de cette extirpation symbolique des orties, et il y a peut-être lieu d'espérer que les églises qui lui étaient désignées par ces vignobles ressentirent quelque effet de sa prière et de son travail spirituel ; car, s'il est vrai que la porte est ouverte à ceux qui frappent, ce doit être surtout à ceux qui frappent avec tant d'ardeur que leurs doigts en sont tout meurtris.

De pareilles réactions de l'esprit sur le corps se trouvent souvent dans la vie des personnes sujettes à l'extase et ne sont pas étrangères à la foi. Sainte Paule, si l'on en croit saint Jérôme, visita les saints lieux en esprit comme si elle les eût visités corporellement ; la même chose arriva à sainte Colombe de Rieti et à sainte Lidwine de Schiedam, dont le corps porta les traces de ce voyage spirituel : ce fut comme si elle eût réellement voyagé. Elle éprouva toutes les fatigues d'une marche pénible, se blessa aux pieds, y eut des marques qui semblaient causées par des pierres ou par des épines, enfin, elle se donna, en glissant dans son rêve extatique, une entorse au pied dont elle souffrit longtemps corporellement. Conduite à ce voyage par son Ange gardien, elle lui entendit dire que ces blessures corporelles étaient un signe qu'elle avait été ravie en corps et en esprit. De semblables lésions matérielles se voyaient aussi chez Anne-Catherine peu d'instants après qu'elles eurent eu lieu dans ses visions. Lidwine commença son voyage extatique en suivant son bon Ange à la chapelle de la sainte Vierge devant Schiedam; Anne-Catherine commençait les siens par suivre aussi son

Ange, soit à la chapelle voisine de sa demeure, soit sur le chemin de la croix de Coesfeld, soit devant la croix miraculeuse de ce dernier endroit. Ses voyages à la Terre-Sainte se faisaient, d'après ses récits, par les chemins les plus opposés; quelquefois même elle faisait le tour de la terre quand sa tâche spirituelle l'exigeait. D'autrefois elle prenait, pour revenir, un chemin tout à fait différent du premier. Dans le cours de ces voyages, depuis sa demeure jusqu'aux pays les plus éloignés, elle portait secours à bien des gens, exerçait envers eux des œuvres de miséricorde spirituelles et corporelles : ceci se faisait fréquemment en paraboles. Au bout d'un an, elle refaisait le même chemin, revoyait les mêmes personnes et racontait leur avancement spirituel ou leur rechute. Tout ce travail se rapportait toujours à l'Église et au règne de Dieu sur la terre. Le but de ces pèlerinages journaliers, qu'elle faisait en rêve, était toujours la Terre promise qu'elle observait dans le plus grand détail et qu'elle voyait, tantôt dans sont état actuel, tantôt dans celui où elle se trouvait aux diverses époques de l'histoire sainte; car, ce qui la distinguait des autres personnes de la même catégorie, c'était la grâce inouie d'une intuition directe de l'histoire de l'ancien et du nouveau Testament, des personnages de la sainte famille et de tous les Saints, vers lesquels se dirigeait l'œil de son esprit. Elle voyait la signification de tous les jours de fête de l'année ecclésiastique sous le point de vue du culte et sous celui de l'histoire. Elle contempla et raconta jour par jour, en décrivant avec détail et nommant les lieux, les personnes, le fêtes, les mœurs, les enseignements et les miracles, les années de la prédication de Jésus jusqu'à l'Ascension, et l'histoire des Apôtres y compris plusieurs semaines postérieures à la descente du Saint-Esprit. Ces récits avaient quelquefois une précision au delà de tout ce qu'on en attendait. Nous en avons recueilli quelques traits dans les notes ajoutées aux pages qui vont suivre. Elle ne regardait pas toutes ces visions comme des jouissances spirituelles de

son âme, mais elle y voyait, en quelque sorte, des champs fertiles pleins des mérites de Jésus-Christ, et qui n'avaient pas encore été mis en rapport : elle était souvent occupée en esprit à réclamer pour l'Église le fruit de telle ou telle peine du Seigneur; elle suppliait Dieu d'appliquer à son Église les mérites du Sauveur, qui étaient son héritage, et dont elle semblait prendre possession en son nom d'une manière toute naïve.

Jamais elle ne traduisait ses visions dans la vie chrétienne extérieure, et jamais elle ne leur attribuait aucune authenticité historique. Extérieurement, elle ne connaissait et ne croyait que le catéchisme, l'histoire populaire de la Bible, les évangiles des dimanches et des fêtes, et le calendrier qui apparaissait à ses regards de voyante comme le livre le plus riche et le plus profond; car il lui offrait dans quelques feuilles le fil conducteur avec lequel elle traversait le temps, passant d'un mystère de rédemption à un autre, et le solennisant avec tous les Saints pour moissonner les fruits de l'éternité dans le temps, les conserver et les distribuer dans son pèlerinage autour de l'année ecclésiastique, afin que la volonté de Dieu s'accomplît sur la terre comme au ciel. Elle n'avait jamais lu l'ancien ni le nouveau Testament; c'est pourquoi, quand elle était fatiguée de raconter ses visions, elle disait quelquefois : « Lisez cela dans la Bible, » et s'étonnait beaucoup d'apprendre que cela ne s'y trouvait pas, ajoutant que cependant de nos jours on entendait dire à chaque instant, qu'on n'avait qu'à lire la Bible, que tout s'y trouvait, etc.

La véritable tâche de sa vie fut la souffrance pour l'Église et pour quelques-uns de ses membres, dont la détresse lui était montrée en esprit, ou qui lui demandaient des prières, sans savoir que cette pauvre religieuse malade eût quelque chose de plus à faire pour eux, que de dire quelques *Pater noster*, ignorant surtout que toutes leurs souffrances spirituelles et corporelles devenaient les siennes, et qu'elle

devait lutter patiemment contre les plus terribles douleurs, sans être secourue, comme les contemplatives d'un autre temps, par les prières sympathiques d'une communauté religieuse. Au siècle où elle vivait, elle n'avait d'autres secours que les remèdes du médecin. Quand elle luttait ainsi contre des souffrances pour lesquelles elle s'était substituée à autrui, elle tournait souvent comme autrefois, lorsqu'elle travaillait aux champs, ses regards vers les douleurs correspondantes de l'Église et, souffrant pour un malade, elle offrait encore ses peines pour l'Église entière.

Voici un exemple assez remarquable de cette sympathie universelle. Pendant plusieurs semaines, on vit en elle tous les symtômes d'une phthisie au dernier degré : irritation extrême du poumon, sueurs transperçant tout son lit, toux déchirante, expectoration continuelle, fièvre violente sans interruption; on attendait chaque jour sa mort, ou plutôt on la désirait, tant ses souffrances étaient horribles. On observait chez elle une lutte étrange contre une grande facilité à s'irriter. Si elle succombait un instant, elle fondait en larmes, sa souffrance redoublait et elle ne pouvait plus vivre qu'elle ne se fût réconciliée par le sacrement de Pénitence. Elle avait toujours à combattre contre l'aversion pour une certaine personne qui était éloignée d'elle depuis des années. Elle se désespérait toujours de ce que cette personne, avec laquelle elle déclarait toutefois n'avoir rien de commun, était toujours devant elle avec toutes sortes de mauvaises dispositions, et elle pleurait amèrement dans un grand trouble de conscience, disant qu'elle ne voulait pas pécher, qu'on devait voir sa douleur, dans tel et tel jour, et d'autres choses peu intelligibles pour ceux qui les entendaient. Sa maladie alla en augmentant et l'on crut qu'elle allait mourir. Dans ce moment un de ses amis la vit avec surprise se redresser tout à coup et dire : « Récitez avec moi les prières des mourants. » Il fit ce qu'elle disait et elle répondit d'un ton ferme pendant les litanies. Au bout de quelque temps on

entendit le glas des trépassés et quelqu'un vint lui demander des prières pour sa sœur qui venait de mourir. Anne-Catherine demanda avec intérêt des détails sur sa maladie et sa mort, et son ami entendit la description la plus exacte de cette phthisie dont Anne-Catherine elle-même était malade. La défunte avait d'abord été si souffrante et si inquiète, qu'elle ne semblait pas pouvoir se préparer à mourir ; mais depuis quinze jours elle s'était trouvée mieux : elle s'était réconciliée avec Dieu, et auparavant avec une personne contre laquelle elle avait du ressentiment ; enfin, elle était morte en paix et munie de tous les sacrements avec l'assistance de cette même personne. Anne-Catherine donna une aumône pour l'enterrement et pour le service funèbre. Ses sueurs, sa toux, sa fièvre cessèrent : elle était comme un homme épuisé de fatigue qu'on a changé de linge et porté sur un lit frais. Son ami lui dit : « Lorsque vous avez été prise de cette maladie mortelle, cette femme s'est trouvée mieux ; sa haine contre la personne dont on parlait, était le seul obstacle à sa réconciliation avec Dieu. Vous avez pris un moment cette haine ; elle est morte réconciliée et vous voilà en assez bon état. Êtes-vous encore tourmentée par rapport à cette personne ? « Dieu m'en préserve, répondit-elle, cela me paraît très-déraisonnable ; mais comment ne pas souffrir quand un seul membre du doigt souffre ? Nous sommes tous un seul corps en Jésus-Christ. » — « Grâce à Dieu, dit son ami, vous avez recouvré un peu de tranquillité. » Elle sourit et dit : « Cela ne sera pas long, il y en a d'autres qui m'attendent. » Alors elle se retourna sur sa couche et prit quelque repos.

Peu de jours après, elle ressentit de vives douleurs dans les membres et tous les symtômes d'une hydropisie de poitrine se manifestèrent. Nous découvrîmes la malade pour laquelle elle souffrait, et nous vîmes ses souffrances allégées tout à coup, ou considérablement augmentées selon que celles d'Anne-Catherine croissaient ou cessaient. Il est facile

de comprendre combien un tel état abondait en tourments. Ainsi la charité la portait à prendre sur elle les maladies et même les tentations d'autrui, pour que ceux qu'elle secourait de cette manière pussent tranquillement se préparer à la mort. Il lui fallait souffrir en silence pour cacher les misères de son prochain, et aussi pour ne pas être regardée comme une folle; elle devait accepter patiemment les secours de la médecine pour cette maladie d'emprunt, et les reproches pour les tentations étrangères; elle devait enfin se résigner à sembler pervertie aux hommes, afin que ceux pour qui elle souffrait parussent convertis devant Dieu.

Un jour, un ami très-affligé était assis près d'elle : elle était en extase et se mit tout d'un coup à prier tout haut : « O mon bon Jésus ! laissez-moi porter un peu cette lourde pierre. » Son ami surpris lui demanda ce qu'elle avait : « Je suis sur le chemin de Jérusalem , répondit-elle; il y a là un pauvre homme qui se traîne, ayant sur la poitrine une grosse pierre dont il est presque écrasé. » Puis elle pria de nouveau : « Donnez-moi cette pierre, vous ne pouvez plus la porter, donnez-la-moi. » Tout à coup elle tomba sans connaissance comme accablée sous un énorme fardeau. Son ami n'eut pas le temps de s'effrayer de cet accablement, car il sentit au même instant sa poitrine délivrée du chagrin qui l'oppressait et un contentement extraordinaire y succéda. Mais quand il la vit dans un si triste état, et qu'il lui demanda ce qu'elle avait, elle le regarda en souriant et lui dit : « Je ne puis pas rester ici plus longtemps; pauvre homme, il faut reprendre votre fardeau. » Et aussitôt toute l'affliction de cet homme rentra dans son cœur; pour elle, revenant à son état précédent, elle continua son voyage en esprit vers Jérusalem.

Lorsque dans ses terribles souffrances l'ignorance de ceux qui l'entouraient, ou des visites importunes mettaient sa patience trop à l'épreuve, elle trouva des consolations auprès d'une douce compagne dont nous avons déjà parlé. C'était touchant à voir, comment les innocents oiseaux se ressentaient

de la paix que répandait autour d'elle celle qui portait sur son corps les signes de la rédemption. Nous avons vu dans sa chambre un oiseau, qu'elle avait nourri, s'attrister ou chanter selon la situation d'esprit dans laquelle elle disait ses prières. Si elle tombait évanouie, l'oiseau tombait de sa perche; si elle se ranimait, il reprenait son essor en gazouillant. On le sépara d'Anne-Catherine, pour la mortifier, mais le coup porta sur le pauvre oiseau qui en mourut. Une alouette apprivoisée fit preuve d'une sympathie encore plus intime. Sans jamais troubler la malade, elle se tenait souvent sur le chevet de son lit, et ce fut de là qu'elle saluait ordinairement l'aurore. Cet oiseau faible et timide faisait une espèce de guerre à ceux dont les visites importunaient sa maîtresse; il courait après eux, les becquetait dans les talons, et leur volait à la figure. Tant de zèle lui fit un jour trouver la mort dans la cheminée de la cuisine.

Nous raconterons ici encore un trait remarquable de son activité spirituelle. Un matin, elle donna à un ami un petit sac contenant de la farine de seigle et des œufs, et lui décrivit une petite maison où habitait une pauvre femme poitrinaire avec son mari et deux petits enfants. Il devait dire à cette femme de se faire avec cela une bouillie qui serait bonne pour sa poitrine. Lorsque cet ami, en entrant dans la cabane, tira le sac de dessous son manteau, la pauvre mère qui, toute colorée par une fièvre brûlante, était couchée sur une paillasse entre ses enfants demi-nus, le regarda avec des yeux brillants, tandit vers lui ses mains livides et dit d'une voix tremblante : « O monsieur! c'est Dieu qui vous envoie ou c'est la sœur Emmerich! vous m'apportez de la farine de seigle et des œufs! » Cette femme tout en émoi pleura, toussa et fit signe à son mari de répondre à sa place à la question : comment elle savait cela. Celui-ci dit que Gertrude avait eu un sommeil très-agité la nuit précédente, et avait souvent parlé en dormant; que, s'étant éveillée, elle lui avait ainsi raconté son rêve : « Je croyais être sur la porte de la maison

avec toi; la pieuse nonne est sortie d'une porte voisine et je t'ai dit de la regarder si tu voulais voir cette pauvre et bonne religieuse. Dans cet instant même elle s'est arrêtée devant nous et m'a dit : Ah! Gertrude, tu as l'air bien malade! je t'enverrai de la farine de seigle et des œufs : cela est bon pour la poitrine. Alors je me suis éveillée. » Tel fut le simple récit de cet homme; ils témoignèrent vivement leur reconnaissance, et celui qui leur avait porté l'aumône d'Anne-Catherine quitta la maison tout ému. Il ne lui dit rien de tout cela lorsqu'il la revit, mais quelques jours après, elle l'envoya au même endroit avec un présent du même genre, et il lui demanda d'où elle connaissait cette pauvre femme : « Vous savez répondit-elle en souriant que je prie le soir pour tous ceux qui souffrent : je voudrais aller à eux pour les aider, et je rêve ordinairement que je vais d'une maison de douleur à l'autre et que je les soulage comme je puis. C'est ainsi que je suis allée en rêve chez cette pauvre femme qui était à sa porte avec son mari et que je lui ai dit : « Ah! Gertrude, tu as l'air bien malade! je t'enverrai de la farine de seigle et des œufs, cela est bon pour la poitrine. » « C'est ce que j'ai fait par vous le lendemain matin. » Toutes deux étaient restées dans leur lit, avaient rêvé la même chose et le rêve s'était vérifié. Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, *liv.* 18. *c.* 18, raconte un trait semblable de deux philosophes qui se visitèrent en songe et expliquèrent quelques passages de Platon, tous deux étant endormis dans leur maison.

Ces souffrances et ce genre d'activité étaient comme un rayon unique dont la lumière éclairait toute sa vie. Le nombre des travaux spirituels et des souffrances sympathiques qui, du monde qui l'entourait, pénétraient dans son cœur tout embrasé de l'amour de Jésus-Christ souffrant, était infini. Semblable en cela aussi à Catherine de Sienne et à d'autres personnes extatiques, elle sentait souvent avec toute la vivacité d'une profonde conviction que le Sauveur

lui ôtait le cœur de la poitrine et qu'il mettait le sien pendant quelque temps à la place.

Le fragment suivant peut donner une idée du profond symbolisme suivant lequel elle était intérieurement dirigée. Pendant une partie de l'année 1820 elle travailla en esprit pour plusieurs paroisses : ses prières étaient représentées sous la forme des plus pénibles travaux du vigneron. C'est à cela que se rapporte l'histoire racontée plus haut sur les orties. Le 6 septembre, son conducteur spirituel lui dit : « Tu as bêché, sarclé, lié, taillé la vigne ; tu as fait moudre les mauvaises herbes pour qu'elles ne puissent jamais repousser, puis tu es partie, toute joyeuse de te retrouver en bonne santé et tu as laissé reposer ta prière : prépare-toi maintenant à bien travailler depuis la nativité de la sainte Vierge jusqu'à la saint Michel : le vin mûrit et il faut y veiller. » Alors il me conduisit dans le vignoble de Saint-Liboire et me montra les vignes où j'avais travaillé. Ma peine avait profité, les raisins se coloraient et grossissaient çà et là ; le jus vermeil coulait dans divers endroits jusqu'à terre. Mon conducteur me dit : « Quand la vie se manifeste dans les personnes de piété, elles ont à combattre, sont opprimées, souffrent la tentation et la persécution. Il faut planter une haie pour que les raisins mûrs ne soient pas détruits par les voleurs et les bêtes sauvages, que représentent la tentation et la persécution. » Alors il me montra à élever un mur avec des pierres entassées et à conduire tout autour une épaisse haie d'épines. Comme mes mains saignaient dans ce rude travail, Dieu permit pour me ranimer que l'essence et la signification de la vigne et de plusieurs autres arbres à fruits me fût montrée. Je vis bien des choses qui se rapportent à la vigne. Le vrai cep de vigne est Jésus-Christ qui doit croître et grandir en nous ; tout bois superflu doit être retranché pour ne pas disperser la sève, laquelle doit devenir le vin, et dans le Saint-Sacrement le sang de Jésus-Christ, lequel a racheté notre sang coupable, et tend

constamment à le faire monter des ténèbres vers la lumière. La taille de la vigne se fait selon certaines lois qui m'ont été montrées. C'est, dans un sens spirituel, le retranchement de tout ce qui est superflu, la pénitence et la mortification, afin que le vrai cep de vigne croisse en nous et porte du fruit, à la place de la nature corrompue qui ne produit que du bois et des feuilles. On taille d'après des lois fixes, car il s'agit uniquement de détruire ces masses superflues qui poussent dans l'homme; retrancher davantage, ce serait une coupable mutilation. La taille ne doit jamais s'attaquer à la souche qui a été implantée dans l'humanité par l'intermédiaire de la sainte Vierge et y demeure éternellement parce qu'elle se trouve avec elle au ciel. Le vrai cep de vigne unit le ciel et la terre, la Divinité et l'humanité : ce qui est humain doit être taillé afin que le divin seul puisse croître. Je vis tant d'autres choses relatives à la vigne sous des rapports spirituels et corporels, qu'un livre aussi gros que la Bible ne pourrait les contenir, car je vis le cep même de la vigne. Un jour que je souffrais horriblement de la poitrine, je demandais en gémissant au Seigneur de ne pas me donner à porter un fardeau au-dessus de mes forces; alors mon fiancé céleste m'apparut sous la forme d'un jeune homme resplendissant de lumière, et me dit : « Je t'ai couchée sur mon lit nuptial, qui est un lit de douleurs; je t'ai donné pour ornements les grâces de la souffrance, les trésors de l'expiation et les joyaux de l'efficacité : tu dois souffrir, je ne t'abandonne pas; tu es attachée au cep de vigne, tu ne te perdras pas. » Alors, consolée, je continuai à supporter mes douleurs. Il m'a été expliqué aussi pourquoi dans les visions relatives aux fêtes de la famille de Jésus, par exemple, à celles de sainte Anne, de saint Joachim, de saint Joseph, etc., je vois toujours l'église de la fête comme le rejeton d'un cep de vigne. Et pourquoi il en est de même aux fêtes de saint François d'Assise, de sainte Catherine de Sienne et de tous les Saints stigmatisés. »

« Le sens de mes douleurs dans tous les membres et la vocation de continuer à souffrir pour les autres, m'ont été expliqués dans la vision suivante. Je vis un énorme corps humain horriblement mutilé et élevé vers le ciel. Il manquait des doigts aux mains et aux pieds ; le tronc était couvert d'affreuses blessures; quelques-unes étaient fraîches et saignantes, d'autres recouvertes de chair morte ou tournées en excroissances. Un côté tout entier était noirci, gangréneux et comme rongé. Lorsque, toute consternée, je ressentais vivement toutes ces souffrances en moi-même, mon conducteur me dit : « C'est le corps de l'Église, le corps de tout les hommes et aussi le tien. » Puis en me montrant chaque blessure, il m'indiquait du doigt une partie du monde; je vis chaque fois d'un seul regard, jusque dans le plus grand éloignement, une infinité d'hommes et de peuples séparés de l'Église, chacun à sa manière, et je ressentis cette séparation aussi douloureusement que s'ils avaient été arrachés de mon corps. Alors mon conducteur me dit : « Acquiers l'intelligence de tes souffrances et offre-les à Dieu avec celles de Jésus pour ceux qui sont séparés. Un membre ne doit-il pas appeler l'autre et souffrir pour le guérir et le rattacher au corps? Quand ce sont les plus proches qui se séparent, c'est la chair qui est arrachée de la poitrine autour du cœur. » Je pensai dans ma simplicité qu'il s'agissait de frères et de sœurs qui ne sont pas en communion avec nous; mais mon conducteur ajouta : « Qui sont mes frères? ceux qui gardent les commandements de mon Père. Les plus voisins du cœur ne sont pas nos proches par le sang, mais les proches par le sang du Christ, les enfants de l'Église qui tombent. » Il me montra que le côté noir et gangréneux guérirait bientôt : la chair corrompue amassée autour des blessures représente les hérétiques, qui se divisent à mesure qu'ils croissent; la chair morte est l'image de ceux qui sont morts spirituellement et qui ne sentent plus rien. Les parties ossifiées sont les hérétiques obstinément endurcis. Je vis et je sentis ainsi chaque

plaie et sa signification. Le corps atteignit jusqu'au ciel. C'était le corps de la fiancée de Jésus-Christ. Ce spectacle était bien triste. Je pleurais amèrement, mais déchirée à la fois et fortifiée par la douleur et la compassion, je me remis à travailler de toutes mes forces. »

Les ouvriers terrestres, dans leurs heures de repos, se récréent par des historiettes; elle-même lorsqu'elle travaillait encore dans les champs, avait autrefois récréé ses compagnes par des récits tirés de l'histoire sainte; ce fut aussi en guise de récréation que plus tard, lorsqu'elle reposait par intervalle de ses travaux spirituels dans la vigne du Seigneur, elle fut instruite par des visions de la signification de beaucoup de fruits. Voici quelques traits de ce genre d'après ce qu'elle nous a rapidement communiqué.

« Je vis dans la Jérusalem céleste un arbre spirituel d'une lumière colorée. Il était placé, non pas au-dessous, mais en avant du trône de Dieu, et avait ses racines dans une montagne flottante ou dans un rocher de pierres précieuses et de cristaux de mille couleurs. Le tronc de cet arbre était un torrent d'une lumière jaune; les branches, les tiges et les veines mêmes des feuilles étaient des rayons de lumière plus ou moins larges, de formes et couleurs diverses; les feuilles, d'une lumière jaune et verte, différaient également de formes et de couleurs. Ses branches formaient trois couronnes, celle de dessous, celle du milieu et celle du sommet. Ces couronnes étaient entourées de trois chœurs d'Anges, et au-dessus du sommet se tenait un Séraphin tout couvert d'ailes. D'un sceptre qu'il tenait, il montrait autour de lui. C'était par lui que le chœur d'Anges supérieur recevait les rayons, la lumière et les vertus qui émanaient de Dieu : telles que la vertu de la rosée céleste, celle de la croissance des plantes, etc. Le chœur qui entourait la couronne du milieu, laquelle portait des fleurs de toutes les espèces de fruits, présidait à celles-ci. Ces deux chœurs agissaient et dirigeaient sans changer de place et commandait au chœur inférieur qui entourait la couronne des fruits de l'arbre. Ce

dernier chœur seul était en mouvement et transportait les fruits spirituels dans d'innombrables jardins fruitiers ; car chaque fruit avait son jardin. L'arbre aux trois couronnes était l'arbre universel de Dieu et les jardins contenaient tous les genres de fruits émanés de cet arbre, et je vis au-dessous de moi, sur la terre, dans la nature déchue, les mêmes fruits, mais plus ou moins corrompus, parce que le péché les avait assujettis aux influences des esprits planétaires. Chaque jardin avait à son tour un arbre au milieu, qui produisait tous les fruits de son espèce, lesquels à leur tour étaient distribués tout alentour à des branches particulières. Autour de ces jardins je vis en images l'essence de ce que ces plantes signifiaient, je vis le sens de leurs noms dans la langue universelle. Je vis combien l'influence des Saints sur les plantes est miraculeuse ; c'était comme si quelques-unes d'entre elles avaient des rapports particuliers avec tel ou tel Saint sur la prière duquel elles pourraient être élevées au rang des remèdes salutaires. »

Conduite ensuite dans les divers jardins fruitiers, elle racontait diverses choses surprenantes et singulières. Elle disait, p. ex., qu'au milieu du jardin aux noyers, il y avait un arbre portant toutes les espèces de noix à la fois, et autour de lui ces mêmes espèces chacune sur un noyer particulier. Elle reconnut que dans la langue universelle la noix avait un certain rapport avec le combat et c'était pour cela, disait-elle, qu'elle voyait souvent des noyers dans le jardin de l'Église militante. Elle ajoutait que ce mystère du combat, bon au jardin céleste, était troublé dans la nature déchue par des influences malignes et embrassait ainsi chaque espèce de conflit haineux jusqu'au meurtre même. A côté de chaque espèce de noix elle vit le symbole d'une espèce particulière de combat; ainsi à côté des noisettes un nain luttait contre un géant et lui jetait de la poudre aux yeux, ce qui était tout à fait risible. Elle apprit pourquoi l'ombre du noisetier est réputée nuisible, et reconnue comme telle par des or-

ganes délicats ; pourquoi l'intérieur de la grosse noix a quelque chose de la forme du cerveau ; pourquoi le pain cuit dans de l'huile de noix rend celle-ci moins nuisible. Elle vit la signification de la noix sous toutes ses formes et dans tous ses genres d'effets ; sans en excepter même les proverbes dans lesquels figure le nom de ce fruit (1), et qui, comme le fruit même, se rapportent à l'idée du combat, raison pour laquelle on abat aussi ces fruits à coups de bâton. Enfin, elle vit encore beaucoup de figures allégoriques et symboliques concernant les noix.

Devenue malade dans le jardin aux noyers, son conducteur la conduisit sous une tente et lui montra comment le mystère obscurci de beaucoup de fruits terrestres pouvait être rétabli jusqu'à un certain degré et transformé en remède salutaire au moyen de certains rapports spirituels, de bénédictions et de mélanges avec d'autres objets. Ici elle vit certains rapports qui existent entre les noix et saint Jean Baptiste, et pourquoi elles deviennent, n'étant pas encore mûres, un excellent stomachique lorsqu'on les prépare d'une certaine manière le jour de la fête de ce Saint. Elle vit la signification de chaque acte faisant partie de cette préparation et la personne qui, la première, s'en était occupée. Elle comprit enfin le principe spirituel de tout ce qui est incompréhensible à l'intelligence humaine.

Dans d'autres jardins elle eut des visions semblables concernant la pomme, la grenade, la pêche, la figue ; elle reconnut, p. ex., un rapport entre la figue des Indes et l'arbre de la connaissance du bien et du mal, et beaucoup de choses concernant l'olivier et le laurier. Elle vit entre autres dans ce dernier une vertu contre l'éclair, ce qui explique pourquoi Tibère, pendant l'orage, se ceignait la tête d'une couronne de laurier. Elle reconnut aussi un rap-

(1) Le proverbe allemand : *Eine nuss mit einem zu knacken haben*, en français : « Avoir à croquer une noix avec quelqu'un » veut dire : avoir une querelle à vider avec quelqu'un.

port entre le laurier et la sainte Vierge, etc., etc., Dans chaque jardin fruitier il y avait une maisonnette ou une tente qui avait sa signification. Elle vit aussi les abeilles en grand honneur; elle en vit de très-grandes et de moins grandes. Leurs membres étaient comme de lumière; les pieds comme des rayons; les ailes comme d'argent. Elles construisaient leurs ruches dans les divers jardins, et tout était transparent. Elle fut instruite quant à la signification de l'abeille et de ses travaux sous les rapports corporel et spirituel.

Elle vit le mystère des plantes avant la chute de l'homme et de la nature avec lui, ensuite comment ce mystère s'obscurcit par l'influence des esprits planétaires à laquelle la nature ainsi que l'homme furent assujettis après leur chute. Elle vit l'abus de beaucoup de mystères soumis à cette influence maligne dans le paganisme, qui existe encore chez les peuples non chrétiens, et qui, même au sein du christianisme, a laissé des traces dans des procédés magiques et superstitieux, et dans leur application aux maladies. Elle vit aussi comment l'Homme-Dieu a donné à son Église le pouvoir de détruire ces influences malignes. Elle vit nommément diverses plantes soustraites à la malédiction et aux influences du mal, et, pour ainsi dire, sauvées par les rapports dans lesquels elles se trouvent avec les bénédictions de certains Saints. C'était comme si elles appartenaient au jardin à la sphère d'activité et de grâces de ces Saints, et qu'ils les eussent transformées en des vases pour puiser avec elles dans le trésor des miséricordes divines. Appliquées comme remèdes, elles guérissaient, sous l'invocation de ces Saints, certaines maladies, lesquelles, du point de vue élevé où Anne-Catherine se trouvait placée, étaient des péchés corporifiés, comme du même point de vue le péché était une maladie de l'âme. Les fruits avaient des rapports secrets avec celles-là et avec celui-ci, etc.

Elle disait : Je vis le commerce de l'homme avec la nature dans le paganisme et dans le christianisme, mais dans

celui-ci toutes les formes de ce commerce sont soustraites à l'influence du mal par les bénédictions du vrai culte ; elles y sont consacrées pour devenir des moyens régénérateurs. Je vis des merveilles de Dieu qui causaient des joies indicibles, et je les comprenais toutes clairement et complètement, avant que je fusse troublée dans mes visions. »

Nous avons donné ici cet extrait d'une de ses visions, afin de faciliter l'intelligence du beau symbole au milieu duquel tout disparut à ses yeux spirituels. Pendant que son esprit était occupé de ces merveilles et les pénétrait, il était assailli par les chagrins, les humiliations et les perturbations de toute espèce. On eût dit que le tentateur, jaloux de ses progrès spirituels, suscitait autour d'elle un grand nombre de significations de la noix, déchue de son état primitif. Chaque jour les malentendus et les tracasseries envahissaient sa cellule, par la porte et les fenêtres. Elle était là, étendue sur la croix, pleurant, supportant tout et le recommandant au Seigneur. — Le 16 Septembre, celui qui écrit ceci la trouva tranquille et sérieuse. Elle lui dit : « Ne vous effrayez pas. Les beaux jardins, dans lesquels je vous avais conduit, sont fânés. Tout est devenu une bruyère sauvage et sombre. Cette nuit mon conducteur me conduisit devant une table luisante derrière laquelle était dressé un buffet chargé des fleurs et des fruits les plus magnifiques. Sur la table était étalée une série de monnaie. Au milieu était un espace où il n'y avait pas de monnaies. Je me trouvais devant cet espace vide. Les fleurs étaient à moi, la table était à moi, le trésor, les monnaies étaient à moi ; mais, parce qu'il en manquait précisément là où je me trouvais, je ne pouvais arriver ni jusqu'à ma table, ni jusqu'à mon trésor, ni jusqu'à mes fleurs. Alors mon conducteur avança vers moi, tenant dans sa main un rossignol mourant, et me dit : « Tout ce qui est utile à l'Église, Dieu le lui donne selon ses mérites et au temps fixé ; quant à toi, tu n'auras plus maintenant ni ces fleurs, ni ces images, ni ce trésor, parce qu'on ne t'accorde

pas les ménagements, le repos et les moyens nécessaires pour dire pourquoi tout cela t'a été donné. Or, pour que ces objets soient retirés de toi, rends au rossignol mourant la vie de ta bouche. » Alors il tint l'oiseau près de mes lèvres et je fis, en soufflant, passer quelque chose de ma bouche dans son bec ; aussitôt le rossignol se ranima et chanta merveilleusement de tout son cœur. Le conducteur s'en alla avec lui ; quant à moi, tout disparut à mes yeux, tout devint muet et mort, je ne vis plus rien. »

Celui qui écrit ceci dut chercher sa consolation dans la pensée que ce qui avait été caché à la bonne religieuse était passé dans les chants du rossignol qui avait plus de repos, plus de paix et de plus belles mélodies qu'elle, et dont elle avait probablement beaucoup appris dans sa jeunesse. — Qu'il est touchant de voir ici le rossignol présenté comme le symbole de la nature qui se révèle à l'homme, comme l'organe de ces chants sublimes dont le mystère dévoilé reposait sur les lèvres d'Anne-Catherine, tandis que le rossignol, qui s'en trouvait privé, était mourant. Mais Anne-Catherine dut le rendre au gosier de l'oiseau, où ce mystère est de nouveau voilé par des mélodies qui excitent dans l'homme un vague attendrissement et le désir d'obtenir la solution de toutes les énigmes, etc., etc.

Succombant sous le poids de la vie et de la tâche qui lui était imposée, elle suppliait souvent Dieu de la délivrer, et on la vit aussi souvent au bord du tombeau. Mais chaque fois elle disait : « Seigneur, non pas ma volonté, mais la vôtre : si mes prières et mes souffrances sont utiles, laissez-moi vivre mille ans, mais faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense. » Alors il lui était enjoint de continuer à vivre, elle se relevait avec sa croix et se remettait à la porter péniblement à la suite du Seigneur. De temps en temps son chemin de vie lui était montré, se dirigeant vers le haut d'une montagne où était une ville resplendissante, la céleste Jérusalem. Souvent elle se croyait parvenue au lieu

de béatitude qui semblait tout près d'elle, et sa joie était grande; mais tout à coup elle s'en trouvait séparée encore par une vallée : il fallait redescendre, suivre des sentiers détournés; partout il y avait à travailler, à souffrir, à exercer la charité. Il fallait montrer le chemin à ceux qui s'égaraient, relever ceux qui tombaient, quelquefois porter des paralytiques et même traîner de force des gens qui résistaient : c'étaient autant de nouveaux poids qui s'attachaient à sa croix; alors elle marchait plus difficilement et pliait sous le faix ou même tombait à terre.

En 1823, elle répéta plus souvent qu'à l'ordinaire qu'elle ne pouvait pas accomplir sa tâche dans la situation où elle se trouvait, que ses forces n'y suffisaient pas, qu'il lui aurait fallu un couvent paisible pour y vivre et pour y mourir. Elle ajoutait que Dieu la retirerait bientôt à lui, qu'elle l'avait prié de lui permettre d'obtenir par ses prières dans l'autre monde ce que sa faiblesse l'empêchait d'accomplir dans celui-ci. Sainte Catherine de Sienne, peu de temps avant de mourir, avait fait une prière semblable. Anne-Catherine avait eu précédemment une vision sur ce que pouvaient produire ses prières après sa mort, relativement à des choses qui n'existaient pas de son vivant. L'année 1823, qui fut la dernière où elle parcourut en entier le cercle de l'année ecclésiastique, lui apporta des travaux infinis. Elle parut vouloir accomplir sa tâche tout entière, et c'est ainsi qu'elle tint la promesse faite antérieurement de raconter toute la passion : ce fut le sujet de ses méditations de carême pendant cette année, et ce sont elles qui composent le présent volume. Elle n'en prit pas une part moins vive au mystère fondamental de ce temps de pénitence, non plus qu'aux mystères de chacun des jours de fête de l'Église, si toutefois le mot de prendre part désigne suffisamment ce rapport en vertu duquel elle rendait un témoignage visible au mystère célébré à chaque fête par une altération subite dans sa vie spirituelle et corporelle. Voyez du reste à ce sujet le chapitre de ce livre intitulé : *Interruption des tableaux de la passion*.

Toutes les cérémonies et les fêtes de l'Église étaient pour elle plus que la consécration d'un souvenir. Elle voyait le fondement historique de chaque solennité comme un acte de Dieu opéré dans le temps pour la réparation de l'humanité déchue ; quoique ces actes divins lui apparussent avec le caractère de l'éternité, elle reconnaissait que pour profiter à l'homme dans la sphère finie et mesurée du temps, il fallait qu'il en prit possession selon une série de moments successifs, et qu'à cet effet ils devaient être répétés et renouvelés dans l'Église sous la forme de mystère d'après un ordre établi par Jésus-Christ et par le Saint-Esprit. Toutes les fêtes et les solennités étaient à ses yeux des grâces de l'éternité qui revenaient à des époques fixes dans chaque année ecclésiastique, de même que les fruits et les moissons de la terre viennent en leur saison dans l'année naturelle. Elle était infatigable à recueillir avec un zèle constant, des mains pures et un cœur reconnaissant, ces fruits de grâce, à les conserver, à les tenir prêts et à les offrir pour tous ceux qui négligeaient d'en faire un trésor. Comme elle portait sa croix pour l'amour de Jésus-Christ, toutes ses actions étaient des souffrances, et toutes ses souffrances, réunies aux mérites de celles du Sauveur, devenaient une offrande agréable à Dieu. De même que sa compassion pour le Rédempteur crucifié avait trouvé grâce devant Dieu et lui avait mérité d'être empreinte des stigmates de la passion, comme du sceau de l'amour le plus parfait, et couronnée de la couronne d'épines, de même toutes les souffrances de l'Église et celles des affligés se reproduisaient dans les états divers de son corps et de son âme. Et tout cela se passait en elle, à l'insu de son entourage et sans qu'elle-même en eût une connaissance plus étendue que celle de l'abeille par rapport à son ouvrage, pendant qu'elle soignait et cultivait comme une jardinière fidèle et diligente, le jardin fertile de l'année ecclésiastique. Elle vivait de ses fruits et les distribuait, elle ranimait sa force et celle des autres avec les fleurs et les herbes qu'elle

y cueillait, ou plutôt elle-même était dans ce jardin une sensitive, un tournesol, une plante merveilleuse où se reproduisaient, sans le concours de sa volonté, toutes les saisons de l'année, toutes les heures du jour, toutes les variations de la température.

A la fin de l'année ecclésiastique de 1823, avant le commencement de l'Avent, elle eût pour la dernière fois une vision relative à la reddition des comptes de cette année. Divers symboles lui retracèrent les négligences de l'Église militante et de ses serviteurs pendant cette année: elle vit combien de grâces n'avaient pas été cultivées ou recueillies, combien en avaient été dissipées ou s'étaient déplorablement perdues. Il lui fut montré que le Rédempteur avait déposé pour chaque année dans le jardin des fêtes de l'Église un trésor complet de ses mérites, pour suffire à tous les besoins, à toutes les expiations : que les grâces négligées, dissipées ou perdues (et il y en avait assez pour relever l'homme tombé le plus bas, pour délivrer l'âme du purgatoire la plus oubliée), devaient être restituées avec la dernière rigueur, et que l'Église militante était punie de ces négligences ou de ces infidélités de ses serviteurs par l'oppression qu'elle avait à subir de la part de ses ennemis et par des humiliations temporelles. De pareilles révélations exaltaient au plus haut degré son amour pour l'Église, sa mère : elle passait des jours et des nuits à prier pour elle, à offrir avec des lamentations continuelles à Dieu les mérites de Jésus-Christ et à demander miséricorde. Enfin, elle rassembla tout son courage et s'offrit pour prendre sur elle la faute et la punition. Dans ces moments où son cœur, embrasé d'amour, semblable à un enfant qui se présenterait devant le trône du roi pour subir le jugement porté contre sa mère, s'offrait ainsi comme un gage, comme une victime expiatoire, il lui fut dit : « Vois combien tu es pleine de misères, toi qui veux satisfaire pour les autres, » et elle se vit elle-même avec terreur dans une triste et humiliante image pleine d'imperfections infinies. Mais l'impétuosité de

son amour monta avec plus d'instance encore dans ces paroles : « Oui, je suis pleine de misères et de péchés, mais je suis votre fiancée, ô mon Seigneur et mon Sauveur ! ma foi en vous et en la rédemption qui vient de vous, couvre tous mes péchés de votre manteau royal. Seigneurje ne vous laisse pas que vous n'acceptiez mon sacrifice ; car le trésor surabondant de vos mérites n'est fermé à aucun de vos fidèles. » A la fin, sa prière devint singulièrement énergique : c'était, pour des oreilles humaines, comme une querelle et une lutte avec Dieu, où la portait l'audacieux emportement de l'amour. Son sacrifice était-il accepté, aussitôt son activité cessait pendant quelque temps, et alors elle fut livrée à la répugnance de la nature humaine contre la souffrance; ce combat était-il terminé, les yeux fixés sur le Rédempteur au jardin des Oliviers, ce furent alors des douleurs indicibles de toute espèce qu'elle supporta avec une patience et une sérénité merveilleuses. Nous la vîmes souvent rester dans de telles douleurs plusieurs jours sans connaissance, semblable à un agneau mourant; si nous lui demandions comment elle allait, elle ouvrait à demi ses yeux presqu'éteints pour sourire et disait : « Ce sont des douleurs si salutaires ! »

Il en était de même cette dernière fois; mais au commencement de l'Avent, ses douleurs furent un peu adoucies par d'aimables visions sur les préparatifs de voyage de la sainte Vierge, et plus tard sur tout son voyage à Bethléem avec Joseph. Elle les accompagnait avec un vif intérêt chaque jour dans leurs auberges, ou allait en avant pour leur préparer les logements. Pendant ce temps, elle prenait de vieux morceaux de linge et la nuit, tout en dormant, elle en faisait des langes, des camisoles et des bonnets pour les enfants des pauvres femmes en couches dont l'heure approchait; le lendemain elle voyait avec surprise tout cela proprement rangé dans son armoire. Cela lui arrivait ainsi tous les ans à la même époque, mais cette année, il y eut plus de fatigue et moins de consolations. Même à l'heure de la naissance du

Sauveur qui était ordinairement pour elle un moment de joie enivrante ; elle se traîna cette fois péniblement en esprit vers l'enfant Jésus dans sa crèche et accablée des fardeaux d'autrui, elle ne lui porta d'autre présent que de la myrrhe, d'autre offrande que sa croix sous le poids de laquelle elle tomba à ses pieds comme mourante. Il semblait qu'elle terminât son compte terrestre avec Dieu. Elle se dévouait une dernière fois pour une multitude d'hommes affligés spirituellement et corporellement. La moindre partie que l'on pût connaître de cette substitution à diverses douleurs d'autrui touche déjà à l'incompréhensible. Elle disait avec raison : « L'enfant Jésus ne m'a apporté cette année qu'une croix et des instruments de martyre.

Elle se concentra chaque jour davantage dans sa souffrance, ne parla presque plus, et, quoiqu'elle continuât à voir les voyages de Jésus pendant sa prédication, elle indiquait tout au plus en quelques mots la direction de sa route. Une fois, elle demanda tout à coup d'une voix qu'on pouvait à peine entendre : « Quel jour sommes-nous ? » Sur la réponse qu'on était au 14 Janvier, elle ajouta : « Hélas ! encore quelques jours, j'aurais raconté toute la vie du Sauveur : mais cela ne m'est plus possible. » Ces paroles parurent d'autant plus surprenantes qu'elle ne paraissait jamais savoir de quelle année de la prédication de Jésus sont esprit était actuellement occupé. En 1820, elle avait raconté l'histoire du Sauveur jusqu'à l'Ascension, en commençant au 28 Juillet de la troisième année de la prédication de Jésus, ensuites les Actes des Apôtres pendant les premières semaines après la Pentecôte ; après quoi elle était revenue à la première année de la vie de Jésus et avait continué jusqu'au 10 Janvier de la troisième année de la prédication. Le 27 Avril 1823, il y eut, par suite d'un voyage que fit l'écrivain, une interruption qui dura jusqu'au 21 Octobre. Elle reprit alors le fil où elle l'avait laissé tomber et continua jusqu'aux dernières semaines de sa vie. Lorsqu'elle parla de quelques jours qui manquaient, son

ami ne savait pas lui-même jusqu'où allait le récit, car il n'avait pas eu le loisir de collationner ce qu'il écrivait. Après sa mort, il se convainquit que, si elle avait pu parler les quatorze derniers jours de sa vie, la narration serait revenue, malgré l'interruption volontaire de six mois, jusqu'au 28 Juillet de la troisième année de la prédication, au point où elle l'avait prise en 1820.

Son état devenait de jour en jour plus effrayant : elle qui ordinairement souffrait en silence, poussait maintenant des gémissements étouffés, tant ses douleurs étaient affreuses. Le 15 Janvier, elle dit : « L'enfant Jésus m'a apporté à Noël de grandes douleurs : je me suis trouvée de nouveau près de sa crèche à Bethléem; il avait la fièvre et me montrait ses souffrances et celles de sa mère; ils étaient si pauvres, qu'ils n'avaient qu'un mauvais petit morceau de pain pour toute nourriture. Il m'a donné des douleurs encore plus grandes et m'a dit : Tu es à moi; tu es ma fiancée, souffre comme j'ai souffert et ne demande pas pourquoi, c'est à la vie et à la mort. » Je ne sais ce que ce sera ni si cela durera longtemps : je m'abandonne aveuglément à mon martyre, soit qu'il faille vivre, soit qu'il faille mourir, je désire que la volonté cachée de Dieu s'accomplisse en moi. Du reste, je suis calme et j'ai des consolations dans mes peines. Ce matin encore j'étais très-heureuse. Béni soit le nom du Seigneur. »

Ses douleurs augmentèrent encore s'il est possible : assise sur son séant, les yeux fermés, elle gémissait d'une voix éteinte et elle tombait de côté et d'autre; si on la couchait, elle menaçait d'étouffer : sa respiration se précipitait, tous ses nerfs et ses muscles tremblaient et tressaillaient de douleur; après de violents efforts pour vomir, elle souffrit horriblement des entrailles. On craignit qu'il n'y eut de la gangrène. Son gosier était altéré et brûlant, sa bouche enflée et couverte de boutons, ses joues rouges de fièvre, ses mains pâles comme de l'ivoire; les cicatrices des stigmates brillaient comme de l'argent à travers sa peau tendue. Son pouls don-

nait 169 à 180 pulsations par minute. Quoique ne pouvant parler à cause de l'excès de ses souffrances, toutes ses obligations étaient présentes à son esprit. Le 26 au soir, elle dit à son ami d'une voix étouffée : « Voici le neuvième jour, il faut faire payer le cierge et la neuvaine à la chapelle de sainte Anne. » Il s'agissait d'une neuvaine qu'elle avait demandée à son intention sans que l'ami en eut été instruit, et elle craignait que les personnes de son entourage ne l'oubliassent. Le 27, à deux heures de l'après-midi, elle reçut l'Extrême-Onction au grand soulagement de son corps et de son âme. Le soir, son ami, l'excellent curé de H., pria près de son lit : elle était assise, chancelant et gémissant continuellement, et éprouva une grande consolation. Elle lui dit entre autres : « Combien tout ici est bon et beau ! » Elle finit par ces mots : « Dieu soit mille fois loué et remercié? »

Les approches de la mort même n'interrompaient pas entièrement l'union merveilleuse de sa vie avec celle de l'Église. Un ami lui donnait chaque soir trois gouttes d'huile de sainte Walpurge. Jusque dans ses souffrances extrême elle recevait avidement ce baume spirituel dont elle avait déjà dit dans des maladies antérieures, qu'il pénétrait tous ses membres comme une rosée fortifiante. Cet ami l'ayant visitée le 1er Février au soir pour le même objet, s'était placé derrière son lit sans être vu, et écoutait avec une grande compassion ses gémissements sourds et son râle entrecoupé ; tout à coup il n'entendit plus rien et crut qu'elle était morte : en ce moment, la cloche du soir qui annonçait les matines de la fête de la Purification se fit entendre ; c'était l'ouverture de cette fête qui avait ravi son âme en extase. Quoique son état restât toujours très-effrayant, quelques discours affectueux sur la sainte Vierge sortirent de sa bouche pendant la nuit et le jour de la fête ; vers midi, elle dit d'une voix déjà altérée par la mort : « Je n'avais pas été si bien depuis longtemps. Il y a bien huit jours que je suis malade, n'est-ce pas? Je ne sais plus rien de ce monde ténébreux. Oh ! quel amour la

Mère de Dieu m'a témoigné! elle m'a pris avec elle et j'aurais bien voulu y rester. » Ici elle se recueillit un moment et dit en mettant le doigt sur sa bouche : « Mais je ne dois pas pour tout au monde parler de cela. » Depuis lors elle nous avertissait constamment d'être sur nos gardes contre tout ce qui pouvait lui faire honneur, en disant que cela redoublait ses souffrances.

Les jours suivants, elle fut plus mal. Le 7 au soir, étant un peu plus calme, elle dit : « Ah! Seigneur Jésus, mille remercîments pour toute la durée de ma vie; Seigneur, que votre volonté se fasse et non la mienne. » Puis, quelques minutes après, avec l'accent inexprimable d'une touchante prière : « Ah! cette belle petite corbeille de fleurs! gardez-la, ainsi que ce jeune laurier. Gardez-les l'un et l'autre. Je les ai gardés longtemps, mais je ne le puis plus. » Il est probable qu'elle voulait parler de deux membres de sa famille, objets constants de ses soins spirituels. Le 8 Février, au soir, un prêtre priait près de son lit; elle lui baissa la main avec reconnaissance, le pria de l'assister à sa mort et dit : « Jésus, je vis pour vous, je meurs pour vous : Seigneur, grâces vous soient rendues, je ne vois plus, je n'entends plus! » Plus tard un ami priait à genoux près de son lit. Quand il la vit pâle et défaite comme la mort, il mit dans sa main brûlante et fiévreuse un reliquaire qu'elle même avait porté pendant une grande partie de sa vie, et dont elle lui avait fait cadeau quelques années auparavant. Il voulait voir si la sympathie pour ces objets ne l'avait pas encore quittée. Elle ferma aussitôt la main avec une expression visible de reconnaissance, et la rouvrit quelque temps après. L'ami reprit le reliquaire et la quitta. Le lendemain, 9 Février, il en trouva la monture cassée, et les verres, qui l'avaient couvert de deux côtés, dans son lit. Ce fut le jour de la mort d'Anne-Catherine. Comme on voulait la changer de posture pour la soulager, elle dit : « Je suis sur la croix, ce sera bientôt fini, laissez-moi. » Elle avait reçu tous ses sacrements, mais elle voulait

se confesser encore d'une faute infiniment légère qu'elle avait déjà confessée bien des fois; cette faute étant vraisemblablement de la même espèce que ce péché commis dans son enfance dont elle s'accusait souvent et qui consistait à être entrée à travers une haie dans le jardin du voisin, et à avoir regardé avec convoitise des pommes tombées de l'arbre; car, Dieu merci, disait-elle, elle n'y avait pas touché. Cela lui paraissait une violation du dixième commandement. Le prêtre lui donna une absolution générale : elle fit un mouvement pour s'étendre et l'on crut qu'elle mourait. Il vint près de son lit une personne qui croyait lui avoir souvent fait de la peine et qui lui demanda pardon. Elle la regarda d'un air surpris et dit avec un accent de vérité très-expressif : « Il n'y a personne sur la terre contre qui j'aie quelque chose. »

Déjà dans les derniers jours, comme on s'attendait à tout moment à la voir mourir, il y avait souvent des amis dans la pièce qui précédait sa chambre; comme ils parlaient très-bas et de manière qu'il était impossible qu'elle pût les entendre, de sa patience, de sa foi et de ses autres vertus, ils entendirent tout à coup sa voix mourante qui disait d'un ton touchant : « Ah! pour l'amour de Dieu, ne me louez pas; cela me retient ici, parce qu'il me faut souffrir le double. O mon Dieu! ne me plaignez pas. Voilà bien des fleurs nouvelles qui tombent sur moi? » Or, elle voyait toujours les fleurs comme un symbole et une annonce de douleur. Elle rejeta les louanges avec une profonde conviction, disant : « Dieu seul est bon, tout doit être payé jusqu'à la dernière obole; je suis pauvre et pleine de péchés, je ne puis payer cette louange que par des souffrances unies à celle de Jésus-Christ. Ne me louez pas, laissez-moi mourir dans l'ignominie avec Jésus sur la croix. » Boudon, dans la vie du père Surin, rapporte un trait pareil d'un mourant qui semblait ne plus entendre, et qui repoussa vivement un mot d'éloge prononcé près de lui.

Ce jour là aussi, peu d'heures avant sa mort qu'elle implorait souvent par ces mots : « Seigneur, secourez-moi : venez

donc, Seigneur Jésus ! « une louange parut l'arrêter, et elle protesta contre avec énergie par l'acte d'humilité suivant : « Je ne puis pas mourir si tant de braves gens pensent du bien de moi par erreur : dites donc à tous que je suis une misérable pécheresse. Ah ! si je pouvais crier, de manière à être entendue de tous les hommes, quelle pécheresse je suis ! Je suis bien au-dessous du bon larron qui était en croix près de Jésus, car celui-là et tous ceux d'alors n'avaient pas un compte si terrible à rendre que nous, qui avons toutes les grâces données à l'Église. » Après cette déclaration, elle parut tranquillisée et dit au prêtre qui la consolait : « J'ai maintenant autant de paix et de confiance que si je n'avais jamais commis un péché. » Son regard se dirigeait avec amour vers la croix placée au pied de son lit ; sa respiration était accélérée, elle buvait souvent, et quand le petit crucifix lui était présenté, elle ne baisait que les pieds par humilité. Un ami qui pleurait à genoux, à côté de son lit, avait la consolation de lui présenter souvent de l'eau pour y tremper ses lèvres ; comme elle avait posé sur la couverture sa main où brillait la blanche cicatrice de sa blessure, il prit cette main qui était froide, et comme il désirait intérieurement un signe d'adieu de sa part, elle pressa légèrement la sienne. Son visage était pur, serein et calme, mais empreint d'une gravité sublime ; c'était l'expression d'un athlète qui, après des efforts inouis pour atteindre le but, tombe et meurt en saisissant la couronne. Le prêtre récita encore près d'elle les prières des agonisants et elle se sentit encore avertie de penser devant Dieu à une jeune et pieuse amie dont c'était la fête. Huit heures sonnèrent, elle respira plus péniblement pendant quelques minutes, et cria trois fois en gémissant plus profondément : « Seigneur, secourez-moi ; Seigneur, Seigneur, venez. » Le prêtre fit entendre sa sonnette et dit : « Elle se meurt. » Plusieurs parents et amis qui étaient dans la pièce voisine entrèrent dans la chambre et s'agenouillèrent pour prier : elle avait dans la main un cierge allumé que le

prêtre soutenait. Elle poussa encore quelques légers soupirs et son âme pure s'échappa de ses chastes lèvres dans sa parure de fiancée, pour se précipiter, pleine d'espérance, au-devant de l'époux céleste et se joindre au chœur des vierges qui accompagnent l'Agneau partout où il va. Son corps inanimé s'affaissa doucement sur les oreillers, à huit heures et demie du soir, le 9 Février 1824.

Une personne qui lui avait porté intérêt durant sa vie a écrit ce qui suit : « Après sa mort je m'approchai de son lit. Elle était couchée sur des oreillers, le corps penché à gauche; au-dessus de sa tête étaient en croix, dans un coin, des béquilles que lui avaient préparées ses amis dans une occasion où, après une prière exaucée, au mois de Septembre, elle avait pu faire quelques tours dans sa chambre. A côté de sa tête était suspendu un petit tableau à l'huile, représentant la mort de la sainte Vierge, que lui avait donné la princesse de Salm. L'expression de son visage était d'un sérieux sublime : la trace de sa vie, toute de sacrifice, de patience et de résignation, y était restée, elle semblait morte pour l'amour de Jésus-Christ dans l'exercice de quelque œuvre de charité pour les autres. Sa main droite reposait sur la couverture, cette main à laquelle Dieu avait attaché la grâce inouie de reconnaître au toucher tout ce qui était saint, tout ce qui avait reçu la consécration de l'Église : grâce telle que peut-être jamais personne ne l'avait encore reçue au même degré; grâce incalculable dans ses effets si l'on en usait sagement et qui certes n'avait pas été donnée seulement pour fournir à une ignorante paysanne quelque distraction spirituelle; grâce de tant d'efficacité, qu'il faudrait en rendre compte si elle n'avait été ni reconnue, ni appréciée, ni mise à profit. Je pris pour la dernière fois cette main empreinte d'un signe si vénérable; cet instrument spirituel qui poursuivait à travers les voiles de la nature toute substance sanctifiée pour la reconnaître et l'honorer même dans

un grain de poussière; cette main bienfaisante, laborieuse, qui avait si souvent nourri les affamés et habillé ceux qui étaient nus; cette main était froide et sans vie. Une grande grâce s'était enfuie de la terre : Dieu nous avait retiré cette main de sa fiancée qui témoignait, qui priait, qui souffrait pour la vérité. Ce n'était pas sans dessein, semblait-il, qu'elle avait déposé avec résignation sur son lit cette main, symbole d'une vertu particulière accordée par la grâce divine. Comme beaucoup de préparatifs nécessaires, qui se faisaient autour d'elle avec une activité inquiète, menaçaient de troubler la solennelle impression que me causait l'aspect de son visage, je quittai sa demeure tout pensif. Si, comme tant de saintes habitantes du désert, me disais-je, elle avait pu mourir solitaire dans le tombeau creusé de ses mains, les oiseaux ses amis l'auraient couverte de fleurs et de feuilles; si, comme tant d'autres personnes de sa profession et de sa dignité, elle était morte parmi les vierges consacrées à Dieu et qu'elle eût été accompagnée jusqu'au tombeau de leurs soins et de leurs respects empressés, ainsi qu'il arriva, par exemple, à sainte Colombe de Rieti, c'eût été édifiant et satisfaisant pour le cœur; mais sans doute que ces honneurs rendus à ses restes n'eussent pas été agréables à son amour pour Jésus-Christ auquel elle désirait ressembler davantage aussi dans sa mort. »

Le même ami écrivait plus tard ce qui suit : « Malheureusement on ne s'est point assuré officiellement de l'état de son corps après sa mort; on n'a point fait de ces enquêtes pour lesquelles on l'avait tant tourmentées pendant sa vie. Son entourage même a négligé de l'examiner, probablement de peur de trouver quelque phénomène frappant dont la découverte aurait pu amener bien des tracas. Le mercredi, 11 Février, on prépara son corps pour la sépulture. Une femme pieuse, qui ne voulut céder à personne le soin de lui donner cette dernière marque d'affection, m'a décrit en ces termes l'état où elle l'avait trouvée : « Ses pieds étaient

croisés comme les pieds d'un crucifix. Les places des stigmates étaient plus rouges que de coutume; lorsqu'on releva sa tête, le sang coula de son nez et de sa bouche; tous ses membres restèrent flexibles et sans aucune roideur jusque dans le cercueil. » Le vendredi, 13 Février, elle fut conduite au tombeau, suivie de toute la population du lieu. Elle repose dans le cimetière, à gauche de la croix, du côté de la haie. Dans la fosse qui est avant la sienne, repose un bon vieux paysan de Welde; dans celle qui suit, une pieuse paysanne de Dernekamp. »

« Le soir du jour où elle fut enterrée, un homme riche vint, non chez Pilate, mais chez le curé du lieu : il lui demanda le corps de la défunte, non pour le placer dans un sépulcre neuf, mais pour l'acheter une somme assez considérable au compte d'un médecin hollandais. La proposition fut repoussée comme elle devait l'être, mais il paraît que le bruit se répandit dans la petite ville qu'on avait enlevé le corps, et l'on dit que le peuple se porta au cimetière pour voir si l'on n'avait pas violé le tombeau. »

Nous ajouterons à ces détails l'extrait suivant d'un récit imprimé en Décembre 1824, dans le journal de littérature catholique de Kerz; ce récit provient d'une personne qui nous est inconnue, mais qui paraît bien informée. « Environ six ou sept semaines après la mort d'Anne-Catherine Emmerich, le bruit s'étant répandu que son corps avait été dérobé, le tombeau et le cercueil furent ouverts secrètement par ordre supérieure en présence de sept témoins. Ils virent avec une surprise mêlée de joie que la corruption n'avait pas encore eu prise sur le corps de la pieuse fille. Les traits de son visage étaient riants comme ceux d'une personne qui fait un rêve agréable : il semblait qu'elle vint seulement d'être enterrée et elle n'exhalait aucune odeur cadavéreuse. *C'est un devoir de garder le secret du roi*, dit Jésus, fils de Sirach; mais c'est aussi un devoir de révéler au monde la grandeur des miséricordes de Dieu. » On nous a assuré qu'une pierre

avait été placée sur sa tombe. Nous y déposons ces feuilles avec le sentiment de la reconnaissance : puissent-elles contribuer à conserver la mémoire d'une personne qui a soulagé les peines spirituelles et corporelles de tant de malheureux, et celle du lieu où elle attend la résurection !

LA DERNIÈRE CÈNE DE N. S. J.-C.

AVANT-PROPOS.

Celui qui comparera les méditations suivantes avec le court récit de la sainte Cène dans l'Évangile, sera peut-être frappé de quelques légères différences qui s'y trouvent. Une explication doit être donnée à ce sujet, bien que cet écrit, on ne le dira jamais trop, n'ait point la prétention d'ajouter quoi que ce soit à l'Écriture sainte telle qu'elle est interprétée par l'Église.

La sœur Emmerich à vu dans l'ordre suivant les circonstances de la Cène : l'agneau pascal est immolé et préparé dans le cénacle; le Seigneur tient un discours à cette occasion; les convives mettent des habits de voyage; ils mangent debout, à la hâte l'agneau et les autres mets prescrits par la loi; on présente deux fois au Seigneur une coupe de vin; il n'en boit pas la seconde fois, mais il la distribue à ses Apôtres, en disant : « *Je ne boirai plus désormais de ce fruit de la vigne, etc.* » Ils se mettent à table; Jésus parle du traître; Pierre craint que ce ne soit lui; Judas reçoit du Seigneur le morceau de pain qui le désigne; on s'apprête pour le lavement des pieds; les Apôtres disputent entre eux sur la prééminence; Jésus le leur reproche; lavement des pieds; Pierre ne veut pas que ses pieds soient lavés; les pieds de Judas sont aussi lavés; institution de l'Eucharistie : Judas communie et quitte la salle; consécration des huiles et instructions à ce sujet; ordination de Pierre et des autres Apôtres; dernier discours du Seigneur; protestations de

Pierre; fin de la Cène. En adoptant cet ordre, il semble d'abord que l'on se mette en contradiction avec les passages de saint Matthieu (xxvi, 29), et de saint Marc (xiv, 25) où ces paroles : *Je ne boirai plus avec vous, etc.* se trouvent après la consécration; mais dans saint Luc elles sont auparavant. Au contraire, les paroles relatives au traître Judas sont ici, comme dans saint Matthieu et dans saint Marc, avant la consécration; dans saint Luc elles ne viennent qu'après. Saint Jean, qui ne raconte pas l'institution de l'Eucharistie, fait entendre que Judas sortit tout de suite après que Jésus lui eut présenté le pain; mais ils est très-vraisemblable, d'après le texte des autres Évangélistes, que Judas reçut la sainte Communion sous les deux espèces, et plusieurs des Pères, saint Augustin, saint Grégoire-le-Grand, saint Léon-le-Grand, le disent expressément ainsi que la tradition de l'Église catholique. D'ailleurs le récit de saint Jean, si l'on prenait à la lettre l'ordre dans lequel les faits sont présentés, le mettrait en contradiction non-seulement avec saint Matthieu et saint Marc, mais avec lui-même car il résulte du verset 10, c. xiii, que Judas aussi eut les pieds lavés. Or, le lavement des pieds eut lieu selon lui après qu'on eut mangé l'agneau pascal, et ce fut nécessairement pendant qu'on le mangeait que Jésus présenta le pain au traître. Par ce qui vient d'être dit, il est clair que les Évangélistes, ici comme en d'autres endroits, préoccupés de l'essentiel, ne se sont point astreints à raconter les détails dans un ordre rigoureux, ce qui explique suffisamment les contradictions apparentes qui existent entre eux. Les contemplations suivantes paraîtront à qui les lira avec attention, plutôt une concordance simple et naturelle des Évangélistes, qu'un récit différent en quoi que ce soit d'essentiel de celui de l'Écriture sainte. Quand à ce qui concerne le coup d'œil sur Melchisédech, il ne faut pas confondre les passages où il est présenté comme un Ange, avec une ancienne hérésie d'après laquelle il est le Christ lui-même, ou le Saint-Esprit, ou un Eon. Les termes de l'épître aux Hébreux semblent désigner un Ange, et si la plupart des théologiens depuis saint Jérôme ne les ont pas interprétés dans ce sens, c'est uniquement pour ne pas donner un prétexte, même éloigné, à cette hérésie.



LA DERNIÈRE CÈNE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

I.

Préparatifs de la Pâque.

Le Jeudi-Saint, 13 nisan (29 Mars),

Jésus-Christ étant âgé de 33 ans 18 semaines, moins un jour (1).

C'est hier soir qu'eut lieu le dernier grand repas du Seigneur et de ses amis, dans la maison de Simon le lépreux, qu'il avait guéri, à Béthanie, où Marie-Madeleine répandit pour la dernière fois des parfums sur Jésus : Judas se scandalisa à cette occasion, il courut à Jérusalem, et complota encore avec les princes des prêtres pour leur livrer Jésus. Après le repas, Jésus revint dans la maison de Lazare, et une partie des Apôtres se dirigea vers l'auberge, située en avant de Béthanie. Dans la nuit, Nicodème vint encore chez Lazare et s'entretint longtemps avec le Seigneur; il retourna à Jérusalem avant le jour, et Lazare l'accompagna une partie du chemin.

Les disciples avaient déjà demandé à Jésus où il voulait manger la Pâque. Aujourd'hui, avant l'aurore, le Seigneur fit venir Pierre, Jacques et Jean; il leur parla beaucoup de tout ce qu'ils avaient à préparer et à ordonner à Jérusalem et leur dit que, lorsqu'ils monteraient à la montagne de Sion, ils trouveraient l'homme avec la cruche d'eau. Ils connaissaient déjà cet homme, car à la dernière Pâque, à

(1) Elle voit le jour *historique* de la naissance de N.-S. au 25 Novembre.

Béthanie, c'était lui qui avait préparé le repas de Jésus; voilà pourquoi saint Matthieu dit : *Un certain homme.* Ils devaient le suivre jusqu'à sa maison et lui dire : « Le maître vous fait savoir que son temps est proche, et qu'il veut faire la Pâque chez vous. » Ils devaient ensuite se faire montrer le cénacle qui était déjà préparé et y faire toutes les dispositions nécessaires.

Je vis les deux Apôtres monter à Jérusalem, en suivant un ravin, au midi du Temple vers le côté septentrional de Sion. Sur le flanc méridional de la montagne du Temple, il y avait encore des rangées de maisons; ils marchaient vis-à-vis de ces maisons en remontant le long d'un torrent qui les en séparait. Lorsqu'ils eurent atteint les hauteurs de Sion qui dépassent la montagne du Temple, ils se dirigèrent vers le midi, et rencontrèrent, au commencement d'une petite montée, dans le voisinage d'un vieux bâtiment à plusieurs cours, l'homme qui leur avait été désigné; ils le suivirent et lui dirent près de sa maison ce que Jésus leur avait ordonné. Il se réjouit en les voyant et en apprenant cette nouvelle, et leur répondit qu'un repas avait déjà été commandé chez lui (probablement par Nicodème); qu'il ne savait pas pour qui, et qu'il était charmé d'apprendre que c'était pour Jésus. Cet homme était Héli, beau-frère de Zacharie d'Hébron, dans la maison duquel Jésus, l'année précédente, avait annoncé à la famille, après le sabbat, la mort de Jean-Baptiste. Il n'avait qu'un fils, lequel était lévite, et lié d'amitié avec Luc, avant que celui-ci ne fût venu au Seigneur, et, en outre, cinq filles non mariées. Il allait tous les ans à la fête de Pâque avec ses serviteurs, louait une salle et préparait la Pâque pour des personnes qui n'avaient pas d'hôte dans la ville. Cette année, il avait loué un cénacle qui appartenait à Nicodème et à Joseph d'Arimathie. Il en montra aux deux Apôtres la situation et la distribution intérieure.

II.

Le Cénacle.

Sur le côté méridional de la montagne de Sion, non loin du château, aujourd'hui ruiné, de David et du marché qui monte vers ce château du côté oriental, se trouve un ancien et solide bâtiment entre des rangées d'arbres touffus, au milieu d'une cour spacieuse, environnée de bons murs. A droite et à gauche de l'entrée, on voit dans cette cour d'autres bâtisses attenant au mur, notamment à droite, la demeure du majordome, et tout auprès celle où la sainte Vierge et les saintes femmes se tinrent le plus souvent après la mort de Jésus. Le cénacle, autrefois plus spacieux, avait alors servi d'habitation aux hardis capitaines de David, et ils s'y exerçaient au maniement des armes. Avant la fondation du Temple, l'arche d'alliance y avait été déposée assez longtemps, et il y a encore des traces de son séjour dans un lieu souterrain. J'ai vu aussi un jour le prophète Malachie caché sous ces mêmes voûtes; il y écrivit ses prophéties sur le Saint-Sacrement et le sacrifice de la nouvelle alliance. Salomon honora cette maison, et il y faisait quelque chose de symbolique et de figuratif que j'ai oublié. Lorsqu'une grande partie de Jérusalem fut détruite par les Babyloniens, cette maison fut épargnée; j'ai vu bien des choses à son sujet, mais je n'en ai retenu que ce que je viens de dire.

Cet édifice était en très-mauvais état lorsqu'il devint la propriété de Nicodème et de Joseph d'Arimathie; ils avaient disposé très-commodément le bâtiment principal qu'ils louaient pour servir de cénacle aux étrangers que les fêtes de Pâque attiraient à Jérusalem. C'est ainsi que le Seigneur s'en était servi à la dernière Pâque. En outre, la maison et ses dépendances leur servaient pendant toute l'année de magasin pour des pierres tumulaires et autres, et d'atelier pour les tailleurs de pierres; car Joseph d'Arimathie possédait d'excel-

lentes carrières dans sa patrie, et il en faisait venir des blocs de pierre dont on faisait, sous sa direction, des tombes, des ornements d'architecture et des colonnes qu'il vendait ensuite. Nicodème prenait part à ce commerce, et lui-même aimait à sculpter dans ses moments de loisir. Il travaillait souvent dans la salle ou dans un souterrain qui était au-dessous, excepté à l'époque des fêtes : ce genre d'occupation l'avait mis en rapport avec Joseph d'Arimathie; ils étaient devenus amis et s'étaient souvent associés dans leurs entreprises.

Ce matin, pendant que Pierre et Jean, envoyés de Béthanie par Notre-Seigneur, s'entretenaient avec l'homme qui avait loué pour cette année le cénacle, je vis Nicodème dans les bâtiments à gauche de la cour où l'on avait transporté beaucoup de pierres qui obstruaient les abords de la salle à manger. Huit jours auparavant, j'avais vu plusieurs personnes occupées à mettre les pierres de côté, à nettoyer la cour et à préparer le cénacle pour la célébration de la Pâque; je pense même que des disciples, peut-être Aram et Themeni, les cousins de Joseph d'Arimathie, étaient du nombre.

Le cénacle proprement dit est à peu près au milieu de la cour, un peu cependant vers le fond; c'est un carré long, entouré d'un rang de colonnes peu élevées qui, si l'on enlève les entre-deux, peut être réuni à la grande salle intérieure, car tout l'édifice est comme transparent, et repose sur des colonnes ou des pilastres. Seulement, dans les temps ordinaires, les passages sont fermés par des entre-deux. La lumière y entre par des ouvertures au haut des murs. Sur le devant on trouve d'abord un vestibule, où conduisent trois entrées; puis on vient dans la grande salle intérieure, au plafond de laquelle pendent plusieurs lampes; les murs sont ornés, pour la fête, jusqu'à moitié de leur hauteur, de belles nattes ou de tapis, et l'on a pratiqué dans le haut une ouverture où l'on a étendu comme une gaze bleue transparente.

Le derrière de cette salle est séparé du reste par un rideau du même genre, et cette division en trois parties donne au

cénacle une ressemblance avec le Temple. On y trouve aussi le parvis, le saint et le saint des Saints. C'est dans cette dernière partie que sont déposés à droite et à gauche les vêtements et les objets nécessaires à la célébration de la fête; au milieu est une espèce d'autel. Hors du mur sort un banc de pierre élevé sur trois marches; sa forme est celle d'un triangle rectangle : ce doit être la partie supérieure du fourneau où l'on fait rôtir l'agneau pascal, car aujourd'hui pendant le repas, les marches qui sont autour étaient tout à fait chaudes. Il y a, de ce côté, une sortie qui conduit sous les colonnes derrière cette pierre saillante. C'est là qu'on descend vers le lieu où l'on met le feu; on arrive par là aussi encore dans d'autres voûtes et dans des caves au-dessous de la salle. Près de la pierre ou de l'autel se trouvent toutes sortes de tiroirs et de réservoirs que l'on peut sortir; il y a aussi, en haut, des ouvertures comme une grille en fer, une place pour faire le feu et une autre pour l'éteindre. Je n'en peux plus décrire exactement l'ensemble; c'est comme une espèce de foyer pour des pains de Pâque ou d'autres objets cuits au four, peut-être aussi pour des parfums ou pour y brûler les restes de la fête; c'est comme une cuisine pascale. Au-dessus de ce foyer ou de cet autel on a pratiqué contre le mur une espèce de niche en bois, ouverte par en haut. C'est-là que ce trouve une soupape, probablement pour laisser sortir la fumée. Devant cette niche, ou plutôt suspendu d'en haut en avant d'elle, je vis l'image d'un agneau pascal : il avait un couteau dans la gorge et il semblait que son sang coulât goutte à goutte sur l'autel; je ne me souviens plus bien comment cela était fait. Dans la niche de la muraille sont trois armoires de diverses couleurs qu'on fait tourner comme nos tabernacles pour les ouvrir ou les fermer : j'y vis toute espèce de vases pour la Pâque et de tasses en forme de conques ; plus tard le Saint-Sacrement y reposa.

Dans les salles latérales du cénacle sont des espèces de couches obliquement murées, où se trouvent d'épaisses cou-

vertures roulées ensemble, et où l'on passe la nuit. Sous tout l'édifice se trouvent de belles caves. L'arche d'alliance fut déposée autrefois sur le derrière au-dessous de l'endroit même où le foyer a été depuis construit. Sous la maison se trouvent cinq rigoles qui conduisent les immodices et les eaux sur la pente de la montagne; car la maison est située sur un point élevé. J'ai vu précédemment Jésus y guérir et y enseigner; les disciples aussi passaient souvent la nuit dans les salles latérales.

III.

Dispositions pour le repas pascal.

Lorsque les Apôtres eurent parlé à Héli d'Hébron, celui-ci rentra dans la maison par la cour; pour eux, ils tournèrent à droite et descendirent au nord à travers Sion. Ils passèrent un pont, gagnèrent, par un sentier couvert de broussailles, l'autre côté du ravin qui est en avant du Temple et la rangée de maisons qui se trouve au sud de cet édifice. Là était la maison du vieux Siméon, mort dans le Temple après la présentation du Christ, et ses fils, dont quelques-uns étaient déjà du nombre des disciples secrets de Jésus, y logeaient actuellement. Les Apôtres y parlèrent à l'un d'eux qui avait un emploi dans le Temple : c'était un grand homme brun. Ils allèrent avec lui, à l'est du Temple, à travers cette partie d'Ophel par où Jésus était entré dans Jérusalem, le jour des Rameaux, et gagnèrent le marché aux bestiaux en traversant la ville au nord du Temple. Je vis dans la partie méridionale de ce marché de petits enclos où de beaux agneaux sautaient sur le gazon comme dans de petits jardins. Lors de l'entrée de Jésus je pensais que c'était un arrangement pris pour la solennité, mais c'étaient les agneaux de la Pâque qu'on achetait là. Je vis le fils de Siméon entrer dans l'un de ces enclos : les agneaux sautaient après lui et le heurtaient de leurs têtes,

comme s'ils l'eussent connu. Il en choisit quatre qui furent portés au cénacle. Je le vis dans l'après-midi prendre part au cénacle à la préparation de l'agneau pascal.

Je vis Pierre et Jean aller encore dans différents endroits de la ville et commander divers objets. Je les vis aussi devant une porte, au nord de la montagne du Calvaire et de la ville, dans une maison où logeaient la plupart du temps les disciples de Jésus ; c'était proprement l'auberge des disciples devant Jérusalem. Elle appartenait à Séraphia (tel était le nom de celle qui fut appelée depuis Véronique). Pierre et Jean envoyèrent de là quelques disciples au cénacle, et les chargèrent de quelques autres commissions que j'ai oubliées.

Ils entrèrent aussi dans la maison de Séraphia où ils avaient plusieurs arrangements à prendre. Son mari, membre du conseil, était la plupart du temps hors de chez lui pour ses affaires, et même, lorsqu'il était à la maison, elle le voyait peu. C'est une femme à peu près de l'âge de la sainte Vierge et depuis longtemps en relation avec la sainte famille ; car lorsque Jésus enfant resta à Jérusalem après la fête, c'était par elle qu'il fut nourri. Les deux Apôtres reçurent là toutes sortes d'ustensiles qui furent ensuite portés, en partie par des disciples, au cénacle dans des paniers couverts. De ce nombre était aussi le calice dont le Seigneur se servit pour l'institution de la sainte Eucharstie .

IV.

Du calice de la sainte Cène.

Le calice que les Apôtres emportèrent de chez Véronique est un vase merveilleux et mystérieux. Il était resté longtemps dans le Temple, parmi d'autres objets précieux d'une haute antiquité, dont on avait oublié l'usage et l'origine. Quelque chose de semblable est arrivé dans l'Église chrétienne, où bien des anciens joyaux consacrés sont tombés dans l'oubli

avec le temps. On avait souvent déterré, vendu, ou fait remettre à neuf de vieux vases et de vieux bijoux enfouis dans la poussière du Temple. C'est ainsi que, par la permission de Dieu, ce saint vase, qu'on n'avait jamais pu fondre à cause de sa matière inconnue, quoiqu'on l'eût essayé à diverses reprises, trouvé par les prêtres modernes dans le trésor du Temple, parmi d'autres objets hors d'usage, avait été vendu à des amateurs d'antiquités. Le calice et tout ce qui y appartenait, acheté par Séraphia, avait déjà servi plusieurs fois à Jésus pour la célébration des fêtes, et, à dater de ce jour, il devint la propriété constante de la sainte communauté chrétienne. Ce vase n'avait pas toujours été dans son état actuel : je ne me souviens plus ni de l'époque, ni si ce n'est pas par les ordres du Seigneur lui-même qu'on avait mis ensemble les différentes pièces dont il se composait maintenant. On y avait joint toute une collection portative d'objets servant à la préparation et à l'institution du Saint-Sacrement. Le grand calice était posé sur un plat dont on pouvait tirer encore une sorte de tablette, et autour de lui étaient six petits verres. Je ne me rappelle plus si la tablette contenait des choses saintes. Dans le grand calice se trouvait un autre petit vase ; au-dessus un petit plat, puis un couvercle voûté. Dans le pied du calice était une cuiller qu'on en tirait facilement. Tous ces vases étaient recouverts de beaux linges et renfermés dans une boîte ou enveloppe en cuir, au haut de laquelle était un bouton. Le grand calice se compose de la coupe et du pied qui doit avoir été ajouté plus tard, car ces deux parties sont d'une matière différente. La coupe présente une masse brunâtre et polie en forme de poire ; elle est revêtue d'or, et il y a deux petites anses par où l'on peut la prendre, car elle est assez pesante. Le pied est d'or vierge artistement travaillé ; il est orné dans le bas d'un serpent et d'une petite grappe de raisin, et enrichi de pierres précieuses. C'est dans le pied que se trouve la petite cuiller.

Le grand calice est resté dans l'église de Jérusalem auprès

de saint Jacques-le-Mineur, et je le vois encore conservé quelque part dans un endroit très-caché de cette ville; il reparaîtra aussi un jour, comme il y est reparu cette fois. D'autres églises se sont partagé les petites coupes qui l'entourent; l'une d'elles est venue à Antioche, un autre à Ephèse; et c'est ainsi qu'elles sont parvenues aux sept Églises; elles appartenaient aux patriarches, qui y buvaient le breuvage mystérieux lorsqu'ils recevaient et donnaient la bénédiction, ainsi que je l'ai vu et raconté plusieurs fois.

Le grand calice était déjà chez Abraham : Melchisédech l'apporta avec lui du pays de Sémiramis, où il s'était égaré, dans la terre de Chanaan, lorsqu'il commença quelques établissements au lieu où fut plus tard Jérusalem, il s'en servit lors du sacrifice, lorsqu'il offrit le pain et le vin en présence d'Abraham, et il le laissa à ce patriache. Ce vase avait aussi été dans l'arche de Noé où il était placé tout en haut.

« Voici des hommes, de beaux hommes qui viennent d'une superbe ville : elle est bâtie à l'antique; on y adore ce qu'on veut, on y adore même des poissons. Le vieux Noé, avec un pieu sur l'épaule, se tient dans le côté de l'arche; le bois de construction est rangé tout autour de lui, chaque morceau à sa place. Non, ce ne sont pas des hommes, ce doit être quelque chose de plus relevé, tant ils sont beaux et sereins; ils apportent à Noé le calice qui sans doute avait été égaré quelque part. Je ne sais pas comment s'appelle cet endroit. Il y a dans le calice une espèce de grain de froment; mais plus gros que les nôtres : c'est comme une graine de tournesol; et il y a aussi une petite branche de vigne. Ils disent à Noé qu'il est un homme d'une si grande célébrité, qu'il y a là un mystère, et qu'il doit prendre ce calice avec lui. Voyez, il met le grain de blé et la petite branche de vigne dans une pomme jaune qu'il place dans la coupe. Il n'y a point de couvercle au-dessus, car ce qu'il y a mis doit toujours croître au-dehors. Le calice est fait sur un modèle qui, je crois, est sorti quelque part de la terre d'une manière merveilleuse. Il y a là un

mystère, mais le calice est fait d'après ce modèle. C'est le calice que j'ai vu figurer dans la grande parabole (1), à l'endroit où était le buisson ardent. Le grain de froment s'est enfin développé jusqu'à l'époque de Jésus-Christ. »

La sœur raconta tout ce qui vient d'être dit du calice dans un état d'intuition tranquille et voyant devant elle tout ce qu'elle décrivait. Souvent elle luttait contre le présent et s'effrayait d'une manière touchante. Pendant son récit relatif à Noé, elle était tout absorbée dans sa vision. A la fin, elle poussa un cri d'effroi, regarda autour d'elle, et dit : « Ah ! j'ai peur d'être obligée d'entrer dans l'arche ; je vois Noé, et je croyais que les grandes eaux arrivaient. » Plus tard, étant tout à fait revenue à son état naturel, elle dit : « Ceux qui ont apporté le calice avec les trésors à Noé portaient de longs vêtements blancs et ressemblaient aux trois hommes qui vinrent chez Abraham et lui promirent que Sara enfanterait. Il m'a semblé qu'ils enlevaient de la ville quelque chose de saint qui ne devait pas être détruit avec elle, et qu'ils le donnaient à Noé. La ville même périt dans le déluge avec tout ce qu'elle contenait. Le calice fut à Babylone, chez des descendants de Noé restés fidèles au vrai Dieu : ils étaient tenus en esclavage par Sémiramis. Melchisédech les conduisit dans la terre de Chanaan, et emporta le calice. Je vis qu'il avait une tente près de Babylone, et qu'avant de les emmener, il y bénit le pain et le leur distribua, sans quoi ils n'auraient pas eu la force de le suivre. Ces gens avaient un nom à peu près comme Samanéens. Il se servit d'eux, et de quelques Chananéens habitant des cavernes, lorsqu'il commença à bâtir sur les collines sauvages, où fut depuis Jérusalem. Il fit des fondations profondes à la place où furent ensuite le cénacle et le Temple, et aussi vers le Calvaire. Il y planta le

(1) Ceci se rapporte à une grande parabole symbolique de la réparation du genre humain dès le commencement, que malheureusement elle ne raconta pas entièrement et qu'elle oublia ensuite. Dans cette occasion même elle ne parla pas du buisson ardent : toutefois le buisson ardent de Moïse avait, dans d'autres visions, une forme semblable à celle du calice.

blé et la vigne. Après le sacrifice de Melchisédech, le calice resta chez Abraham. Il alla aussi en Égypte, et Moïse en fut possesseur. Il était fait d'une matière singulière, épaisse comme une cloche, et qui ne semblait pas avoir été travaillée comme les métaux, mais être le produit d'une sorte de végétation. J'ai vu à travers (1); Jésus seul savait ce que c'était.

V.

Jésus va à Jérusalem.

Le matin, pendant que les deux Apôtres s'occupaient, à Jésusalem, des préparatifs de la Pâque, Jésus qui était resté à Béthanie, fit encore des adieux touchants aux saintes femmes, à Lazare et à sa mère, et leur donna encore quelques instructions et exhortations générales. Je vis le Seigneur s'entretenir seul avec sa mère; je me souviens de quelques-uns de ses discours: il lui dit, entre autres choses, qu'il avait envoyé Pierre, la foi, et Jean, l'amour, pour préparer la Pâque à Jérusalem. Il dit de Madeleine dont la douleur était violente au point de troubler son esprit, que son amour était inexprimable, mais encore un peu selon la chair, et que, pour cette cause, la douleur la mettait hors d'elle-même. Il parla aussi de la situation du traître Judas, et la sainte Vierge pria pour lui.

Judas était encore allé de Béthanie à Jérusalem, sous prétexte de faire des payements et diverses commissions; et le matin Jésus demanda de ses nouvelles aux neuf disciples, quoiqu'il sût très-bien ce qu'il faisait. Il courut toute la journée chez des pharisiens, et arranga tout avec eux. On lui fit même voir les soldats chargés de s'emparer du Sauveur. Il calcula exactement toutes ses allées et venues, de manière à pouvoir toujours excuser son absence. Il ne revint vers le Seigneur

(1) Il est incertain si elle voulait dire par là que le calice était diaphane ou qu'elle en avait pénétré la matière avec les yeux de son esprit.

que peu de temps avant la Cène. J'ai vu tous ses complots et toutes ses pensées. Lorsque Jésus parla de lui à Marie, je vis en grande partie le caractère de Judas. Il était actif et disposé à rendre service, mais plein d'avarice, d'ambition et d'envie, et il ne luttait pas contre ces passions. Il a même fait des miracles et guéri des malades en l'absence de Jésus. Lorsque le Seigneur annonça à la sainte Vierge ce qui allait arriver, elle le pria de la manière la plus touchante, de la laisser mourir avec lui. Mais il lui recommanda d'être plus calme dans sa douleur que les autres femmes; il lui dit aussi qu'il ressusciterait, et lui indiqua le lieu où il lui apparaîtrait. Depuis lors elle ne pleura pas beaucoup, mais elle était profondément triste et plongée dans un recueillement qui avait quelque chose d'effrayant. Le Seigneur la remercia, comme un fils pieux, de tout l'amour qu'elle lui avait porté, et la serra de sa main droite contre son cœur. Il lui dit aussi qu'il ferait spirituellement la Cène avec elle, et lui désigna l'heure où elle la recevrait. Il fit encore à tous de touchants adieux et leur donna des enseignements sur beaucoup d'objets.

Jésus et les neuf Apôtres allèrent, vers midi, de Béthanie à Jérusalem; ils étaient suivis de sept disciples qui, à l'exception de Nathanaël et de Silas, étaient de Jérusalem et des environs. Je me souviens que parmi eux étaient Jean Marc et le fils de la pauvre veuve qui, le jeudi précédent, avait offert son denier dans le Temple, pendant que Jésus y enseignait. Jésus l'avait pris avec lui depuis peu de jours. Les saintes femmes partirent plus tard.

Jésus et sa suite erraient çà et là autour du mont des Oliviers, dans la vallée de Josaphat et même jusqu'au Calvaire. Tout en marchant, il ne cessait de les instruire. Il dit, entre autres choses, aux Apôtres, que jusqu'à présent il leur avait donné son pain et son vin, mais qu'aujourd'hui il voulait leur donner sa chair et son sang; qu'il leur donnerait et laisserait tout ce qu'il avait. En disant cela, le Seigneur avait une expression si touchante que toute son âme semblait se ré-

pandre au dehors, et qu'il paraissait languir d'amour dans l'attente du moment où il se donnerait aux hommes. Ses disciples ne le comprirent pas : ils crurent qu'il s'agissait de l'agneau pascal. On ne saurait exprimer tout ce qu'il y avait d'amour et de résignation dans les derniers discours qu'il tint à Béthanie et ici. Les saintes femmes vinrent plus tard dans la maison de Marie, mère de Marc.

Les sept disciples qui avaient suivi le Seigneur à Jérusalem, ne firent point ces chemins avec lui : ils portèrent au cénacle des paquets d'habits de cérémonie pour la Pâque, les déposèrent dans le vestibule, et revinrent dans la maison de Marie, mère de Marc. Lorsque Pierre et Jean vinrent de la maison de Séraphia au cénacle avec le calice, tous les habits de cérémonie étaient déjà dans le vestibule, où ses disciples et quelques autres les avaient apportés. Ils avaient aussi couvert de tentures les murailles nues de la salle, dégagé les ouvertures en haut et apprêté trois lampes suspendues. Pierre et Jean gagnèrent ensuite la vallée de Josaphat, et appelèrent le Seigneur et les neuf Apôtres. Les disciples et les amis, qui devaient faire aussi la Pâque dans le cénacle, vinrent plus tard.

VI.

Dernière Pâque.

Jésus et les siens mangèrent l'agneau pascal dans le cénacle, divisés en trois troupes chacune de douze personnes, et présidée par un d'entre eux comme par un père de famille. Jésus prit son repas avec les douze Apôtres dans la salle du cénacle. Nathanaël le prit avec douze autres disciples dans l'une des salles latérales; douze autres avaient à leur tête Eliachim, fils de Cléophas et de Marie, fille d'Héli et frère de Marie, fille de Cléophas; il avait été disciple de Jean-Baptiste.

Trois agneaux furent immolés et arrosés pour eux dans le Temple. Mais il y avait là aussi un quatrième agneau, qui

fut immolé et arrosé dans le cénacle, c'est celui-là que Jésus mangea avec les Apôtres. Judas ignora toutefois cette circonstance, parce qu'il était occupé de ses complots et n'était pas revenu lors de l'immolation de l'agneau : il vint très-peu d'instants avant le repas. L'immolation de l'agneau destiné à Jésus et aux Apôtres fut singulièrement touchante. Elle eut lieu dans le vestibule du cénacle. Le fils de Siméon, qui était lévite, y prêtait la main. Les Apôtres et les disciples étaient là, chantant le 118e psaume. Jésus parla ensuite d'une nouvelle époque qui commençait : il dit que le sacrifice de Moïse et la figure de l'agneau pascal allaient trouver leur accomplissement; mais que pour cette raison l'agneau devait être immolé comme autrefois en Egypte, et qu'ils allaient sortir réellement de ce pa ys de servitude.

Les vases et les instruments nécessaires furent apprêtés : on amena un beau petit agneau, orné d'une couronne qui fut envoyée à la sainte Vierge dans le lieu où elle se tenait avec les saintes femmes. L'agneau était attaché le dos contre une planche par le milieu du corps, et il me rappela Jésus lié à la colonne et flagellé. Le fils de Siméon tenait la tête de l'agneau; Jésus le piqua au cou avec la pointe d'un couteau, et le donna au fils de Siméon qui acheva d'apprêter l'agneau. Jésus paraissait éprouver de la répugnance à le blesser; il le fit très-rapidement, mais avec gravité. Le sang fut recueilli dans un bassin, et l'on apporta une branche d'hyssope, que Jésus trempa dans le sang. Ensuite, il alla à la porte de la salle, en teignit de sang les deux poteaux et la serrure, et fixa la branche teinte de sang au-dessus du seuil supérieur de la porte. Il fit ensuite une instruction solennelle, et dit, entre autres choses, « : Que l'Ange exterminateur passerait outre ; » qu'ils devaient adorer en ce lieu sans crainte et sans in-» quiétude lorsqu'il aurait été immolé, lui, le véritable » agneau pascal ; qu'un nouveau temps et un nouveau sacri-» fice allaient commencer, qni dureraient jusqu'à la fin du » monde. »

Ils se rendirent ensuite au bout de la salle, près du foyer où avait été autrefois l'arche de l'alliance : il y avait déjà du feu. Jésus versa du sang sur ce foyer, et le consacra comme autel. Le reste du sang et la graisse furent jetés dans le feu sous l'autel. Jésus, suivi de ses Apôtres, fit ensuite le tour du cénacle, en chantant des psaumes, et consacra en lui un nouveau Temple. Toutes les portes étaient fermées pendant ce temps.

Cependant le fils de Siméon avait entièrement préparé l'agneau. Il l'avait passé dans une broche : les jambes de devant étaient sur un morceau de bois placé en travers; celles de derrière étaient fixées à la broche. Hélas ! il ressemblait à Jésus sur la croix, et il fut mis dans le fourneau, pour y être rôti avec les trois autres agneaux apportés du Temple.

Anne-Catherine répéta : Les autres agneaux de Pâque des Juifs étaient tous immolés dans le vestibule du Temple, et cela en trois endroits : pour les personnes de distinction, pour les petites gens et pour les étrangers (1). L'agneau pascal de Jésus ne fut pas immolé dans le Temple : tout le reste fut rigoureusement conforme à la loi. Jésus tint plus tard un discours à ce sujet; l'agneau était simplement une figure, lui-même devait être le lendemain l'agneau pascal, je ne sais plus ce qu'il en disait.

Lorsque Jésus eut ainsi enseigné sur l'agneau pascal et sa signification, les temps étant venus, et Judas étant de retour, on prépara les tables. Ils mirent les habits de voyage qui se trouvaient dans le vestibule, d'autres souliers, une robe blanche semblable à une chemise, et par dessus cette robe un manteau court par devant et plus long par derrière; ils retroussèrent leurs habits jusqu'à la ceinture, et avaient aussi de larges manches retroussées. Chaque troupe alla ainsi à la table qui lui était réservée : les deux troupes de disciples dans les salles latérales, le Seigneur et les Apôtres dans la salle

(1) Elle expliqua encore ici la manière dont les familles se réunissaient et suivant quel nombre. Mais l'écrivain l'a oublié.

du cénacle. Ils prirent des bâtons à la main, et se rendirent deux à deux à la table, où ils se tinrent debout à leur place, appuyant les bâtons à leur bras et les mains élevées en l'air. Mais Jésus, se tenant au milieu de la table, avait reçu du majordome deux petits bâtons, un peu courbés en haut comme deux houlettes. D'un côté ces bâtons avaient un crochet, comme un bout de rameau coupé. Le Seigneur les mit en forme de croix devant sa poitrine dans la ceinture, et appuya, pendant qu'il priait, ses bras élevés sur les crochets. Dans cette attitude il y avait quelque chose de très-touchant dans ses mouvements! c'était comme si la croix, dont il voulait bientôt faire peser le poids sur ses épaules, leur servait auparavant d'appui. Ce fut ainsi qu'ils chantèrent: « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël », et « Le Seigneur soit loué. » Après qu'ils eurent prié, Jésus donna l'un des bâtons à Pierre, l'autre à Jean; ils les mirent de côté ou les laissèrent passer de main en main aux autres Apôtres; je ne m'en souviens plus exactement.

La table était étroite et assez haute pour dépasser d'un demi-pied les genoux d'un homme qui se tient debout; sa forme était celle d'un fer à cheval; vis-à-vis de Jésus, à l'intérieur du demi-cercle, était une place libre pour servir les mets. Autant que je puis m'en souvenir, à la droite de Jésus étaient Jean, Jacques-le-Majeur et Jacques-le-mineur; au bout de la table à droite, Barthélemi; puis, en revenant à l'intérieur, Thomas et Judas Iscariote. A la gauche de Jésus étaient Pierre, André, Thaddée; au bout de gauche, Simon, et près de celui-ci, en revenant à l'intérieur, Matthieu et Philippe.

Au milieu de la table était l'agneau pascal dans un plat. Sa tête reposait sur les pieds de devant mis en croix; les pieds de derrière étaient étendus, le bord du plat était couvert d'ail tout alentour. A côté se trouvait un plat avec le rôti de Pâque, et de deux côtés étaient une assiette avec des légumes verts serrés debout les uns contre les autres, et une

seconde assiette où se trouvaient de petits faisceaux d'herbes amères, semblables à des herbes aromatiques ; puis encore, devant Jésus, un plat avec d'autres herbes d'un vert jaunâtre, et un autre avec une sauce ou breuvage de couleur brune. Les plats des convives étaient des gâteaux de pains ronds ; ils se servaient de couteaux d'ivoire.

Après la prière, le majordome plaça devant Jésus, sur la table, le couteau pour découper l'agneau. Il mit une coupe de vin devant le Seigneur, et remplit six coupes, dont chacune se trouvait entre deux Apôtres. Jésus bénit le vin et le but ; les Apôtres buvaient deux dans la même coupe. Le Seigneur découpa l'agneau et les Apôtres présentèrent l'un après l'autre leur gâteau de pain qu'ils tenaient avec une espèce d'agraffe, et reçurent chacun leur part. Ils la mangèrent très-vite, en détachant la chair des os au moyen de leurs couteaux d'ivoire. Les ossements furent ensuite brûlés. Ils mangèrent aussi encore vite de l'ail et des herbes vertes, qu'ils trempaient dans la sauce. Ils mangèrent l'agneau pascal debout, s'appuyant seulement un peu sur le dossier de leurs chaises. Jésus rompit aussi un des pains azymes et en recouvrit une partie : il distribua le reste. Ils mangèrent ensuite aussi les gâteaux de pain. On apporta encore une coupe de vin ; mais Jésus refusa et n'en but point : *Prenez ce vin*, dit-il, *et partagez-le entre vous ; car je ne boirai plus désormais du vin jusqu'à ce que vienne le royaume de Dieu.* Lorsqu'ils eurent bu deux à deux, ils chantèrent ; puis Jésus pria ou enseigna, et on se lava encore les mains. Alors ils se placèrent sur leurs siéges. Tout ce qui précède avait été fait debout et très-vite. Vers la fin seulement on s'était un peu appuyé sur les chaises.

Le Seigneur découpa aussi un agneau, qui fut porté aux saintes femmes, dans l'un des bâtiments de la cour, où elles prenaient leurs repas. Les Apôtres mangèrent encore des légumes et de la laitue ainsi que la sauce. Jésus était extraordinairement affectueux et serein : je ne l'ai jamais vu ainsi. Il dit aux Apôtres d'oublier tout ce qu'ils pouvaient avoir de

soucis. La sainte Vierge aussi, à la table des femmes, était pleine de sérénité. Lorsque les autres femmes venaient à elle et la tiraient par son voile pour lui parler, il y avait dans ses mouvements une simplicité touchante.

Au commencement, Jésus s'entretint très-affectueusement avec ses Apôtres, puis il devint sérieux et mélancolique. « Un de vous me trahira, dit-il ; un de vous dont la main est avec moi à cette table. » Or, Jésus servait de la laitue, dont il n'y avait qu'un plat, à ceux qui étaient de son côté, et il avait chargé Judas, qui était à peu près en face de lui, de la distribuer de l'autre côté. Lorsque Jésus parla d'un traître, ce qui effraya tous les Apôtres, et qu'il dit : « Un homme dont la main est à la même table ou au même plat que moi ; » ce qui signifie : « Un des douze qui mangent et boivent avec moi, un de ceux avec lesquels je partage mon pain, » il ne désigna pas clairement Judas aux autres, car *mettre la main au même plat* était une expression indiquant en général les relations les plus amicales et les plus intimes. Il voulait néanmoins donner aussi par ces mêmes paroles un avertissement à Judas, qui mettait réellement dans ce moment la main dans le même plat que le Sauveur, pour distribuer de la laitue, Jésus dit encore : « Le Fils de l'homme s'en va, comme il est écrit de lui ; mais malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme sera livré : il vaudrait mieux pour lui n'être jamais né. »

Les Apôtres étaient tout troublés et lui demandaient tour à tour : « Seigneur, est-ce moi ? » car tous savaient bien qu'ils ne comprenaient pas entièrement ses paroles. Pierre se pencha vers Jean par derrière Jésus, et lui fit signe de demander au Seigneur qui c'était ; car, ayant reçu souvent des reproches de Jésus, il tremblait qu'il n'eût voulu le désigner. Or, Jean était à la droite de Jésus, et comme tous, s'appuyant sur le bras gauche, mangeaient à la main droite, sa tête était près de la poitrine de Jésus. Il se pencha donc sur son sein, et lui dit : « Seigneur, qui est-ce ? » Alors il

fut averti que Jésus avait Judas en vue. Je ne vis pas Jésus lui dire des lèvres : « Celui auquel je donne le morceau de pain que j'ai trempé ; » je ne sais pas non plus s'il le dit tout bas à Jean : mais celui-ci en eut connaissance lorsque Jésus trempa le morceau de pain entouré de laitue, et le présenta très-affectueusement à Judas, qui au même instant demanda aussi : « Seigneur, est-ce moi ? » Jésus le regarda avec beaucoup d'amour et lui fit une réponse en termes généraux. C'était, chez les Juifs, un signe ordinaire d'amitié et de confiance. Jésus le fit avec une affection cordiale, pour avertir Judas, sans le dénoncer aux autres. Mais celui-ci était intérieurement plein de rage. Je vis, pendant tout le repas, une petite figure hideuse assise à ses pieds, et qui montait quelquefois jusqu'à son cœur. Je ne vis pas Jean redire à Pierre ce qu'il avait appris de Jésus ; mais il le tranquillisa d'un regard.

VII.

Le lavement des pieds.

Ils se levèrent de table, et, pendant qu'ils arrangeaient leurs vêtements, comme ils avaient coutume de le faire pour la prière solennelle, le majordome entra avec deux serviteurs pour desservir la table, l'enlever du milieu des chaises où elle se trouvait et la placer dans un coin. Jésus le chargea ensuite de faire porter de l'eau dans le vestibule, et il sortit de la salle avec les serviteurs. Jésus, debout maintenant au milieu des Apôtres, leur parla quelque temps avec solennité. Mais jusqu'à présent j'ai tant entendu et vu que je ne saurais rapporter avec certitude le contenu de son discours : je me souviens qu'il parla de son royaume, de son retour vers son Père, ajoutant qu'auparavant il leur laisserait tout ce qu'il possédait. Il enseigna aussi sur la pénitence, la connaissance et la confession des fautes, le repentir et la justification. Je sentis que cette instruction se rapportait au lavement des

pieds, et je vis aussi que tous reconnaissaient leurs péchés et s'en repentaient, à l'exception de Judas. Ce discours fut long et solennel. Lorsqu'il fut terminé, Jésus envoya Jean et Jacques-le-Mineur chercher dans le vestibule l'eau qu'il avait commandée, et dit aux Apôtres de ranger les siéges en demi-cercle. Il alla ensuite lui-même dans le vestibule, déposa son manteau, se ceignit et mit un linge autour de son corps. Pendant ce temps, les Apôtres entraient dans une espèce de dispute pour savoir quel serait le premier parmi eux; car, comme le Seigneur leur avait annoncé si expressément qu'il allait les quitter et que son royaume était proche, l'opinion se fortifiait de nouveau chez eux, qu'il avait une arrière-pensée secrète, et qu'il voulait parler d'un triomphe terrestre qui éclaterait au dernier moment.

Jésus étant dans le vestibule, fit prendre à Jean un bassin et à Jacques-le-Mineur une outre pleine d'eau dont le tuyau penchait par-dessus son bras. Après que le Seigneur eut fait couler de l'eau de cette outre dans le bassin, il ordonna aux deux disciples de le suivre dans la salle où le majordome avait placé un autre bassin vide, plus grand que le premier.

Jésus entrant d'une manière si humble dans la porte de la salle, reprocha aux Apôtres en peu de mots la discussion qui s'était élevée entre eux; il leur dit, entre autres choses : Qu'il était lui-même leur serviteur, qu'ils devaient s'asseoir pour qu'il leur lavât les pieds. Ils s'assirent donc dans le même ordre que celui où ils étaient placés à table sur les coussins de leurs chaises rangées en demi-cercle, ayant les pieds nus sur des espèces de tabourets. Jésus allait de l'un à l'autre, et leur versait sur les pieds de l'eau du bassin que portait Jean; il prenait ensuite l'extremité du linge qui le ceignait, et il les essuyait dans le même ordre. Chaque fois Jean versait l'eau qui avait servi dans le bassin au milieu de la salle, puis il revenait vers le Seigneur, qui en fit couler de nouveau de l'autre que tenait Jacques dans le bassin au-dessous des pieds des Apôtres. Le Seigneur qui pendant

tout le repas pascal avait été singulièrement touchant et affectueux, se montra aussi plein d'affection pendant ces humbles fonctions. Il ne s'en acquittait pas comme d'une simple cérémonie ; c'était pour lui l'acte sacré d'un amour qui partait du fond du cœur, et qui s'exprimait dans tout son maintien.

Lorsqu'il vint à Pierre, celui-ci voulut l'arrêter par humilité et lui dit : « Quoi ! Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Le Seigneur répondit : « Tu ne sais pas maintenant ce que je fais ; mais tu le sauras par la suite. » Il me sembla qu'il lui disait en particulier : « Simon, tu as mérité d'apprendre de mon Père qui je suis, d'où je viens et où je vais ; tu l'as seul reconnu et expressément confessé : c'est pourquoi je bâtirai sur toi mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Ma force doit rester près de tes successeurs jusqu'à la fin du monde. » Jésus le montra aux autres Apôtres, et leur dit que lorsqu'il n'y serait plus, Pierre devait remplir sa place auprès d'eux. Mais Pierre lui dit : « Vous ne me laverez jamais les pieds. » Le Seigneur lui répondit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras point de part avec moi. » Alors Pierre lui dit : « Seigneur, lavez-moi non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Et Jésus répondit : « Celui qui a déjà été lavé, n'a plus besoin que de se laver les pieds : il est pur dans tout le reste. Pour vous aussi vous êtes purs ; mais non pas tous. » Il désignait Judas par ces paroles. Il avait parlé, pendant qu'il enseignait, du lavement des pieds comme d'une purification des fautes journalières, parce que les pieds, sans cesse en contact avec la terre, s'y salissent incessamment si l'on manque de vigilance. Ce lavement des pieds fut spirituel et comme une espèce d'absolution. Pierre, dans son zèle, n'y vit qu'un abaissement trop grand de son maître : il ne savait pas que Jésus, pour le sauver, s'abaisserait le lendemain jusqu'à la mort ignominieuse de la croix.

Lorsque Jésus lava les pieds à Judas, ce fut de la manière

la plus touchante et la plus affectueuse : il approcha son visage de ses pieds; il lui dit tout bas qu'il devait rentrer en lui-même, que depuis un an il était traître et infidèle. Judas semblait ne vouloir pas s'en apercevoir, et adressait la parole à Jean; Pierre s'en irritait et lui dit : « Judas, le maître te parle ! » Alors Judas dit à Jésus quelque chose de vague, d'évasif, comme : « Seigneur, à Dieu ne plaise ! » Les autres n'avaient point remarqué que Jésus s'entretînt avec Judas, car il parlait assez bas pour ne pas être entendu d'eux : d'ailleurs ils étaient occupés à remettre leurs chaussures. Rien dans toute la passion n'affligea aussi profondément le Sauveur que la trahison de Judas.

Jésus lava encore les pieds de Jean et de Jacques. D'abord Jacques s'assit, Pierre tenait l'outre; ensuite Jean s'assit, et Jacques tenait le bassin. Le Seigneur enseigna ensuite sur l'humilité : il leur dit que celui qui servait les autres était le plus grand de tous, et qu'ils devaient dorénavant se laver humblement les pieds les uns aux autres; il dit encore bien des choses sur leur discussion concernant la prééminence, ainsi que cela est écrit dans l'Évangile. Il remit ensuite ses habits. Les Apôtres déployèrent aussi leurs vêtements qu'ils avaient relevés pour manger l'agneau pascal.

VIII.

Institution de la sainte Eucharistie.

Sur l'ordre du Seigneur, le majordome avait de nouveau dressé la table qu'il avait quelque peu exhaussée; il la couvrit d'un tapis sur lequel il étendit une couverture rouge et par-dessus celle-ci une couverture blanche ouvrée à jour. Ayant ensuite placé la table au milieu de la salle, il mit dessous une urne pleine d'eau et une autre pleine de vin. Pierre et Jean allèrent dans la partie de la salle où se trouvait le foyer de l'agneau pascal pour y prendre le calice qu'ils

avaient apporté de chez Séraphia et qui était dans son enveloppe. Ils le portèrent entre eux deux comme s'ils eussent porté un tabernacle et le placèrent dans son enveloppe sur la table devant Jésus. Il y avait là une assiette ovale avec trois pains azymes blancs et minces, marqués en rayons réguliers à la surface. Il y avait trois rayons en largeur et chaque pain était deux fois plus long que large. Ces pains étaient couverts, et déjà, lorsqu'ils prirent le repas pascal, le Seigneur y avait fait de légères incisions pour les rompre et y avait ajouté une moitié du pain rompu pendant ce repas. Il y avait aussi un vase d'eau et de vin, et trois boîtes : l'une d'huile épaisse, l'autre d'huile liquide, la troisième vide, avec une cuiller à spatule à côté.

Dès les temps anciens on avait coutume de partager le pain et de boire au même calice à la fin du repas : c'était un signe de fraternité et d'amour usité pour souhaiter la bienvenue et pour prendre congé ; je pense qu'il doit y avoir aussi quelque chose à ce sujet dans l'Écriture sainte. Jésus aujourd'hui éleva cet usage à la dignité du plus saint des Sacrements, ç'avait été jusqu'alors un rit symbolique et figuratif. Ceci fut un des griefs portés devant Caïphe par la trahison de Judas : Jésus fut accusé d'avoir ajouté aux cérémonies de la Pâque quelque chose de nouveau ; mais Nicodème prouva par les Écritures que cette manière de prendre congé était un ancien usage.

Jésus était placé entre Pierre et Jean, les portes étaient fermées, tout se faisait avec mystère et solennité. Lorsque le calice fut tiré de son enveloppe et que celle-ci eut été reportée dans l'espace séparé de la salle, Jésus pria et parla très-solennellement. Je le vis leur expliquer la Cène et toute la cérémonie : c'était comme si un prêtre enseignait aux autres à dire la sainte messe.

Il retira ensuite du plateau sur lequel se trouvaient les vases, une tablette à coulisse, prit un drap blanc qui couvrait le calice, et l'étendit sur le plateau et la tablette. Je le vis

après cela ôter de dessus le calice une plaque ronde qu'il plaça sur cette même tablette. Ensuite il retira de dessous le drap qui les couvrait, les pains azymes et les plaça devant lui sur la plaque ou patène. Ces pains, de la forme d'un carré oblong, dépassaient des deux bouts le plateau; en largeur seulement les bords de celui-ci étaient visibles. Le Seigneur prit ensuite le calice, en retira un vase plus petit qui s'y trouvait, et plaça à droite et à gauche les six petits verres dont il était entouré. Alors il bénit le pain, et aussi les huiles, à ce que je crois : il éleva dans ces deux mains la patène avec les pains azymes, leva les yeux, pria, offrit, remit de nouveau la patène sur la table et la recouvrit. Il prit ensuite le calice, y fit verser le vin par Pierre, et l'eau, qu'il bénit auparavant, par Jean, et y ajouta encore un peu d'eau au moyen d'une petite cuiller : alors il bénit le calice, l'éleva à son tour en priant, en fit l'offrande et le replaça sur la table.

Jean et Pierre lui versèrent de l'eau sur les mains au-dessus de l'assiette où les pains azymes avaient été placés; il prit avec la cuiller tirée du pied du calice un peu de l'eau qui avait été versée sur ses mains et la répandit sur les leurs, puis ce vase passa autour de la table, et tous s'y lavèrent les mains. Je ne me souviens pas si tel fut l'ordre exact des cérémonies : ce que je sais, c'est que tout me rappela d'une manière frappante le saint sacrifice de la messe et me toucha profondément.

Cependant Jésus devenait de plus en plus affectueux; il leur dit qu'il allait leur donner tout ce qu'il avait, c'est-à-dire lui-même; c'était comme s'il se fût répandu tout entier dans l'amour. Je le vis devenir comme transparent : il ressemblait à une ombre lumineuse; dans cette effusion d'amour il rompit le pain en plusieurs morceaux qu'il entassa pyramidalement sur la patène; du bout des doigts il prit un peu du premier morceau et le laissa tomber dans le calice. Au moment où il faisait cela, il me sembla voir la sainte Vierge recevoir le sacrement d'une manière spirituelle, quoiqu'elle ne fut

point présente (1). Je ne sais plus maintenant comment cela se fit, mais je crus la voir qui entrait sans toucher la terre et venait en face du Seigneur recevoir la sainte Eucharistie; puis je ne la vis plus. Jésus lui avait dit le matin, à Béthanie, qu'il célèbrerait la Pâque avec elle d'une manière spirituelle, et il lui avait indiqué l'heure où elle devait se mettre en prière pour la recevoir en esprit.

Il pria et enseigna encore : toutes ses paroles sortaient de sa bouche comme du feu et de la lumière, et entraient dans les Apôtres, à l'exception de Judas. Ensuite il prit la patène avec les morceaux de pain (je ne sais plus exactement s'il l'avait placée sur le calice) et dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps qui est donné pour vous. » En disant cela, il étendit sa main droite comme pour bénir, et pendant qu'il le faisait, une splendeur sortait de lui : ses paroles étaient lumineuses de même que le pain qui entrait dans la bouche des Apôtres comme un corps lumineux : c'était comme si le Seigneur lui-même fût entré dans eux. Je les vis tous comme pénétrés de lumière, Judas seul était ténébreux. Jésus présenta d'abord le pain à Pierre, puis à Jean (2); ensuite il fit signe à Judas de s'approcher; celui-ci fut le troisième auquel il présenta le sacrement, mais ce fut comme si la parole du Sauveur se détournait de la bouche du traître et revenait à lui. J'étais tellement troublée que je ne puis rendre les sentiments que j'éprouvais. Jésus lui dit : « Fais vite ce que tu veux faire. » Il donna ensuite le sacrement aux autres Apôtres qui s'approchèrent deux à deux en tenant toujours l'un devant l'autre une petite couverture raide, ornée d'un bord brodé, qui avait servi à couvrir le calice.

Jésus éleva le calice par ses deux anses jusqu'à la hauteur de son visage et prononça les paroles de la consécration;

(1) Dans une autre occasion, Anne-Catherine vit la présence spirituelle de la sainte Vierge d'une manière si vive, qu'elle en parla comme d'une présence corporelle.

(2) Elle n'était pas très-certaine que la chose se fût faite dans cet ordre : une autre fois elle avait vu Jean recevoir le sacrement le dernier.



pendant qu'il le faisait, il était tout transfiguré et comme transparent; il semblait qu'il passât tout entier dans ce qu'il allait leur donner. Il fit boire Pierre et Jean dans le calice qu'il tenait à la main et le remit sur la table. Jean versa à l'aide de la petite cuiller le sang divin du calice dans les petits vases, et Pierre le présenta aux Apôtres qui burent deux dans le même vase. Je crois, mais sans en être bien sûre, que Judas prit aussi sa part du calice; il ne revint cependant pas à sa place, mais il sortit aussitôt du cénacle; comme Jésus lui avait fait un signe, les autres crurent qu'il l'avait chargé de quelque affaire. Il se retira sans prier et sans rendre grâces, et vous pouvez voir par là combien l'on a tort de se retirer sans actions de grâces après le pain quotidien et après le pain éternel. Pendant tout le repas j'avais vu près des pieds de Judas une petite figure rouge hideuse qui quelquefois lui arrivait jusqu'au cœur; elle avait un pied comme un os desséché; lorsqu'il fut devant la porte je vis trois démons autour de lui : l'un entra dans sa bouche, l'autre le poussait, le troisième courait devant lui : il était nuit, et l'on aurait cru qu'ils l'éclairaient; pour lui, il courait comme un enragé.

Le Seigneur versa dans le petit vase dont j'ai déjà parlé, un reste du sang divin qui se trouvait au fond du calice, puis il plaça ses doigts au-dessus du calice et y fit verser encore de l'eau et du vin par Pierre et Jean. Cela fait, il les fit boire encore dans le calice, et le reste, versé dans les autres coupes, fut distribué aux autres Apôtres. Ensuite Jésus essuya le calice, y mit le petit vase où était le reste du sang divin, plaça au-dessus la patène avec les fragments du pain consacré, puis remit le couvercle, enveloppa le calice et le replaça au milieu de six petites coupes. Je vis après la résurrection les Apôtres communier avec le reste du Saint-Sacrement.

Je ne me souviens pas d'avoir vu que le Seigneur ait lui-même mangé et bu le pain et le vin consacrés, à moins qu'il

ne l'ait fait sans que je m'en sois aperçu. Lorsqu'il le donna, il se donnait lui-même, de manière qu'il m'avait l'air d'être épuisé et entièrement répandu en charité et miséricorde. Ceci est inexprimable. Je n'ai pas vu non plus que Melchisédech, lorsqu'il offrit le pain et le vin, y ait goûté lui-même. J'ai su aussi pourquoi les prêtres y participent, quoique Jésus ne l'ait point fait. « Pendant qu'elle parlait ainsi, elle regarda tout à coup autour d'elle comme si elle écoutait. Elle reçut une explication dont elle ne put communiquer que ceci : « Si les Anges l'avaient distribué, ils n'y auraient point participé; si les prêtres n'y participaient pas, l'Eucharistie se serait perdue : c'est par là qu'elle se conserve. »

Il y avait dans tout ce que fit Jésus, pendant l'institution de la sainte Eucharistie, quelque chose de très-régulier et de solennel sans cesser toutefois d'être instructif; aussi je vis ensuite les Apôtres se noter quelque chose dans les petits rouleaux qu'ils portaient sur eux. Ses mouvements à droite et à gauche étaient pleins de majesté, comme de coutume lorsqu'il priait. Tout annonçait en germe le sacrifice de la messe. Pendant la cérémonie, je vis aussi les Apôtres, à diverses reprises, s'incliner l'un devant l'autre, comme font nos prêtres.

IX.

Instructions secrètes et Consécrations.

Jésus fit encore une instruction secrète. Il leur dit comment ils devaient conserver le Saint-Sacrement en mémoire de lui jusqu'à la fin du monde; il leur enseigna les formes essentielles quant à l'usage et à la communication; de quelle manière ils devaient par degrés en enseigner et en publier le mystère; il leur apprit quand ils devaient manger le reste des espèces consacrées, quand ils devaient en donner à la sainte Vierge, et comment ils devaient consacrer eux-mêmes lorsqu'il leur aurait envoyé le Consolateur. Il leur parla ensuite

du sacerdoce, de l'onction, de la préparation du saint chrême et des saintes huiles (1). Il y avait là trois boîtes, dont deux contenaient chacune un mélange divers d'huile et de baume. Il y avait aussi du coton près du calice. On pouvait placer les boîtes l'une sur l'autre. Il leur enseigna beaucoup de secrets à ce sujet : comme il fallait faire le mélange du saint chrême, à quelles parties du corps il fallait l'appliquer, et dans quelles occasions. Je me souviens, entre autres choses, qu'il mentionna un cas où la sainte Eucharistie n'était plus applicable : peut-être cela se rapportait-il à l'Extrême-Onction; mes souvenirs sur ce point ne sont pas très-clairs. Il parla de diverses onctions, notamment de celle des rois, et dit que même les rois iniques qui étaient sacrés tiraient de là, de préférence aux autres rois, une force intérieure et mystérieuse. Il mit de l'onguent et de l'huile dans la boîte vide, et en fit un mélange; je ne sais plus positivement si c'est dans ce moment, ou lors de la consécration du pain, qu'il bénit l'huile.

Je vis ensuite Jésus oindre Pierre et Jean, sur les mains desquels il avait aussi, lors de l'institution du Saint-Sacrement, versé l'eau qui avait coulé sur les siennes, et auxquels il avait donné à boire dans le calice en le tenant de ses propres mains. Puis du milieu de la table il s'avança un peu vers le côté, leur imposa les mains d'abord sur les épaules et ensuite sur la tête. Pour eux, ils joignirent leurs mains et mirent les pouces en croix, il se courbèrent profondément devant lui, peut-être s'agenouillèrent-ils; il leur oignit le pouce et l'index de chaque main, et leur fit une croix sur la

(1) Ce n'est pas sans étonnement que l'éditeur, quelques années après ces communications, a lu dans l'édition latine du catéchisme romain (Mayence, chez Muller) à l'occasion du sacrement de la Confirmation, que, selon la tradition du saint pape Fabien, Jésus-Christ a appris à ses Apôtres la préparation du saint chrême après l'institution de l'Eucharistie. Ce pape dit notamment au 51e paragraphe de sa seconde épître aux évêques d'Orient : « Nos prédécesseurs ont reçu des Apôtres et nous ont enseigné que notre Seigneur Jésus-Christ, après avoir fait la Cène avec ses Apôtres et leur avoir lavé les pieds, leur a appris à préparer le saint chrême. »

tête avec le chrême. Il dit aussi que cela leur resterait jusqu'à la fin du monde. Jacques-le-Mineur, André, Jacques-le-Majeur et Barthélemi reçurent aussi une consécration. Je vis aussi qu'il mit en croix, sur la poitrine de Pierre, une sorte d'étole qu'on portait autour du cou, tandis qu'il la passa en sautoir aux autres, de l'épaule droite au côté gauche. Pourtant je ne sais pas bien si ceci se fit lors de l'institution du Saint-Sacrement ou seulement lors de l'onction.

Je vis que Jésus leur communiquait par cette onction quelque chose d'essentiel et de surnaturel que je ne saurais exprimer. Il leur dit que seulement lorsqu'ils auraient reçu le Saint-Esprit, ils consacreraient les premiers le pain et le vin et donneraient aussi l'onction aux autres Apôtres. Il me fut montré ici qu'au jour de la Pentecôte, avant le grand baptême, Pierre et Jean imposèrent les mains aux autres Apôtres et qu'ils les imposèrent à plusieurs disciples huit jours plus tard. Je vis aussi que Jean, après la résurrection, présenta pour la première fois le Saint-Sacrement à la sainte Vierge. Cette circonstance fut fêtée parmi les Apôtres. L'Église n'a plus cette fête; mais je la vois célébrer dans l'Église triomphante. Les premiers jours qui suivirent la Pentecôte, je vis également Pierre et Jean seuls consacrer la sainte Eucharistie; plus tard d'autres consacrèrent aussi.

Le Seigneur consacra aussi du feu dans un vase d'airain; ce feu brûlait toujours depuis, même après d'assez longues absences; il fut conservé à côté de l'endroit où était déposé le Saint-Sacrement dans une partie de l'ancien foyer pascal, et on l'y alla prendre toujours pour des usages spirituels. Tout ce que Jésus fit lors de l'institution de la sainte Eucharistie et de l'onction des Apôtres se passa très-secrètement, et fut aussi enseigné seulement en secret. L'essentiel en a été conservé par l'Église, en le développant toutefois sous l'inspiration du Saint-Esprit pour l'accommoder à ses besoins. Lors de la préparation et de la consécration du saint chrême, les

Apôtres assistaient le Seigneur et, lorsque celui-ci les oignit et leur imposa les mains, il le fit d'une manière solennelle.

Pierre et Jean furent-il consacrés tous deux comme évêques, ou seulement Pierre comme évêque et Jean comme prêtre (1)? Quelle fut l'élévation en dignité des quatre autres? C'est ce qu'Anne-Catherine oublia de rapporter. La manière différente dont le Seigneur plaça l'étole des Apôtres, semble se rapporter à des degrés différents de consécration.

Quand ces saintes cérémonies furent terminées, le calice, près duquel se trouvait aussi le saint chrême, fut recouvert et le Saint-Sacrement fut porté par Pierre et Jean dans le derrière de la salle, qui était séparé du reste par un rideau et qui fut désormais le sanctuaire. Le lieu où reposait le Saint-Sacrement n'était pas fort élevé au-dessus du fourneau pascal. Joseph d'Arimathie et Nicodême prirent soin du sanctuaire et du cénacle pendant l'absence des Apôtres.

Jésus fit encore une longue instruction et pria plusieurs fois avec beaucoup de ferveur. Souvent il semblait converser avec son Père céleste : il était plein d'enthousiasme et d'amour. Les Apôtres aussi étaient remplis d'allégresse et de zèle, et lui faisaient différentes questions auxquelles il répondait. Tout cela doit être, je crois, en grande partie dans l'Écriture sainte. Il dit à Pierre et à Jean, qui étaient le plus près de lui, différentes choses qu'ils devaient communiquer plus tard, en le rapportant à ce qui avait été dit précédemment, aux autres Apôtres, et ceux-ci devaient le communiquer aux disciples et aux saintes femmes, selon la mesure de leur maturité pour de semblables connaissances. Il eut un entretien particulier avec Jean; en ce moment je me rappelle seulement qu'il lui dit que sa vie serait plus longue que celle des autres. Il lui parla aussi de sept Églises, de couronnes, d'Anges, et lui fit connaître plusieurs figures d'un sens profond et mystérieux qui désignaient, à ce que je crois, cer-

(1) Après la Pentecôte elle vit saint Jean aussi imposer les mains, la première supposition paraît donc plus probable.

taines époques. Les autres Apôtres ressentirent, à l'occasion de cette confiance particulière, un léger mouvement de jalousie.

Il parla aussi quelquefois de celui qui le trahissait. « Maintenant il fait ceci ou cela, » disait-il, et je voyais, en effet, Judas faire ce qu'il disait. Comme Pierre assurait avec beaucoup de chaleur qu'il resterait toujours fidèlement auprès de lui, Jésus dit : « Simon, Simon, satan vous a demandé pour vous cribler comme un froment; mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point. Quand une fois tu seras entièrement converti, confirme tes frères. » Comme il disait encore qu'ils ne pouvaient pas le suivre où il allait, Pierre dit qu'il le suivrait jusqu'à la mort, et Jésus répondit : « En vérité, avant que le coq n'ait chanté trois fois, tu me renieras trois fois. » Comme il leur annonçait les temps difficiles qui allaient venir, et qu'il leur demanda : « Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans souliers, avez-vous jamais manqué de quelque chose? » « Non, » répondirent-ils. Maintenant, reprit-il, que celui qui a un sac et une bourse les prenne; que celui qui n'a rien vende sa robe pour acheter une épée; car on va voir l'accomplissement de cette prophétie : *Il a été mis au rang des malfaiteurs*. Tout ce qui a été écrit de moi va s'accomplir. » Les Apôtres n'entendirent tout ceci que d'une façon charnelle, et Pierre lui montra deux épées : elles étaient courtes et larges comme des couperets. Jésus dit : « C'est assez, sortons d'ici. » Alors ils chantèrent le chant d'actions de grâces, la table fut mise de côté, et ils vinrent dans le vestibule.

Là, Jésus rencontra sa Mère, Marie, fille de Cléophas, et Madeleine, qui le supplièrent instamment de ne pas aller sur le mont des Oliviers; car le bruit s'était répandu qu'on voulait s'emparer de lui. Mais Jésus les consola en peu de paroles et passa rapidement : il pouvait être neuf heures. Ils redescendirent en hâte le chemin par où Pierre et Jean étaient venus le matin au cénacle, et se dirigèrent vers le mont des Oliviers.

J'ai toujours vu ainsi la Pâque et l'institution de la sainte Eucharistie. Mais mon émotion était autrefois si grande, que mes perceptions ne pouvaient être bien distinctes : maintenant je l'ai vu avec plus de netteté. C'est une fatigue et une peine que rien ne peut rendre. On aperçoit l'intérieur des cœurs, on voit l'amour, la fidélité du Sauveur, et l'on sait tout ce qui va arriver. Comment serait-il possible d'observer alors exactement tout ce qui n'est qu'extérieur : on est plein d'admiration, de reconnaissance et d'amour ; on ne peut comprendre l'aveuglement des hommes ; on pense avec douleur à l'ingratitude du monde entier et à ses propres péchés. — La Pâque de Jésus fut prompte et entièrement conforme aux prescriptions légales. Les pharisiens y ajoutaient çà et là quelques observances minutieuses.

X.

Coup d'œil sur Melchisédech.

Lorsque notre Seigneur Jésus-Christ prit le calice lors de l'institution de la sainte Eucharistie, j'eus tout d'un coup une autre vision, laquelle était de l'ancien Testament. Je vis Abraham agenouillé devant un autel ; dans le lointain étaient des guerriers avec des bêtes de somme et des chameaux : un homme majestueux s'avança près d'Abraham et plaça devant lui sur l'autel le même calice dont Jésus se servit par la suite. Je vis que cet homme avait comme des ailes aux épaules ; il ne les avait pas réellement, il n'en avait que l'apparence, et c'était un signe pour m'indiquer qu'un Ange était devant mes yeux. C'est la première fois que j'ai vu des ailes à un Ange. Ce personnage était Melchisédech. Derrière l'autel d'Abraham, montaient trois nuages de fumée : celui du milieu s'élevait verticalement assez haut ; les autres étaient plus bas.

Je vis ensuite deux rangs de figures se terminant à Jésus. David et Salomon s'y trouvaient (Était-ce la suite des posses-

seurs du calice, des sacrificateurs, ou des ancêtres de Jésus? la sœur a oublié de le dire.) Je vis des noms au-dessus de Melchisédech, d'Abraham et de quelques rois. Puis je revins à Jésus et au calice. »

Le 3 Avril 1821, elle dit, étant en extase : « Le sacrifice de Melchisédech eut lieu dans la vallée de Josaphat, sur une hauteur (1). Je ne puis trouver maintenant cet endroit. Melchisédech avait déjà le calice. Je vois même qu'Abraham devait savoir d'avance qu'il viendrait sacrifier; car il construisait un autel plus beau et plus solide que je n'en avais jamais vu, au-dessus duquel était comme une tente de feuillage. Il y avait aussi une sorte de tabernacle, où Melchisédech plaça le calice. Les vases où l'on buvait semblaient être de pierres précieuses. Il y avait un trou sur l'autel, probablement pour le sacrifice. Abraham avait aussi amené un superbe troupeau. Lorsque ce patriarche avait reçu précédemment le mystère de la promesse, il lui avait été révélé que le prêtre du Très Haut célèbrerait devant lui le sacrifice éternel qui devait être institué par le Messie. Lors donc que Melchisédech fit annoncer son arrivée par deux coureurs dont il se servait souvent, Abraham l'attendit avec une crainte respectueuse, et éleva avec beaucoup de soin l'autel et la tente de feuillage.

Je vis qu'Abraham plaçait sur l'autel, comme il le faisait toujours en sacrifiant, quelques ossements d'Adam. Noé les avait gardés dans l'arche. L'un et l'autre priaient Dieu d'accomplir la promesse qu'il avait faite à ces os, et qui n'était

(1) Le 5 Juillet 1821 elle dit : « Cela eut lieu dans une vallée non loin de la vallée des Raisins, qui se prolonge dans la direction de Gaza. » Or, ce qu'il y a de remarquable dans ces deux indications différentes, c'est que Bachiène, Hammelsfeld et d'autres regardent une vallée de cette contrée comme étant la vallée de Josaphat, parce que les ennemis de Josaphat s'y détruisirent eux-mêmes par un jugement de Dieu (2 Paralip. 20), et que Josaphat veut dire : *Dieu jugera*. La vallée où Josaphat rendit grâces pour sa victoire, s'appelait la *vallée de Bénédiction*. Un jour qu'elle désignait la route suivie par le Seigneur, le 13 Octobre de la troisième année de sa mission, elle dit : « Il passera à l'endroit où Melchisédech offrit le pain et le vin; il y a encore aujourd'hui une espèce de chapelle construite en pierres brutes. Je pense même qu'on y célèbre encore quelquefois le service divin. » Or, le chemin suivi alors par Jésus se rapprochait de la contrée de Gaza.

autre que le Messie. Abrabam désirait vivement la bénédiction de Melchisédech.

La plaine était couverte d'hommes, de bêtes de somme et de bagages. Le roi de Sodôme était avec Abraham sous la tente. Tout était silencieux et solennel alentour. Melchisédech vint d'un lieu qui fut depuis Jérusalem : il y avait abattu une forêt et commencé quelques édifices. Un de ces édifices, en forme de demi-cercle, était achevé à moitié; un palais était commencé. Il vint avec une bête de somme grise : ce n'était pas un chameau, ce n'était pas non plus notre âne; cet animal avait le cou large et court, il était très-léger à la course; d'un côté il portait un grand vaisseau plein de vin, de l'autre, une caisse où se trouvaient des pains aplatis et différents vases. Les vases, en forme de petits tonneaux, étaient transparents comme des pierres précieuses. Abraham vint à la rencontre de Melchisédech. Je vis celui-ci entrer dans la tente derrière l'autel, offrir le pain et le vin en les élevant dans ses mains, les bénir et les distribuer : il y avait dans cette cérémonie quelque chose de la sainte messe. Abraham reçut un pain plus blanc que les autres et but du calice qui servit ensuite à la cène de Jésus, et qui à cette époqne n'avait pas encore de pied. Les plus distingués d'entre les assistants distribuèrent ensuite au peuple, qui les entourait, des petits verres de vin et des morceaux de pains.

Il n'y eut pas de consécration : les Anges ne peuvent pas consacrer. Mais les espèces furent bénies et je les vis reluire. Tous ceux qui en mangèrent furent fortifiés et élevés vers Dieu. Abraham fut aussi béni par Melchisédech : je vis que c'était une figure de l'ordination des prêtres, car Abraham avait déjà reçu la promesse que le Messie sortirait de sa chair et de son sang. Il me fut enseigné plusieurs fois que Melchisédech lui avait fait connaître ces paroles prophétiques sur le Messie et son sacrifice : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite (1) jusqu'à ce que je réduise vos

(1) A propos de ces mots, « Asseyez-vous à ma droite, » elle s'exprima ainsi :

ennemis à vous servir de marche-pied. Le Seigneur l'a juré et ne s'en repentira pas. Vous êtes prêtre dans l'éternité selon l'orde de Melchisédech. » Je vis aussi que David, lorsqu'il écrivit ces paroles, eut une vision de la bénédiction donnée par Melchisédech à Abraham. Abraham en recevant le pain et le vin, prophétisa et parla par avance de Moïse, des Lévites, et de ce que le premier donna à ceux-ci en partage.

Je ne sais pas maintenant si Abraham offrit aussi lui-même ce sacrifice. Je le vis ensuite donner la dîme de ses troupeaux et de ses trésors; j'ignore ce que Melchisédech en fit : je crois qu'il en distribua à son tour. Melchisédech ne paraissait pas vieux ; il était svelte, grand, plein d'une douce majesté ; il avait un long vêtement, plus blanc qu'aucun vêtement que j'aie jamais vu : le vêtement blanc d'Abraham paraissait terne à côté. Ce vêtement semblait reluire. Lors du sacrifice, il mit une ceinture où étaient brodés quelques caractères, et une coiffure blanche semblable à celle que portèrent plus tard les prêtres. Sa longue chevelure était d'un blond clair et brillante comme de la soie ; il avait une barbe blanche, courte et pointue ; son visage était resplendissant. Tout le monde le traitait avec respect; sa présence répandait partout la vénération et un calme majestueux. Il me fut dit que c'était un ange sacerdotal et un messager de Dieu. Il était envoyé pour établir diverses institutions sacrées. Il conduisait les peuples, déplaçait les races, fondait les villes. Je l'ai vu en divers lieux bien avant le temps d'Abraham. Plus tard je ne l'ai plus revu.

« Le côté droit a une grande et mystérieuse signification. La génération éternelle du Fils m'est quelquefois montrée en figures de la sainte Trinité que le langage ne saurait rendre, et alors je vois le Fils dans le côté droit du Père. Je vois ensuite la figure que vit Moïse dans le buisson ardent; elle m'apparaît dans un triangle lumineux, au sommet duquel est le Saint-Esprit. Ceci ne peut s'exprimer d'une manière précise ; mais dans ces figures, mises à la portée d'une pauvre créature humaine, le Fils est toujours à la droite. Je vis qu'Ève fut tirée du côté droit d'Adam : sans la chute les hommes seraient sortis du côté droit; c'est dans le côté droit que je vois les Patriarches porter la bénédiction de la promesse, et ils plaçaient leurs enfants à droite lorsqu'ils les bénissaient. Le côté droit du Christ fut ouvert par la lance du soldat. Dans les visions, on voit l'Église sortir de cette blessure. En entrant dans cette Église, on entre par le côté droit du Sauveur et l'on arrive par lui et en lui jusqu'au Père.

LA DOULOUREUSE PASSION

DE

N. S. JÉSUS-CHRIST.

Si vous n'êtes pas capable de la haute contemplation des choses célestes, reposez-vous dans la Passion de J.-C., et demeurez volontiers dans ses sacrées plaies : car si vous recourez avec dévotion à ses plaies et aux précieuses marques de sa Passion, vous en ressentirez une grande consolation dans vos peines.

(Imit., L. 2, C. 1.)

AVANT-PROPOS.

Le soir du 18 Février 1823, un ami de la malade s'approcha de son lit où elle semblait dormir ; frappé de la noble et douloureuse expression de son visage, il se sentit élevé vers Dieu par un rapide élan de l'âme, et offrit au Père céleste la passion du Sauveur, en l'unissant aux souffrances de tous ceux qui ont porté sa croix après lui. Pendant cette courte prière, il fixa un moment ses regards sur les mains stigmatisées de la sœur. Aussitôt elle les cacha sous sa couverture, tressaillant comme si on l'eût frappée inopinément. Surpris de ce mouvement, il lui demanda : « Que vous est-il arrivé ? » — « Bien des choses, » répondit la malade d'un ton très-expressif. Pendant qu'il réfléchissait sur le sens de cette réponse, elle sembla plongée dans un profond sommeil pendant un quart d'heure. Mais elle se leva tout à coup sur son séant avec la vivacité de quelqu'un qui soutiendrait une lutte violente, elle étendit les deux bras, le poing fermé comme si elle repoussait un ennemi placé au côté gauche de son lit, elle s'écria pleine de colère : « Que prétends-tu avec ce contrat

de Magdalum? » Son ami, qui ne comprenait rien à cette exclamation, lui demanda avec l'accent de la surprise : « Qui donc prétend quelque chose avec un contrat de Magdalum! » Sur quoi elle répondit avec la chaleur d'une personne qu'on interrogerait pendant une querelle. Oui, c'est ce maudit, ce menteur dès le commencement, c'est satan qui lui reproche le contrat de Magdalum, d'autres encore, et dit qu'il a dépensé tout cela pour lui-même. » Sur la demande : « Qui est-ce qui a dépensé! A qui parle-t-on ainsi? » Elle répondit : « A Jésus, mon fiancé, sur le mont des Oliviers. » Alors elle se tourna de nouveau à gauche vers son adversaire, avec des gestes menaçants : « Que prétends-tu, père du mensonge, avec ce contrat de Magdalum? N'a-t-il pas, avec le prix de la vente de Magdalum, délivré vingt-sept pauvres prisonniers à Thirza? Je l'ai vu, et toi tu dis qu'il a bouleversé ce bien, chassé ceux qui l'habitaient, et qu'il en a dissipé le prix. Mais attends, misérable; maudit, tu seras enchaîné et étranglé, et son pied écrasera ta tête. »

Ici, elle fut interrompue par l'entrée d'une autre personne. On crut qu'elle avait eu le délire, et on la plaignit, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Le matin du jour suivant, elle avoua que, la veille, il lui avait semblé suivre le Sauveur sur le mont des Oliviers après l'institution de la sainte Eucharistie, et qu'elle y avait vu plus distinctement que jamais ses angoisses pendant les premiers six quarts d'heures. Mais qu'ayant éprouvé, dans ce moment, une impression comme si quelqu'un regardait les stigmates de ses mains avec une sorte de vénération, cela lui avait paru si affreux en présence du Seigneur, qu'elle les avait cachées, avec un sentiment pénible en disant qu'il lui manquait encore beaucoup trop pour qu'il fût permis de lui vouer une telle vénération. Elle raconta ensuite cette vision du mont des Oliviers, et, comme elle continua ses récits les jours suivants, les tableaux de la passion qui suivent purent être rassemblés. Mais, comme pendant le carême, elle célébrait aussi les combats de Notre-

Seigneur contre satan dans le désert, elle eut de son côté à lutter contre des souffrances et des tentations, ce qui fut cause qu'il y eut dans le récit de la passion quelques lacunes, qui ont été cependant facilement comblées par des communications partielles recueillies jour par jour à une époque antérieure.

Elle parlait ordinairement le bas allemand. Dans l'état d'extase son langage s'épurait souvent; ses récits étaient mêlés de simplicité enfantine et d'inspiration élevée. Son ami écrivait ce qu'il lui avait entendu dire, aussitôt qu'il était rentré chez lui; car, en sa présence, il était rare qu'il pût prendre quelques notes. Celui dont découlent tous les biens lui a donné la mémoire, le zèle et la force de résister à bien des peines, ce qui lui a rendu possible de mettre ce travail à fin. L'écrivain a la conscience d'avoir fait ce qu'il a pu, et il demande au lecteur, s'il est satisfait, l'aumône de ses prières.

I.

Jésus sur le mont des Oliviers.

Lorsque Jésus, après l'institution du Saint-Sacrement de l'autel, quitta le cénacle sur le mont Sion avec les onze Apôtres, son âme était déjà dans le trouble et sa tristesse allait toujours croissant. Il conduisit les onze, par un sentier détourné, dans la vallée de Josaphat en se dirigeant vers la montagne des Oliviers. Lorsqu'ils furent devant la porte, je vis la lune, qui n'était pas encore tout à fait pleine, se lever sur la montagne. Le Seigneur, errant avec eux dans la vallée, leur disait qu'il reviendrait en ce lieu pour juger le monde; mais non pauvre et languissant comme aujourd'hui; qu'alors d'autres trembleraient et crieraient : « Montagnes, couvrez-nous ? » Ses disciples ne le comprirent pas, et crurent, ce qui leur arriva souvent dans cette soirée, que la faiblesse et l'épuisement le faisaient délirer. De temps en temps ils marchaient et puis s'arrêtaient de nouveau en conversant avec

lui. Il leur dit encore : « Vous vous scandaliserez tous à mon sujet cette nuit; car il est écrit : Je frapperai le berger, et les brebis seront dispersées. Mais, quand je serai ressuscité, je vous précèderai en Galilée. »

Les Apôtres conservaient encore quelque chose de l'enthousiasme et du recueillement que leur avaient donnés la réception du Saint-Sacrement et les discours solennels et affectueux de Jésus. Ils se pressaient autour de lui, lui exprimaient leur amour de différentes manières, protestaient qu'ils ne l'abandonneraient jamais. Mais Jésus continuant de parler dans le même sens, Pierre lui dit : « Quand tous se scandaliseraient à votre égard, je ne me scandaliserai jamais. » Alors le Seigneur lui prédit qu'il le renierait trois fois avant le chant du coq. Mais Pierre insista encore, et dit : « Quand je devrais mourir avec vous, je ne vous renierai point. » Ainsi parlèrent aussi les autres. Ils marchaient et s'arrêtaient tour à tour, et la tristesse de Jésus devenait de plus en plus grande. Pour eux, ils voulaient le consoler d'une manière tout humaine, en lui assurant que ce qu'il prévoyait n'arriverait pas. Ils se fatiguèrent dans cette vaine et opiniâtre tentative, commencèrent à douter, et déjà la tentation vint sur eux.

Ils traversèrent le torrent de Cédron, non sur le pont où plus tard fut conduit Jésus prisonnier, mais sur un autre, car ils avaient fait un détour. Gethsémani près de la montagne des Oliviers, où ils allaient, est à peu près à une demi-lieue du cénacle; car il y a du cénacle à la porte de la vallée de Josaphat un quart de lieue, et environ autant de là à Gethsémani. Ce lieu, où dans les derniers jours Jésus avait quelquefois instruit ses disciples et passé la nuit avec eux, se composait de quelques auberges vides et ouvertes et d'un grand jardin entouré d'une haie, où il ne croissait que des plantes d'agréments et beaucoup d'arbres fruitiers. Les Apôtres et plusieurs autres personnes avaient une clef de ce jardin, qui était un lieu de récréation et de prières. Quelquefois aussi des personnes, qui n'avaient pas de jardins à eux, y

donnaient des fêtes et des repas. Il s'y trouvait des cabanes d'un feuillage épais, dans l'une desquelles restèrent huit des Apôtres auxquels se joignirent plus tard d'autres disciples. Le jardin des Oliviers est séparé par un chemin de celui de Gethsémani et remonte davantage vers la montagne des Oliviers. Il est ouvert, entouré seulement d'un mur de terre, et plus petit que le jardin de Gethsémani. On y voit des cavernes, des terrasses et beaucoup d'Oliviers; d'un côté il est cultivé davantage, et a plus de siéges, de terrasses et de grottes fraiches et agréablement disposées. Chacun peut, à son gré, s'y préparer un endroit propre à la prière et à la méditation. C'est dans la partie la plus sauvage que Jésus alla prier.

Il était environ neuf heures quand Jésus vint à Gethsémani avec ses disciples. Il faisait encore obscur sur la terre, mais au ciel la lune répandait déjà sa lumière. Jésus était très-triste et annonçait l'approche du danger. Les disciples en étaient troublés, et il dit à huit de ceux qui l'accompagnaient, de rester dans le jardin de Gethsémani dans un endroit où se trouve une espèce de berceau en verdure, pendant qu'il irait prier. Il prit avec lui Pierre, Jacques-le-majeur et Jean, monta plus haut, et avança dans le jardin des Oliviers jusqu'au pied de la montagne. Il était indiciblement triste, il sentait que le temps des angoisses et de l'épreuve approchait. Jean lui demanda comment lui, qui les avait toujours consolés, pouvait être si abattu. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » répondit-il. Et il regarda autour de lui et voyait de tous côtés l'angoisse et la tentation s'approcher comme des nuages chargés de figures terribles. C'est alors qu'il dit aux trois Apôtres : « Restez là et veillez avec moi; priez afin que vous ne tombiez pas en tentation. » Ils restèrent à cette place. Jésus avança encore un peu, mais les terreurs fondaient tellement sur lui que, dans ses angoisses, il descendit un peu à gauche et se cacha sous un rocher, dans une rotte d'environ six pieds de profondeur au-dessus

de laquelle les Apôtres se tenaient dans une espèce d'enfoncement. Le terrain abaissait doucement dans cette grotte, et les plantes suspendues au rocher formaient un rideau devant l'entrée, en sorte qu'on ne pouvait y être vu.

Lorsque Jésus s'éloigna des disciples, je vis autour de lui un large cercle d'images effrayantes qui se resserrait de plus en plus. Sa tristesse et son agoisse croissaient; il se retira tout tremblant dans la grotte, afin d'y prier, semblable à un homme qui cherche un abri contre un orage soudain; mais les visions menaçantes l'y poursuivirent et devinrent de plus en plus distinctes. Hélas! cette étroite caverne semblait renfermer l'horrible spectacle de tous les péchés commis depuis la première chute jusqu'à la fin du monde, et celui de leur châtiment, car c'était ici, sur le mont des Oliviers, qu'étaient venus Adam et Ève chassés du paradis sur la terre inhospitalière; c'était dans cette même grotte qu'ils avaient gémi et pleuré. J'eus le sentiment que Jésus, s'abandonnant aux douleurs qu'il allait souffrir et se livrant à la justice divine en satisfaction pour les péchés du monde, faisait rentrer en quelque façon sa divinité dans le sein de la sainte Trinité, afin de céder à l'impulsion de son amour infini, en se livrant dans sa seule humanité, pure, aimante, innocente, armé uniquement des sentiments de son cœur humain, à la fureur de toutes les angoisses et de toutes les souffrances. Ce fut par amour pour nous, pécheurs que nous sommes, que Jésus, dans sa miséricorde, à l'effet de satisfaire pour la racine et le développement de tous les péchés et de tous les mauvais penchants, recueillit dans son cœur la racine de toute purification expiatrice, de toutes les peines salutaires, et consentit à ce que ces tourments infinis, arbre de douleurs à mille et mille branches, pénétrassent tous les membres de son corps sacré, tous les sens de son âme sainte et sans tâche. Abandonné ainsi tout entier à son humanité, il tomba sur son visage, perdu dans une ineffable tristesse, implorant Dieu, et tous les péchés du monde lui apparurent sous des

formes infinies avec toute leur laideur intérieure : il les prit sur lui et s'offrit dans sa prière à la justice de son Père céleste pour payer cette effroyable dette. Mais satan dont la terrible figure s'agitait au milieu de toutes ces horreurs, avec un rire infernal, entrait de plus en plus en fureur contre Jésus et, faisant passer devant son âme des tableaux toujours plus affreux, criait à diverses reprises à l'humanité de Jésus : « Comment ! prendras-tu aussi celui-ci sur toi, en souffriras-tu la peine ? veux-tu satisfaire pour tout cela ? »

Cependant il partit du côté du ciel, où le soleil nous apparaît entre dix et onze heures du matin, un rayon semblable à une voie lumineuse : c'était une ligne d'Anges qui descendaient jusqu'à Jésus, et je vis qu'ils le ranimaient et le fortifiaient. Le reste de la grotte était rempli des affreuses visions de nos crimes, des insultes et des attaques des démons : Jésus prit tout sur lui, mais son cœur, le seul qui fût plein du plus parfait amour de Dieu et des hommes au milieu de cet océan d'abominations, était cruellement angoissé sous le poids de tant d'horribles péchés. Hélas ! je vis là tant de choses, qu'une année ne suffirait pas pour tout raconter. Lorsque cette masse de forfaits eut passé sur son âme, qu'il se fut offert en expiation, et eut appelé sur lui toutes les peines et tous les tourments, satan lui suscita comme autrefois dans le désert des tentations innombrables : il osa même présenter contre le Sauveur une suite d'accusations : « Comment ! disait-il, tu veux prendre tout cela sur toi et tu n'es pas pur toi-même ! Regarde ici, et là, et là, » et alors il déroulait devant lui, avec une impudence infernale, une foule de griefs imaginaires. Il lui reprochait les fautes de ses disciples, les scandales qu'ils avaient donnés, le trouble qu'il avait apporté dans le monde en renonçant aux anciens usages. Satan se fit le pharisien le plus habile et le plus sévère : il lui reprocha d'avoir été l'occasion du massacre des Innocents, ainsi que des souffrances de ses parents en Égypte, de n'avoir pas sauvé Jean-Baptiste de la mort,

d'avoir désuni des familles, d'avoir protégé des hommes décriés, de n'avoir pas guéri plusieurs malades, d'avoir fait tort aux habitants de Gergesa en permettant aux possédés de renverser leurs cuves (1), et aux démons de précipiter leurs porcs dans la mer; il lui imputa les torts de Marie-Madeleine, pour ne l'avoir pas empêchée de retomber dans le péché ; il l'accusa d'avoir abandonné sa famille, d'avoir dilapidé le bien d'autrui ; en un mot, satan présenta devant l'âme de Jésus, pour l'ébranler, tout ce que le tentateur eût reproché au moment de la mort à un homme ordinaire qui eût fait toutes ces actions sans des motifs supérieurs ; car il lui était caché que Jésus fût le Fils de Dieu et il le tentait seulement comme le plus juste et le plus inconcevable des hommes. Notre divin Sauveur laissa tellement prédominer en lui sa sainte humanité qu'il voulut souffrir même la tentation dont les hommes qui meurent saintement sont assaillis sur le mérite de leurs bonnes œuvres. Il permit, pour vider tout le calice de l'agonie, que le mauvais esprit, qui ignorait sa divinité, lui reprochât toutes ses œuvres de charité comme autant de dettes qu'il avait contractées envers la grâce de Dieu ; il lui reprocha de vouloir payer les dettes des autres, tandis que lui-même manquait de tout mérite et avait encore à offrir à Dieu une si grande satisfaction pour tout ce qu'il en avait reçu. La divinité du Seigneur permit que le démon tentât son humanité comme il pourrait tenter un homme qui voudrait attribuer à ses bonnes œuvres une valeur propre, outre celle qu'elles peuvent avoir uniquement par leur union aux mérites du Sauveur.

De cette manière le tentateur lui reprochait toutes ses œuvres de charité comme des actes sans mérites, comme des dettes contractées envers Dieu, et le traitait comme si Jésus

(1) Dans ces visions sur les années de la mission de Jésus, elle vit, le 11 Décembre 1812, le Seigneur permettre aux démons, sortis des possédés de Gergesa, d'entrer dans un troupeau de porcs. Elle vit aussi cette circonstance particulière que les possédés renversèrent auparavant une grande cuve pleine d'une boisson fermentée.

en eût prélevé d'avance la valeur sur le prix des souffrances qu'il n'avait pas encore endurées et dont le démon ne connaissait pas toute l'efficacité. Le tentateur réclamait contre chacune de ses bonnes œuvres en disant : « Tu ne t'es pas encore acquitté de cette dette-ci, ni de celle-là, ni de celle-là. » A la fin il déroulait devant Jésus un contrat, constatant que le Seigneur avait reçu de Lazare le prix de vente de la propriété de Marie-Madeleine, située à Magdalum, et qu'il l'avait dépensé ; puis il lui dit : « Comment as-tu osé dilapider la fortune d'autrui et léser les intérêts de cette famille ? »

J'ai vu tous les péchés pour l'expiation desquels le Seigneur s'offrit lui-même ; j'ai partagé le sentiment du poids des accusations que le tentateur lui adressait ; car, parmi les péchés du monde dont le Sauveur se chargea, je vis aussi les miens, dont le nombre est grand et du cercle de tentations qui l'entourait, il sortit vers moi comme un fleuve où toutes mes fautes me furent montrées. Pendant ce temps j'avais les yeux toujours fixés sur mon fiancé céleste, je gémissais et priais avec lui, je me tournais avec lui vers les Anges consolateurs. Ah ! le Seigneur se tordait comme un ver sous le poids de sa douleur et de ses angoisses.

Pendant les accusations de satan contre Jésus, j'avais peine à retenir ma colère ; mais, lorsqu'il parla de la vente du bien de Madeleine, il me fut impossible de me contenir, et je criai : « Comment peux-tu reprocher comme un péché la vente de ce bien ? n'ai-je pas vu le Seigneur employer cette somme, donnée par Lazare, à des œuvres de miséricorde, et délivrer à Thirza vingt-sept pauvres prisonniers pour dettes (1) ? »

(1) Dans ses méditations sur les trois années de la vie publique de Jésus, dans lesquelles elle l'accompagnait jour par jour, elle vit, le 28 Janvier 1823, que, vers le onzième sabbat de la deuxieme de ces années, le Seigneur délivra à Thirza 27 prisonniers, enfermés pour dettes dans une tour qui avait une garnison romaine. Le journal de ses méditations contient tous les détails de ce fait auquel se rapportent aussi les paroles du texte.



Au commencement Jésus était agenouillé et priait avec assez de calme, mais plus tard son âme s'épouvanta à l'aspect des crimes innombrables des hommes et de leur ingratitude envers Dieu : il fut saisi d'une si violente douleur qu'il s'écria, tremblant et frissonnant : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! mon Père, tout vous est possible ! éloignez ce calice ! » Puis il se recueillit et dit : « Cependant que votre volonté se fasse et non la mienne. » Sa volonté et celle de son Père étaient une ; mais, livré par son amour aux faiblesses de l'humanité, il tremblait à l'aspect de la mort.

Je vis la caverne autour de lui remplie de formes effrayantes ; je vis tous les péchés, toute la méchanceté, tous les vices, tous les tourments, toutes les ingratitudes qui l'accablaient ; je vis comment les terreurs de la mort, la peur humaine de la grandeur de ses souffrances, semblables à de hideux spectres, le pressaient et l'assaillaient. Il tombait çà et là, joignait les mains, la sueur le couvrait, il tremblait et frémissait. Il se releva ; ses genoux chancelaient et le portaient à peine ; il était tout défait et presque méconnaissable : ses lèvres étaient pâles, ses cheveux se dressaient sur sa tête. Il était environ dix heures et demie lorsqu'il se leva, et tout chancelant, tombant à chaque pas, baigné d'une sueur froide, il se traîna jusqu'auprès des trois Apôtres ; il monta à gauche de la caverne jusqu'à une plateforme où ceux-ci s'étaient endormis, appuyés l'un contre l'autre, accablés de fatigue, de tristesse et des inquiétudes de la tentation. Jésus vint à eux, semblable à un homme dans l'angoisse que la terreur pousse vers ses amis, et semblable encore à un bon pasteur, qui, ébranlé lui-même jusqu'au fond de son être, mais averti d'un péril prochain, vient visiter son troupeau qu'il sait menacé ; car il n'ignorait pas qu'eux aussi étaient dans l'angoisse et la tentation : les terribles visions l'entouraient, même pendant ce court chemin. Lorsqu'il les trouva dormants, il joignit les mains, tomba près d'eux plein de tristesse et d'inquiétude et

dit : « Simon, dors-tu? » Ils s'éveillèrent, le relevèrent, et il leur dit dans son délaissement : « Ainsi vous ne pouviez même veiller une heure avec moi? » Lorsqu'ils le virent défait, pâle, chancelant, trempé de sueur, tremblant et frissonnant; lorsqu'ils entendirent sa voix altérée et presque éteinte, ils ne surent plus ce qu'ils devaient penser, et s'il ne leur était pas apparu entouré d'une lumière bien connue, ils n'auraient jamais retrouvé Jésus en lui. Jean lui dit : « Maître, qu'avez-vous? dois-je appeler les autres disciples? devons-nous fuir? » Mais Jésus répondit : « Si je vivais, enseignais et guérissais encore trente-trois ans, cela ne suffirait pas pour faire ce qui me reste à accomplir d'ici à demain. N'appelle pas les huit, je les ai laissés parce qu'ils ne pourraient me voir dans cette misère sans se scandaliser : ils tomberaient en tentation, oublieraient beaucoup et douteraient de moi. Pour vous qui avez vu le Fils de l'homme transfiguré, vous pouvez le voir aussi dans son obscurcissement et son absolu délaissement; mais veillez et priez pour ne pas tomber en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. »

Il disait cela par rapport à eux et à lui-même. Il voulut ainsi les engager à la persévérance et leur annoncer le combat de sa nature humaine contre la mort, et la cause de sa faiblesse. Il leur parla encore dans sa grande tristesse et resta près d'un quart d'heure avec eux. Il retourna dans la grotte, son angoisse croissant toujours; pour eux, ils étendaient les mains vers lui, pleuraient, tombaient dans les bras les uns des autres, se demandaient : « Qu'est-ce donc? que lui arrive-t-il? il est dans un délaissement complet! » Ils commencèrent à prier, la tête couverte, pleins de trouble et de tristesse. Tout ce qui vient d'être dit remplit à peu près une heure et demie depuis que Jésus était entré dans le jardin des Oliviers. Il dit à la vérité dans l'Écriture : « N'avez-vous pu veiller une heure avec moi? » mais cela ne doit point se prendre à la lettre, et d'après notre manière de compter. Les

trois Apôtres, qui étaient avec Jésus, avaient d'abord prié, puis ils s'étaient endormis, car ils étaient tombés en tentation par des discours qui manquaient de confiance. Les huit autres qui étaient restés à l'entrée ne dormaient pas : la tristesse qui respirait dans les derniers discours de Jésus les avait laissés très-inquiets, ils erraient sur le mont des Oliviers pour y chercher quelque lieu de refuge en cas de danger.

Ce soir là il y avait peu de bruit dans Jérusalem, les Juifs étaient dans leurs maisons, occupés des préparatifs de la fête; les maisons où se tenaient les étrangers venus pour la fête n'étaient pas dans le voisinage de la montagne des Oliviers. Tandis que je parcourais tous les chemins, je vis çà et là des amis et des disciples de Jésus qui marchaient et s'entretenaient ensemble : ils paraissaient inquiets et dans l'attente de quelque événement. La Mère du Seigneur, Madeleine, Marthe, Marie, fille de Cléophas, Marie Salomé et Salomé étaient allées du cénacle dans la maison de Marie, mère de Marc; puis, Marie, effrayée des bruits qui couraient, avait voulu venir devant la ville avec ses amis pour savoir des nouvelles de Jésus. Lazare, Nicodème, Joseph d'Arimathie et quelques parents d'Hébron vinrent la trouver et essayèrent de la tranquilliser; car, ayant eu connaissance par eux-mêmes ou par les disciples des tristes prédictions faites par Jésus dans le cénacle, ils avaient été prendre des informations chez des pharisiens de leur connaissance et n'avaient point appris qu'on dût faire des tentatives prochaines contre le Sauveur : ils disaient donc que le danger ne pouvait être encore très-grand, qu'on n'attaquerait pas le Seigneur si près de la fête; mais ils ne savaient encore rien de la trahison de Judas. Marie leur parla du trouble de celui-ci dans les derniers jours, de la manière dont il avait quitté le cénacle; elle dit qu'il était sûrement allé trahir, qu'elle l'avait souvent averti qu'il était un fils de perdition. Les saintes femmes retournèrent ensuite dans la maison de Marie, mère de Marc.

Lorsque Jésus fut revenu dans la grotte et toutes ses tristesses avec lui, il se prosterna sur le visage, les bras étendus, et pria son Père céleste; mais il y eut une nouvelle lutte dans son âme qui dura trois quarts d'heure. Des Anges vinrent lui montrer dans des séries de visions tout ce qu'il devait embrasser de douleurs afin d'expier le péché; ils lui montrèrent qu'elle était avant la chute la beauté de l'homme, image de Dieu, et combien cette chute l'avait altéré et défiguré. Ils lui firent voir l'origine de tous les péchés dans le premier péché; la signification et l'essence de la concupiscence, ses terribles effets sur les forces de l'âme humaine, et aussi l'essence et la signification de toutes les peines correspondantes à la concupiscence. Ils lui montrèrent dans la satisfaction qu'il devait donner à la justice divine, une souffrance du corps et de l'âme comprenant toutes les peines dues à la concupiscence de l'humanité tout entière; et comment la dette du genre humain devait être payée par la seule nature humaine exempte de péché, celle du Fils de Dieu qui, afin de prendre sur lui, par l'effet de son amour, le péché et la punition de l'humanité, devait aussi triompher de la répugnance humaine contre les douleurs et la mort. Les Anges lui montraient tout cela sous des formes diverses, et j'avais la perception de ce qu'ils disaient quoique sans entendre leurs voix. Aucune langue ne peut exprimer quelle épouvante et quelle douleur vinrent fondre sur l'âme de Jésus à la vue de ces terribles expiations : l'horreur de cette vision fut telle qu'une sueur de sang sortit de son corps.

Pendant que l'humanité du Christ était écrasée sous cette effroyable masse de souffrances, j'aperçus un mouvement de compassion dans les Anges; il y eut une petite pause : il me sembla qu'ils désiraient ardemment le consoler et qu'ils priaient à cet effet devant le trône de Dieu. Il y eut comme un combat d'un instant entre la miséricorde et la justice de Dieu, et l'amour qui se sacrifiait. Une image de Dieu me fut montrée, non comme d'autres fois sur un trône, mais dans

une forme lumineuse; je vis la nature divine du Fils dans la personne de son Père, et comme retirée dans son sein; la personne du Saint-Esprit procédait du Père et du Fils; elle était comme entre eux, et tout cela n'était pourtant qu'un seul Dieu; mais ces choses sont inexprimables. J'eus plutôt un sentiment intérieur qu'une vision avec des formes humaines; il me sembla que la volonté divine du Christ se retirait en quelque sorte davantage dans le Père pour laisser peser sur son humanité toutes ces souffrances que la volonté humaine de Jésus priait le Père de détourner de lui. Je vis cela dans le moment de la compassion des Anges, lorsqu'ils désirèrent consoler Jésus, et, en effet, il reçut en cet instant quelque soulagement. Alors tout disparut, et les Anges abandonnèrent le Seigneur dont l'âme allait avoir à souffrir de nouvelles attaques.

Lorsque le Rédempteur, sur le mont des Oliviers, s'abandonna comme homme à la tentation et qu'il voulut éprouver et surmonter cette violente répugnance de la nature humaine contre la douleur et la mort qui fait partie de toute souffrance, il fut permis au tentateur de lui faire ce qu'il fait à tout homme qui veut se sacrifier pour une cause sainte. Dans la première agonie, satan montra à Notre-Seigneur l'énormité de la dette du péché qu'il voulait acquitter et poussa l'audace jusqu'à chercher des fautes dans les œuvres du Rédempteur lui-même. Dans la seconde agonie, Jésus vit dans toute son étendue et son amertume la souffrance expiatoire nécessaire pour satisfaire à la justice divine : ceci lui fut présenté par les Anges, car il n'appartient pas à satan de montrer que l'expiation est possible; le père du mensonge et du désespoir ne montre point les œuvres de la miséricorde divine. Jésus ayant résisté victorieusement à tous ces combats par son abandon complet à la volonté de son Père céleste, un nouveau cercle d'effrayantes visions lui fut offert : le doute et l'inquiétude qui précèdent le sacrifice dans l'homme qui se dévoue, s'éveillèrent dans l'âme du Seigneur; il se fit cette terrible

question : « Quel sera le profit de ce sacrifice? » et le tableau du plus terrible avenir accabla son cœur aimant.

Lorsque Dieu eut créé le premier Adam, il lui envoya le sommeil, ouvrit son côté, prit une de ses côtes dont il fit Ève, sa femme, la mère de tous les vivants; puis il la mena devant Adam, et celui-ci dit : « C'est la chair de ma chair et l'os de mes os : l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. » Ce fut là le mariage dont il est écrit : « Ce sacrement est grand, je dis en Jésus-Christ et en l'Église. » Le Christ, le nouvel Adam, voulait aussi laisser venir sur lui le sommeil, celui de la mort sur la croix; il voulait aussi laisser ouvrir son côté, afin que la nouvelle Ève, sa fiancée virginale, l'Église, mère de tous les vivants, en fût faite; il voulait lui donner le sang de la rédemption, l'eau de la purification et son Esprit, les trois qui rendent témoignage sur la terre; il voulait lui donner les saints Sacrements, afin qu'elle fut une fiancée pure, sainte et sans tache; il voulait être sa tête, nous devions être ses membres soumis à la tête; l'os de ses os, la chair de sa chair. En prenant la nature humaine afin de souffrir la mort pour nous, il avait quitté aussi son Père et sa mère et s'était attaché à sa fiancée, l'Église : il est devenu une seule chair avec elle, en la nourrissant du Saint-Sacrement de l'autel, où il s'unit incesamment à nous. Il voulait être sur la terre avec l'Église, sa fiancée, jusqu'à ce que nous fussions tous réunis en elle par lui, et il a dit : « Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Afin d'exercer cet incommensurable amour pour les pécheurs, le Seigneur était devenu homme et frère de ces mêmes pécheurs, afin de prendre sur lui la punition due à tous leurs crimes. Il avait vu avec une grande tristesse la grandeur de cette dette et celle de la douleur qui devait y satisfaire, et s'était pourtant abandonné avec joie comme victime expiatoire à la volonté de son Père céleste; mais à présent il voyait les douleurs, les combats et les blessures à venir de sa

fiancée céleste qu'il voulait racheter à un si haut prix, au prix de son sang; il voyait l'ingratitude des hommes.

Devant l'âme de Jésus parurent toutes les souffrances futures de ses Apôtres, de ses disciples et de ses amis; il vit l'Église primitive si peu nombreuse, puis, à mesure qu'elle s'accroissait, les hérésies et les schismes y faisant irruption et répétant la première chute de l'homme par l'orgueil et la désobéissance. Il vit la tiédeur, la corruption et la malice d'un nombre infini de chrétiens, les mensonges et la fourberie de tous lès docteurs orgueilleux, les sacriléges de tous les prêtres vicieux, les suites funestes de tous ces actes, l'abomination de la désolation dans le royaume de Dieu, dans le sanctuaire de cette ingrate humanité qu'il était sur le point de racheter de son sang au prix de souffrances indicibles.

Il vit les scandales de tous les siècles jusqu'à notre temps et même jusqu'à la fin du monde. C'étaient tour à tour toutes les formes de l'erreur, de la fourberie, du fanatisme furieux, de l'opiniâtreté et de la malice; tous les apostats, les les hérésiarques, les réformateurs à l'apparence sainte, les corrupteurs et les corrompus l'outrageaient et le tourmentaient, comme n'ayant pas été bien crucifié à leurs yeux, n'ayant pas souffert de la manière que leur orgueil vaniteux l'entendait et l'imaginait, et tous déchiraient à l'envi la robe sans couture de son Église ; chacun voulait qu'à sa fantaisie le Sauveur fût différent de celui qui s'est donné par amour pour nous. Beaucoup le maltraitaient, l'insultaient, le reniaient; beaucoup haussaient les épaules et secouaient la tête sur lui, évitaient les bras qu'il leur tendait, et s'en allaient vers l'abîme, où ils étaient engloutis. Il en vit une infinité d'autres qui n'osaient pas le renier hautement, mais qui s'éloignaient avec dégoût des plaies de son Église, comme le lévite s'éloigna du pauvre assassiné par les voleurs. Ils s'éloignaient de son épouse blessée comme des enfants lâches et sans foi abandonnent leur mère au moment de la nuit,

quand viennent les voleurs et les meurtriers auxquels leur négligence ou leur malice a ouvert la porte. Il les vit courir après le butin transporté au désert, après les vases d'or et les colliers déchirés. Il vit tous ces hommes tantôt séparés de la vraie vigne et couchés parmi les raisins sauvages, tantôt comme des troupeaux égarés, livrés en proie aux loups, conduits par des mercenaires dans de mauvais pâturages, et refusant d'entrer dans le bercail du bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Ils erraient sans patrie dans le désert au milieu des sables agités par les vents, et ils ne voulaient pas voir sa ville placée sur la montagne qui ne peut rester cachée, la maison de sa fiancée, son Église bâtie sur le roc, près de laquelle il avait promis d'être jusqu'à la fin des siècles, et contre laquelle les portes de l'enfer ne devaient pas prévaloir. Ils refusaient d'entrer par la porte étroite, dédaignant de courber le cou. Il les vit courir après ceux qui entraient ailleurs que par la porte. Ils bâtissaient sur le sable des huttes qu'ils refaissaient et défaisaient sans cesse, mais où il n'y avait ni autel, ni sacrifice; ils avaient des girouettes sur leurs toits et leurs doctrines changeaient avec le vents; aussi étaient-ils en contradiction les uns avec les autres. Ils ne pouvaient pas s'entendre et n'avaient jamais de position fixe : souvent ils détruisaient leurs cabanes et en lançaient les débris contre la pierre angulaire de l'Église qui restait inébranlable. Plusieurs d'entre eux, comme les ténèbres régnaient dans leurs demeures, ne venaient pas vers la lumière placée sur le chandelier dans la maison de l'épouse, mais erraient les yeux fermés autour des jardins de l'Église et ne vivant plus que des parfums qui s'en exhalaient, ils tendaient les bras vers des idoles nébuleuses, et suivaient des astres errants qui les conduisaient à des puits sans eau : au bord du précipice, ils ne voulaient pas écouter la voix de l'épouse qui les appelait, et, dévorés par la faim, ils se riaient avec une pitié arrogante des serviteurs et des messagers qui les invitaient au festin nuptial. Ils ne voulàient

pas entrer dans le jardin, car ils craignaient les épines de la haie; ivres d'eux-mêmes, ils n'avaient ni froment pour leur faim, ni vin pour leur soif; et, aveuglés par leur propre lumière, ils nommaient invisible l'Église du Verbe fait chair. Jésus les vit tous: il pleura sur eux, il voulut souffrir pour tous ceux qui ne le voient pas, qui ne veulent pas porter leur croix avec lui dans sa ville bâtie sur la montagne qui ne saurait rester cachée, dans son Église fondée sur le roc, à laquelle il s'est donné dans le Saint-Sacrement, et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas.

Dans ces innombrables tableaux douloureux qui passaient devant l'âme du Seigneur; tantôt sous des formes multiples, tantôt se répétant avec une effrayante ressemblance, je voyais figurer satan qui arrachait violemment à Jésus et étranglait une multitude d'hommes rachetés par son sang, et même ayant reçu l'onction de son Sacrement. Le Sauveur vit avec une douleur amère toute l'ingratitude, toute la corruption des premiers chrétiens, de ceux qui vinrent ensuite, de ceux du temps présent et de ceux de l'avenir. Toutes ces apparitions, pendant lesquelles la voix du tentateur répétait sans cesse : « Veux-tu donc souffrir pour de pareils ingrats? » fondaient sur Jésus avec tant d'impétuosité et de fureur qu'une angoisse indicible opprimait son humanité. Le Christ, le Fils de l'homme, luttait et joignait les mains, il tombait comme écrasé sur ses genoux, se jetait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et sa volonté humaine livrait un si terrible combat contre la répugnance à tant souffrir pour une race si ingrate, que la sueur en larges gouttes de sang coulait de son corps jusqu'à terre. Dans sa détresse il regardait autour de lui comme cherchant du secours et semblait prendre le ciel, la terre et les astres du firmament à témoins de ses souffrances. Il me semblait l'entendre s'écrier : « Hélas! est-il donc possible de rencontrer tant d'ingratitude? Soyez les témoins de mes angoisses! »

Ce fut alors comme si la lune et les étoiles s'approchaient

de lui. A l'instant je sentis qu'il faisait plus clair. Je fis attention à la lune, ce que je n'avais pas fait jusqu'alors, et je vis qu'elle différait de sa forme ordinaire. Elle n'était pas encore entièrement pleine et néanmoins elle me paraissait plus grande que chez nous. Au milieu je vis une tache sombre et ronde, et dans le centre de cette tache une ouverture, par laquelle sortait une lumière qui rayonnait dans la direction du côté où la lune n'était pas encore pleine. La tache sombre ressemblait à une montagne, et tout autour de la lune je vis encore un cercle lumineux semblable à un arc-en-ciel.

Jésus dans sa détresse éleva la voix et fit entendre quelques cris douloureux. Les trois Apôtres se réveillèrent; ils prêtèrent l'oreille en levant les mains avec effroi, et voulaient aller le rejoindre, mais Pierre retint Jacques et Jean, et dit : « Restez, je vais aller vers lui. » Je le vis courir et entrer dans la grotte. « Maître, dit-il, qu'avez-vous? » Et il se tenait là, tremblant à la vue de Jésus tout sanglant et frappé de terreur. Jésus ne lui répondit pas et ne parut pas faire attention à lui. Pierre revint vers les deux autres, il leur dit que le Seigneur ne lui avait pas répondu, et qu'il ne faisait que gémir et soupirer. Leur tristesse augmenta, ils voilèrent leur tête, s'assirent et prièrent en pleurant.

Je retournai vers mon céleste fiancé dans sa douloureuse agonie. Les images hideuses de l'ingratitude des hommes futurs dont il prenait sur lui la dette envers la justice divine, roulaient vers lui toujours plus terribles et plus impétueuses. Il continuait de lutter contre la répugnance de la nature humaine à souffrir; plusieurs fois je l'entendis s'écrier: « Mon Père, est-il possible de souffrir pour tous ces ingrats? O mon Père! si ce calice ne peut pas s'éloigner de moi, que votre volonté soit faite! »

Au milieu de toutes ces apparitions, je voyais satan se mouvoir sous diverses formes hideuses selon les divers genres de péchés. Tantôt il apparaissait comme un grand homme noir, tantôt sous la figure d'un tigre, tantôt sous celle d'un renard,

d'un loup, d'un dragon, d'un serpent. Ce n'était pas pourtant la forme même de ces animaux, mais seulement le trait saillant de leur nature, mêlé avec d'autres formes hideuses. Il n'y avait là rien de semblable à une créature complète, c'étaient seulement des symboles d'abomination, de discorde, de contradiction, de péché, enfin, des formes du démon. Ces figures diaboliques poussaient, entraînaient, déchiraient aux yeux de Jésus des multitudes d'hommes pour la rédemption desquels il entrait dans le douloureux chemin de la croix. Au commencement je vis plus rarement le serpent, mais ensuite je le vis apparaître avec une couronne sur la tête ; sa taille était gigantesque, sa force semblait démesurée, et il menait à l'assaut contre Jésus d'innombrables légions de tous les temps et de toutes les races. Armées de tous les genres d'in-truments de destruction, elles combattaient quelquefois les unes contre les autres, puis revenaient sur le Sauveur avec rage. C'était un horrible spectacle ; car elles l'accablaient d'outrages et de malédictions, le déchiraient, le frappaient, le perçaient. Leurs armes, leurs glaives, leurs épieux allaient et venaient incessamment comme les fléaux des batteurs en grange dans une aire immense, et toutes faisaient rage contre le grain de froment céleste, tombé sur la terre pour y mourir, afin de nourrir éternellement tous les hommes du pain de vie.

Au milieu de ces cohortes furieuses, dont plusieurs aussi me semblaient aveugles, Jésus était ébranlé, comme s'il eût réellement ressenti leurs coups. Je le vis chanceler de côté et d'autre, tantôt il se redressait, tantôt il s'abattait ; et le serpent, parmi ces multitudes qu'il ramenait sans cesse contre Jésus, frappait çà et là de sa queue, et déchirait ou engloutissait tous ceux qui étaient renversés par elle.

Il me fut dit que ces armées d'ennemis qui déchiraient le Sauveur étaient ceux qui maltraitent de différentes manières Jésus-Christ, dont la divinité et l'humanité, le corps et l'âme, la chair et le sang sont présents réellement dans le Saint-

Sacrement sous les espèces du pain et du vin. Je reconnus parmi eux toutes les classes de profanateurs de la divine Eucharistie, de ce gage vivant de sa continuelle présence personnelle dans son Église. Je vis avec horreur tous ces outrages depuis la négligence, l'irrévérence, l'omission jusqu'au mépris, à l'abus et au sacrilége le plus affreux; depuis la déviation vers les idoles du monde, les ténèbres et la fausse science, jusqu'à l'erreur, l'incrédulité, le fanatisme, la haine et la persécution. Je vis, parmi ces ennemis, des hommes de toutes les classes : des aveugles, des paralytiques, des sourds, des muets, et même des enfants. Des aveugles qui ne voulaient pas voir la vérité; des paralytiques qui ne voulaient pas marcher avec elle; des sourds qui refusaient d'écouter ses avertissements et ses menaces; des muets qui ne voulaient jamais combattre pour elle avec le glaive de la parole; des enfants égarés à la suite de parents et de maîtres mondains et oublieux de Dieu, nourris de convoitises terrestres, enivrés d'une vaine sagesse et dégoûtés des choses divines, ou dépéris sans elles et à jamais incapables de les goûter. Parmi ces derniers, dont l'aspect m'affligea particulièrement, parce que Jésus aimait les enfants, je vis beaucoup d'enfants de chœur mal élevés, irrévérencieux, qui n'honorent pas le Christ dans les saintes cérémonies auxquels ils prennent part. Leur faute retombait en partie sur leurs maîtres, en partie sur les négligents administrateurs des églises. Je vis avec épouvante que beaucoup de prêtres, quelques-uns mêmes se regardant comme pleins de foi et de piété, maltraitaient aussi Jésus dans le Saint-Sacrement. Je n'en citerai qu'une seule espèce. J'en vis beaucoup qui croyaient, adoraient et enseignaient la présence du Dieu vivant dans le très-saint Sacrement, mais ne la prenaient pas assez à cœur; car ils oubliaient et négligeaient le palais, le trône, la tente, le siége et les joyaux du Roi du ciel et la terre; à savoir : l'église, l'autel, le tabernacle, le calice, l'ostensoir, les vases, les ornements; en un mot, tout ce qui

sert à l'usage et à la parure de sa maison. Tout était abandonné, tout dépérissait dans la poussière et dans la saleté, et le culte divin était, sinon profané intérieurement, au moins déshonoré à l'extérieur. Tout cela n'était pas le fruit d'une pauvreté véritable, mais de l'indifférence, de la paresse, de la préoccupation de vains intérêts terrestres ; souvent aussi de l'égoïsme et de la mort intérieure, car je vis des négligences semblables dans des églises riches, ou du moins aisées. J'en vis beaucoup d'autres où un luxe mondain, sans goût et sans convenance, avait remplacé les ornements magnifiques d'une époque plus pieuse, afin de couvrir du fard d'un clinquant menteur la dissipation, la malpropreté, la négligence et la dévastation. L'exemple de la fastueuse arrogance des riches fut bientôt imité par l'ignorance sans simplicité des pauvres. Je ne pouvais m'empêcher de me rappeler dans ce moment l'église de notre pauvre couvent, où l'on avait aussi masqué le bel autel antique, taillé artistement en pierre, par une construction fastueuse en bois marbré ; ce qui m'avait toujours fait beaucoup de peine. — Je vis ces offenses, dirigées contre le Christ dans le très-saint Sacrement, augmentées par un grand nombre de préposés aux églises, qui manquaient trop d'équité pour partager ce qu'ils possédaient avec le Sauveur, présent sur l'autel, avec celui qui a donné sa vie pour eux et qui s'offre encore à eux tout entier dans l'Eucharistie. Les hommes les plus pauvres étaient quelquefois mieux entourés dans leurs cabanes que le Seigneur du ciel et de la terre dans ses églises. Ah ! combien cette inhospitalité contristait Jésus qui s'était donné à eux pour nourriture. Certes, il n'y a pas besoin d'être riche pour recevoir celui qui récompense au centuple le verre d'eau donné à celui qui a soif ; mais lui, qui a si soif de nous, n'a-t-il pas lieu de se plaindre quand le verre est impur et l'eau corrompue? Par suite de semblables négligences, je vis les faibles scandalisés, le Sacrement profané, l'église abandonnée, les prêtres méprisés ! l'impureté et la négligence

s'étendaient jusque sur les âmes des fidèles; ils laissaient dans la saleté le tabernacle de leur cœur lorsque Jésus devait y descendre, tout comme ils y laissaient le tabernacle placé sur l'autel.

Quand je parlerais un an entier, je ne pourrais dire tous les affronts faits à Jésus dans le Saint-Sacrement, que je connus de cette manière. J'en vis les auteurs assaillir le Seigneur en masse et lui porter des coups avec des armes de diverses espèces, selon la diversité de leurs offenses. Je vis des chrétiens irrévérencieux de tous les siècles, des prêtres légers ou sacriléges, des troupes de communiants tièdes et indignes, d'innombrables pécheurs, pour lesquels la source de toute bénédiction, le mystère du Dieu vivant, était devenu un jurement, une expression de colère, un terme de malédiction; des guerriers furieux profanant les vases sacrés, des serviteurs du démon employant la sainte Eucharistie aux mystères d'un effroyable culte infernal. A côté de ces brutalités, je vis des impïétés sans nombre plus raffinées, mais qui étaient tout aussi atroces. J'en vis beaucoup qui, entraînés par de mauvais exemples et des doctrines perfides, reniaient la foi dans la présence réelle et qui cessaient de l'y adorer en humilité. Je vis dans ces troupes un grand nombre de docteurs entraînés dans l'hérésie par leurs péchés se faisant d'abord la guerre entre eux, puis attaquant Jésus dans le Saint-Sacrement de son Église, et arrachant de son cœur par leurs séductions une multitude d'hommes pour lesquels il a répandu son sang. Ah! c'était un affreux spectacle, car je voyais l'Église comme le corps de Jésus, et toutes ces masses d'hommes qui se séparaient de l'Église, déchiraient et arrachaient comme des morceaux entiers de sa chair vivante. Hélas! il jetait sur eux des regards touchants et se lamentait de les voir se perdre! Lui qui s'était donné à nous pour nourriture dans le Saint-Sacrement, afin de rassembler en un seul corps celui de l'Église son épouse, les hommes séparés et divisés à l'infini,

il se voyait déchiré dans ce corps même, car sa principale œuvre d'amour, la table sainte, où tous les hommes auraient dû se consommer dans l'unité, était devenue, par la malice des faux docteurs, la borne de séparation. Dans ce lieu même, où il est seul digne et salutaire de ne former qu'un en s'unissant étroitement; à cette sainte table, où Dieu lui-même se donne à nous comme nourriture, ses enfants durent se séparer des hérétiques et des infidèles, afin de ne pas devenir complices du péché d'autrui. Je vis, de cette manière, des peuples entiers arrachés de son sein, et privés de la participation au trésor des grâces laissées à l'Église. C'était horrible à voir comment, dans le principe, un petit nombre seulement se séparait, comment ils revenaient ensuite devenus des peuples entiers et se combattant en ennemis, divisés qu'ils étaient sur les choses les plus saintes. A la fin je vis tous ceux qui s'étaient séparés de l'Église, plongés dans l'incrédulité, la superstition, l'hérésie, l'arrogance et la fausse philosophie, sauvages et furieux, se liguer en masse contre l'Église et la battre en brèche, excités par le serpent qui s'agitait au milieu d'eux. Hélas ! c'était comme si Jésus se voyait et se sentait lui-même déchiré en mille et mille lambeaux. Dans ces angoisses le Seigneur embrassait des yeux et du sentiment tout l'arbre envénimé de la division avec ses branches et ses fruits qui se subdivisent et se multiplient jusqu'à la fin des jours, jusqu'a cette époque où le froment sera recueilli et l'ivraie jetée au feu.

J'étais tellement saisie d'horreur et d'effroi, qu'une apparition de mon fiancé céleste me plaça miséricordieusement la main sur le cœur, avec ces paroles; « Personne n'a encore vu cela, et ton cœur se briserait de douleur si je ne le soutenais. »

Je vis le sang rouler en larges gouttes sur le pâle visage du Sauveur ; ses cheveux étaient collés ensemble et dressés sur sa tête, sa barbe sanglante et en désordre comme si l'on eût voulu l'arracher. Après la vision dont je viens de parler,

il s'enfuit en quelque sorte hors de la caverne, et revint vers ses disciples. Mais sa démarche était comme celle d'un homme couvert de blessures et courbé sous un lourd fardeau, qui menacerait de tomber à chaque pas. Lorsqu'il vint vers les trois Apôtres, ils ne s'étaient pas couchés pour dormir comme la première fois : ils avaient la tête voilée et affaissée sur leurs genoux ; dans une position où je vois souvent les gens de ce pays-là lorsqu'ils sont dans le deuil ou qu'ils veulent prier. Ils s'étaient assoupis, vaincus par la tristesse et la fatigue. Jésus, tremblant et gémissant, s'approcha d'eux, et ils se réveillèrent. Mais, lorsqu'à la clarté de la lune, ils le virent debout devant eux, avec son visage pâle et sanglant et sa chevelure en désordre, leurs yeux fatigués ne le reconnurent pas d'abord; car il était indiciblement défiguré. Comme il joignait les mains, ils se levèrent, le prirent sous les bras, le soutinrent avec amour, et il leur dit avec tristesse qu'on le ferait mourir le lendemain, qu'on s'emparerait de lui dans une heure, qu'on le mènerait devant un tribunal, qu'il serait maltraité, outragé, flagellé, et enfin livré à la mort la plus cruelle. Il les pria de consoler sa mère, et aussi de consoler Madeleine. Il s'était tenu ainsi pendant quelques minutes en leur parlant ; quant à eux, ils ne lui répondirent pas, car ils ne savaient que dire, tant son aspeet et ses discours les avaient troublés; ils croyaient même qu'il était en délire. Mais lorsqu'il voulut retourner à la grotte, il n'eut pas la force de marcher. Je vis Jean et Jacques le conduire, et revenir lorsqu'il fut entré dans la grotte. Il était à peu près onze heures et un quart.

Pendant cette agonie de Jésus, je vis la sainte Vierge accablée aussi de tristesse et d'angoisses dans la maison de Marie, mère de Marc. Elle se tenait avec Madeleine et Marie, dans le jardin de la maison; elle était là, courbée en deux sur une pierre et affaissée sur ses genoux. Plusieurs fois elle perdit connaissance ; car elle vit intérieurement bien des choses de l'agonie de Jésus. Déjà elle avait envoyé des messagers pour

avoir de ses nouvelles; mais, ne pouvant pas attendre leur retour, elle s'en fut, tout inquiète, avec Madeleine et Salomé, jusqu'à la vallée de Josaphat. Elle marchait voilée, et étendait souvent les bras vers le mont des Oliviers, car elle voyait en esprit Jésus baigné d'une sueur de sang, et il semblait qu'elle voulût de ses mains étendues essuyer le visage de son Fils. Je vis ces élans de son âme aller jusqu'à Jésus qui pensa à elle et regarda de son côté comme pour y chercher du secours. Je vis cette communication entre eux, sous forme de rayons qui allaient de l'un à l'autre. Le Seigneur pensa aussi à Madeleine, dirigeait ses regards vers elle et fut touché de sa douleur; c'est pourquoi il recommanda aussi aux disciples de la consoler : car il savait que son amour était le plus grand après celui de sa mère, et il avait vu qu'elle souffrirait encore beaucoup pour lui, et qu'elle ne l'offenserait plus jamais.

Vers ce moment, à peu près un quart après onze heures, les huit Apôtres revinrent dans la cabane de feuillages de Gethsémani, ils s'y entretinrent et finirent par s'endormir. Ils étaient extrêmement ébranlés, découragés et assaillis par la tentation. Chacun avait cherché un lieu où il pût se réfugier, et ils se demandaient avec inquiétude : « Que ferons-nous lorsqu'on l'aura fait mourir? Nous avons tout quitté pour le suivre : nous sommes pauvres et le rebut du monde; nous nous sommes entièrement abandonnés à lui : et le voilà maintenant si languissant, si abattu qu'on ne peut trouver en lui aucune consolation. » Les autres disciples avaient d'abord erré de côté et d'autre; puis, ayant appris quelque chose des effrayantes prophéties de Jésus, ils s'étaient retirés pour la plupart à Bethphagé.

Je vis Jésus priant encore dans la grotte, luttant contre les répugnances de sa nature humaine. Il se sentit affaibli et tremblant, et dit : « Mon Père, si c'est ta volonté, dispense-» moi de boire ce calice; mais que ta volonté se fasse, et » non la mienne! » Ce fut alors que l'abîme s'ouvrit devant

lui et les premiers degrés des limbes lui apparurent. Il vit Adam et Ève, les patriarches, les prophètes, les justes, les parents de sa mère et Jean-Baptiste attendant son arrivée dans le monde inférieur, avec un désir si violent que cette vue fortifia et ranima son cœur plein d'amour. Sa mort devait ouvrir le ciel à ces captifs, elle devait les tirer de la prison où ils languissaient dans l'attente. Lorsque Jésus eut regardé avec une profonde émotion ces Saints de l'ancien monde, les Anges lui présentèrent toutes les cohortes des bienheureux à venir qui, joignant leur combats aux mérites de sa passion, devaient s'unir par lui au Père céleste. C'était une vision indiciblement belle et consolante : tous passaient devant lui selon leur nombre, leurs conditions et leur dignité, ornés de leurs souffrances et de leurs travaux. Il vit le salut et la sanctification sortant à flots intarissables de la source de rédemption ouverte par sa mort.

Les Apôtres, les disciples, les vierges et les femmes, tous les martyrs, les confesseurs et les ermites, les papes et les évêques, des troupes nombreuses de religieux; en un mot, l'armée entière des bienheureux s'offrit à sa vue. Tous portaient sur la tête des couronnes triomphales, et les fleurs de leurs couronnes différaient de forme, de couleur, de parfum et de vertu, suivant la différence des souffrances, des combats et des victoires qui leur avaient valu la gloire éternelle. Toute leur vie et tous leurs actes, tous leurs mérites et toute leur force, ainsi que toute la gloire de leur triomphe venaient uniquement de leur union aux mérites de Jésus-Christ.

L'action et l'influence réciproque que tous ces Saints exerçaient les uns sur les autres, la manière dont ils puisaient à une source unique, au Saint-Sacrement et à la passion du Seigneur, offraient un spectacle singulièrement touchant et merveilleux. Rien ne paraissait fortuit en eux : leurs œuvres, leur martyre, leurs victoires, leur apparence et leur vêtement; tout cela, quoique bien divers, se fondait dans une harmonie et une unité infinies; et cette unité dans

la diversité était produite par les rayons d'un soleil unique, par la passion du Seigneur, du Verbe fait chair, en qui la vie était la lumière des hommes qui luit dans les ténèbres et que les ténèbres n'ont pas comprise.

C'était la communauté des Saints futurs qui passait devant l'âme du Sauveur, lequel se trouvait placé entre le désir des patriarches et le cortége triomphal des bienheureux à venir; ces deux troupes s'unissant et se complétant, en quelque sorte, l'une l'autre, entouraient le cœur aimant du Rédempteur comme d'une couronne de victoire. Cette vue inexprimablement touchante donna à l'âme de Jésus, qui prenait sur lui toutes les souffrances de l'humanité, un peu de consolation et de force. Ah! il aimait tellement ses frères et ses créatures qu'il aurait accepté avec joie toutes les souffrances auxquelles il se dévouait, ne fût-ce que pour la rédemption d'une seule âme. Comme ces visions se rapportaient à l'avenir, elles planaient à une certaine hauteur.

Mais ces images consolantes s'évanouirent, et les Anges lui montrèrent sa passion tout près de terre, parce qu'elle était proche. Le nombre de ses Anges était grand. Je vis toutes les scènes s'en présenter très-distinctement devant lui, depuis le baiser de Judas jusqu'aux dernières paroles sur la croix; je vis là tout ce que je vois dans mes méditations de la passion. La trahison de Judas, la fuite des disciples, les insultes devant Anne et Caïphe, le reniement de Pierre, le tribunal de Pilate, le ricanement d'Hérode, la flagellation et le couronnement d'épines, la condamnation à mort, le portement de la croix, l'arrivé de la sainte Vierge, son évanouissement, les insultes que les bourreaux lui prodiguent, le suaire de Véronique, le crucifiement, les outrages des pharisiens, les douleurs de Marie, de Madeleine et de Jean, le coup de lance dans le côté; en un mot, tout lui fut présenté avec les plus petites circonstances. Je vis et j'entendis comment le Seigneur voyait et entendait tous les gestes, tous les sentiments, toutes les paroles des hommes.

Il accepta tout volontairement, il se soumit à tout par amour pour les hommes. Ce qui l'affligeait le plus douloureusement ce fut d'être exposé nu en croix pour expier l'impudicité des hommes; il demandait avec instance d'obtenir au moins une ceinture, il priait pour que cette honte lui fût épargnée. Je vis alors, qu'il allait être secouru non par ses bourreaux, mais par un homme compatissant. Il vit et ressentit aussi la douleur actuelle de sa mère, que l'union intérieure à ses souffrances avait fait tomber sans connaissance dans les bras de ses deux amies.

A la fin des visions de la passion, Jésus tomba sur le visage comme un mourant; les Anges disparurent; la sueur de sang coula plus abondante et je la vis traverser son vêtement. La plus profonde obscurité régnait dans la caverne. Je vis alors un Ange descendre vers Jésus : il était plus grand, plus distinct et plus semblable à un homme que ceux que j'avais vus auparavant. Il était revêtu comme un prêtre d'une longue robe flottante ornée de glands, et portait dans ses mains devant lui un petit vase de la forme du calice de la sainte Cène. A l'ouverture de ce calice se montrait un petit corps ovale, de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lumière rougeâtre. L'Ange, sans se poser à terre, étendit la main droite vers Jésus qui se releva; il lui mit dans la bouche cet aliment mystérieux, et le fit boire du petit calice lumineux. Ensuite il disparut.

Jésus ayant maintenant accepté spontanément le calice de ses souffrances, et reçu une nouvelle force, resta encore quelques minutes dans la grotte, plongé dans une méditation tranquille et rendant grâces à son Père céleste. Il était encore affligé, mais reconforté surnaturellement au point de pouvoir aller vers les disciples sans chanceler et sans plier sous le poids de sa douleur. Il était toujours pâle et défait, mais son pas était ferme et décidé. Il avait essuyé son visage avec un suaire, et remis en ordre ses cheveux qui pendaient sur ses épaules humides de sang et de sueur et collés ensemble.

Lorsqu'il sortit de la caverne, je vis dans la lune encore cette singulière tache noire avec le cercle qui l'entourait; mais la lumière de la lune et des étoiles différait de ce qu'elle avait été pendant les grandes angoisses du Seigneur : elle était redevenue naturelle. Lorsque Jésus vint vers ses disciples, ils étaient couchés, comme la première fois, contre le mur de la terrasse; ils avaient la tête voilée et dormaient. Le Seigneur leur dit que ce n'était pas le temps de dormir, qu'ils devaient se réveiller et prier. « Voici l'heure où le Fils de l'homme sera livré dans les mains des pécheurs, dit-il, levez-vous et marchons : le traître est proche; mieux vaudrait pour lui qu'il ne fût jamais né. » Les Apôtres se relevèrent tout effrayés, et regardèrent autour d'eux avec inquiétude. Lorsqu'ils se furent un peu remis, Pierre dit avec chaleur : « Maître, je vais appeler les autres afin que nous vous défendions. » Mais Jésus leur montra à quelque distance dans la vallée, de l'autre côté du torrent de Cédron, une troupe d'hommes armés qui s'approchaient avec des flambeaux, et il leur dit qu'un d'entre eux l'avait trahi. Les Apôtres prétendaient que cela était impossible. Il leur parla encore avec calme, leur recommanda de nouveau de consoler sa mère et dit : « Allons au-devant d'eux, je me livrerai sans résistance entre les mains de mes ennemis. » Il sortit alors du jardin des Oliviers avec les trois Apôtres et vint au-devant des archers sur le chemin qui était entre ce jardin et celui de Gethsémani.

Lorsque la sainte Vierge eut repris connaissance dans la vallée de Josaphat entre les bras de Madeleine et de Salomé, quelques disciples qui avaient vu les soldats s'approcher, vinrent à elle et la ramenèrent dans la maison de Marie, mère de Marc. Les archers prirent un chemin plus court que celui qu'avait suivi Jésus en venant du cénacle.

La grotte dans laquelle Jésus avait prié aujourd'hui n'était pas celle où il avait coutume de prier sur le mont des Oliviers. Il allait ordinairement dans une caverne plus éloignée

où, un jour, après avoir maudit le figuier stérile, il avait prié dans une grande affliction, les bras étendus et appuyé contre un rocher.

Les traces de son corps et de ses mains restèrent imprimées sur la pierre et furent honorées plus tard; mais on ne savait plus à quelle occasion ce prodige avait eu lieu. J'ai vu plusieurs fois de semblables empreintes laissées sur la pierre, soit par les prophètes de l'ancien Testament, soit par Jésus, Marie, ou quelques-uns des Apôtres; j'ai vu aussi celles du corps de sainte Catherine d'Alexandrie sur le mont Sinaï, et de quelques autres Saints. Ces empreintes ne paraissaient pas profondes, mais semblables à celles qu'on laisserait en appuyant la main sur une pâte épaisse (1).

II.

Judas et sa troupe.

Judas ne s'attendait pas à ce que sa trahison eût le résultat dont elle fut suivie. Il voulait mériter la récompense promise et se rendre agréable aux pharisiens en leur livrant Jésus; mais il ne pensait pas au jugement et au crucifiement de Jésus, ses vues n'allaient pas jusque-là : l'argent seul préoccupait son esprit, et depuis longtemps il s'était mis en relation avec quelques pharisiens et quelques sadducéens rusés qui l'excitaient à la trahison en le flattant. Il était las de la vie fatigante, errante et persécutée que menaient les Apôtres. Dans les derniers mois il n'avait cessé de voler les aumônes dont il était dépositaire, et sa cupidité, irritée par la libéralité de Madeleine lorsqu'elle versa des parfums sur Jésus, le poussa au dernier des crimes. Il avait toujours espéré un royaume temporel de Jésus et un emploi brillant et lucratif

(1) La religieuse décrivit ensuite la forme et la couleur de la pierre, contre laquelle Jésus s'était appuyé dans cette grotte; elle entra dans de grands détails, indiquant des crévasses et des parties qui ressemblaient à des stalactites, etc.



dans ce royaume; ne le voyant pas paraître, il cherchait à amasser une fortune. Il voyait les peines et les persécutions s'accroître, et il pensait à se mettre bien avec les puissants ennemis du Sauveur avant l'approche du danger; car il voyait que Jésus ne devenait pas roi, tandis que la dignité du grand-prêtre et l'importance de ses affidés faisaient une vive impression sur lui. Il se rapprochait aussi de plus en plus de leurs agents qui le flattaient sans cesse et lui disaient d'un ton très-assuré, que, dans tous les cas, on en finirait bientôt avec Jésus. Dans ces derniers jours ils avaient renouvelé leurs instances auprès de lui à Béthanie. Il s'enfonca de plus en plus dans ses pensées criminelles, et il avait multiplié ses courses, dans les derniers jours, pour décider les princes des prêtres à agir. Ceux-ci ne voulaient pas encore commencer, et ils le traitèrent avec un insigne mépris. Ils disaient qu'il n'y avait pas assez de temps avant la fête, que cela y mettrait du désordre et du trouble. Le sanhédrin seul donna quelque attention aux propositions de Judas. Après la réception sacrilége du Sacrement, satan s'empara tout à fait de lui et il partit pour achever son horrible crime. Il chercha d'abord les négociateurs qui l'avaient toujours flatté jusque-là, et qui l'accueillirent encore avec une amitié feinte. Il en vint d'autres, parmi lesquels Caïphe et Anne. Ce dernier toutefois eut à son égard un ton tranchant et moqueur. On était irrésolu, et l'on ne comptait pas sur le succès, parce qu'on ne se fiait pas à Judas.

Je vis l'empire infernal divisé : satan voulait le crime des Juifs, il désirait la mort de Jésus, le convertisseur, le saint docteur, le juste qu'il haïssait; mais il éprouvait aussi je ne sais quelle crainte intérieure de la mort de cette innocente victime qui ne voulait pas se dérober à ses persécuteurs. Il lui portait envie de mourir innocemment. Je le vis donc, d'un côté, exciter la haine et la fureur des ennemis de Jésus, et, d'un autre côté, insinuer à quelques-uns d'entre eux que Judas était un coquin, un misérable, qu'on ne pourrait pas rendre

le jugement avant la fête, ni réunir un nombre suffisant de témoins contre Jésus.

Chacun mettait en avant une proposition différente, et, entre autres choses, ils demandèrent à Judas : « Pourrons-nous le prendre? n'a-t-il pas des hommes armés avec lui? » Et l'abominable traître répondit : « Non, il est seul avec onze disciples; lui-même est tout découragé et les onze sont des hommes peureux. » Il leur dit aussi qu'il fallait s'emparer de Jésus maintenant ou jamais, qu'une autre fois il ne pourrait plus le leur livrer, qu'il ne retournerait peut-être plus près de lui, que depuis quelques jours les autres disciples et Jésus lui-même avaient évidemment des soupçons sur lui, qu'ils paraissaient avoir deviné ses projets et qu'ils le tueraient sans doute s'il revenait à eux. Il leur dit aussi que, s'ils ne prenaient pas Jésus actuellement, ils s'échapperait et reviendrait avec une armée de ses partisans pour se faire proclamer roi. Ces menaces de Judas firent effet. On revint à son avis de s'emparer de Jésus, et il reçut le prix de sa trahison, les trente pièces d'argent. Ces pièces avaient la forme d'une langue, elles étaient percées du côté arrondi et enfilées au moyen d'anneaux dans une espèce de chaîne; sur chacune se trouvaient des empreintes.

Judas, frappé du mépris et de la défiance qui perçaient dans leurs manières, fut poussé par l'orgueil à leur remettre cet argent pour l'offrir dans le temple, afin de passer à leurs yeux pour un homme juste et désintéressé. Mais ils s'y refusèrent, parce que c'était le prix du sang qui ne pouvait être offert dans le temple. Judas vit combien ils le méprisaient et il en éprouva un profond ressentiment. Il ne s'était pas attendu à goûter les fruits amers de sa trahison avant même qu'elle ne fût accomplie; mais il s'était déjà tellement engagé avec ces hommes, qu'il était entre leurs mains et ne pouvait plus s'en délivrer. Ils l'observaient de très-près et ne le laissèrent point partir avant qu'il n'eût exposé la marche à suivre pour s'emparer de Jésus. Trois pharisiens l'accompa-

gnérent lorsqu'il descendit dans une salle où se trouvaient les soldats du temple, qui n'étaient pas seulement des Juifs, mais des hommes de toute nation. Lorsque tout fut arrangé et qu'on eût rassemblé le nombre de soldats nécessaire, Judas courut d'abord au cénacle, accompagné d'un serviteur des pharisiens, afin de leur faire savoir si Jésus y était encore, à cause de la facilité de le prendre là en s'emparant des portes. Il devait le faire dire par un messager.

Un peu auparavant, lorsque Judas eut reçu le prix de sa trahison, un pharisien était sortit et avait envoyé sept esclaves chercher du bois, pour préparer la croix du Christ; dans le cas où il serait jugé, parce que le lendemain on n'aurait pas assez de temps à cause du commencement de la Pâque. Ils prirent ce bois à un quart de lieue de là, près d'un grand mur, où il y avait beaucoup d'autre bois appartenant au service du temple, et le traînèrent sur une place derrière le tribunal de Caïphe pour y commencer leur travail. La pièce principale de la croix avait été autrefois un arbre de la vallée de Josaphat, planté près du torrent de Cédron; plus tard étant tombé en travers, on en avait fait une espèce de pont. Lorsque Néhémie cacha le feu sacré et les saints vases dans l'étang de Bethesda, on le jeta par dessus avec d'autres pièces de bois, puis on l'en avait tiré et laissé de côté. La croix fut préparée d'une manière toute particulière, soit parce qu'on voulait se moquer de la royauté de Jésus, soit par un hasard apparent. C'était dans les volontés de la providence. Elle fut faite de cinq pièces de bois sans compter l'inscription. J'ai vu bien autres choses relatives à la croix, et j'ai su la signification des différentes circonstances, mais j'ai oublié tout cela.

Judas revint et dit que Jésus n'était plus dans le cénacle, mais qu'il devait être certainement sur le mont des Oliviers, au lieu où il avait coutume de prier. Il demanda qu'on n'envoyât avec lui qu'une petite troupe, de peur que les disciples qui étaient aux aguets ne s'aperçussent de quelque chose et n'excitassent une sédition. Trois cents hommes au

surplus devaient occuper les portes et les rues d'Ophel, partie de la ville située au sud du temple, et la vallée de Millo jusqu'à la maison d'Anne, au haut de Sion, afin d'envoyer des renforts si cela était nécessaire; car, disait-il, tout le petit peuple d'Ophel était partisan de Jésus. Le traître leur dit encore qu'ils devaient prendre bien garde qu'il ne leur échappât, lui qui, par des moyens mystérieux, s'était souvent dérobé dans les montagnes et rendu tout à coup invisible à ceux qui l'accompagnaient. Il leur conseilla aussi de l'attacher avec une chaîne et de se servir de certains moyens magiques pour l'empêcher de la briser. Les Juifs reçurent tous ces avis avec dédain et lui dirent : « Tu ne nous en imposeras pas, si nous le tenons une fois, nous ne le laisserons pas échapper. »

Judas prit ses mesures avec ceux qui devaient l'accompagner : il voulait entrer dans le jardin avant eux, embrasser et saluer Jésus comme s'il revenait à lui de ses affaires en ami et en disciple; alors les soldats accourraient et s'empareraient de Jésus. Il désirait qu'on crût qu'ils étaient venus là par hasard; à leur vue, il se sarait enfui comme les autres disciples et l'on n'aurait plus entendu parler de lui. Il pensait enfin aussi qu'il y aurait peut-être du tumulte, que les Apôtres se défendraient et que Jésus se déroberait comme il l'avait fait souvent; cette pensée lui venait par intervalle quand il se sentait blessé par les dédains et les défiances des ennemis de Jésus, mais il ne se repentait pas, car il s'était donné tout entier à satan. Il ne voulait pas non plus que ceux qui viendraient derrière lui portassent des liens et des cordes : on eut l'air de lui accorder ce qu'il désirait, mais on en agit avec lui comme on fait avec un traître, auquel on ne se fie pas et qu'on repousse quand on s'en est servi. Les soldats eurent ordre de surveiller Judas de très-près et de ne pas le laisser aller qu'on ne se fût emparé de Jésus; car il avait reçu sa récompense : on pouvait craindre qu'il ne s'enfuît avec l'argent et qu'on ne prît pas Jésus ou qu'on prît un autre

à sa place, ce qui n'aurait amené, pour tout résultat, que des troubles et des désordres pendant les fêtes. La troupe choisie pour accompagner Judas était de vingt soldats pris dans la garde du temple et dans ceux qui étaient aux ordres d'Anne et de Caïphe. Ils étaient costumés à peu près comme les soldats romains, ils portaient des morions et avaient comme eux des courroies pendantes autour des cuisses : ils s'en distinguaient principalement par la barbe, car les Romains à Jérusalem n'en portaient que sur les joues et avaient le menton et la lèvre rasés. Tous les vingt avaient des épées, quelques-uns étaient en outre armés de piques; ils portaient des bâtons avec des lanternes et des torches, mais lorsqu'ils partirent, ils n'en allumèrent qu'une seule. On avait d'abord voulu donner à Judas une escorte plus nombreuse, mais il fit observer qu'elle serait trop facile à apercevoir, parce que du mont des Oliviers on avait la vue sur la vallée. La plus grande partie resta donc à Ophel, et l'on plaça des postes de tous côtés pour comprimer des émeutes et toute tentative en faveur de Jésus. Judas partit avec les vingt soldats, mais il fut suivi à quelque distance par quatre archers, recors de la dernière classe, qui portaient des cordes et des chaînes; quelques pas derrière ceux-ci venaient ces six agents avec lesquels Judas s'était mis en rapport depuis quelque temps. C'étaient un prêtre, confident d'Anne, un affidé de Caïphe, deux employés pharisiens et deux employés sadducéens qui étaient aussi hérodiens. Ces hommes étaient flatteurs d'Anne et de Caïphe; ils leur servaient d'espions, et Jésus n'avait pas d'ennemis plus acharnés.

Les soldats restèrent d'accord avec Judas jusqu'à l'endroit où le chemin sépare le jardin des Oliviers de celui de Gethsémani; là ils ne voulurent pas le laisser aller seul en avant, ils prirent un autre ton avec lui et le traitèrent durement et insolemment.

III.

Jésus est fait prisonnier.

Jésus se trouvant avec les trois Apôtres sur le chemin entre Gethsémani et le jardin des Oliviers, Judas et sa troupe parurent à vingt pas de là, à l'entrée de ce chemin : il y eut contestation entre eux, parce que Judas voulait se séparer des soldats et aborder Jésus seul et en ami, de manière à ne pas paraître d'intelligence avec eux, mais ceux-ci l'arrêtèrent et lui dirent : « Non pas ainsi, camarade, tu ne nous échapperas pas que nous n'ayons le Galiléen. » Et comme ils virent les huit Apôtres qui accouraient au bruit, ils appelèrent à eux les quatre archers qui étaient à quelques distance. Judas ne voulut pas du tout que ceux-ci en fussent et, à cette occasion, se disputa vivement avec eux. Lorsque Jésus et les trois Apôtres reconnurent, à la lueur de la torche, cette troupe de gens armés, Pierre voulait les repousser par la force : « Seigneur, dit-il, les huit de Gethsémani sont tout près d'ici, attaquons les archers. » Mais Jésus lui dit de rester tranquille et il fit quelques pas en arrière sur un endroit couvert de gazon, en traversant le chemin. Quatre disciples étaient sortis du jardin de Gethsémani et demandaient ce qui arrivait : Judas voulait entrer en conversation avec eux et leur faire des mensonges, mais les gardes l'en empêchèrent. Ces quatre disciples étaient Jacques-le-Mineur, Philippe, Thomas et Nathanaël; ce dernier, un fils du vieux Siméon et quelques autres étaient venus vers les huit Apôtres à Gethsémani, soit envoyés pour avoir des nouvelles par les amis de Jésus, soit poussés par l'inquiétude et la curiosité. A l'exception de ces quatre, les autres, prêts à s'enfuir, erraient aux aguets çà et là dans l'éloignement.

Jésus s'approcha de la troupe en faisant quelques pas et dit à haute et intelligible voix : « Qui cherchez-vous? » Les chefs des soldats répondirent : Jésus de Nazareth. » — « C'est moi, » répliqua Jésus. A peine avait-il prononcé ces mots

qu'ils reculèrent et tombèrent par terre comme frappés d'apoplexie. Judas qui était encore à côté d'eux en fut encore plus troublé dans ses desseins, et, comme il semblait vouloir s'approcher de Jésus, le Seigneur étendit la main et dit : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ici ? » et Judas balbutia quelques paroles sur une affaire dont il avait été chargé, Jésus lui répondit en peu de mots dont le sens était : « Il vaudrait mieux pour toi n'être jamais né ! » je ne m'en souviens pas très-distinctement. Pendant ce temps, les soldats s'étaient relevés et s'étaient rapprochés du Seigneur, attendant le signe de reconnaissance du traître, le baiser qu'il devait donner à Jésus. Pierre et les autres disciples entourèrent Judas et l'appelèrent voleur et traître ; il chercha à se débarrasser d'eux avec des mensonges, mais il ne put y réussir, parce que les archers cherchaient à le défendre contre les Apôtres et par là témoignaient contre lui.

Jésus dit encore une fois : « Qui cherchez-vous ? » Ils répondirent encore : « Jésus de Nazareth. — C'est moi, dit-il, je vous l'ai déjà dit ; si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. » A ces paroles, les soldats tombèrent une seconde fois avec des contorsions semblables à celles de l'épilepsie, et Judas fut de nouveau entouré par les Apôtres qui étaient exaspérés contre lui. Jésus dit aux soldats : « Levez-vous ! » Ils se relevèrent pleins de terreur ; mais, comme les Apôtres serraient Judas de près, les gardes le délivrèrent de leurs mains et le sommèrent avec menace de leur donner le signal convenu, car ils avaient ordre de se saisir seulement de celui qu'il embrasserait. Alors Judas vint à Jésus et lui donna un baiser avec ces paroles : « Maître, je vous salue. » Jésus dit : « Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser. » Alors les soldats entourèrent Jésus, et les archers qui s'étaient approchés mirent la main sur lui. Judas voulait s'enfuir, mais les Apôtres le retinrent ; ils s'élancèrent sur les soldats en criant : Maître, devons-nous frapper avec l'épée ? » Pierre plus ardent saisit l'épée, frappa Malchus,

valet du grand-prêtre, qui voulait repousser les Apôtres, et le blessa à l'oreille : celui-ci tomba par terre et le tumulte fut alors à son comble.

Au moment où Pierre agit avec tant d'ardeur, Jésus avait été saisi par les archers qui voulaient le lier; les soldats l'entouraient d'un peu plus loin et c'était parmi eux que Pierre avait frappé Malchus. D'autres soldats étaient occupés à repousser ceux des disciples qui s'approchaient ou à poursuivre ceux qui fuyaient. Quatre disciples erraient aux environs et se montraient seulement dans l'éloignement; les soldats n'étaient pas remis de la frayeur de leur chute, et d'ailleurs ils n'osaient guère s'écarter pour ne pas affaiblir la troupe qui entourait Jésus. Judas qui s'était enfui après avoir donné le baiser du traître, fut arrêté à quelque distance par quelques-uns des disciples qui l'accablaient d'injures; mais les six employés des pharisiens, qui arrivèrent en ce moment, le délivrèrent encore, et les quatre archers s'occupèrent d'enchaîner le Seigneur qui était entre leurs mains.

Tel était l'état des choses lorsque Pierre renversa Malchus, et que Jésus lui avait dit aussitôt : « Pierre, remets ton épée dans le fourreau, car celui qui tire l'épée périra par l'épée : ou bien, crois-tu que je ne puisse pas prier mon Père de m'envoyer plus de douze légions d'Anges? ne dois-je pas vider le calice que mon Père m'a donné à boire? comment l'Écriture s'accomplirait-elle, si ces choses ne se faisaient pas? » Il dit encore : « Laissez-moi guérir cet homme. » Puis il s'approcha de Malchus, toucha son oreille, pria, et la guérit. Les soldats étaient autour de lui, ainsi que les archers et les six pharisiens, et ceux-ci l'insultaient, disant à la troupe : « C'est un suppôt du diable, l'oreille a paru blessée par suite de ses enchantements, et c'est par ces mêmes enchantements qu'elle est guérie. »

Alors Jésus leur dit: « Vous êtes venus me prendre comme un assassin avec des épieux et des bâtons : j'ai enseigné tous les jours parmi vous dans le temple et vous n'avez pas mis

la main sur moi ; mais votre heure, l'heure de la puissance des ténèbres est venue. » Ils ordonnèrent de l'attacher et ils l'insultèrent disant : « Tu n'as pas pu nous renverser avec tes sortiléges. » Les bourreaux aussi lui dirent : « Nous te ferons passer tes sortiléges. » Jésus fit une réponse dont je ne me souviens pas bien, et les disciples s'enfuirent dans toutes les directions. Les quatre archers et les six pharisiens n'étaient pas tombés et, par conséquent, ne s'étaient pas relevés. C'était, ainsi qu'il me fut révélé, parce qu'ils étaient entièrement dans les liens de satan aussi bien que Judas, qui ne tomba pas quoiqu'il fût à côté des soldats. Tous ceux qui tombèrent et se relevèrent se convertirent depuis et devinrent chrétiens. L'un et l'autre avaient été le présage de leur conversion. Ces soldats avaient seulement entouré Jésus, mais ils n'avaient pas mis la main sur lui. Malchus se convertit dès sa guérison, si bien qu'il ne fit plus son service que pour maintenir l'ordre, et que déjà pendant les heures qui suivirent, il servit souvent de messager à Marie et aux autres amis du Sauveur pour leur rapporter ce qui se passait.

Pendant que les pharisiens prodiguaient à Jésus tous les genres d'insultes, les archers le garottèrent avec une grande dureté et une brutalité de bourreaux. Ces hommes étaient des païens de la plus basse extraction. Ils avaient le cou, les bras et les jambes nus ; ils portaient une ceinture au milieu du corps et des jacquettes sans manches ; ils étaient petits, robustes, très-agiles ; leur teint était d'un brun rougeâtre et ils ressemblaient à des esclaves égyptiens.

Ils lièrent les mains de Jésus devant sa poitrine avec des cordes neuves et très-dures et d'une manière cruelle en lui attachant impitoyablement le poignet de la main droite au-dessous du coude du bras gauche, et de même le poignet de la main gauche au-dessous du coude du bras droit. Ils lui mirent autour du corps une espèce de large ceinture où étaient des pointes de fer et y assujettirent ses mains avec des liens d'osier attachés à cette ceinture. Ils lui passèrent

autour du cou un collier de fer où étaient encore des piquants ou d'autres corps propres à blesser, et de cette corde partaient deux courroies se croisant sur sa poitrine comme une étole et fortement attachées à la ceinture. A cette ceinture aboutissaient quatre longues cordes au moyen desquelles ils tiraient çà et là le Seigneur selon leurs caprices inhumains. Tous ces liens étaient neufs et paraissaient avoir été expressément faits pour Jésus, depuis qu'on couvait le dessein de s'emparer de lui.

On se mit en marche après avoir allumé un plus grand nombre de torches. Dix hommes de la garde marchaient en avant, puis venaient les archers, qui traînaient Jésus avec leurs cordes, puis les pharisiens qui l'accablaient d'injures; les dix autres soldats fermaient la marche. Les disciples erraient à quelque distance, poussant des sanglots et comme hors d'eux-mêmes; Jean suivait d'un peu plus près les soldats qui étaient en arrière et les pharisiens leur ordonnèrent d'arrêter cet homme. Quelques-uns se retournèrent, en effet, et coururent sur lui, mais il s'enfuit, laissant entre leurs mains son suaire par lequel ils l'avaient saisi. Il avait quitté son manteau et ne portait qu'un vêtement de dessous court et sans manches, afin de pouvoir s'échapper plus facilement. Il avait roulé autour de son cou, de sa tête et de ses bras, cette longue bande d'étoffe que les Juifs portent ordinairement. Les archers tiraient et maltraitaient Jésus de la manière la plus cruelle : ils se plaisaient à inventer mille manières de le tourmenter en se riant de lui; ils faisaient cela surtout pour flatter bassement les six pharisiens qui étaient pleins de haine et de rage contre le Sauveur. Ils le menaient par les chemins les plus rudes, sur les pierres, dans la boue et tendaient les cordes de toutes leurs forces en cherchant pour eux-mêmes des sentiers commodes. C'est ce qui obligea Jésus de se traîner au gré de ceux qui tenaient ces cordes. Ils tenaient d'autres cordes à nœuds avec lesquelles ils le frappaient, comme un boucher frappe les bes-

tiaux qu'il mène à la boucherie ; et ils accompagnaient toutes ces cruautés d'insultes tellement ignobles que la décence ne permettrait pas de répéter leurs discours. Jésus était pieds nus; il avait outre la robe ordinaire, qui serrait le corps de près, une tunique de laine sans couture et un autre vêtement par-dessus. Les disciples portaient sur le corps, comme les Juifs, en général, un scapulaire composé de deux morceaux d'étoffe qui couvraient la poitrine et le dos, se rattachaient par-dessus les épaules avec des courroies et étaient ouverts sur les côtés. La partie inférieure du corps était couverte par la ceinture, de laquelle pendaient quatre pans d'étoffe qui, serrés autour des reins, formaient une espèce de pantalon. Je dois encore ajouter que lorsqu'on arrêta le Sauveur, je ne vis pas qu'on lui présentât aucun ordre, aucune écriture : on le traita comme s'il eût été hors la loi.

Le cortége marchait assez vite. Lorsqu'il eut quitté le chemin qui est entre le jardin des Oliviers et celui de Gethsémani, il tourna à droite, et arriva bientôt à un pont jeté sur le torrent de Cédron. Jésus, allant au jardin des Oliviers avec les Apôtres, n'avait point passé sur ce pont; il avait pris un chemin détourné, en passant par la vallée de Josaphat, qui l'avait conduit à un autre pont placé plus au sud. Celui où on le traînait actuellement, était très-long, parce qu'il servait au passage des voitures et s'étendait plus loin que le lit de Cédron, par-dessus quelques inégalités du terrain. Avant qu'on n'y arrivât, je vis deux fois Jésus renversé par terre par les violentes secousses que lui donnaient les archers. Mais, lorsqu'ils furent arrivés sur le milieu du pont, ils ne mirent pas de bornes à leurs cruautés : ils poussèrent brutalement Jésus enchaîné, et le jetèrent de toute sa hauteur dans le torrent, lui disant, en l'insultant grossièrement, de s'y désaltérer. Sans une assistance divine, cela eût suffi pour le tuer. Il tomba sur les genoux, puis sur son visage, qui eût été grièvement blessé contre des rochers à peine couverts d'un peu d'eau, s'il ne l'avait pas garanti avec ses mains liées

ensemble. Elles s'étaient détachées de la ceinture, soit par une assistance d'en-haut, soit parce que les archers les avaient déliées. Ses genoux, ses pieds, ses coudes et ses doigts s'imprimèrent miraculeusement sur le rocher où il tomba, et cette empreinte fut plus tard l'objet d'un culte. On ne croit plus aujourd'hui à de tels effets, mais, dans mes visions historiques, il m'a été souvent montré de pareilles empreintes que les pieds, les genoux et les mains des patriarches, des prophètes, de Jésus, de la sainte Vierge et d'autres Saints avaient laissées dans la pierre. Les rochers étaient moins durs et plus croyants que le cœur des hommes, et rendaient témoignage, dans ces terribles moments, de l'impression que la vérité suprême faisait sur eux.

Je n'avais pas vu Jésus se désaltérer, malgré la terrible soif qui suivit son agonie au jardin des Oliviers; je le vis maintenant boire de l'eau du Cédron lorsqu'on l'y eut poussé, et j'appris que c'était l'accomplissement d'un passage prophétique des Psaumes, où il est dit qu'il boira dans le chemin de l'eau du torrent (ps. 109). Les archers tenaient toujours Jésus attaché au bout de leurs longues cordes. Mais ne voulant pas se donner la peine de l'attirer à eux, et ne pouvant lui faire ainsi traverser le torrent, à cause d'un ouvrage en maçonnerie qui était de l'autre côté, ils le tirèrent en arrière à travers l'eau, ensuite ils descendirent du pont et le traînèrent sur le dos jusqu'au haut du bord. Alors ces misérables poussèrent Jésus de nouveau en avant pour lui faire passer le pont une seconde fois, l'accablant d'injures, de malédictions et de coups. Son long vêtement de laine, tout imbibé d'eau, se collait sur ses membres; il pouvait à peine marcher, et de l'autre côté du pont il tomba encore par terre. Ils le relevèrent violemment, le frappant avec leurs cordes, et rattachèrent à sa ceinture les bords de sa robe humide, au milieu des insultes les plus ignobles. Ils faisaient entre autres grossières plaisanteries allusion à la manière dont on retrousse les habits lorsqu'on tue l'agneau de Pâque. Il n'était

pas encore minuit, lorsque je vis Jésus de l'autre côté du Cédron, traîné inhumainement par les quatre archers sur un étroit sentier, parmi les pierres, les fragments de rochers, les chardons et les épines. Ils le poussaient en avant en l'accablant de coups et de malédictions. Les six méchants pharisiens se tenaient aussi près de lui que le chemin le permettait, et avec des bâtons de formes différentes, ils le poussaient, le piquaient ou le frappaient. Quand les pieds nus et saignants de Jésus étaient déchirés par les pierres et les épines, ils l'insultaient avec une cruelle ironie. « Son précurseur, Jean-Baptiste, disaient-ils, ne lui a pas préparé ici un bon chemin ; » ou bien : « Le mot de Malachie : J'envoie devant toi mon Ange pour te préparer le chemin, ne s'applique pas ici, » ou bien : « Pourquoi ne ressuscite-t-il pas Jean pour se faire préparer le chemin par lui? » etc. Et chaque moquerie de ces hommes, accompagnée d'un rire effronté, était comme un aiguillon pour les archers, qui redoublaient leurs mauvais traitements envers Jésus.

Bientôt cependant ils remarquèrent que plusieurs personnes se montraient çà et là dans l'éloignement; car plusieurs disciples s'étaient rassemblés, arrivant de Bethphagé et d'autres endroits secrets, sur le bruit que Jésus avait été arrêté, et voulaient savoir ce qui allait arriver à leur maître. Les ennemis de Jésus craignant quelque attaque, donnèrent avec leurs cris, dans la direction d'Ophel, le signal de leur envoyer le renfort dont on était convenu. Ils étaient encore à quelques minutes d'une porte située au midi du temple, et qui conduit à travers un petit faubourg, nommé Ophel, sur la montagne de Sion sur laquelle demeuraient Caïphe et Anne. Je vis alors sortir de cette porte une troupe de cinquante soldats. Ils étaient partagés en trois groupes, le premier de dix, le dernier de quinze hommes; je les ai bien comptés, le groupe du milieu était donc de vingt-cinq hommes. Ils avaient plusieurs torches avec eux; ils étaient insolents, bruyants et poussaient des cris pour annoncer leur approche et féliciter

ceux qui arrivaient, de leur victoire. Lorsque le premier groupe se fut joint à l'escorte de Jésus, je vis Malchus et quelques autres profiter du désordre excité par cette réunion pour quitter l'arrière-garde et s'enfuir vers le mont des Oliviers.

Quand cette nouvelle troupe sortit d'Ophel, je vis les disciples qui s'étaient montrés à quelque distance, se disperser. La sainte Vierge et neuf des saintes femmes avaient été poussées de nouveau par leur inquiétude dans la vallée de Josaphat. C'étaient Marthe, Madeleine, Marie, fille de Cléophas, Marie-Salomé, Marie-Marc, Susanne, Jeanne Chusa, Véronique et Salomé. Elles étaient au midi de Gethsémani, vis-à-vis de cette partie de la montagne des Oliviers, où se trouve la caverne dans laquelle Jésus avait autrefois l'habitude de prier. Lazare, Jean-Marc, le fils de Véronique et celui de Siméon étaient avec elles. Le dernier s'était trouvé à Gethsémani avec Nathanaël et les huit Apôtres, et il s'était enfui à travers les soldats. Ils apportaient des informations aux saintes femmes, dans le même moment on entendait les cris et l'on voyait les torches des deux troupes qui se réunissaient. La sainte Vierge perdit connaissance et tomba dans les bras de ses compagnes. Celles-ci se retirèrent avec elle pour la ramener dans la maison de Marie, mère de Marc.

Les cinquante soldats étaient détachés d'une troupe de trois cents hommes qui avait précipitamment occupé les portes et les rues d'Ophel; car le traître Judas avait fait observer aux princes des prêtres, que les habitants d'Ophel, pauvres journaliers pour la plupart, porteurs d'eau et de bois pour le temple, étaient les partisans les plus déterminés de Jésus, et qu'on pouvait craindre qu'ils ne tentassent de le délivrer. Le traître savait bien que Jésus avait consolé, enseigné, secouru ou guéri un grand nombre de ces pauvres ouvriers. C'était aussi à Ophel que le Seigneur s'était arrêté lors de son voyage de Béthanie à Hébron, après le meurtre de Jean-Baptiste dont il allait consoler les amis, et qu'il avait guéri

beaucoup de maçons et de pauvres manœuvres blessés par la chute du grand bâtiment et de la tour de Siloë (1). La plupart de ces pauvres gens, après la Pentecôte, se réunirent à la première communauté chrétienne. Lorsque les chrétiens se séparèrent des Juifs et qu'on établit des demeures pour la communauté, des tentes et des cabanes furent tendues depuis ici jusqu'au mont des Oliviers, à travers la vallée. C'était aussi là que demeurait et que prêchait alors saint Étienne. Ophel couvre une colline entourée de murs et est situé au midi du temple. Ce bourg ne me semble guère plus petit que Dülmen (2).

Les bons habitants d'Ophel furent réveillés par les cris des soldats. Ils sortirent de leurs maisons, et coururent dans les rues et aux portes pour savoir ce qui arrivait. Mais les soldats les repoussaient brutalement dans leurs demeures. « Jésus, le malfaiteur, votre faux prophète, leur disaient quelques-uns, va être amené prisonnier. Le grand-prêtre ne veut plus le laisser continuer le métier qu'il fait : il sera mis en croix. » A cette nouvelle, on n'entendit que gémissements et sanglots. Ces pauvres gens, hommes et femmes, couraient çà et là en pleurant, ou se jetaient à genoux, les bras étendus, et criaient vers le ciel en rappelant les bienfaits de Jésus. Mais les soldats les poussaient, les frappaient, les faisaient rentrer de force dans leurs maisons, et se répandaient en injures contre Jésus, disant : « Voici bien la preuve évidente que c'est un agitateur du peuple. » Mais ils ne purent parvenir à faire rentrer dans le repos les habitants du faubourg. Ils ne voulaient pourtant pas exercer de trop grandes violences contre les habitants d'Ophel, de peur de les pousser à une résistance ouverte, et ils cherchaient seulement à les écarter du chemin que Jésus devait parcourir.

(1) Cette chute eut lieu le 25 du mois Thebet de la troisième année publique de Jésus-Christ, ainsi qu'Anne-Catherine Emmerich le vit dans sa méditation de Lundi 13 Janvier 1823.

(2) C'est le nom du lieu où a vécu comme religieuse et où est morte la sœur Emmerich, dans l'évêché de Munster.

Pendant ce temps, la troupe inhumaine qui amenait le Sauveur s'approchait de la porte d'Ophel. Jésus était de nouveau tombé par terre, et ne paraissait pas pouvoir aller plus loin. Alors un soldat compatissant saisit l'occasion et dit aux autres : « Vous voyez vous-mêmes que ce malheureux homme ne peut plus marcher. Si nous devons l'amener vivant aux princes des prêtres, desserrez un peu les cordes qui lui lient les mains, afin qu'il puisse s'appuyer quand il tombera. » La troupe s'étant arrêtée un instant et les archers ayant relâché ses liens, un autre soldat miséricordieux lui apporta de l'eau d'une fontaine située dans le voisinage (1). Il puisait cette eau dans un cornet tressé en osier, tel que les soldats et les voyageurs en portent sur eux dans ce pays. Jésus lui adressa quelques paroles de remercîment, et cita à cette occasion un passage des prophètes où il est question de source d'eau vive, dont je ne me souviens plus exactement, ce qui lui attira beaucoup d'injures et de moqueries de la part des pharisiens. Ils l'accusaient de forfanterie et de blasphême, lui disant de laisser là ces vains discours, que, bien loin de désaltérer les hommes, il ne donnerait plus même à boire à un animal. Il me fut ensuite montré que ces deux hommes, celui qui avait fait relâcher les liens de Jésus et celui qui lui avait donné à boire, furent favorisés d'une illumination intérieure de la grâce. Ils se convertirent encore avant la mort de Jésus et se réunirent ensuite à ses disciples. J'ai su leurs noms actuels, et ceux qu'ils eurent plus tard comme disciples, ainsi que tout ce qui s'est passé à leur égard, mais il est impossible de retenir tout cela. La mémoire n'y suffit pas.

Le cortége se remit en marche au milieu des mauvais traitements prodigués à Jésus, et arriva à la porte d'Ophel, où il fut accueilli par les cris douloureux des habitants que la reconnaissance attachait au Seigneur. Les soldats avaient

(1) C'était probablement la fontaine de Siloë ou de Rogel.

beaucoup de peine à retenir les hommes et les femmes qui se pressaient de tous les côtés. Ils joignaient les mains, se jetaient à genoux, et criaient : « Délivrez-nous cet homme, délivrez-nous cet homme ! Qui nous aidera, qui nous consolera et nous guérira ? Rendez-nous cet homme ! » C'était un spectacle déchirant de voir Jésus pâle, défait, meurtri, avec sa chevelure en désordre, sa robe humide et souillée, traîné avec des cordes et poussé avec des bâtons, comme un pauvre animal qu'on mène au sacrificateur, conduit par d'ignobles archers demi-nus et des soldats grossiers et insolents, à travers la foule affligée des habitants d'Ophel, qui tendaient vers lui des mains qu'il avait guéries de la paralysie, faisaient entendre, en suppliant ses bourreaux, la voix qu'il leur avait rendue, le suivaient de leurs yeux pleins de larmes qui lui devaient de lumière. Déjà, dans la vallée de Cédron, beaucoup de gens de la dernière classe du peuple, excités par les soldats et poussés là par la clientèle de Caïphe et d'Anne et d'autres ennemis de Jésus, s'étaient joints à l'escorte, maudissant et injuriant le Seigneur. Ils concouraient actuellement à repousser et à insulter les bons habitants d'Ophel. Ophel est bâti sur une colline ; sur le point le plus élevé est une place où je vis beaucoup de bois de construction entassé. Le cortége alla ensuite en descendant, et passa par une porte pratiquée dans une muraille. Lorsque le cortége eut traversé Ophel, on réussit à repousser les habitants de ce faubourg. Les soldats alors se dirigèrent un peu vers la vallée, laissant à droite un grand édifice, reste des ouvrages de Salomon, si je ne me trompe, et à gauche l'étang de Béthesda ; puis ils allèrent encore au couchant, en suivant une rue en pente appelée Millo. Alors ils tournèrent un peu au midi en montant de grands escaliers vers Sion, et ils arrivèrent à la maison d'Anne. Sur toute cette route, on ne cessa de maltraiter Notre-Seigneur ; la canaille qui venait de la ville et qui grossissait sans cesse, était pour les bourreaux de Jésus l'occasion d'un redoublement d'insultes. Depuis le mont des Oliviers jusqu'à la maison d'Anne, Jésus tomba sept fois.

Les habitants d'Ophel étaient encore remplis d'effroi et d'affliction, lorsqu'un nouvel incident vint exciter leur pitié. La mère de Jésus fut ramenée de la vallée de Cédron par les saintes femmes, à travers Ophel, vers la maison de Marie, mère de Marc, qui était au pied de la montagne de Sion. Lorsqu'ils la reconnurent ils donnèrent de nouvelles marques de douleur et de compassion, et ils se pressèrent tellement autour de Marie qu'elle était presque portée par la foule. Marie était muette de douleur. Arrivée chez Marie, mère de Marc, elle ne parla qu'à l'arrivée de Jean. Sur les questions qu'elle lui adressait, Jean lui raconta tout ce qu'il avait vu depuis la sortie du cénacle. Plus tard, on conduisit la sainte Vierge chez Marthe, dans la partie occidentale de la ville à côté du château de Lazare. On suivait avec elle plusieurs détours, afin d'éviter les endroits par lesquels Jésus avait passé, et de ne pas trop aggraver ses tourments. Pierre et Jean qui avaient suivi Jésus de loin, coururent, lorsqu'il entra dans la ville, chez quelques serviteurs des princes des prêtres que Jean connaissait, afin de pouvoir entrer dans les salles du tribunal où leur maître était conduit. Ces hommes de la connaissance de Jean, étaient des espèces de messagers de chancellerie, lesquels devaient actuellement courir toute la ville, pour éveiller les anciens du peuple et plusieurs autres personnes convoquées pour le jugement. Ils désiraient rendre service aux deux Apôtres; mais ils ne trouvèrent pas d'autre moyen que de revêtir Pierre et Jean d'un manteau semblable aux leurs et de se faire aider par eux à porter des convocations, afin qu'ils pussent ensuite entrer à la faveur de leur costume dans le tribunal de Caïphe, où se trouvaient rassemblés des soldats et de faux témoins, et d'où l'on faisait sortir toute autre personne. Nicodème, Joseph d'Arimathie et d'autres gens bien intentionnés étant membres du conseil, les Apôtres se chargèrent de les avertir, et ils firent venir ainsi quelques amis de leur maître que les pharisiens auraient volontiers oublié de convoquer. Pendant ce temps-là, Judas

errait comme un criminel insensé que le démon tourmente, au pied des escarpements qui terminent Jérusalem au midi, parmi les décombres et les imondices entassés en ce lieu.

IV.

Mesures prises par les ennemis de Jésus.

Anne et Caïphe avaient été avertis immédiatement de l'arrestation de Jésus, et tout était en mouvement autour d'eux. Les salles étaient éclairées, les avenues gardées, les messagers couraient la ville pour convoquer les membres du conseil, les scribes et tous ceux qui devaient prendre part au jugement. Plusieurs étaient restés en permanence chez Caïphe depuis la trahison de Judas, pour attendre l'événement. Les anciens des trois classes de la bourgeoisie furent aussi rassemblés. Comme les pharisiens, les sadducéens et les hérodiens de toutes les parties du pays étaient venus à Jérusalem pour la fête, et que l'entreprise tentée contre Jésus avait été concertée de longue main entre eux et le grand conseil, ceux d'entre eux qui avaient le plus de haine contre le Sauveur furent convoqués également, avec l'ordre de rassembler et d'apporter, au moment du jugement, tout ce qu'ils pourraient trouver de preuves et de témoignages contre Jésus. Tous ces pharisiens et sadducéens et un grand nombre d'autres hommes méchants et orgueilleux de Nazareth, de Capharnaum, de Thirza, Gabara, Jotapata, Siloh et d'autres endroits, auxquels Jésus avait dit si souvent la vérité en les confondant en face du peuple, se trouvaient rassemblés à Jérusalem. Ils étaient pleins de haine et de rage, et chacun d'eux cherchait parmi les gens de son pays que la fête avait attirés, et qui étaient répartis dans les quartiers de la ville selon les endroits d'où ils venaient, quelques coquins qui voulussent, à prix d'argent, se porter les accusateurs de Jésus. Mais tous outre quelques mensonges palpables, se bornaient à répéter

ces griefs rebattus, à l'occasion desquels Jésus les avait mille fois réduits au silence dans leurs synagogues.

Toute la masse des ennemis de Jésus se rendait donc successivement au tribunal de Caïphe, guidée par les orgueilleux pharisiens et les scribes de Jérusalem, auxquels se réunissaient les menteurs qui leur servaient de cortége, et, en outre, bien des marchands chassés du temple par le Sauveur, bien des docteurs orgueilleux auxquels il avait fermé la bouche devant le peuple, et peut-être quelques-uns qui ne pouvaient lui pardonner de les avoir convaincus d'erreur et couverts de confusion, lorsqu'à l'âge de douze ans il fit sa première instruction dans le temple. Parmi cette foule d'ennemis, se trouvaient encore des pécheurs impénitents qu'il n'avait pas voulu guérir; des pécheurs retombés qui étaient redevenus malades; des jeunes gens vaniteux dont il n'avait pas voulu pour disciples; des chercheurs de successions, furieux de ce qu'il avait fait donner aux pauvres des biens sur lesquels ils avaient compté, ou de ce qu'il avait guéri ceux dont ils voulaient hériter; des débauchés dont il avait converti les camarades; des adultères dont il avait ramené les complices à la vertu; beaucoup de gens flatteurs de tous ceux-là; beaucoup d'autres instruments de satan tout pleins d'une rage intérieure contre toute sainteté et, par conséquent, contre le Saint des saints. Cette écume d'une grande partie du peuple juif rassemblé pour la fête de Pâque s'était mise en mouvement, excitée par quelques-uns des principaux ennemis de Jésus, et elle refluait de tous côtés vers le palais de Caïphe, pour accuser faussement de tous les crimes le véritable agneau sans tache qui porte les péchés du monde, et le souiller de leurs œuvres qu'il a en effet prises sur lui, portées et expiées.

Pendant que cette foule impure s'agitait, beaucoup de gens pieux et d'amis de Jésus, tristes et troublés, car ils ne savaient pas quel mystère allait s'accomplir, erraient çà et là, écoutaient, gémissaient. S'ils parlaient, on les chassait; s'ils

se taisaient, on les regardait de travers. D'autres personnes bien intentionnées, mais faibles et indécises, se scandalisaient, tombaient en tentation et chancelaient dans leur conviction. Le nombre de ceux qui persévéraient était petit. Il arrivait alors ce qui arrive aujourd'hui, où l'on veut bien être bon chrétien quand cela ne déplaît pas aux hommes, mais où l'on rougit de la croix quand le monde la voit de mauvais œil. Néanmoins beaucoup d'entre eux, dès le commencement de ce traitement injuste, révoltant et bassement criminel, furent touchés, jusqu'au fond du cœur, par la patience silencieuse du Sauveur, ils s'en allèrent découragés et se retirèrent sans rien dire.

V.

Coup-d'œil sur Jérusalem.

La grande et populeuse ville et les tentes voisines des étrangers venus pour la Pâque, étaient plongées dans le repos et le sommeil après beaucoup de prières et de cérémonies publiques et privées servant de préparation à la solennité, lorsque la nouvelle de l'arrestation de Jésus éveilla tous ses ennemis et ses amis; et sur tous les points de la ville on vit se mettre en mouvement les personnes convoquées par les messagers des princes des prêtres. Ils allaient au clair de la lune ou à la lueur de leurs torches, le long des rues, sombres et désertes à cette heure, car la plupart des maisons avaient leurs fenêtres et leurs sorties sur des cours intérieures. Tous montent vers Sion d'où la lueur des torches et les cris de la populace réunie aux soldats, excitent au loin l'attention. On entend encore çà et là frapper aux portes pour éveiller ceux qui dorment; le bruit et le tumulte renaissent en divers endroits; on ouvre à ceux qui frappent, on les interroge, on se rend à la convocation. Des curieux et des serviteurs vont voir ce qui se passe pour le raconter à ceux qui restent; on entend

plusieurs bourgeois fermer leurs portes au verrou ou les barricader avec grand bruit, car ils s'inquiètent et craignent une émeute ; dans divers endroits on se met aux portes pour demander des nouvelles aux passants ; quelquefois ceux-ci entrent chez ceux dont ils partagent les sentiments. On entend mille propos dictés par l'envie et une joie maligne, tel que cela se passe aussi de nos jours dans des occasions semblables. Ainsi l'un dit : « Lazare et ses sœurs vont voir à qui ils se sont livrés ; » l'autre ajoute : « Jeanne femme de Chusa, Suzanne et Salomé se repentiront trop tard de leur imprudence ; Séraphia, la femme de Sirach, sera obligée de s'humilier devant son mari, qui lui a si souvent reproché sa partialité pour le Galiléen. Tous les partisans de cet agitateur, de ce fanatique, semblaient prendre en pitié ceux qui pensaient autrement qu'eux, et maintenant plus d'un ne saura où se cacher. Il n'y a plus là personne pour jeter aux pieds de sa monture des vêtements et des branches de palmier. Ces hypocrites, qui veulent toujours être meilleurs que les autres, vont avoir ce qu'ils méritent, car ils sont tous impliqués dans les affaires de ce Galiléen. La chose a jeté des racines plus profondes qu'on ne le croyait. Je voudrais savoir comment Nicodème et Joseph d'Arimathie s'en tireront : il y a longtemps qu'on se méfie d'eux. Ils sont d'accord avec Lazare ; mais ils sont adroits. Tout va s'éclaircir maintenant, etc., etc.

C'est ainsi qu'on entend parler beaucoup de gens qui sont irrités contre quelques familles dévouées à Jésus et surtout contre les saintes femmes qui lui sont attachées et qui jusqu'alors avaient publiquement pris sa défense. En d'autres lieux, la nouvelle est reçue d'une manière plus convenable : quelques-uns sont terrifiés, d'autres gémissent secrètement, ou cherchent quelque ami dont les sentiments soient conformes aux leurs pour s'épancher avec lui. Il en est peu cependant qui osent exprimer hautement l'intérêt qu'ils prennent à Jésus.

Tout n'est pourtant pas réveillé dans la ville, mais on l'est

seulement là où les messagers portent les invitations du grand-prêtre, où les pharisiens vont chercher leurs faux témoins et où les rues aboutissent au chemin qui conduit vers Sion. Il semble qu'on voie en différents points de Jérusalem jaillir des étincelles de haine et de fureur qui, parcourant les rues, en rencontrent d'autres auxquelles elles se joignent et, croissant et grossissant toujours, montent vers Sion et vont aboutir au tribunal de Caïphe, comme un sombre fleuve de feu. Les soldats romains ne prennent aucune part à ce qui se fait. Mais leurs postes sont renforcés et leurs cohortes rassemblées; ils observent avec soin tout ce qui se passe. Ils sont toujours ainsi en observation au temps des fêtes de Pâque, à cause de la grande affluence d'étrangers. Les Juifs qui sont en ce moment-ci sur pied, évitent les environs de leurs corps-de-garde, parce que les pharisiens répugnent à devoir répondre à leur appel. Les princes des prêtres n'ont certainement pas manqué de faire savoir à Pilate pourquoi ils ont occupé avec des soldats, Ophel et une partie de Sion. Mais il y a entre eux défiance réciproque. Pilate ne dort pas; il reçoit des rapports et donne des ordres. Sa femme cependant est couchée; son sommeil est profond, mais agité; elle soupire et pleure comme si elle avait des songes pénibles. Elle dort et néanmoins elle apprend bien des choses, bien plus de choses que son mari.

En aucun lieu de la ville on ne prend une part plus touchante aux maux de Jésus qu'à Ophel, parmi les pauvres serviteurs du temple et les journaliers qui habitent cette colline. Ils ont été éveillés par une terreur subite, au sein d'une nuit tranquille, pour voir comme dans une horrible vision nocture accablé d'injures et de mauvais traitements leur maître, leur bienfaiteur, celui qui les a guéris et consolés. Puis ils ont vu passer au milieu d'eux la douloureuse mère de Jésus, et leur affliction a redoublé à son aspect. Ah! c'est un spectacle déchirant de voir Marie et ses amies courir d'une maison amie à l'autre et, pleines de douleur et d'angoisses,

errer dans les rues à une heure si éloignée des habitudes d'aussi saintes femmes. Tantôt elles sont obligées de se cacher à l'approche d'une troupe grossière et insolente, tantôt on les injurie comme des femmes de mauvaise vie; souvent elles entendent des discours pleins d'une joie cruelle qui leur déchirent le cœur, rarement une parole de compassion sur Jésus. Enfin, arrivées à leur asile, elle tombent accablées, pleurant et joignant les mains, elles se soutiennent et s'embrassent, ou s'affaissent sur leurs genoux, la tête cachée sous un long voile. Si l'on frappe à la porte, elles prêtent une oreille inquiète. On frappe doucement et timidement : ce n'est pas un ennemi qui frappe ainsi; elles ouvrent en tremblant : c'est un ami ou le serviteur d'un ami de leur maître. Elles se pressent autour de lui en le questionnant, et ses réponses sont de nouvelles douleurs. Elles ne peuvent rester en repos, se hasardent de nouveau dans les rues, et reviennent toujours avec un redoublement de tristesse.

La plupart des Apôtres et des disciples errent effrayés dans les vallées qui entourent Jérusalem, et se cachent dans les cavernes du mont des Oliviers. Ils tremblent quand ils se rencontrent, se demandent des nouvelles à voix basse, et le moindre bruit interrompt leurs timides communications. Ils changent sans cesse de place, et cherchent à se rapprocher de la ville. Quelques-uns s'introduisent secrètement dans les tentes de leurs compatriotes venus pour la fête; les questionnent ou envoient de là des émissaires dans la ville. Plusieurs montent sur le mont des Oliviers; ils regardent avec inquiétude les torches qui se remuent à Sion, écoutent les bruits lointains, se livrent à mille conjectures différentes, puis redescendent dans la vallée, dans l'espoir d'y trouver des nouvelles positives.

Le bruit augmente de plus en plus autour du tribunal de Caïphe. Cette partie de la ville brille de l'éclat des torches et des falots. Autour de Jérusalem, on entend crier les animaux que tant d'étrangers ont amenés pour les sacrifier. Il y a

quelque chose de singulièrement touchant dans le bêlement des innombrables agneaux qui doivent être immolés dans le temple le lendemain. Un seul est sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'ouvre pas la bouche ; semblable à la brebis qu'on mène à la boucherie, à l'agneau qui se tait devant le tondeur : celui-là, c'est l'agneau de Dieu, pur et sans tache, c'est Jésus-Christ.

Sur toutes ces scènes s'étend un ciel étouffant où se montrent des signes merveilleux : la lune y monte menaçante et troublée de taches étranges ; on dirait qu'elle est altérée, et qu'elle tremble d'arriver à sa plénitude, car c'est en ce moment que Jésus mourra. Au midi de la ville, dans la vallée escarpée de Hinnom, court Judas Iscariot : aiguillonné par sa mauvaise conscience, il cherche les endroits sinistres et d'un accès difficile, les endroits maudits, pleins de fange et d'ordure ; il est seul, il fuit devant son ombre, satan s'acharne sur le traître. — Mille démons se répandent sur la ville, troublent les esprits et les excitent au péché. L'enfer est déchaîné poussant partout au crime. Le fardeau de l'agneau augmente, la fureur toujours croissante de satan redouble et se complique. L'agneau prend sur lui tout ce fardeau, mais satan veut le péché, et s'il arrive que ce juste ne pèche pas, que toutes les tentations échouent contre lui, il veut du moins que ses ennemis périssent dans le péché.

Tous les Anges sont entre la douleur et la joie ; ils voudraient prier devant le trône de Dieu, et pouvoir porter secours à Jésus, mais ils ne peuvent qu'adorer, dans leur étonnement, le miracle de la justice et de la miséricorde divines, qui est dans le ciel de toute éternité et qui commence à s'accomplir dans le temps ; car les Anges aussi croient en Dieu le Père, créateur tout-puissant du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la vierge Marie, qui commence cette nuit à souffrir sous Ponce-Pilate, qui demain sera crucifié, mourra et sera enterré ; qui descendra aux

enfers et le troisième jour ressuscitera; qui montera vers le ciel où il est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts; car eux aussi croient au Saint-Esprit, une sainte Église catholique, la communion des Saints, la rémission des péchés, la résurrection de la chair et une vie éternelle! Amen.

Tout cela n'est qu'une faible partie des impressions qui devaient pénétrer d'angoisses, de repentir, de consolation et de compassion le cœur d'un pauvre pécheur, qui devaient le remplir au point de le briser, lorsque, comme pour implorer du secours, l'esprit se détournait par moments de la contemplation des souffrances du Seigneur, cruellement traîné par ses bourreaux, pour s'élever au-dessus de Jérusalem. Minuit était arrivé. C'était le moment le plus solennel depuis la création, c'était l'heure dans laquelle la justice et la miséricorde infinies de Dieu se rencontraient, se pénétraient, se confondaient, pour commencer l'œuvre la plus sainte de l'amour de Dieu et des hommes, pour punir à la fois et pour expier les péchés des hommes dans la personne de l'Homme-Dieu.

Tel était l'état des choses lorsque le Sauveur fut conduit devant Anne.

VI.

Jésus devant Anne.

Vers minuit, Jésus fut introduit dans le palais d'Anne, et on le conduisit à travers une cour éclairée, dans un vestibule qui avait l'étendue d'une petite église. Vis-à-vis de l'entrée siégeait Anne, entouré de vingt-huit conseillers, sur une terrasse élevée, au-dessous de laquelle il y avait un passage dans lequel on entrait par un des côtés. Sur le devant un escalier, interrompu de distance à distance par des bancs, conduisait à ce siége d'Anne, qui lui-même y entrait par une porte qui communiquait avec l'intérieur du bâtiment. Jésus,

encore entouré d'une partie des soldats qui l'avaient arrêté, fût traîné par les archers sur les premières marches de l'estrade. Le reste du vestibule était rempli de soldats, de gens de la populace, de Juifs qui outrageaient Jésus, de domestiques d'Anne, et d'une partie des faux témoins qu'Anne avait ramassés, et qui se rendirent plus tard chez Caïphe. Anne attendait impatiemment l'arrivée du Sauveur. Il était plein de haine et de ruse, et une joie cruelle l'animait. Il était à la tête d'un certain tribunal et siégeait ici avec un comité chargé de veiller à la pureté de la doctrine, et d'accuser devant les princes des prêtres ceux qui y portaient atteinte. Jésus était debout devant Anne, pâle, défait, silencieux et la tête baissée. Ses habits étaient trempés et crottés. Les archers tenaient toujours le bout des cordes qui serraient ses mains. Anne, vieillard maigre et sec, à la barbe peu fournie, plein d'insolence et d'orgueil, s'assit avec un sourire ironique, feignant de ne rien savoir et de s'étonner grandement que Jésus fût le prisonnier qu'on lui avait annoncé. Voici ce qu'il dit à Jésus, ou du moins le sens de ses paroles : « Comment, Jésus de Nazareth? c'est toi? Où sont donc tes disciples, où sont tes nombreux adhérents? Où est ton royaume? Il me semble que les choses n'ont pas tourné comme tu le croyais. Tes abominations ont trouvé leur terme. On t'a laissé faire jusqu'à ce qu'on ait trouvé que c'était assez d'insultes à Dieu et aux prêtres, assez de violations du sabbat. Qui sont tes disciples? Où sont-ils? Tu te tais? Parle donc, agitateur, séducteur? N'as-tu pas mangé l'agneau pascal d'une manière inaccoutumée, en un temps et dans un lieu où tu ne devais pas le faire? Tu veux introduire une nouvelle doctrine? Qui t'a donné le droit d'enseigner! Où as-tu étudié? Parle, quelle est ta doctrine qui soulève tout le peuple? Parle! explique-toi! quelle est cette doctrine? »

Alors Jésus releva sa tête fatiguée, regarda Anne, et dit : « J'ai parlé en public devant tout le monde; j'ai toujours enseigné dans le temple et dans les synagogues où tous les Juifs

se rassemblent... Je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interroges-tu ? Demande à ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit. Regarde autour de toi ? Ils savent ce que j'ai dit. »

Le visage d'Anne, à ces paroles de Jésus, exprima le ressentiment et la fureur. Un infâme archer d'une rampante complaisance qui se trouvait près de Jésus, s'en aperçut, et ce misérable frappa de sa main couverte d'un gantelet de fer la bouche et les joues du Seigneur, en lui disant : « Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre ? » Jésus, ébranlé par la violence du coup, poussé d'ailleurs et brutalement secoué par les sergents, tomba de côté sur les marches, et le sang coula de son visage. La salle retentit de murmures, de rires et d'outrages. Ils relevèrent Jésus en le maltraitant, et le Seigneur dit tranquillement : « Si j'ai mal parlé, montrez-moi en quoi. Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous ? »

Anne, poussé à bout par le calme de Jésus, invita alors tous ceux qui étaient présents à exposer, ainsi qu'il le désirait lui-même, ce qu'ils lui avaient entendu dire. Alors ce fut une explosion de clameurs confuses et de grossières imprécations. « Il a dit qu'il était roi, que Dieu était son père, que les pharisiens étaient des adultères. Il soulève le peuple ; il guérit au nom du diable le jour du sabbat ; les gens d'Ophel l'ont entouré comme des furieux, l'ont appelé leur Sauveur et leur prophète. Il se laisse nommer le Fils de Dieu ; il se dit l'envoyé de Dieu ; il crie malheur à Jérusalem ; il prédit la destruction de la ville ; il n'observe pas les jeûnes, parcourt le pays avec une massé de vagabonds, mange avec les impurs, les païens, les publicains et les pécheurs, fait société avec des femmes de mauvaise vie. Il a encore dit tout à l'heure, devant la porte d'Ophel, à un homme qui lui donnait à boire, qu'il lui donnerait l'eau de la vie éternelle après laquelle il n'aurait jamais plus soif. Il séduit le peuple par des paroles à double sens, il est prodigue du bien d'autrui, débite toutes sortes de mensonges sur son règne à venir, etc., etc. »

Tous ces reproches lui étaient faits à la fois : les accusateurs venaient les lui adresser en face, en y mêlant les injures les plus grossières, et les archers le poussaient, le frappaient, en lui disant de répondre. Anne et ses conseillers ajoutaient leurs railleries à ces outrages, et lui disaient : « C'est donc là ta doctrine ! belle doctrine vraiment ! Qu'as-tu à répondre ? Le pays en est rempli. Es-tu muet ici ? Roi, donne tes ordres ; envoyé de Dieu, montre ta mission. » Chacune de ces exclamations était suivie de coups et d'insultes de la part des bourreaux et de leurs voisins qui tous brûlaient d'imiter l'exemple de celui qui venait de frapper la figure du Seigneur. Jésus chancelait d'épuisement, Anne alors lui dit d'un ton froidement insolent : Qui es-tu, qui t'a envoyé ? Es-tu le fils d'un obscur charpentier, ou bien es-tu Élie qui a été enlevé sur un char de feu ? On dit qu'il vit encore, et que toi, tu peux à volonté te rendre invisible. Il est vrai, tu nous es souvent échappé. N'es-tu pas plutôt Malachie, dont tu empruntes souvent les paroles, pour t'en prévaloir ? On a prétendu que ce prophète n'avait pas eu de père, que ç'avait été un Ange, qu'il n'était pas mort. Belle occasion pour un fourbe de se faire passer pour lui. Quelle espèce de roi es-tu donc ! Tu as dit que tu étais plus que Salomon. Sois tranquille, je ne te refuserai pas plus longtemps le titre de ta royauté. »

Alors Anne se fit donner une espèce d'écriteau, long de près d'une aune et large de trois doigts ; il le mit sur une tablette qu'on tint devant lui et y écrivit une série de grandes lettres, dont chacune indiquait un chef d'accusation contre le Seigneur. Puis il le roula, et le plaça dans une petite calebasse creuse, qu'il boucha soigneusement et l'assujetti ensuite au bout d'un roseau. Il présenta ce roseau à Jésus, lui disant avec une froide ironie : « Voilà le sceptre de ton royaume : là son renfermés tes titres, tes dignités et tes droits. Porte-le au grand-prêtre, pour qu'il reconnaisse ta mission et te traite suivant ta dignité. Qu'on lie les mains à ce roi, et qu'on le mène devant le grand-prêtre. »

On attacha de nouveau, en les croisant sur la poitrine, les mains de Jésus qui avaient été déliées, on y assujettit le simulacre de sceptre qui portait les accusations d'Anne, et l'on conduisit Jésus chez Caïphe, au milieu des rires, des injures et des mauvais traitements de la foule.

VII.

Jésus est conduit chez Caïphe.

Lorsque Jésus fut conduit devant Anne, on avait dépassé la maison où demeurait Caïphe; pour le conduire chez ce dernier il fallait maintenant décrire un angle. La maison d'Anne n'en était guère qu'à trois cents pas. Le chemin qui passait le long des murs et des petits bâtiments dépendant du tribunal du grand-prêtre, était éclairé avec des lanternes placées sur des perches, et couvert de Juifs qui vociféraient et s'agitaient. Les soldats pouvaient à peine ouvrir un passage à travers la foule. Ceux qui avaient outragé Jésus chez Anne répétaient leurs outrages devant le peuple, et le Sauveur fut encore injurié et maltraité tout le long du chemin. Je vis des hommes armés, attachés au service du tribunal, repousser quelques groupes qui semblaient compatir aux souffrances du Sauveur, donner de l'argent à ceux qui se distinguaient par leur brutalité et leur dureté envers Jésus, et les faire entrer dans la cour de Caïphe.

VIII.

Tribunal de Caïphe.

Pour arriver au tribunal de Caïphe, on passe par une première cour extérieure, et de là on entre dans une autre cour, que nous appellerons intérieure, et qui entoure tout le bâtiment. La maison est deux fois plus longue que large. Sur le devant se trouve une espèce de vestibule à ciel ouvert, en-

touré de trois côtés de colonnes formant des galeries couvertes. L'entrée principale de ce vestibule (*atrium*) est du côté le plus long de la maison. On y arrive d'abord à une fosse dans laquelle se trouve toujours du feu; si de là on tourne à droite, on voit le quatrième côté du vestibule. En montant quelques degrés on arrive à des colonnes plus élevées que les autres, derrière lesquelles est une salle couverte, à moitié grande comme le vestibule, où se trouvent les siéges des membres du conseil, sur une estrade en fer-à-cheval élevée de plusieurs marches. Le siége du grand-prêtre occupe vers le milieu la place la plus éminente. L'accusé se tient au centre du demi-cercle, entouré de gardes. Des deux côtés et derrière lui est la place des témoins et des accusateurs. Derrière les siéges des juges sont trois portes communiquant à une autre salle ronde, entourée aussi de siéges, et où se tiennent les délibérations secrètes. Quand on vient du tribunal dans cette salle ronde, on trouve à droite et à gauche des portes donnant dans la cour intérieure, dont l'enceinte est ici de forme ronde, comme le derrière de l'édifice. En sortant de la salle par la porte à droite, on aperçoit dans la cour, à sa gauche, l'entrée d'une sombre prison souterraine qui règne sous cette dernière salle. Il y a là plusieurs cachots : Pierre et Jean restèrent toute une nuit dans l'un d'eux, lorsqu'ils eurent guéri le boîteux du temple, après la Pentecôte.

Dans le bâtiment et à l'entour, tout était rempli de torches et des lampes; il faisait clair comme en plein jour. Le milieu du vestibule était au surplus éclairé par la fosse au feu, dans laquelle on jetait les combustibles d'en haut. Je crois que c'était des charbons de terre; aux deux côtés s'élevaient, à hauteur d'homme, des conduits pour la fumée. Des soldats, des employés subalternes, des témoins de bas étage gagnés à prix d'argent, se pressaient autour du feu. Il y avait aussi des femmes de mauvaise vie parmi eux; elles versaient aux soldats d'une liqueur rouge, et leur faisaient cuire des gâ-

teaux pour de l'argent. C'était un désordre comme un jour de carnaval. La plupart des juges siégeaient déja autour de Caïphe. Les autres arrivèrent successivement. Les accusateurs et les faux témoins remplissaient à peu près le vestibule. Il y avait une grande foule qu'il fallait contenir par force.

Un peu avant l'arrivée de Jésus, Pierre et Jean, encore revêtus du costume de messager, entrèrent dans la cour extérieure. Jean, avec l'aide d'un employé du tribunal qu'il connaissait, put même pénétrer jusque dans la seconde cour, dont on ferma cependant la porte derrière lui, à cause de la foule. Pierre, qui était resté un peu en arrière, arriva devant cette porte fermée, et la portière refusa de lui ouvrir. Il ne serait pas allé plus loin, malgré les efforts de Jean, si Nicodème et Joseph d'Arimathie, qui arrivaient en ce moment, ne l'eussent fait entrer avec eux. Les deux Apôtres ayant rendu les manteaux qu'on leur avait prêtés, se placèrent au milieu de la foule qui encombrait le vestibule, en un lieu d'où l'on pouvait voir les juges. Caïphe était déjà assis en tête de l'estrade semi-circulaire. Autour de lui siégeaient environ soixante-dix membres du grand conseil. Des deux côtés se tenaient des fonctionnaires publics, des anciens, des scribes, et derrière eux de faux témoins. Des soldats étaient rangés depuis le pied de l'estrade jusqu'à la porte du vestibule, par où Jésus devait être introduit. Ce n'était pas celle en face du tribunal, mais celle à laquelle, en sortant du tribunal, on arrivait en tournant à gauche.

Caïphe était un homme d'apparence grave, son visage était enflammé et menaçant. Il portait un long manteau d'un rouge sombre, orné de fleurs et de franges d'or, attaché à la poitrine et aux épaules et couvert sur le devant de toutes sortes de plaques d'un métal reluisant. Sa coiffure ressemblait un peu par le haut à une mitre d'évêque; sur les côtés étaient des ouvertures par où pendaient quelques morceaux d'étoffe, d'un côté de la tête des glands tombaient sur l'épaule. Caïphe

était là depuis quelque temps avec ses adhérents du grand conseil, dont un grand nombre était resté réuni depuis que Judas était sorti avec les soldats et les archers. Son impatience et sa rage étaient telles, qu'il descendit de son siége en grand costume, courut dans le vestibule, et demanda avec colère si Jésus n'arrivait pas. Dans ce moment même le cortége approchait, et Caïphe retourna à sa place.

IX.

Jésus devant Caïphe.

Jésus, couvert de boue, fut conduit dans le vestibule au milieu des clameurs, des injures et de coups. Bientôt les cris cessèrent et l'on n'entendit plus qu'un sourd murmure de voix confuses. On l'amena devant les juges, et, comme il passait près de Pierre et de Jean, il les regarda, mais sans tourner la tête vers eux, afin de ne pas les trahir. A peine fut-il devant le conseil, que Caïphe s'écria : « Te voilà, ennemi de Dieu, blasphémateur, qui troubles pour nous cette sainte nuit. » La calebasse où se trouvaient les accusations d'Anne, fut alors détachée du sceptre dérisoire mis aux mains de Jésus. Lorsqu'elles eurent été lues, Caïphe se répandit en invectives contre le Sauveur ; les archers et les soldats qui se trouvaient près de là le frappèrent et le poussèrent avec des petits bâtons de fer aux bouts desquels étaient des pommes hérisées de pointes ; en lui disant : « Réponds donc ; ouvre la bouche ! Ne sais-tu pas parler ? » Caïphe, avec plus d'emportement encore qu'Anne n'en avait montré, adressait une foule de questions à Jésus, qui restait là calme, patient, les yeux baissés vers la terre. Les archers voulaient le forcer à parler : ils le poussaient, lui frappaient la nuque et les côtés ; ils lui donnaient des coups sur les mains et les piquaient avec des instruments pointus, et un méchant enfant lui appliqua fortement le pouce sur la bouche, en lui disant de mordre.

Bientôt commença l'audition des témoins. Tantôt la populace excitée poussait des clameurs tumultueuses, tantôt on écoutait parler les plus grands ennemis de Jésus parmi les pharisiens et les sadducéens convoqués à Jérusalem de tous les points du pays. On répétait toutes les accusations auxquelles il avait mille fois répondu : qu'il guérissait les maladies et chassait les démons par le démon, qu'il violait le sabbat, qu'il soulevait le peuple, qu'il appelait les pharisiens race de vipères et adultères, qu'il prédisait la destruction de Jérusalem, qu'il hantait les publicains, les pécheurs et les femmes de mauvaise vie, qu'il parcourait le pays à la tête d'un peuple nombreux, qu'il se faisait appeler roi, prophète et fils de Dieu, qu'il parlait toujours de son royaume, qu'il rejetait le divorce, qu'il avait crié malheur sur Jérusalem, qu'il se nommait le pain de vie, qu'il enseignait des choses inouïes, disant que quiconque ne mangerait pas sa chair et ne boirait pas son sang, ne pourrait être sauvé, etc. » C'était ainsi que ses paroles, ses instructions et ses paraboles étaient défigurées, entremêlées d'injures et présentées comme des crimes. Mais tous se contredisaient et s'embarrassaient dans leurs discours. L'un disait : « Il se donne comme un roi. » L'autre : « Non, il se laisse seulement appeler de ce nom et, quand on a voulu le proclamer tel, il s'est enfui. » Un troisième : « Il dit qu'il est le Fils de Dieu. » Un quatrième : Il ne se nomme le Fils que parce qu'il accomplit la volonté du Père. » Quelques-uns disaient qu'il les avait guéris, mais qu'ils étaient retombés malades, que ses guérisons n'étaient que de la sorcellerie. Il y avait beaucoup d'accusations et de témoignages sur ce chef de la sorcellerie. On débitait aussi toutes sortes de mensonges et de contradictions sur la guérison de l'homme près de la piscine de Béthesda. Les pharisiens de Sephoris, avec lesquels il avait disputé une fois sur le divorce, l'accusaient de fausse doctrine, et ce jeune homme de Nazareth qu'il n'avait pas voulu prendre parmi ses disciples, avait la bassesse de témoigner contre lui. Enfin,

on lui reprochait, entre beaucoup d'autres actes, d'avoir acquitté la femme adultère et accusé à cette occasion les pharisiens.

Toutefois on ne pouvait présenter aucune accusation solidement établie. Les témoins comparaissaient plutôt pour lui dire des injures en face que pour rapporter des faits. Ils ne faisaient que disputer violemment entre eux, et pendant ce temps Caïphe et quelques membres du conseil ne cessaient d'invectiver Jésus : « Quel roi es-tu ? montre ton pouvoir ! fais venir les légions d'Anges dont tu as parlé au jardin des Oliviers ! Où as-tu mis l'argent des veuves et des fous que tu as séduits ? Tu as dissipé des fortunes entières, que sont-elles devenues ? réponds, parle devant le juge ! es-tu muet ? tu aurais mieux fais de te taire devant la populace et les troupeaux de femmes que tu endoctrinais. Là tu parlais beaucoup trop. »

Tous ces discours étaient accompagnés de mauvais traitements de la part des employés subalternes du tribunal. Ce ne fut que par miracle qu'il put résister à tout cela. Quelques misérables disaient qu'il était bâtard ; mais d'autres disaient au contraire que c'était un mensonge, que sa mère avait été une vierge pieuse dans le temple et qu'ils l'avaient vue fiancer avec un homme craignant Dieu. On reprocha à Jésus et à ses disciples de ne point sacrifier dans le temple. En effet, je n'ai jamais vu que Jésus ou les Apôtres aient amené des victimes dans le temple, si ce n'est les agneaux de la Pâque. Toutefois Joseph et Anne pendant qu'ils vivaient, sacrifiaient souvent pour Jésus. Cette accusation cependant était sans valeur, car les Esséniens ne faisaient point sacrifier, et ils n'étaient passibles d'aucune peine pour cela. On reproduisait sans cesse le reproche de sorcellerie, et Caïphe assura plusieurs fois que la confusion qui régnait dans le dire des témoins était un effet de ses maléfices.

Quelques-uns dirent ensuite qu'il avait mangé la Pâque la veille, ce qui était contraire à la loi, et que l'année précé-

dente il avait déjà apporté des changements dans la célébration de cette cérémonie. C'est ce qui occasionna de nouveaux cris, de nouvelles insultes. Mais les témoins s'étaient encore tellement contredits que Caïphe et les siens étaient honteux et irrités de ce qu'ils ne pouvaient rien avancer qui eût quelque consistance. Nicodème et Joseph d'Arimathie furent sommés de s'expliquer sur ce qu'il avait mangé la Pâque dans une salle appartenant à l'un d'eux, et ils prouvèrent, d'après d'anciens écrits, que de temps immémorial les Galiléens avaient la permission de manger la Pâque un jour plus tôt. Ils ajoutèrent que du reste l'agneau de Pâque avait été préparé conformément à la loi, puisque des gens du temple y avaient aidé. Ceci embarrassa beaucoup les témoins, mais Nicodème surtout irrita vivement les ennemis de Jésus lorsqu'il montra dans les archives le droit des Galiléens. Ce droit leur avait été accordé, entre autres motifs dont je ne me souviens plus, parce qu'autrefois il y avait une telle affluence dans le temple, qu'on n'aurait pu avoir fini pour le jour du sabbat, s'il avait tout fallu faire dans la même journée. Quoique les Galiléens n'eussent pas fait constamment usage de ce droit, il fut pourtant parfaitement établi par les textes que cita Nicodème; et la fureur des pharisiens contre celui-ci s'accrut encore, lorsqu'il représenta combien le conseil devait se sentir offensé par les choquantes contradictions de tous ces témoins dans une affaire entreprise sous l'influence des préventions et des préjugés les plus opiniâtres, avec tant de précipitation, la nuit d'avant la plus solennelle des fêtes. Ils lancèrent des regards furieux contre Nicodème, et firent continuer leur audition des témoins avec un redoublement de précipitation et d'impudence. Après un grand nombre de dépositions infâmes, perverses, calomnieuses, il en vit enfin deux qui dirent : « Jésus a dit : Je renverserai le temple qui a été bâti par les hommes, et j'en rélèverai en trois jours un nouveau qui ne sera pas fait de main d'homme. » Mais ceux-ci encore n'étaient pas d'accord. L'un disait qu'il voulait

construire un nouveau temple; qu'il avait mangé une nouvelle Pâque dans un autre édifice, parce qu'il voulait abolir l'ancien temple. Mais l'autre disait que cet édifice était bâti de main d'homme, que, par conséquent, il n'avait pas pu vouloir parler de celui-là.

Caïphe était plein de colère, car les cruautés exercées envers Jésus, les contradictions des témoins et l'ineffable patience du Sauveur faisaient une vive impression sur beaucoup d'assistants. Quelquefois les témoins étaient presque hués. Le silence de Jésus rendait quelques consciences inquiètes, et dix soldats se sentirent tellement touchés qu'ils se retirèrent sous prétexte de maladie. Comme ils passaient près de Pierre et de Jean, ils leur dirent : « Ce silence de Jésus le Galiléen au milieu de tant de mauvais traitements déchire le cœur. C'est comme si la terre devait s'entr'ouvrir sous nos pas; mais dites-nous, où devons-nous aller? » Les deux Apôtres, peut-être parce qu'ils ne se fiaient pas à eux et qu'ils craignaient soit d'être dénoncées par eux comme disciples de Jésus, soit d'être reconnus pour tels par quelqu'un de l'assistance, leur répondirent avec un regard mélancolique en termes généraux : « Si la vérité vous appelle, laissez-vous conduire par elle : le reste se fera tout seul. »

Alors ces hommes quittèrent la salle et sortirent de la ville. Ils en rencontrèrent d'autres qui les conduisirent de l'autre côté de la montagne de Sion dans les cavernes au midi de Jérusalem; ils y trouvèrent plusieurs Apôtres cachés qui d'abord eurent peur d'eux, mais auxquels ils annoncèrent ce qui arrivait à Jésus et que le danger les menaçait aussi. Là-dessus ils se dispersèrent dans d'autres endroits.

Caïphe poussé à bout par les discours contradictoires des deux derniers témoins, se leva tout en fureur de son siége, descendit deux marches et dit à Jésus : « Ne réponds-tu rien à ce témoignage? » Il était très-irrité de ce que Jésus ne le regardait pas. Alors les archers le saisissant par les cheveux, lui rejetèrent la tête en arrière et lui portèrent des coups de

poing sous le menton, mais ses yeux ne se relevèrent pas. Caïphe alors éleva vivement ses mains et dit avec une voix courroucée; « Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Messie, le Fils de Dieu? » Il se fit un grand silence, et Jésus, fortifié par son Père céleste, avec une voix pleine d'une majesté inexprimable, qui ébranlait tous les cœurs, avec la voix du Verbe éternel, répondit: « Je le suis, tu l'as dit! et je vous dis que bientôt vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté divine et venant sur les nuées du ciel! » Pendant que Jésus disait ces paroles, je le vis resplendissant; le ciel était ouvert au-dessus de lui, et je vis d'une intuition que je ne saurais exprimer, Dieu le Père tout-puissant; je vis aussi les Anges et la prière des justes qui montait jusqu'à son trône comme s'ils priaient pour Jésus. Je vis comme si la divinité de Jésus parlait à la fois au nom du Père et du Fils, et disait: « Si je pouvais être assujetti à » la souffrance, je souffrirais; mais, parce que je suis plein » de miséricorde, j'ai revêtu la chair humaine dans le Fils, » afin que le Fils de l'homme souffrît, car je suis juste, et » voyez : Il porte les péchés de tous ceux-là, les péchés du » monde entier. » Au-dessous de Caïphe, au contraire, je vis l'enfer comme une sphère d'un feu sombre pleine d'horribles figures; il se tenait au-dessus et ne semblait en être séparé que par une mince gaze. Je vis que toute la rage des démons était entrée en lui. Toute la maison me parut comme un enfer sortant de terre. Lorsque le Seigneur déclara solennellement qu'il était le Christ, Fils de Dieu, l'enfer sembla tressaillir devant lui, puis tout à coup vomir toutes ses fureurs dans cette maison. Tout ce que je vois m'est montré avec des formes et des figures, ce langage étant pour moi plus exact, plus bref et plus frappant que tout autre, parce que les hommes aussi sont des formes qui tombent sous les sens et ne sont pas purement des mots et des abstractions. Je vis donc l'angoisse et la fureur des enfers se manifester sous mille formes horribles qui semblaient surgir en divers

endroits. Je me souviens, entre autres choses, d'une troupe de petites figures noires semblables à des chiens qui courraient sur leurs pieds de derrière, et armées de longues griffes : je ne saurais plus dire quelle espèce de mal me fut montrée sous cette forme. Je le savais alors, à présent je ne me souviens plus que de la forme. Je vis beaucoup de spectres effroyables entrer dans les assistants : quelquefois ils s'asseyaient sur leur tête ou sur leurs épaules. L'assemblée en était pleine et la rage des méchants allait toujours en croissant. Je vis aussi dans ce moment d'horribles figures sortir des tombeaux de l'autre côté de Sion. Je crois que c'étaient de mauvais esprits. Je vis beaucoup d'autres apparitions dans le voisinage du temple, et parmi celles-ci beaucoup de figures qui semblaient traîner des chaînes comme des captifs. Je ne sais pas si ces dernières étaient aussi des démons ou des âmes condamnées à errer dans des lieux terrestres, et qui se rendaient peut-être alors aux limbes que le Sauveur leur ouvrait par sa condamnation à mort. On ne peut pas exprimer complètement de semblables choses : on ne voudrait pas scandaliser les ignorants; mais on les sent quand on les voit, et les cheveux se dressent sur la tête. Il y avait quelque chose d'horrible dans ce moment-là. Je crois que Jean vit quelque chose de ce spectacle, car je l'entendis en parler plus tard. Du moins tous ceux qui n'étaient pas entièrement réprouvés ressentirent avec une terreur profonde tout ce qu'il y eut d'horrible en cet instant, et les méchants l'éprouvèrent par un redoublement de haine et de fureur.

Caïphe, inspiré par l'enfer, prit le bord de son manteau, le fendit avec son couteau et le déchira avec bruit, criant à haute voix : « Il a blasphémé ! qu'est-il encore besoin de témoins ? vous avez entendu le blasphème, quelle est votre sentence ? » — Alors tous les assistants se levèrent et s'écrièrent d'une voix terrible : « Il est digne de mort ! il est digne de mort ! »

Pendant ces cris les fureurs de l'enfer étaient à leur comble

dans cette maison. Les ennemis de Jésus étaient comme enivrés par satan, et il en était de même de leurs flatteurs et de leurs agents. C'était comme si les ténèbres eussent célébré leur triomphe sur la lumière. Tous les assistants chez lesquels il restait un étincelle de bien furent pénétrés d'une telle horreur que plusieurs se voilèrent la tête et se retirèrent. Les plus distingués parmi les témoins quittèrent avec une conscience troublée l'audience où ils n'étaient plus nécessaires. Les autres passèrent autour du feu dans le vestibule, où on leur donna de l'argent et où ils mangèrent et burent. Le grand-prêtre dit aux archers : « Je vous livre ce roi, rendez au blasphémateur les honneurs qu'il mérite. » Puis il se retira avec les membres du conseil dans la salle ronde située derrière le tribunal, et où on ne pouvait pas être vu du vestibule.

Jean, dans sa profonde affliction, pensa à la pauvre mère de Jésus. Il craignait que la terrible nouvelle ne lui arrivât d'une manière plus douloureuse, peut-être par la bouche d'un ennemi ; il regarda encore le Seigneur, disant en lui-même : « Maître, vous savez pourquoi je m'en vais, » et se rendit en hâte près de la sainte Vierge comme s'il y eut été envoyé par Jésus même. Pierre, accablé d'inquiétude et de douleur, et ressentant plus vivement à cause de sa fatigue la fraîcheur pénétrante du matin, dissimula son désespoir du mieux qu'il pût et s'approcha timidement du foyer où se chauffait beaucoup de canaille. Il ne savait que faire, mais il ne pouvait pas s'éloigner de son maître.

X.

Nouveaux outrages chez Caïphe.

Lorsque Caïphe quitta la salle du tribunal avec les membres du conseil, en livrant Jésus aux archers, une foule de misérables se précipita sur Notre-Seigneur, comme un essaim de guêpes irritées. Jusqu'alors deux des archers l'avaient

tenu attaché à des cordes. Les deux autres s'étaient éloignés avant le jugement, pour être relevés par d'autres gens de leur condition. Déjà pendant l'audition des témoins les archers et quelques autres avaient arraché des boucles entières de la chevelure et de la barbe de Jésus. Quelques personnes bien intentionnées relevèrent furtivement ces boucles et s'en allèrent en secret; mais plus tard elles ne les ont plus retrouvées. Toute cette canaille l'avait aussi déjà couvert de crachats, frappé à coups de poing, poussé avec des bâtons pointus et piqué avec des aiguilles. Maintenant ils se livrèrent sans contrainte à leur rage insensée. Ils lui plaçaient, l'une après l'autre, sur la tête, des couronnes de paille et d'écorce d'arbre qu'ils lui arrachaient ensuite en l'injuriant. Ils disaient : « Voici le fils de David avec la couronne de son père, » — « Voici plus que Salomon. » — « C'est le roi qui fait un repas de noces pour son fils. » C'est ainsi qu'ils se raillaient des vérités éternelles, présentées par lui en paraboles aux hommes qu'il venait sauver; et ils ne cessaient, en disant ces choses, de le frapper avec leurs poings et leurs bâtons, de le pousser çà et là et de lui cracher à la figure. Enfin, ils lui mirent de nouveau une couronne de paille de froment qu'ils passèrent par-dessus un bonnet élevé, semblable à une mitre, dont ils couvrirent sa tête, après lui avoir ôté sa robe tricotée. Jésus n'avait plus alors que sa ceinture et le scapulaire, qui lui couvrait la poitrine et les épaules, mais ils lui arrachèrent encore ce scapulaire qui ne lui fut plus rendu depuis. Ensuite, ils jetèrent sur ses épaules un vieux manteau en lambeaux dont le devant lui venait à peine aux genoux. Ils lui mirent autour du cou une longue chaîne de fer, qui lui descendait comme une étole des épaules sur la poitrine et pendait jusqu'aux genoux. Elle était terminée par deux lourds anneaux avec des pointes qui lui ensanglantaient les genoux quand il marchait et quand il tombait. Ils lui lièrent de nouveau les mains sur la poitrine, y placèrent un roseau, et couvrirent son divin visage de leurs

crachats. Ils avaient versé toute espèce d'immondices sur sa chevelure; ils en avaient souillé sa poitrine et la partie supérieure de son manteau de dérision. Ils lui bandèrent les yeux avec un dégoûtant lambeau d'étoffe, et ils le frappèrent, en lui disant : « Grand prophète, dis-nous qui t'a frappé ? » Pour lui il ne parlait pas, priait intérieurement pour eux, et soupirait. L'ayant mis en cet état, ils le traînèrent avec la chaîne dans la salle où le conseil s'était retiré. « En avant le roi de paille, s'écrièrent-ils, en lui donnant des coups de pied et le frappant de leurs bâtons noueux, il doit se montrer au conseil avec les marques de respect qu'il a reçues de nous. » Quand ils entrèrent, ce fut un redoublement d'ignobles railleries et d'allusions sacriléges aux choses les plus saintes. Ainsi, quand ils crachaient sur lui et lui jetaient de la boue : « Voilà ton onction de roi, ton onction de prophète, » disaient-ils ; ils tournaient aussi en dérision l'onction de Marie-Madeleine et le baptême. Ils disaient encore : « Comment peux-tu te montrer en pareil état devant le grand conseil ? Tu veux toujours purifier les autres et tu n'es pas pur toi-même : mais nous allons te nettoyer. » Alors ils prirent un vase plein d'eau sale et infecte dans laquelle se trouvait un vilain torchon. Au milieu de leurs cris, de leurs coups et de leurs injures entremêlées de compliments railleurs et de génuflexions, tandis que l'un lui montrait sa langue, que l'autre se tenait devant lui dans une posture indécente, ils lui passèrent ce torchon sur la figure et sur les épaules, ayant l'air de l'essuyer, mais au fond le salissant plus ignominieusement encore qu'auparavant. Ensuite ils lui versèrent tout le vase sur le visage en disant : « Voici ton onction précieuse ; ton eau de nard du prix de trois cents deniers : c'est ton baptême de la piscine de Béthesda. »

Cette dernière moquerie indiquait, sans qu'ils en eussent l'intention, la ressemblance de Jésus avec l'agneau pascal ; car les victimes d'aujourd'hui étaient d'abord lavées dans l'étang voisin de la porte des brebis ; puis on les menait à la

piscine de Béthesda vers le sud-est du temple, où elles recevaient une aspersion cérémonielle avant d'être sacrifiées dans le temple. Pour eux ils faisaient allusion au malade de trente-huit ans guéri par Jésus près de la piscine de Béthesda, car je vis cet homme lavé ou baptisé en ce lieu; je dis lavé ou baptisé, parce que cette circonstance n'est pas bien présente à mon esprit. Après cela ils traînèrent Jésus, tout en continuant de l'accabler de coups et d'injures, autour de la salle devant les membres du conseil qui, de leur côté, lui prodiguaient des sarcasmes et des insultes. Je vis la salle remplie de figures diaboliques, c'était une confusion effroyable, exécrable. Mais, autour du Sauveur, je vis de temps en temps une lueur; il rayonnait depuis qu'il avait dit qu'il était le Fils de Dieu. Un grand nombre des assistants semblaient intérieurement s'en douter plus ou moins; ils semblaient tourmentés par la conviction que toutes les ignominies, toutes les insultes ne pouvaient lui faire perdre son inexprimable dignité. Ses aveugles ennemis avaient l'air de ne s'en apercevoir que par une effervescence redoublée de leur rage. Quant à moi, sa gloire m'apparaissait resplendissante à tel point, que je ne pus m'empêcher de penser qu'ils lui enveloppèrent la figure uniquement parce que depuis le mot du Seigneur: « Je le suis! » le grand-prêtre ne pouvait plus supporter son regard.

XI.

Reniement de Pierre.

Lorsque Jésus eut dit: « Je le suis; » lorsque Caïphe déchira ses habits et que le cri: « Il est digne de mort, » se fit entendre au milieu du plus horrible tumulte, lorsque le ciel des justes s'était ouvert au-dessus de Jésus, que l'enfer eût déchaîné ses fureurs, et que les tombeaux eussent rendu leur proie; lorsque tout fut rempli d'angoisses et de terreurs, Pierre et Jean qui avaient cruellement souffert de l'affreux

spectacle qu'il leur avait fallu contempler dans le silence et l'inaction, sans même proférer une plainte, n'eurent pas la force de rester là plus longtemps. Jean alla rejoindre la mère de Jésus qui se trouvait avec les saintes femmes dans la demeure de Marthe, non loin de la porte *de l'Angle* où Lazare avait à Jérusalem un édifice considérable. Pierre aimait trop Jésus pour le quitter. Il pouvait à peine se contenir, et pleurait amèrement, s'efforçant de cacher ses larmes; ne voulant pas rester dans la salle du tribunal où il se serait trahi, et ne pouvant diriger ses pas ailleurs sans exciter l'attention, il vint dans le vestibule auprès du feu, où des soldats et des gens du peuple se pressaient, tenant d'horribles et dégoûtants propos sur Jésus, et racontant les scènes auxquelles ils venaient de prendre part. Pierre gardait le silence, mais ce silence même et son air de tristesse le rendaient suspect. La portière s'approcha du feu; comme tout le monde parlait de Jésus et de ses disciples, elle regarda Pierre d'un air effronté et lui dit: « Tu es aussi un des disciples du Galiléen. » Pierre troublé, inquiet, craignant d'être maltraité par ces gens grossiers, répondit: « Femme, je ne le connais pas, je ne sais pas ce que tu veux dire. » Alors il se leva et, cherchant à se délivrer de cette compagnie, il sortit du vestibule : c'était le moment où le coq chantait devant la ville. Je ne me souviens pas de l'avoir entendu, mais j'en eus le sentiment. Comme il sortait, une autre servante le regarda, et dit à ceux qui étaient près d'elle : « celui-ci était aussi avec Jésus de Nazareth, » et les assistants dirent aussi : N'étais-tu pas un de ses disciples? » Pierre effrayé fit des protestations et s'écria : « En vérité, je n'étais pas son disciple; je ne connais pas cet homme. »

Il traversa la première cour et vint dans la cour extérieure au-dessus du mur de laquelle il vit des personnes de sa connaissance auxquelles il voulait donner un avertissement. Il pleurait, et son anxiété et sa tristesse au sujet de Jésus étaient si grandes qu'il pensait à peine à ce qu'il venait de

dire. Il y avait dans la cour extérieure beaucoup de gens ; on ne laissait entrer personne, mais on permit à Pierre de sortir. Quelques-uns grimpaient sur les murs pour entendre quelque chose ; il s'y trouvait même des amis et des disciples de Jésus que l'inquiétude avait chassés hors des cavernes du mont Hinnom, ils vinrent vers Pierre et lui firent des questions, mais il était si troublé, qu'il leur conseilla en peu de mots de se retirer, parce qu'il y avait du danger pour eux. Il s'éloigna d'eux aussitôt, erra tristement de côté et d'autre, et ils sortirent de la ville pour regagner leurs retraites. Ils étaient environ seize, parmi lesquels Barthélemi, Nathanaël, Saturnin, Judas Barsabas, Siméon qui devint évêque de Jérusalem, Zachée et Manahem, le jeune homme prophétique, l'aveugle-né guéri par Jésus (1).

Pierre ne pouvait trouver de repos et son amour pour Jésus le poussa de nouveau dans la cour intérieure qui entourait la maison. On l'y laissa rentrer parce que Joseph d'Arimathie et Nicodème l'y avaient introduit au commencement. Il ne revint pas toutefois dans le vestibule, mais il tourna à droite et s'en vint à l'entrée de la salle ronde placée derrière le tribunal et où la canaille promenait Jésus au milieu des huées. Pierre s'approcha timidement, et, quoiqu'il vit bien qu'on l'observait comme un homme suspect, son inquiétude le poussa au milieu de la foule qui se pressait à la porte pour regarder. On traînait alors Jésus avec sa couronne de paille sur la tête ; il jeta sur Pierre un regard triste et presque sévère, et Pierre fut pénétré de douleur. Mais, comme il n'avait pas surmonté sa frayeur, et qu'il entendait dire à quelques-uns des assistants : « Qu'est-ce que cet homme ! » Il revint dans la cour, et était tellement accablé de compassion et de frayeur qu'il se traînait à pas lents et tardifs ; puis, comme on l'observait encore dans le vestibule,

(1) Anne-Catherine vit la guérison de Manahem, dont il est ici question, dans ses méditations du Vendredi 11 Octobre 1822, c'est-à-dire à peu près vers le 20 du mois Tisré de la seconde année publique de Notre-Seigneur, dans une petite ville située à une lieue et demie au sud-est de Siloh, où le Seigneur célébrait le sabbat.

il s'approcha du feu et resta assis là quelque temps. Mais quelques personnes qui avaient remarqué son trouble se mirent à lui parler de Jésus en termes injurieux. L'une d'elles lui dit : « Vraiment, tu es aussi de ses partisans; tu es Galiléen, ton accent te fait reconnaître. » Comme Pierre voulait se retirer, un frère de Malchus vint à lui et dit : « N'est-ce pas toi que j'ai vu avec eux dans le jardin des Oliviers, et qui as blessé mon frère à l'oreille? »

Pierre alors dans son anxiété perdit presque l'usage de sa raison; il se mit à faire avec sa violence accoutumée des serments et à jurer qu'il ne connaissait pas cet homme; puis il courut hors du vestibule dans la cour qui entourait la maison. Alors le coq chanta de nouveau, et Jésus qu'on conduisait de la salle ronde à la prison à travers cette cour, se tourna vers Pierre et lui adressa un regard plein de douleur et de compassion. Les paroles de Jésus : « Avant que le coq ne chante deux fois tu me renieras trois fois, » lui revinrent au cœur avec une force terrible. Il avait oublié la promesse faite à son maître de mourir plutôt que de le renier, et le menaçant avertissement qu'elle lui avait attiré; mais, lorsque Jésus le regarda, il sentit combien sa faute était énorme et son cœur en fut déchiré. Il avait renié son maître au moment où celui-ci était couvert d'outrages, livré à des juges iniques, patient et silencieux au milieu des tourments; pénétré de repentir et hors de lui-même il vint dans la cour extérieure, la tête voilée, et pleurant amèrement. Il ne craignait plus qu'on l'interpellât : maintenant il aurait dit à tout le monde qui il était et combien il était coupable.

Qui oserait dire qu'au milieu de tant de dangers, de trouble, d'angoisses, livré à une lutte si violente entre l'amour et la crainte, accablé de fatigues inouïes et d'une douleur capable de faire perdre la raison, avec la nature ardente et naïve de Pierre, il eût été plus fort que lui? Le Seigneur l'abandonna à sa propre force, et il fut faible comme le sont tous ceux qui oublient cette parole : « Veillez et priez pour ne pas tomber en tentation. »

XII.

Marie dans la maison de Caïphe.

La sainte Vierge était constamment en rapport spirituel avec Jésus ; elle savait tout ce qui lui arrivait et souffrait avec lui. Elle était comme lui en prière continuelle pour ses bourreaux. Mais son cœur maternel criait aussi vers Dieu pour qu'il ne laissât pas ce crime s'achever, pour qu'il voulût détourner ces douleurs de son très-saint Fils ; et elle avait un désir irrésistible de se rapprocher de Jésus. Lorsque Jean, après que le cri de mort eut retenti contre Jésus, fut venu la trouver dans la maison de Lazare située près de la porte *de l'Angle*, et lui eut raconté l'horrible spectacle auquel il avait assisté, et auquel son cœur déchiré avait intérieurement pris part, elle demanda, ainsi que Madeleine et quelques-unes des saintes femmes, à être menée près du lieu où Jésus souffrait. Jean, qui n'avait quitté son divin Maître que pour consoler celle qui était le plus près ds son cœur après lui, conduisit les saintes femmes, à travers les rues éclairées par la lune et où l'on voyait beaucoup de gens qui retournaient chez eux. Marie-Madeleine tordait les mains et pouvait à peine se soutenir. Elles marchaient voilées, mais leurs sanglots qu'on entendait, attirèrent sur elles l'attention de plusieurs groupes d'ennemis de Jésus, et elles eurent à entendre bien des paroles injurieuses contre le Sauveur. La mère de Jésus contemplait intérieurement le supplice de son Fils et conservait cela dans son cœur comme tout le reste ; elle souffrait en silence comme lui et plus d'une fois elle tomba évanouie. Comme elle était ainsi sans connaissance dans les bras des saintes femmes, sous une des portes de la ville intérieure, quelques gens bien intentionnés, qui revenaient de chez Caïphe en se lamentant, la reconnurent, et s'arrêtant un instant avec une compassion sincère, la saluèrent de ces paroles : « O malheureuse mère ! ô déplorable mère !

mère riche en douleurs du Saint d'Israël ! » Marie revint à elle et les remercia cordialement; puis elle continua son triste chemin.

Comme elles approchaient de la maison de Caïphe, elles passèrent du côté opposé à l'entrée où elle n'est entourée que d'un seul mur, tandis que du côté de l'entrée on passe par deux cours. Elles rencontrèrent là une douleur nouvelle, car il leur fallut traverser un endroit où l'on travaillait à la lueur des torches à la croix du Christ sous une tente. Les ennemis de Jésus avaient ordonné de préparer une croix pour lui dès qu'on se serait emparé de sa personne, afin d'exécuter le jugement aussitôt qu'il aurait été rendu par Pilate : car ils voulaient mener le Sauveur devant celui-ci de très-bonne heure et ne s'attendaient pas à ce que cela durât si longtemps. Les Romains avaient déjà préparé les croix des deux larrons. Les ouvriers maudissaient Jésus pour qui il leur fallait travailler la nuit, et leurs paroles allèrent percer le cœur de sa mère déjà percé de mille douleurs; elle pria toutefois pour ces aveugles qui préparaient avec des malédictions l'instrument de leur rédemption et du supplice de son Fils.

Arrivée dans la cour extérieure après avoir fait le tour de la maison, Marie accompagnée des saintes femmes et de Jean, traversa cette cour et s'arrêta à l'entrée de la cour suivante; elle désirait vivement qu'elle lui fût ouverte, car elle sentait que cette porte seule la séparait de son Fils qui, au second chant du coq, avait été conduit dans le cachot placé sous la maison. La porte s'ouvrit, et à la tête de plusieurs personnes Pierre se précipita au dehors les mains étendues en avant, la tête voilée, et pleurant amèrement. Il reconnut Jean et la sainte Vierge à la lueur des torches et de la lune : ce fut comme si sa conscience, réveillée par le regard du Fils, se présentait maintenant à lui dans la personne de la mère. Marie lui dit : « Simon, que devient Jésus, mon fils? » et ces paroles retentirent jusqu'au fond de son âme. Il ne put supporter son regard et se détourna en tordant ses mains,

mais Marie alla à lui et lui dit avec une profonde tristesse : « Simon, fils de Jean, tu ne me réponds pas ? » Alors Pierre s'écria en gémissant : « O Mère ! ne me parle pas : ton Fils souffre indiciblement ; ne me parle pas, ils l'ont condamné à mort, et je l'ai renié honteusement trois fois. » Jean s'approcha pour lui parler, mais Pierre, comme hors de lui-même, s'enfuit de la cour, et gagna cette caverne du mont des Oliviers où les mains de Jésus priant s'étaient imprimées dans la pierre. Je crois que c'est dans cette même caverne que vint pleurer notre père Adam lorsqu'il vint sur la terre chargée de la malédiction divine.

La sainte Vierge, le cœur déchiré de cette nouvelle douleur de son Fils, renié par le disciple même qui l'avait reconnu le premier comme Fils du Dieu vivant, tomba près de la porte sur la pierre où elle se tenait et les traces de sa main ou de son pied s'y imprimèrent. Cette pierre existe encore, mais je ne me rappelle plus où. Je me souviens de l'avoir vue quelque part. Or les portes des cours restaient ouvertes à cause de la foule qui se retirait après l'emprisonnement de Jésus, et quand la sainte Vierge fut revenue à elle, elle désira se rapprocher de son Fils bien-aimé ; alors Jean la conduisit ainsi que les saintes femmes devant le lieu où le Seigneur était renfermé. Elle était en esprit avec Jésus, et Jésus était avec elle, mais cette tendre Mère voulait aussi entendre de ses sens extérieurs les soupirs de son Fils : elle les entendit et aussi les injures de ceux qui l'entouraient. Les saintes femmes ne pouvaient s'arrêter longtemps là sans être remarquées : Madeleine montrait un désespoir trop extérieur et trop violent, et quoique la sainte Vierge, au plus fort de sa douleur, conservât une dignité et une décence merveilleuses, elle eut pourtant à entendre ces cruelles paroles : « N'est-ce pas là la mère du Galiléen ? son Fils sera certainement crucifié, mais pas avant la fête, à moins que ce ne soit le plus grand des scélérats. » Elle s'éloigna alors et, poussée par un sentiment intérieur, alla jusqu'au foyer

dans le vestibule où se trouvait encore un reste de populace. Les saintes femmes la suivaient dans un morne silence. A l'endroit où Jésus avait dit qu'il était le Fils de Dieu et où les fils de satan avaient crié : « Il est digne de mort », elle perdit encore connaissance, et Jean et les saintes femmes l'emportèrent, plus semblable à une morte qu'à une vivante. La populace ne dit rien; elle resta dans le silence et l'étonnement : c'était comme si un esprit pur eût traversé l'enfer.

On repassa à l'endroit où se préparait la croix. Les ouvriers ne pouvaient pas plus la terminer que les juges ne pouvaient s'accorder sur la sentence. Il leur fallait sans cesse apporter d'autre bois, parce que telle ou telle pièce n'allait pas ou se fendait, jusqu'à ce que les différentes espèces de bois fussent combinées de la manière que Dieu voulait. J'eus toutes sortes de visions à cet égard; je vis que les Anges les forçaient à recommencer jusqu'à ce que la chose fût faite selon ce qui était marqué : mais je n'ai pas un souvenir très-distinct de cette vision.

XIII.

Jésus dans la prison.

Jésus était renfermé au-dessous de la maison de Caïphe dans un petit cachot voûté dont une partie subsiste encore. Deux des quatre archers seulement restèrent près de lui, mais ils se firent bientôt remplacer par d'autres. On ne lui avait pas encore rendu ses habits; il était vêtu seulement du vieux manteau couvert de crachats qu'on lui avait mis par dérision; ses mains avaient été liées de nouveau.

Lorsque le Sauveur entra dans la prison, il pria son Père céleste de vouloir bien accepter tous les mauvais traitements qu'il avait eus à souffrir et qu'il allait souffrir encore, comme un sacrifice expiatoire pour ses bourreaux et pour tous les

hommes qui, livrés à des tourments du même genre, se rendraient coupables d'impatience et de colère. Au reste ses bourreaux ne lui laissèrent pas même ici un instant de repos. Ils l'attachèrent au milieu de la prison à un pilier et ne lui permirent pas de s'appuyer, de sorte qu'il avait peine à se tenir sur ses pieds fatigués, meurtris et gonflés. Ils ne cessèrent pas de l'insulter et de le tourmenter, et, quand les deux archers chargés de le garder étaient las, ils étaient remplacés par deux autres qui imaginaient de nouvelles cruautés.

Je ne puis raconter tout ce que ces méchants hommes firent souffrir au Saint des Saints : je suis trop malade, et j'étais presque mourante à cette vue. Ah! combien il est honteux pour nous, que notre mollesse ne puisse pas même dire ou entendre sans dégoût et sans répugnance le récit des innombrables outrages que le Rédempteur a soufferts patiemment pour notre salut. Nous sommes saisis d'une horreur comparable à celle du meurtrier forcé de poser la main sur les blessures de sa victime. Jésus souffrit tout sans ouvrir la bouche : et c'étaient les hommes, les pécheurs qui exerçaient leur rage sur leur frère, leur Rédempteur, leur Dieu. Je suis aussi une pauvre pécheresse, et c'est à cause de moi aussi que tout cela s'est fait. Au jour du jugement, où tout sera manifesté, nous verrons tous quelle part nous avons prise au supplice du Fils de Dieu par les péchés que nous ne cessons de commettre et qui sont une sorte de consentement et de participation aux mauvais traitements que ces misérables firent éprouver à Jésus. Ah! si nous y réfléchissions, nous répèterions bien plus sérieusement ces paroles qui se trouvent dans bien des livres de prières : « Seigneur, faites-moi mourir plutôt que de permettre que je vous offense encore par le péché! »

Jésus dans sa prison priait incessamment pour ses bourreaux; et comme à la fin, accablés de fatigue, ils lui laissèrent un instant de repos, je le vis appuyé au pilier

et tout entouré de lumière. Le jour commençait à poindre, le jour de sa passion, le jour de notre Rédemption, et un rayon arrivait en tremblant par le soupirail du cachot, jusque sur notre saint Agneau pascal tout meurtri, qui a pris sur lui tous nos péchés. Jésus leva ses mains enchaînées vers la lumière naissante, et pria son Père à haute voix, le remerciant de la manière la plus touchante pour le don de ce jour que les patriarches avaient tant désiré, après lequel lui-même avait soupiré avec tant d'ardeur, depuis son arrivée sur la terre, qu'il avait dit à ses disciples : « Je dois être baptisé d'un autre baptême et je suis dans l'impatience jusqu'à ce qu'il s'accomplisse. » Il est impossible de dire combien était touchante la manière dont le Seigneur rendait grâces pour ce jour, qui devait être le terme de sa vie terrestre, achever notre salut, ouvrir les cieux, vaincre l'enfer, faire jaillir sur les hommes les sources de toute bénédiction, accomplir enfin la volonté de son Père céleste. J'ai prié avec lui, mais je ne puis rendre sa prière, tant j'étais accablée et malade; lorsqu'il remerciait pour cette terrible douleur qu'il souffrait aussi pour moi, je ne pouvais que dire sans cesse : « Elles m'appartiennent, elles sont le prix de mes péchés. » Il saluait le jour avec une action de grâce si touchante que j'étais comme anéantie d'amour et de pitié, et que je répétais chacune de ses paroles comme un enfant. C'était un spectacle déchirant de le voir, entouré de lumière, accueillir ainsi, après tout le tumulte et toutes les cruautés de la nuit, le premier rayon du grand jour de son sacrifice. On eût dit que ce rayon venait à lui, comme le juge vient auprès du condamné pour se réconcilier avec lui avant l'exécution. Les archers qui semblaient s'être assoupis un instant se réveillèrent, et le regardèrent avec surprise, mais ils ne le troublèrent pas. Ils avaient l'air étonnés et effrayés. Jésus resta un peu plus d'une heure dans cette prison.

XIV.

Judas près de la maison de Caïphe.

Pendant que Jésus était dans le cachot, Judas qui, tourmenté par satan, avait erré jusque-là comme un désespéré dans la vallée de Hinnom, se rapprocha du tribunal de Caïphe. Il se glissa près de cet édifice, ayant encore pendues à sa ceinture les trente pièces d'argent, prix de sa trahison. Tout était déjà rentré dans le silence, et il demanda aux gardes de la maison, sans se faire connaître d'eux, ce qui adviendrait du Galiléen. » Il a été condamné à mort, dirent-ils, et il sera crucifié. » Il entendit d'autres personnes parler entre elles des cruautés exercées sur Jésus, de sa patience, du jugement solennel qui devait avoir lieu au point du jour devant le grand conseil. Pendant que le traître recueillait çà et là ces nouvelles, craignant d'être reconnu, le jour parut et l'on commença à faire divers préparatifs dans le tribunal. Judas se retira alors derrière le bâtiment pour n'être pas vu : car il fuyait les hommes comme Caïn, et le désespoir s'emparait de plus en plus de son âme. Mais quel spectacle s'offrit ici à sa vue? — L'endroit où il s'était réfugié était celui où l'on avait travaillé à la croix : les différentes pièces dont elle devait se composer, étaient rangées en ordre, et les ouvriers dormaient à côté. Le ciel blanchissait au-dessus de la montagne des Oliviers; c'était comme s'il frémissait de contempler l'instrument de notre rédemption. Judas tressaillit et s'enfuit : il avait vu l'instrument du supplice auquel il avait vendu le Seigneur. Il se cacha dans les environs, attendant la conclusion du jugement du matin.

XV.

Jugement du matin.

Au point du jour, Caïphe, Anne, les anciens et les scribes se rassemblèrent de nouveau dans la grande salle du tribunal

pour rendre un jugement tout à fait régulier : car il n'était pas conforme à la loi qu'on jugeât la nuit, il pouvait y avoir seulement une instruction préparatoire, à cause de l'urgence. La plupart des membres avaient passé le reste de la nuit dans la maison de Caïphe où on leur avait préparé des lits de repos. Plusieurs, comme Nicodème et Joseph d'Arimathie, vinrent au point du jour. L'assemblée était nombreuse et il y avait dans toutes ses allures beaucoup de précipitation. Comme on voulait condamner Jésus à mort, Nicodème, Joseph et quelques autres tinrent tête à ses ennemis, et demandèrent qu'on différât le jugement jusqu'après la fête, de peur qu'il ne survînt des troubles à cette occasion; ils ajoutèrent qu'on ne pouvait point asseoir un jugement sur les griefs portés devant le tribunal, puisque tous les témoins s'étaient contredits. Les princes des prêtres et leurs adhérents s'irritèrent et firent entendre clairement à ceux qui les contrariaient, qu'étant soupçonnés eux-mêmes d'être favorables à la doctrine du Galiléen, ce jugement ne leur déplaisait tant que parce qu'il les atteignait aussi. Ils allèrent jusqu'à vouloir exclure du conseil tous ceux qui étaient favorables à Jésus; ceux-ci de leur côté protestèrent qu'ils ne prenaient aucune part à tout ce qui pourrait être décidé, quittèrent la salle et se retirèrent dans le temple. Depuis ce temps ils ne rentrèrent jamais dans le conseil. Caïphe ordonna d'amener Jésus devant ses juges et de se préparer à le conduire vers Pilate immédiatement après le jugement. Les archers se précipitèrent en tumulte dans la prison, délièrent les mains de Jésus, l'assaillirent d'injures, lui arrachèrent le vieux manteau dont ils l'avaient revêtu, le forcèrent à coups de poing à remettre sa longue robe encore toute couverte des ordures qu'ils y avaient jetées, lui rattachèrent des cordes au milieu du corps et le conduisirent hors de la prison. Tout cela se fit précipitamment et avec une brutalité qui faisait frémir. Jésus fut conduit à travers les soldats déjà rassemblés devant la maison et quand il parut à leurs yeux, semblable à une

victime qu'on mène au sacrifice, horriblement défiguré par les mauvais traitements, vêtu seulement de sa robe toute souillée, le dégoût leur inspira de nouvelles cruautés; car la pitié ne trouvait point de place dans ces Juifs au cœur dur.

Caïphe plein de rage contre Jésus, qui se présentait devant lui dans un état si déplorable, lui dit : « Si tu es l'oint du Seigneur, le Messie, dis-le nous. » Jésus leva la tête et dit avec une sainte patience et une gravité solennelle : « Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, ni ne me laisserez aller : mais désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la puissance de Dieu. » Là-dessus ils se regardèrent entre eux et dirent à Jésus avec un rire dédaigneux : « Tu es donc le Fils de Dieu. » Et Jésus répondit avec la voix de la vérité éternelle. « Vous le dites, je le suis. » A cette parole, ils crièrent tous : « Qu'avons-nous besoin de preuves? Nous l'avons entendu maintenant de sa propre bouche ! »

En même temps ils prodiguaient les termes de mépris à Jésus, à ce misérable, ce vagabond, ce mendiant de basse extraction qui voulait être leur Messie et s'asseoir à la droite de Dieu. Ils ordonnèrent aux archers de le lier de nouveau, et lui firent mettre une chaîne autour du cou, ainsi qu'on le faisait aux condamnés à mort, afin de le conduire à Pilate. Ils avaient déjà envoyé un messager à celui-ci pour le prier de se tenir prêt à juger un criminel, parce qu'ils devaient se hâter à cause de la fête. Ils parlaient entre eux avec dépit de ce qu'il leur fallait aller vers le gouverneur romain afin d'assurer sa condamnation : car, dans des matières qui ne concernait pas leurs lois religieuses et celles du temple, ils ne pouvaient faire exécuter une sentence de mort sans son concours. Or, pour donner à leur jugement une plus grande apparence de fondement, ils voulaient le faire passer aussi pour un ennemi de l'empereur, et c'est sous ce point de vue que l'affaire était principalement du ressort de Pilate. Les soldats étaient déjà rangés devant la maison ; il y avait

aussi beaucoup d'ennemis de Jésus et de la populace. Les princes des prêtres et une partie du conseil allaient en avant, puis venait le Sauveur mené par les archers et entouré de soldats ; la populace fermait la marche. C'est dans cet ordre qu'ils descendirent de Sion dans la partie inférieure de la ville, se dirigeant vers le palais de Pilate. Une partie des prêtres qui avaient assisté au conseil se rendit au temple, où ils avaient à s'occuper des cérémonies du jour.

XVI.

Désespoir de Judas.

Pendant qu'on conduisait Jésus à Pilate, le traître Judas, qui ne s'était pas éloigné à une grande distance, entendait ce qui se disait dans la foule, et son oreille était frappée de paroles semblables à celles-ci : « On le conduit à Pilate, le grand conseil a condamné le Galiléen à mort, il doit être crucifié, on ne le laissera pas en vie, on l'a déjà terriblement maltraité, il est patient à faire peur, il ne répond rien, il a dit seulement qu'il était le Messie et qu'il siégerait à la droite de Dieu ; c'est pourquoi on le crucifira ; s'il n'avait pas dit cela, on n'aurait pas pu le condamner à mort. Le coquin qui l'a vendu était son disciple et avait, peu de temps avant, mangé l'agneau pascal avec lui : je ne voudrais pas avoir pris part à cette action ; que le Galiléen soit ce qu'il voudra, au moins n'a-t-il pas livré son ami à la mort pour de l'argent ; vraiment ce misérable mériterait aussi la potence ! » Alors l'angoisse, le répentir trop tardif et le désespoir luttaient dans l'âme de Judas. Satan le poussa à s'enfuir en courant. Le faisceau des trente pièces d'argent, suspendu à sa ceinture, était pour lui comme un éperon de l'enfer ; il le prit dans sa main pour l'empêcher de le frapper dans sa course. Il courait en toute hâte, non après le cortége pour se jeter aux pieds de Jésus et demander son pardon au

Rédempteur miséricordieux, non pour mourir avec lui, non pour confesser plein de repentir sa faute devant Dieu, mais pour rejeter loin de lui en face des hommes son crime et le prix de sa trahison. Il courut comme un insensé jusque dans le temple où plusieurs membres du conseil s'étaient rendus après le jugement de Jésus. Ils se regardèrent avec étonnement; puis avec un sourire de mépris, ils fixèrent leurs regards hautains sur Judas qui, tout hors de lui, arracha de sa ceinture les trente pièces d'argent et, les leur présentant de la main droite, dit avec un violent désespoir : « Reprenez votre argent, avec lequel vous m'avez entraîné à vous livrer le juste; reprenez votre argent, délivrez Jésus, je romps notre pacte; j'ai péché grièvement, car j'ai livré le sang innocent. » Les prêtres alors lui témoignèrent tout leur mépris; ils retirèrent leurs mains de l'argent qu'il leur tendait, comme pour ne pas se souiller en touchant la récompense du traître, et lui dirent : « Que nous importe que tu aies péché? si tu crois avoir vendu le sang innocent, c'est ton affaire; nous savons ce que nous avons acheté et nous l'avons trouvé digne de mort. Tu as ton argent, nous ne voulons plus en entendre parler, etc. » Ils lui tinrent ces discours, du ton dont on parle quand on veut se débarrasser d'un importun, et s'éloignèrent de lui. A ces paroles, Judas fut saisi d'une telle rage et d'un tel désespoir qu'il était comme hors de lui; ses cheveux se dressaient sur sa tête; il déchira à deux mains la ceinture où étaient les pièces d'argent, les jeta dans le temple et s'enfuit hors de la ville.

Je le vis de nouveau courir comme un insensé dans la vallée d'Hinnom; satan sous une forme horrible était à ses côtés, et lui soufflait à l'oreille, pour le porter au désespoir, toutes les malédictions des prophètes sur cette vallée où les Juifs autrefois avaient sacrifié leurs enfants aux idoles. Il semblait que toutes ces paroles le montrassent au doigt, comme, par exemple : « Ils sortiront, et verront le cadavre de ceux qui ont péché envers moi, dont le ver ne mourra

point, dont le feu ne s'éteindra pas. » Puis il répétait à ses oreilles : « Caïn, où est Abel, ton frère? Qu'as-tu fait? son sang crie vers moi; tu es maintenant maudit sur la terre, errant et fugitif. » Lorsqu'il vint au torrent de Cédron et vit le mont des Oliviers, il frissonna, détourna les yeux et entendit de nouveau ces paroles : « Mon ami, qu'es-tu venu faire? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser! » Il fut pénétré d'horreur jusqu'au fond de l'âme, sa raison commença à s'égarer et l'ennemi lui souffla à l'oreille : « C'est ici que David a passé le Cédron fuyant devant Absalon; Absalon mourut pendu à un arbre; David a parlé de toi lorsqu'il a dit : Ils m'ont rendu le mal pour le bien, la haine pour l'amour. Que satan soit toujours à sa droite; lorsqu'on le jugera, qu'il soit condamné; que ses jours soient abrégés, et qu'un autre reçoive son épiscopat. Le Seigneur se souviendra de l'iniquité de ses pères et le péché de sa mère ne sera pas effacé, parce qu'il a poursuivi le pauvre sans miséricorde, qu'il a livré à la mort l'affligé. Il a aimé la malédiction, elle viendra sur lui; il s'est revêtu de la malédiction comme d'un vêtement; elle a pénétré comme l'eau dans ses entrailles, comme l'huile dans ses os; elle est autour de lui comme un vêtement, comme une ceinture dont il est toujours ceint. » Judas livré à ces terribles pensées, arriva au pied de la montagne des Scandales, au sud-est de Jérusalem, en un lieu marécageux, plein de décombres et d'immondices où personne ne pouvait le voir : le bruit de la ville arrivait de temps en temps jusqu'à lui avec plus de force, et satan lui disait : « Maintenant on le mène à la mort, tu l'as vendu, sais-tu ce qu'il y a dans la loi : Celui qui aura vendu une âme parmi ses frères, les enfants d'Israël, et qui en aura reçu le prix, doit mourir de mort. Finis-en, misérable, finis-en! » Alors Judas, désespéré, prit sa ceinture, et se pendit à un arbre qui croissait là dans un creux et sortait de la terre en plusieurs tiges (1) :

(1) La religieuse décrivit ensuite la forme de cet arbre, en entrant dans de grands détails, mais elle était si malade et si faible que ces détails ne purent être recueillis.

lorsqu'il fut pendu, son corps creva et ses entrailles se répandirent sur la terre.

XVII.

Jésus est conduit à Pilate.

On conduisit le Sauveur à Pilate, à travers la partie la plus fréquentée de la ville qui fourmillait dans ce moment là d'étrangers, arrivés de tous les points du pays pour les fêtes de la Pâque. Le cortége descendit la montagne de Sion par le côté du nord, traversa une rue étroite située au bas, puis se dirigea par le quartier d'Acra, le long de la partie occidentale du temple, vers le palais et le tribunal de Pilate, qui était situé au nord-ouest du temple, vis-à-vis du grand forum ou marché. Caïphe, Anne et beaucoup de membres du grand conseil marchaient devant en habits de fête ; on portait derrière eux des rouleaux couverts d'écritures, ils étaient suivis d'un grand nombre de scribes et de plusieurs autres Juifs, parmi lesquels se trouvaient tous les faux témoins et les méchants pharisiens qui s'étaient donné le plus de mouvement lors de la mise en accusation de Jésus. A une petite distance venait le Sauveur entouré d'une troupe de soldats et de ces six agents qui avaient assisté à son arrestation, et conduit par les archers. La populace affluait de tous les cotés et se joignait au cortége avec des cris et des imprécations ; des groupes se pressaient le long de toute la ligne du chemin.

Jésus n'était couvert que de sa robe de dessous couverte d'immondices ; la longue chaîne passée autour de son cou lui blessait les genoux lorsqu'il marchait, ses mains étaient liées comme hier, et les archers le traînaient encore avec des cordes attachées à sa ceinture. Il allait chancelant, défiguré par les outrages de la nuit, pâle, défait, le visage gonflé et meurtri, la barbe et les cheveux en désordre, et les injures et les mauvais traitements continuaient sans relâche. On avait ameuté beaucoup de populace, pour paro-

dier en quelque sorte son entrée royale du Dimanche des Rameaux. On lui criait toutes sortes de titres de roi par dérision; on jetait sous ses pieds des pierres, des morceaux de bois, de sales haillons; on se raillait en mille façons de cette entrée si triomphante. Les bourreaux le traînaient avec leurs cordes par-dessus tous ces objets qui encombraient le chemin; ils le poussaient en avant et toute la route n'était qu'une série de violences brutales.

Non loin de la maison de Caïphe attendait la sainte mère de Jésus, serrée dans l'angle d'un bâtiment, avec Jean et Madeleine. Son âme était toujours avec Jésus; toutefois, quand elle pouvait l'approcher corporellement, l'amour ne lui laissait pas de repos et la poussait sur les traces de son Fils. Après sa visite nocturne au tribunal de Caïphe, elle était restée quelque temps au cénacle, plongée dans une douleur muette; puis, lorsque Jésus fut tiré de sa prison pour être de nouveau amené devant ses juges, elle se leva, mit son voile et son manteau, et sortant la première, elle dit à Madeleine et à Jean : « Suivons mon Fils chez Pilate; je veux le voir de mes yeux. » Par un chemin détourné ils se rendirent à un endroit où devait passer le cortége, et où ils attendirent. La mère de Jésus savait bien ce que souffrait son Fils; mais son œil intérieur ne pouvait le voir aussi défait et aussi meurtri qu'il l'était par la méchanceté des hommes, parce que ses douleurs lui apparaissaient adoucies dans une auréole de sainteté, d'amour et de patience. Mais voici que la brutale, la terrible réalité s'offrit à sa vue. C'étaient d'abord les orgueilleux ennemis de Jésus, les prêtres du vrai Dieu, revêtus de leurs habits de fête avec leurs projets déicides et leur âme pleine de malice, de mensonge et de fourberie. Terrible spectacle. Les prêtres de Dieu étaient devenus les prêtres de satan. A leur suite venaient les faux témoins, les accusateurs sans foi, la populace avec ses clameurs, puis enfin Jésus, le fils de Dieu, le fils de l'homme, le fils de Marie, horriblement défiguré et meurtri, enchaîné, frappé,

poussé, se traînant plus qu'il ne marchait, perdu dans un nuage d'injures et de malédictions. Ah! s'il n'eût pas été le plus misérable, le plus délaissé, le seul priant et aimant dans cette tempête de l'enfer déchaîné, sa mère ne l'eût jamais reconnu dans cet état. Quand il s'approcha, elle s'écria, en sanglotant: « Hélas! est-ce là mon Fils? Ah! c'est mon Fils; ô Jésus, mon Jésus! » Le cortége passa près d'elle; le Sauveur lui jeta un regard singulièrement touchant, et elle perdit connaissance. Jean et Madeleine l'emportèrent; mais à peine se fut-elle remise un peu, qu'elle se fit conduire par Jean au palais de Pilate.

Jésus devait éprouver sur ce chemin comment les amis nous abandonnent dans le malheur : car, les habitants d'Ophel étaient tous rassemblés sur son passage, et quand ils virent Jésus dans un tel état d'abaissement, méprisé et traîné par des bourreaux, ils furent ébranlés dans leur foi, ne pouvant se représenter ainsi le roi, le prophète, le Messie, le Fils de Dieu. Les pharisiens se moquaient d'eux à cause de leur attachement à Jésus. « Voilà votre roi, disaient-ils; saluez-le. N'avez-vous rien à lui dire, maintenant qu'il va à son couronnement, avant de monter sur le trône? Ses miracles sont finis : le grand-prêtre a mis fin à ses sortiléges, » et autres discours de cette sorte. Ces pauvres gens, qui avaient reçu tant de grâces et de bienfaits de Jésus, furent ébranlés par le terrible spectacle que leur donnaient les personnages les plus révérés du pays, les princes des prêtres et le Sanhédrin. Les meilleurs se retirèrent en doutant, les pires se joignirent au cortége autant qu'ils purent; car, dans divers endroits les avenues étaient gardées par les satellites des pharisiens afin de prévenir des tumultes.

XVIII.

Palais de Pilate et ses alentours.

Au pied de l'angle nord-ouest de la montagne du temple (1) est situé le palais du gouverneur romain Pilate. Il est assez élevé, car on y arrive par plusieurs degrés de marbre, et il domine une place spacieuse entourée de galeries où se tiennent des marchands ; un corps-de-garde et quatre entrées au couchant, au nord, au levant et au midi, où se trouve le palais de Pilate, interrompent cette enceinte du marché qui s'appelle le forum et qui, vers le couchant, s'étend encore au delà de l'angle nord-ouest de la montagne du temple. De ce point du forum on peut voir la montagne de Sion. Il est plus élevé que les rues qui y aboutissent. Dans certains endroits les maisons des rues voisines s'appuyent contre le côté extérieur des galeries. Le palais de Pilate n'y est pas attenant, mais il en est séparé par une cour spacieuse. Cette cour a pour porte, vers l'orient, une grande arcade donnant sur une rue qui mène à la porte des Brebis et ensuite au mont des Oliviers; au couchant est une autre arcade par où l'on va à Sion, à travers le quartier d'Acra. De l'escalier de Pilate, on a vue au nord, par-dessus la cour, jusque sur le forum, à l'entrée duquel sont des colonnes et quelques siéges de pierre tournés vers le palais. Les prêtres juifs n'allèrent pas plus loin que ces siéges, afin de ne pas se souiller en entrant dans le tribunal de Pilate. Une ligne fortement tracée sur le pavé de la cour était leur limite. Près de la porte occidentale de la cour était bâti, dans l'enceinte du marché, un grand corps-de-garde, se joignant au nord avec le forum et au midi avec le prétoire de Pilate, et formant une espèce de vestibule entre le forum et le prétoire. On appelait prétoire la partie du palais où Pilate rendait ses jugements. Ce corps-de-garde

(1) Vraisemblablement près de la forteresse Antonia, dont la sœur a souvent dit qu'elle était située en ce lieu.



était entouré de colonnes; au centre se trouvait un espace à ciel ouvert, et au-dessous régnaient des prisons où les deux larrons étaient enfermés. Il y avait là beaucoup de soldats romains. Non loin de ce corps-de-garde, près des galeries qui l'entouraient, s'élevait sur le forum même la colonne où Jésus fut flagellé; il y en a plusieurs autres dans l'enceinte de la place; les plus proches servent à infliger des punitions corporelles, les plus éloignées, à y attacher les bestiaux qu'on expose en vente. Vis-à-vis du corps-de-garde s'élève une terrasse sur le forum, où se trouvent des bancs de pierre; c'est comme un tribunal. De ce lieu, appelé Gabbatha, Pilate prononce ses jugements solennels. L'escalier de marbre qui monte au palais conduit à une terrasse découverte, d'où Pilate parle aux accusateurs assis sur les bancs de pierre à l'entrée du forum. Ils peuvent s'entretenir en parlant haut et distinctement.

Derrière le palais de Pilate sont d'autres terrasses plus élevées, avec des jardins et une maison de plaisance. Ces jardins unissent le palais du gouverneur avec la demeure de sa femme, qui s'appelle Claudia Procle. Derrière ces bâtiments est encore un fossé (1) qui les sépare de la montagne du temple. Il y a aussi, dans cette direction, encore des maisons habitées par des serviteurs du temple. Attenant à la partie orientale du palais de Pilate, se trouve ce tribunal du vieil Hérode, où les saints Innocents furent égorgés dans une cour intérieure. Il y a eu quelque chose de changé dans les distributions; l'entrée est placée aujourd'hui vers l'orient; il y en a cependant aussi une pour Pilate au palais duquel elle touche. De ce côté de la ville courent quatre rues qui se dirigent de l'orient vers l'occident; trois conduisent au palais de Pilate et au forum, la quatrième passe au nord du forum et mène à la porte par laquelle on va à Bethsur. Près de cette porte et dans cette rue est la belle maison que possède Lazare

(1) C'était peut-être un fossé de la forteresse Antonia.

à Jérusalem, et où Marthe a aussi une demeure à elle. Celle de ces quatre rues qui est la plus voisine du temple vient de la porte des Brebis, près de laquelle se trouve, à droite en entrant, la piscine des Brebis. Cette piscine est adossée à la muraille de manière que quelques arcades forment une voûte au-dessus de ses eaux. Celles-ci s'écoulent en dehors du mur dans la vallée de Josaphat, ce qui fait que cet endroit devant la porte est bourbeux. La piscine est aussi entourée de quelques bâtiments. C'est là qu'on lave d'abord les agneaux avant de les conduire au temple; ils sont lavés une seconde fois solennellement dans la piscine de Béthesda, au midi du temple. Dans la seconde rue est une maison avec cour qui a appartenu à sainte Anne, mère de Marie, où sa famille et elle se tenaient et préparaient leurs victimes lorsqu'elle venait à Jérusalem pour les fêtes. C'est aussi dans cette maison, si je ne me trompe, que fut célébré le mariage de Joseph et de Marie.

Le forum, comme je l'ai dit, est plus élevé que les rues adjacentes, et il y a dans celles-ci des conduits d'eau qui aboutissent à la piscine des Brebis. Il y a un forum semblable sur la montagne de Sion, devant l'ancien château de David. Le cénacle est au sud-est, dans le voisinage, et au nord se trouve le tribunal d'Anne et celui de Caïphe. Le château de David est aujourd'hui une forteresse abandonnée, avec des cours désertes, des salles et des écuries vides qu'on loue à des caravanes et à des étrangers avec leurs bêtes de somme pour s'y abriter. Cet édifice est depuis longtemps désert; je le vis déjà dans cet état à l'époque de la naissance de J.-C. Le cortége des trois rois y fut conduit alors, dès leur entrée en ville, avec ses nombreuses bêtes de somme.

Lorsque je vois dans les temps anciens des palais et des temples descendre ainsi aux usages les plus vils, je pense toujours à ce qui arrive aussi de notre temps, où tant de beaux ouvrages de la foi et de la piété d'une autre époque, tant d'églises et de couvents magnifiques sont détruits et ra-

vagés, ou employés à des usages mondains, si ce n'est criminels. La petite église de mon couvent, qui était pour moi le ciel sur la terre, et où le Roi du ciel et de la terre aimait tant à habiter parmi nous, pauvres pécheresses, dans le Saint-Sacrement, est maintenant sans toiture et sans fenêtres ; on a enlevé toutes les pierres tumulaires qui s'y trouvaient. Notre pauvre petit cloître, où j'étais plus heureuse dans ma cellule avec ma chaise brisée, qu'un roi ne peut l'être sur son trône, car je pouvais voir la partie de l'église où se trouvait le Saint-Sacrement; notre pauvre petite cloître, où sera-t-il dans quelque temps. Bientôt on saura à peine en quel lieu tant d'âmes consacrées à Dieu ont prié pendant une longue suite d'années pour le monde entier et pour toutes les pauvres âmes délaissées. Mais Dieu le saura, car il n'y a point d'oubli chez lui; le passé et l'avenir lui sont présents, et de même qu'il me fait en ce moment assister en lui à tous les anciens événements, de même tout le bien fait en des lieux oubliés, tout le mal fait en des lieux souillés et profanés, se conservent près de lui pour le jour où il faudra rendre compte, et où tout sera rigoureusement payé. Il n'y a point devant Dieu d'acception de lieux et de personnes; il tient compte même de la vigne de Naboth. J'ai souvent entendu dire que notre cloître a été fondé par deux pauvres religieuses, avec une cruche d'huile et un sac de fèves. Tous les intérêts bien gagnés de ce capital, comme de tous les capitaux, seront comptés au jour du jugement. On dit souvent qu'une pauvre âme reste en peine à cause de deux pièces de monnaie injustement acquises, et non restituées; que Dieu donne le repos éternel à tous ceux qui se sont jamais emparés du bien des pauvres, et de l'Église (1).

(1) La sœur mêlait souvent des réflexions de ce genre à ses communications. Celles-ci se lient si naturellement au souvenir du château désert de David, que nous les avons laissées ici comme exemple de la manière dont les choses la frappaient.

XIX.

Jésus devant Pilate.

Il était à peu près six heures du matin, selon notre manière de compter, lorsque la troupe qui conduisait le Sauveur, si horriblement maltraité, arriva devant le palais de Pilate. Anne, Caïphe et les membres du conseil venus avec eux s'arrêtèrent aux siéges placés entre le marché et l'entrée du tribunal. Jésus fut traîné par les archers qui tenaient les cordes quelques pas plus avant, jusqu'à l'escalier de Pilate. Ce personnage était sur la terrasse qui faisait saillie, couché sur une espèse de lit de repos, et ayant devant lui une petite table à trois pieds sur laquelle se trouvaient quelques insignes et d'autres objets dont je ne me souviens plus. A ses côtés étaient des officiers et des soldats; on tenait aussi, élevées près de lui, les insignes de la puissance romaine. Les princes des prêtres et les Juifs se tenaient éloignés du tribunal, parce que, d'après la loi, ils se seraient souillés s'ils avaient dépassé une certaine limite. Lorsque Pilate vit arriver Jésus au milieu d'un si grand tumulte, il se leva, et parla aux Juifs d'un ton aussi méprisant que pourrait le faire un orgueilleux général français aux envoyés d'une pauvre petite ville allemande. « Que venez-vous faire de si bonne heure? Comment avez-vous mis cet homme dans un tel état? Commencez-vous si tôt à écorcher et à immoler vos victimes? » Quant à eux, ils crièrent aux bourreaux : « En avant avec lui, au tribunal! » Puis ils répondirent à Pilate : « Écoutez nos griefs contre ce scélérat : nous ne pouvons pas entrer dans le tribunal, pour ne pas nous rendre impurs. » Lorsqu'ils eurent proféré ces paroles à haute voix, un homme de grande taille et d'un aspect vénérable s'écria, du milieu du peuple qui se pressait derrière eux dans le forum : « Non, vous ne devez pas entrer dans ce tribunal, car il est sanctifié par le sang innocent; lui seul peut y entrer, lui seul parmi

les Juifs est pur comme les Innocents qui ont été massacrés là. » Après avoir ainsi parlé avec beaucoup d'énergie, il se perdit dans la foule. Il s'appelait Sadoch. C'était un homme riche, cousin d'Obed, le mari de Séraphia, appelée depuis Véronique; deux de ses enfants étaient du nombre des saints Innocents égorgés par l'ordre d'Hérode dans la cour du tribunal. Depuis ce temps, il avait renoncé au monde, et sa femme et lui avaient vécu dans la continence, comme faisaient les Esséniens. Il avait vu et entendu une fois Jésus chez Lazare. Lorsqu'il le vit traîné si misérablement au pied de l'escalier de Pilate, un vif souvenir de ses enfants immolés se réveilla dans son cœur, et il rendit ce témoignage éclatant de l'innocence du Sauveur. Les accusateurs de Jésus avaient trop à faire avec Pilate; ils étaient trop irrités de ses manières avec eux et de l'humble position qu'il leur fallait garder devant lui, pour pouvoir s'occuper de l'exclamation de Sadoch.

Les archers firent monter à Jésus les nombreux degrés de marbre, et le menèrent ainsi sur le derrière de la terrasse, d'où Pilate parlait aux prêtres juifs. Celui-ci avait beaucoup entendu parler de Jésus. Lorsqu'il le vit si horriblement défiguré par les mauvais traitements, et conservant toutefois une expression indestructible de dignité, son dégoût et son mépris pour les princes des prêtres, qui l'avaient déjà fait prévenir du procès capital qu'ils allaient intenter contre Jésus de Nazareth, redoublèrent, et il leur fit sentir qu'il n'était pas disposé à condamner Jésus sans preuves. Il leur dit donc, d'un ton de maître : « De quoi accusez-vous cet homme? » — « Si ce n'était pas un malfaiteur, répondirent ils avec humeur, nous ne vous l'aurions pas livré. » — « Prenez-le, répliqua Pilate, et jugez-le selon votre loi. » — « Vous savez, dirent les juifs, que nous n'avons pas le droit illimité de faire mourir quelqu'un. » Les ennemis de Jésus étaient pleins de violence et de précipitation; ils étaient pressés d'en finir avec Jésus avant le temps légal de la fête,

afin de pouvoir sacrifier l'agneau pascal. Ils ne savaient pas que le véritable agneau pascal était celui qu'ils avaient amené au tribunal du juge idolâtre, au seuil duquel ils ne voulaient pas se souiller afin de pouvoir ce jour même célébrer leur Pâque.

Lorsque le gouverneur romain leur enjoignit enfin de faire connaître leurs griefs, ils présentèrent trois chefs principaux d'accusation, dont chacun était prouvé par dix témoins, et s'efforcèrent surtout de présenter Jésus à Pilate comme ayant attenté aux droits de l'empereur; car dans des matières qui concernaient uniquement la religion et le temple, ils étaient compétents eux-mêmes. Ils accusèrent d'abord Jésus d'être un séducteur du peuple qui troublait la paix publique et excitait à la révolte, et ils produisirent quelques témoignages à ce sujet. Ils dirent, qu'il assemblait de grandes réunions d'hommes, qu'il violait le sabbat, qu'il guérissait le jour du sabbat. Ici Pilate les interrompit d'un ton de moquerie : « Vous n'êtes probablement pas malades, dit-il, autrement ces guérisons ne vous mettraient pas tellement en colère. » Ils ajoutèrent qu'il séduisait le peuple par d'horribles enseignements; qu'il disait qu'on devait manger sa chair et boire son sang pour avoir la vie éternelle. Pilate s'irritait de la colère précipitée, avec laquelle ils proféraient ces accusations, il regarda ses officiers en souriant, et adressa aux Juifs des paroles piquantes, comme celles-ci : « On croirait presque que vous voulez suivre sa doctrine et obtenir la vie éternelle; car vous semblez vouloir manger sa chair et boire son sang. »

Leur deuxième chef d'accusation était que Jésus excitait le peuple à ne pas payer l'impôt à l'empereur. Ici Pilate, en colère, les interrompit d'un ton d'un homme chargé spécialement de veiller à ces sortes d'objets. « C'est un gros mensonge, leur dit-il, je dois savoir cela mieux que vous. » Les Juifs alors mirent en avant le troisième grief. « Cet homme, obscur et de basse et équivoque extraction, s'est fait un grand parti et a dit malheur à Jérusalem; il répand aussi dans le peuple

des paraboles à double sens, sur un roi qui prépare les noces de son fils. Un jour la multitude, rassemblée par lui sur une montagne, a voulu le faire roi; mais il a trouvé que c'était trop tôt, et s'est caché. Dans les derniers jours il s'est produit davantage; il s'est préparé une entrée tumultueuse à Jérusalem, a fait crier : *Hosanna au Fils de David! Béni soit l'empire de notre père David qui arrive!* Il s'est fait rendre les honneurs royaux, car il a enseigné qu'il était le Christ, l'oint du Seigneur, le Messie, le Roi promis aux Juifs, et il se fait ainsi appeler. » Ces allégations furent encore appuyées par dix témoins.

Lorsqu'il fut dit que Jésus se faisait appeler le Christ, le roi des Juifs, Pilate sembla un peu pensif. Il alla de la terrasse dans la salle du tribunal, qui y était attenante, jeta en passant un regard attentif sur Jésus, et ordonna aux gardes de le lui amener dans la salle. Pilate était un païen superstitieux, d'un esprit mobile et facile à troubler; il avait ouï parler vaguement des enfants de ses dieux qui avaient vécu sur la terre; il n'ignorait pas non plus que les prophètes des Juifs leur avaient annoncé depuis longtemps un oint du Seigneur, un Roi libérateur et rédempteur, et que beaucoup de Juifs l'attendaient. Il savait aussi que des rois de l'Orient étaient venus vers le vieil Hérode, pour rendre hommage à un roi nouveau-né des Juifs, et qu'Hérode, à cette occasion, avait fait égorger un grand nombre d'enfants. Il avait bien ouï parler de ces traditions sur un Messie et un Roi des Juifs; mais il n'y croyait pas, en païen qu'il était, et, s'il avait cherché à s'en rendre compte, il se serait figuré, comme les Juifs instruits d'alors et les hérodiens, un roi puissant et victorieux. Il lui parut d'autant plus ridicule qu'on accusât cet homme qui paraissait devant lui dans un tel état d'abaissement et de souffrance, de s'être donné pour ce Messie et ce Roi. Mais comme les ennemis de Jésus avaient présenté ceci comme une attaque aux droits de l'empereur, il fit amener le Sauveur devant lui pour l'interroger.

Pilate regarda Jésus avec étonnement, et lui dit : « Tu es donc le Roi des Juifs? » — Et Jésus répondit : « Dis-tu cela de toi-même, ou est-ce que d'autres te l'ont dit de moi? » Pilate irrité de ce que Jésus pût le croire assez extravagant pour adresser de lui-même une pareille question à un homme aussi pauvre et misérable, lui dit d'un ton dédaigneux : « Suis-je un Juif pour m'occuper de pareilles misères? Ton peuple et ses prêtres t'ont livré à moi comme ayant mérité la mort de ce chef. Dis-moi ce que tu as fait. » Jésus lui dit, avec majesté : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, j'aurais des serviteurs qui combattraient pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs; mais mon royaume n'est pas de ce monde. » Pilate fut quelque peu troublé à ces graves paroles et il lui dit, d'un ton plus sérieux : « Es-tu donc Roi? » Jésus répondit : « Comme tu le dis! je suis Roi. Je suis né et je suis venu dans ce monde pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité entend ma voix. » Pilate le regarda, et dit en se levant : « La vérité! Qu'est-ce que la vérité? » Il y eut encore quelques paroles, dont je ne me souviens pas bien.

Pilate revint sur la terrasse. Il ne pouvait pas comprendre Jésus; mais il voyait bien que ce n'était pas un roi qui pût nuire à l'empereur, puisqu'il ne prétendait à aucun royaume dans ce monde. Or, l'empereur s'inquiétait peu des royaumes de l'autre monde. Il cria donc aux princes des prêtres, du haut de la terrasse : « Je ne trouve aucune espèce de crime en cette homme. » Les ennemis de Jésus s'irritèrent, et ce fut un torrent d'accusations contre lui. Mais le Sauveur restait silencieux, priait pour les pauvres hommes; et lorsque Pilate, se tournant vers lui, lui dit : « N'as-tu rien à répondre à ces accusations? » Jésus ne dit point une parole; au point que Pilate, extrêmement surpris, lui dit encore : « Je vois bien qu'ils font des mensonges contre toi. » (Pour dire mensonges il se servait d'une expression particulière que j'ai

oubliée.) Mais les accusateurs continuèrent à parler avec fureur, et dirent : « Comment ! vous ne trouvez pas de crime en lui ? N'est-ce point un crime que de soulever le peuple, de répandre sa doctrine dans tout le pays, depuis la Galilée jusqu'ici ? »

Lorsque Pilate entendit ce mot de Galilée, il réfléchit un instant, et dit : « Cet homme est-il Galiléen et sujet d'Hérode ? » — « Oui, répondit-on ; car ses parents ont demeuré à Nazareth, et son séjour actuel est Capharnaüm. » — « Puisqu'il est Galiléen et sujet d'Hérode, répliqua Pilate, menez-le devant lui ; il est ici pour la fête, et peut le juger. » Alors il fit reconduire Jésus hors du tribunal, et envoya un officier à Hérode, afin de lui faire savoir qu'on amenait devant lui Jésus de Nazareth, son sujet. Pilate était bien aise de se dérober ainsi à l'obligation de juger Jésus ; car cette affaire lui paraissait équivoque et mystérieuse. Il désirait aussi faire une politesse à Hérode avec lequel il était brouillé, et qui avait toujours été très-curieux de voir Jésus.

Les ennemis du Sauveur, furieux d'être ainsi renvoyés par Pilate en face de tout le peuple, et de devoir s'en aller maintenant devant Hérode, firent tomber toute leur colère sur Jésus. On le lia de nouveau, et on le traîna en l'accablant d'insultes et de coups, à travers la foule qui remplissait le forum, jusqu'au palais d'Hérode, qui n'était pas très-éloigné. Des soldats romains s'étaient joints au cortége.

Claudia Procle, la femme de Pilate, lui avait fait dire pendant la dernière conversation par un domestique qu'elle désirait vivement lui parler, et, pendant qu'on conduisait Jésus à Hérode, elle se tenait secrètement sur une haute galerie, et regardait le cortége avec beaucoup de trouble et d'angoisse.

XX.

Origine du Chemin de la croix.

Pendant tout ce débat, la mère de Jésus, Madeleine et Jean s'étaient tenus au milieu du peuple dans un coin du forum, regardant et écoutant avec une douleur profonde. Lorsque Jésus fut mené à Hérode, Jean conduisit la sainte Vierge et Madeleine sur tout le chemin qu'avait suivi Jésus. Ils revinrent ainsi chez Caïphe, chez Anne, dans Ophel, à Gethsémani, dans le jardin des Oliviers, et dans tous les endroits où le Sauveur était tombé, où il avait souffert, ils s'arrêtaient en silence, pleuraient et souffraient avec lui. La sainte Vierge se prosterna plus d'une fois, et baisa la terre aux places où son Fils était tombé. Madeleine se tordait les mains, et Jean pleurait, les consolait, les relevait, les conduisait plus loin. Ce fut là le commencement du saint chemin de la Croix et des honneurs rendus à la passion de Jésus, avant même qu'elle ne fut accomplie. Ce fut dans la plus sainte fleur de l'humanité, dans la mère virginale du Fils de l'homme, que commença la méditation de l'Église sur les douleurs de son Rédempteur. Ce fut, lorsqu'il se trouvait encore au milieu de son chemin de souffrances, que la Mère-Vierge pleine de grâces pleurait déjà sur les traces de son Fils et les révérait. Oh ! quelle compassion ! Avec quelle force le glaive tranchant et perçant ne s'enfonça-t-il pas dans son cœur ! Elle, dont le corps bienheureux l'avait porté, dont le sein bienheureux l'avait allaité, cette bienheureuse qui avait entendu réellement et substantiellement le Verbe de Dieu, Dieu lui-même dès le commencement, qui l'avait conçu et gardé neuf mois sous son cœur plein de grâces, qui l'avait porté et senti vivre en elle avant que les hommes ne reçussent de lui la bénédiction, la doctrine et le salut, partageait toutes les souffrances de Jésus, y compris son violent désir de racheter les hommes par ses douleurs et sa mort. C'est ainsi que la Vierge pure et sans tache inaugura pour

l'Église le chemin de la Croix, pour y ramasser à toutes les places, comme des pierres précieuses, les inépuisables mérites de Jésus-Christ, pour les cueillir comme des fleurs sur la route et les offrir à son Père céleste pour ceux qui ont la foi. Tout ce qu'il y a jamais eu et ce qu'il y aura jamais de saint dans l'humanité, tous ceux qui ont désiré la rédemption, tous ceux qui ont jamais célébré et qui célèbreront jamais l'amour et les souffrances du Seigneur, avaient part à la tristesse, aux prières et à l'offrande du cœur de la Mère de Jésus, qui est aussi la tendre mère de tous ses frères fidèles dans le sein de l'Église.

Madeleine était comme hors d'elle-même à force de douleur. Elle avait un amour immense et sacré pour Jésus; mais lorsqu'elle aurait voulu verser son âme à ses pieds, comme l'huile de nard sur sa tête, un horrible abîme s'ouvrait entre elle et son bien-aimé. Son repentir et sa reconnaissance étaient sans bornes, et quand son amour voulait élever vers lui sa reconnaissance, comme le parfum de l'encens, elle voyait Jésus maltraité, conduit à la mort à cause de ses fautes aussi dont il s'était chargé. Alors ces fautes la pénétraient d'horreur; elle se précipitait dans l'abîme du repentir, sans pouvoir ni l'épuiser ni le combler; puis, se relevant, entraînée par son amour pour son maître et Seigneur, elle le voyait de nouveau horriblement maltraité. De cette manière son âme était cruellement déchirée et ballottée entre l'amour, le repentir, la reconnaissance, l'aspect de l'ingratitude de son peuple, et tous ces sentiments s'exprimaient dans sa démarche, dans ses paroles, dans ses mouvements.

Jean aimait et souffrait. Il conduisit pour la première fois la mère de son maître et de son Dieu, qui souffrait aussi pour lui, sur ces traces du chemin de la Croix où l'Église devait la suivre, et l'avenir lui apparaissait.

XXI.

Pilate et sa femme.

Pendant qu'on conduisait Jésus à Hérode, et qu'on l'y honnissait, je vis Pilate aller vers sa femme, Claudia Procle. Ils se rendirent ensemble dans une petite maison située sur une terrasse du jardin, derrière le palais. Claudia était troublée et vivement émue. C'était une grande et belle femme, mais pâle. Elle avait un voile qui pendait derrière elle; cependant on voyait ses cheveux rassemblés autour de sa tête, et où se trouvaient quelques ornements; elle avait des pendants d'oreilles, un collier, et sur la poitrine une espèce d'agrafe qui maintenait son long vêtement. Elle s'entretint longtemps avec Pilate; elle le conjura par tout ce qui lui était sacré de ne point faire de mal à Jésus, le Prophète, le Saint des Saints, et elle lui raconta quelque chose des visions merveilleuses qu'elle avait eues au sujet de Jésus la nuit précédente.

Pendant qu'elle parlait, je vis la plupart de ces visions; mais je ne me souviens pas bien de la manière dont elles se suivaient. Je me rappelle toutefois qu'elle vit les principaux moments de la vie de Jésus : l'Annonciation de Marie, la Nativité, l'Adoration des bergers et celle des Rois, la prophétie de Siméon et d'Anne, la fuite en Egypte, le massacre des Innocents, la Tentation dans le désert, etc.; elle vit des symboles généraux de sa carrière sainte et salutaire; il lui apparut toujours environné de lumière; et elle vit la malice et la cruauté de ses ennemis sous les formes les plus horribles; elle vit ses souffrances infinies, sa patience et son amour inépuisables, la sainteté et les douleurs de sa mère. Ces tableaux lui donnèrent beaucoup d'inquiétude et de tristesse, car tous ces objets étaient nouveaux pour elle; elle en était saisie et pénétrée, et elle voyait plusieurs de ces choses, le massacre des enfants, par exemple, et la prophétie de

Siméon, se passer dans le voisinage de sa maison. Pour moi, je sais bien à quel point un cœur compatissant peut être déchiré par ces visions, car l'on comprend bien ce que doivent éprouver les autres lorqu'on l'a ressenti soi-même.

Elle avait souffert toute la nuit, et aperçu plus ou moins clairement bien des vérités merveilleuses, lorsqu'elle fut réveillée par le bruit de la troupe qui conduisait Jésus. Lorsqu'elle jeta les yeux de ce côté, elle vit le Seigneur, l'objet de tous ces miracles qui lui avaient été montrés, défiguré, meurtri, maltraité par ses ennemis et traîné par eux à travers le forum pour le conduire chez Hérode. Son cœur fut bouleversé à cette vue, et elle envoya aussitôt chercher Pilate, auquel elle raconta maintenant dans son trouble ce qui venait de lui arriver. Elle ne comprenait pas tout, et surtout ne pouvait pas bien l'exprimer; mais elle priait, suppliait et adressait à son mari les instances les plus touchantes.

Pilate était étonné et troublé; il rapprochait ce que lui disait sa femme de tout ce qu'il avait recueilli çà et là sur Jésus, se rappelait la fureur des Juifs, le silence de Jésus, et ses merveilleuses réponses à ses questions. Il était agité et inquiet; il céda aux prières de sa femme, et lui dit : « J'ai déclaré que je ne trouvais aucun crime en cet homme. Je ne le condamnerai pas, j'ai reconnu toute la malice des Juifs. » Il parla aussi de ce que lui avait dit Jésus; promit à sa femme de ne pas le condamner, et lui donna un gage comme garantie de sa promesse. Je ne sais si c'était un joyau, un anneau ou un cachet. C'est ainsi qu'ils se séparèrent.

Pilate était un homme corrompu, indécis, plein d'orgueil et de bassesse à la fois; il ne reculait pas devant les actions les plus honteuses lorsqu'il y trouvait son profit, et en même temps il se livrait lâchement aux superstitions les plus ridicules lorsqu'il était dans une position difficile. Cette fois aussi il était très-embarrassé, et il était sans cesse auprès de ses dieux, auxquels il offrait de l'encens dans un lieu secret de sa maison, et auxquels il demandait des signes. Une de

ses pratiques superstitieuses était de regarder les poulets manger. Mais toutes ces choses me paraissaient si horribles, si ténébreuses et si infernales, que j'en détournais la vue avec dégoût et que je ne puis les raconter exactement. Ses pensées étaient confuses, et satan lui soufflait tantôt un projet, tantôt un autre. Il songeait d'abord à délivrer Jésus comme innocent, puis il craignait que ses dieux ne se vengeassent sur lui, Pilate, s'il sauvait ce Jésus, qui semblait être une sorte de demi-dieu, et qui pouvait leur faire tort. « Peut-être, se disait-il, c'est une espèce de Dieu des Juifs; il y a tant de prophéties d'un roi des Juifs qui doit régner partout; c'est un roi semblable que les mages de l'Orient sont venus chercher ici, il pourrait peut-être s'élever au-dessus de mes dieux et de mon empereur, et j'aurais une grande responsabilité s'il ne mourait pas. Peut-être sa mort sera-t-elle le triomphe de mes dieux. » Puis les songes merveilleux de sa femme lui revenaient à l'esprit, et jetaient un grand poids dans la balance en faveur de la délivrance de Jésus. Il finit par se décider tout à fait dans ce sens. Il voulait être juste, mais il ne le pouvait pas, car il avait demandé : « Qu'est-ce que la vérité? » et il n'avait pas attendu la réponse : « La vérité, c'est Jésus de Nazareth, le roi des Juifs. » La plus grande confusion régnait dans ses pensées, je n'y comprenais rien, et lui-même ne savait pas ce qu'il voulait, autrement il n'aurait pas consulté ses poulets.

Le peuple se rassemblait en foule de plus en plus grande sur le marché et dans le voisinage de la rue par laquelle on conduisait Jésus à Hérode. Les groupes se formaient dans un certain ordre, d'après les lieux d'où chacun était venu à la fête, et les pharisiens les plus haineux de tous les endroits où Jésus avait enseigné étaient près de leurs compatriotes, travaillant et excitant contre le Sauveur les gens indécis. Les soldats romains étaient en grand nombre dans le corps-de-garde voisin du palais de Pilate : tous les postes importants de la ville étaient aussi occupés par eux.

XXII.

Jésus devant Hérode.

Le palais du Tétrarque Hérode était situé au nord du forum, dans la ville nouvelle : il n'était pas éloigné de celui de Pilate. Une escorte de soldats romains, dont la plupart venaient des pays situés entre la Suisse et l'Italie, s'était jointe au cortége; et les ennemis de Jésus, furieux de toutes les courses qu'on leur faisait faire, ne cessaient d'outrager le Sauveur et de le faire maltraiter par les archers. Hérode, averti par l'envoyé de Pilate, attendait le cortége dans une grande salle où il était assis sur des coussins formant une espèce de trône. Beaucoup de courtisans et de gens de guerre se tenaient autour de lui. Les princes des prêtres entrèrent par la colonnade et se placèrent des deux côtés, Jésus resta sur le seuil. Hérode était très-flatté de ce que Pilate lui reconnaissait, en présence des prêtres juifs, le droit de juger un Galiléen. Il prit un air affairé et d'importance. Il se réjouissait aussi de voir devant lui, dans un tel état d'abaissement, ce Jésus qui avait toujours dédaigné de se montrer à lui. Jean avait parlé de Jésus en termes si magnifiques et il avait reçu tant de rapports à son sujet des hérodiens et de tous ses espions, que sa curiosité était vivement excitée. Il se préparait à lui faire subir devant ses courtisans et les princes des prêtres un interrogatoire pompeux, où il pût montrer combien il était instruit. Pilate lui avait fait savoir aussi qu'il n'avait trouvé aucun crime dans cet homme, et l'hypocrite avait vu là un avertissement de traiter froidement les accusateurs, ce qui redoublait la fureur de ceux-ci. Ils présentèrent tumultueusement leurs griefs aussitôt qu'ils furent entrés; mais Hérode regardait Jésus avec curiosité, et quand il le vit si défait, si meurtri, avec sa chevelure en désordre, son visage sanglant et couvert d'immondices, son vêtement souillé, ce prince voluptueux et mou ressentit une

pitié mêlée de dégoût. Il proféra le nom de Dieu, comme s'il eût dit : « Jéhova, » détourna son visage avec répugnance, et dit aux prêtres : « Emmenez-le, nettoyez-le ; comment pouvez-vous mettre en ma présence un homme si sale et si meurtri ? » Les archers emmenèrent Jésus dans le vestibule : on apparta de l'eau dans un bassin et on le nettoya sans cesser de le maltraiter, car on passa rudement sur les plaies de son visage.

Hérode reprocha aux prêtres leur cruauté ; il semblait qu'il voulût imiter la manière d'agir de Pilate, car il leur dit aussi : « On voit bien qu'il est tombé entre les mains des bouchers ; vous commencez les immolations avant le temps. » Les princes des prêtres reproduisaient avec instance leurs plaintes et leurs accusations. Lorsqu'on ramena Jésus devant lui, Hérode voulut feindre la bienveillance et lui fit apporter un verre de vin pour réparer ses forces, mais Jésus secoua la tête et ne but pas. Hérode lui parla avec beaucoup d'emphase et longuement ; il répéta tout ce qu'il savait de lui. Au commencement il lui fit beaucoup de questions et lui demanda même de faire un prodige ; mais Jésus ne répondait pas un mot et restait devant lui les yeux baissés, ce qui irrita et déconcerta Hérode. Celui-ci ne voulut pourtant pas le laisser voir et continua ses questions. D'abord il chercha à le flatter : « Je suis peiné de voir peser sur toi des accusations aussi graves, j'ai beaucoup entendu parler de toi : sais-tu que tu m'as offensé à Thirza lorsque tu as délivré, sans ma permission, des prisonniers que j'avais fait mettre là ? mais tu l'as peut-être fait avec une bonne intention. Maintenant que le gouverneur romain t'envoie à moi pour te juger, qu'as-tu à répondre à toutes ces accusations ? — Tu gardes le silence ? — On m'a beaucoup parlé de la sagesse de tes discours et de tes doctrines, je voudrais t'entendre répondre à tes accusateurs. — Que dis-tu ? — Est-il vrai que tu es le roi des Juifs ? — Es-tu le Fils de Dieu ? Qui es-tu ? — On dit que tu as fait de grands miracles, fais-en quelqu'un devant moi. — Il dépend de moi

de te faire relâcher. — Est-il vrai que tu as rendu la vue à des aveugles-nés, ressuscité Lazare d'entre les morts, nourri des milliers d'hommes avec quelques pains? — Pourquoi ne réponds-tu pas! Crois-moi, fais un de tes prodiges, cela te sera utile. » Comme Jésus continuait à se taire, Hérode parla avec encore plus de volubilité : « Qui-es-tu? disait-il. Qui t'a donné cette puissance? pourquoi ne la possèdes-tu plus? Es-tu celui dont la naissance est racontée d'une manière merveilleuse? Des rois de l'Orient sont venus vers mon père pour voir un roi des Juifs nouveau-né ! est-il vrai, comme on le dit, que cet enfant, c'était toi? As-tu échappé à la mort qui a été donnée alors à tant d'enfants? Comment cela s'est-il fait? Comment est-on resté si longtemps sans parler de toi ! Ou ne rapporte-t-on cet événement à toi que pour te faire roi? — Réponds donc! Quelle espèce de roi es-tu? En vérité, je ne vois rien de royal en toi! On dit qu'on t'a récemment conduit en triomphe jusqu'au temple, qu'est-ce que cela signifiait? Parle-donc! Réponds-moi! D'où vient qu'aujourd'hui tes affaires ont pris une telle tournure? — »

Tout ce flux de paroles n'obtint aucune réponse de la part de Jésus. Il me fut expliqué aujourd'hui et aussi déjà précédemment que Jésus ne lui parla pas parce qu'il se trouvait excommunié à raison de son mariage adultère avec Hérodiade et du meurtre de Jean-Baptiste. Anne et Caïphe profitèrent du mécontentement que lui causait le silence de Jésus et recommencèrent leurs accusations : ils ajoutèrent qu'il avait appelé Hérode un renard, qu'il avait travaillé depuis longtemps à l'abaissement de la puissance de sa famille, qu'il avait voulu établir une nouvelle religion et célébré la Pâque la veille. Hérode, quoique irrité contre Jésus, n'en resta pas moins fidèle à ses vues politiques. Il ne voulait pas condamner Jésus, car il éprouvait devant lui une terreur secrète, et il avait souvent des remords du meurtre de Jean; puis il détestait les princes des prêtres qui n'avaient pas voulu excuser son adultère et l'avaient exclu des sacrifices à cause de ce crime.

Sur toute chose il ne voulait pas condamner celui que Pilate avait déclaré innocent, et il convenait à ses vues politiques de se montrer obséquieux envers le gouverneur en présence des princes des prêtres. Néanmoins il accabla Jésus de paroles méprisantes, et il dit à ses serviteurs et à ses gardes, dont il y avait bien deux cents dans son palais : « Prenez cet incensé, et rendez à ce roi risible les honneurs qui lui sont dus ; c'est plutôt un fou qu'un criminel. »

Ils conduisirent donc le Sauveur dans une grande cour où ils lui prodiguèrent les mauvais traitements et les railleries. Cette cour était comprise entre les ailes du palais, et Hérode les regarda pendant quelque temps du haut d'un toit en terrasse. Anne et Caïphe essayèrent encore par tous les moyens imaginables de le pousser à condamner Jésus ; mais Hérode leur dit, de manière à être entendu des Romains : « Ce serait le plus grand crime à moi de le juger. » Il voulait dire sans doute : « Le plus grand crime contre le jugement de Pilate, qui a eu la politesse de l'envoyer devant moi. »

Les princes des prêtres et les ennemis de Jésus, voyant qu'Hérode ne voulait pas entrer dans leurs vues, envoyèrent quelques-uns des leurs fournis d'argent dans le quartier d'Acra pour dire à plusieurs pharisiens qui s'y trouvaient de se rendre avec leurs adhérents dans les environs du palais de Pilate ; ils firent aussi distribuer de l'argent dans la multitude pour la porter à demander tumultueusement la mort de Jésus. D'autres furent chargés de menacer le peuple du courroux céleste si l'on ne demandait pas la mort de ce blasphémateur sacrilége. Ils devaient ajouter que, si Jésus ne mourait pas, il s'unirait aux Romains pour anéantir les Juifs, et que c'était là l'empire dont il avait toujours parlé. Ailleurs, ils répandaient le bruit qu'Hérode l'avait condamné, mais ils ajoutaient que le peuple devait exprimer sa volonté ; qu'on craignait les partisans de Jésus ; que, s'il était délivré, la fête serait troublée par eux et par les Romains avec lesquels ils exerceraient alors une cruelle vengeance. Ils répandirent

ainsi les bruits les plus contradictoires et les plus propres à inquiéter, afin d'irriter et de soulever le peuple ; quelques uns d'entre eux, pendant ce temps, donnaient de l'argent aux soldats d'Hérode, afin qu'ils maltraitassent Jésus jusqu'à le faire mourir; car ils désiraient qu'il perdit la vie avant que Pilate ne l'acquittât.

Pendant que les pharisiens complotaient ainsi, Notre-Seigneur avait à souffrir les brutalités d'une soldatesque grossière à laquelle Hérode l'avait livré. Ils le poussèrent dans la cour, et l'un d'eux apporta un grand sac blanc qui se trouvait dans la chambre du portier et où il y avait eu autrefois du coton. On y fit un trou à coups d'épée et on le jeta avec de bruyants éclats de rire sur la tête de Jésus. Un autre de ces soldats apporta un lambeau d'étoffe rouge qu'on lui passa autour du cou ; le sac lui pendait largement jusque sur les pieds ; alors ils s'inclinaient devant lui, le poussaient, l'injuriaient, crachaient sur lui, le frappaient au visage parce qu'il n'avait pas voulu répondre à leur roi, lui rendaient mille hommages dérisoires, lui jetaient de la boue, le tiraient comme pour le faire danser, puis l'ayant jeté par terre, ils le traînèrent dans une rigole qui faisait le tour de la cour, de sorte que sa tête sacrée frappait contre les colonnes et les angles des murailles, ils le relevèrent ensuite et recommencèrent de nouvelles insultes. Il y avait là environ deux cents soldats et serviteurs d'Hérode, gens de tous les pays, et chacun d'eux se faisait gloire pour lui-même et ses compatriotes d'imaginer quelque nouvel outrage pour Jésus. Tout cela se passait au milieu du tumulte et des cris les plus insolents. Quelques-uns d'entre eux étaient gagnés par les ennemis de Jésus pour lui asséner des coups de bâton sur sa tête sacrée. Jésus les regardait avec un sentiment de compassion. La douleur lui arrachait des soupirs et des gémissements, mais ils en prenaient occasion pour le railler, en contrefaisant sa voix ; à chaque outrage ils éclataient de rire et aucun n'avait pitié de lui. Sa tête était tout ensanglantée

et je le vis tomber trois fois sous leurs bâtons ; mais je vis aussi comme des Anges en pleurs qui se penchaient sur lui et lui oignaient la tête, et il me fut révélé que sans cette assistance d'en-haut les coups qui lui étaient portés auraient été mortels. Les Philistins, qui tourmentèrent Samson aveugle dans la carrière de Gaza, étaient moins violents et moins cruels que ces hommes.

Le temps pressait ; les princes des prêtres devaient bientôt se rendre au temple, et lorsqu'ils surent que tout était disposé ainsi qu'ils l'avaient dit, ils prièrent encore une fois Hérode de condamner Jésus. Mais celui-ci qui avait ses vues relativement à Pilate lui renvoya Jésus revêtu de son vêtement de dérision.

XXIII.

Jésus ramené d'Hérode à Pilate.

Ce fut avec un redoublement de fureur que les ennemis de Jésus le ramenèrent d'Hérode à Pilate. Ils étaient honteux de revenir, sans l'avoir fait condamner, au lieu où il avait déjà été déclaré innocent. Aussi prirent-ils un autre chemin deux fois plus long, pour le montrer dans son humiliation à une autre partie de la ville, pour le maltraiter d'autant plus longtemps, et aussi pour laisser à leurs agents le temps de travailler les masses selon leurs vues. Ce chemin était plus rude et plus inégal, et tant qu'il dura, les archers maltraitèrent Jésus. Le long vêtement qu'on lui avait mis l'empêchait de marcher ; il tomba plusieurs fois dans la boue, et fut relevé à coups de pied et à coups de bâton sur la tête et en le traînant par les cordes ; il eut à subir des outrages infinis, tant de la part de ceux qui le conduisaient, que de la part du peuple rassemblé sur la route. Pour lui, il demandait à Dieu de ne pas en mourir, afin d'accomplir sa passion et notre rédemption.

Il était environ huit heures un quart lorsque le cortége

arriva au palais de Pilate par un autre côté (probablement par le côté oriental) en traversant le forum. La foule était très-nombreuse; tous se groupaient selon les provinces et les villes d'où ils étaient ; les pharisiens couraient parmi eux, et les excitaient. Pilate, se souvenant de la sédition des zélateurs Galiléens à la dernière Pâque, avait rassemblé à peu près un millier d'hommes, qui occupaient le prétoire, le corps-de-garde, les entrées du forum et celles de son palais.

La sainte Vierge, sa sœur aînée Marie, fille d'Héli, Marie, fille de Cléophas, Madeleine et plusieurs autres des saintes femmes, (1), au nombre de vingt, se tenaient dans un lieu où elles pouvaient tout entendre. Jean s'y trouvait aussi au commencement.

Jésus, couvert de son manteau de dérision, fut conduit à travers la populace qui l'insultait, car les pharisiens avaient partout mis en avant la lie du peuple ; elle les précédait en poussant des cris. Un serviteur d'Hérode était déjà venu dire à Pilate que son maître était très-reconnaissant de sa déférence ; mais que n'ayant vu qu'un fou stupide dans le célèbre sage Galiléen, il l'avait traité comme tel, et le lui renvoyait. Pilate fut satisfait de ce qu'Hérode avait fait comme lui, et n'avait pas condamné Jésus. Il lui fit faire de nouveau ses compliments et ils devinrent amis, d'ennemis qu'ils étaient depuis que l'aqueduc s'était écroulé (2).

(1) Elle a oublié de dire comment ces femmes s'étaient réunies, et si Marie, revenant du mont des Oliviers à la porte des Brebis, rencontra Jésus et son cortége. Il est probable, d'après des récits antérieurs de la religieuse, qu'en se rendant au palais d'Hérode, elle rencontra Jésus, et le suivit chez Pilate.

(2) Voici à quelle occasion l'inimitié de Pilate et d'Hérode prit naissance, selon les visions de la Sœur. Pilate avait entrepris de bâtir un grand aqueduc attenant au côté sud-est de la montagne du temple, et passant par dessus la ravine où se décharge l'étang de Béthesda. Hérode, par l'intermédiaire d'un hérodien rusé qui était membre du Sanhédrin, lui avait fourni des matériaux et dix-huit architectes qui étaient aussi hérodiens. Son projet était de rendre les Juifs de plus en plus contraires au gouverneur romain, par les malheurs qui résulteraient de cette entreprise. Les architectes bâtirent dans l'intention de faire crouler la construction, et lorsque l'ouvrage téméraire approchait de sa fin, et que beaucoup de maçons d'Ophel étaient encore occupés à enlever les échafaudages, les dix-huit architectes attendaient ce qui allait arriver, au haut de la tour voisine de Siloé. Toute la bâtisse s'écroula; mais aussi une partie de cette tour où ils se tenaient et les architectes périrent avec

Jésus fut conduit de nouveau devant la maison de Pilate. Les archers lui firent monter l'escalier avec leur brutalité accoutumée ; mais il s'embarrassa dans son vêtement, et tomba sur les degrés de marbre blanc qui se teignirent du sang de sa tête sacrée. Les ennemis de Jésus qui avaient repris leurs places à l'entrée du forum et la populace riaient de sa chute, et les archers le frappaient à coups de pied pour le relever. Pilate était appuyé sur son siége, qui ressemblait à un petit lit de repos ; la petite table était devant lui ; comme précédemment il était entouré d'officiers et d'hommes tenant des écritures. Il s'avança sur la terrasse, et dit aux accusateurs de Jésus : « Vous m'avez livré cet homme comme un agitateur du peuple; je l'ai interrogé devant vous, et ne l'ai pas trouvé coupable de ce que vous lui imputiez. Hérode ne

quatre-vingt-treize ouvriers. Cet accident eut lieu quelques jours avant le 8 Janvier (20 thebet) de la seconde année de la prédication de Jésus, le jour où Jean-Baptiste fut décapité dans le château de Macherunt, et où commença la fête pour l'anniversaire de la naissance d'Hérode. Aucun officier romain ne se rendit à cette fête, à cause de l'écroulement de l'aqueduc, quoique Pilate même y eût été invité avec une politesse hypocrite.

La Sœur vit la nouvelle de cet événement portée par des disciples à Thimnath-Serah, dans la Samarie, où Jésus enseignait, ce même 8 Janvier (20 thebet), Lorsque Jésus se rendit de là à Hébron pour consoler la famille de Jean, elle le vit le 13 Janvier (25 thebet) guérir à Ophel beaucoup d'ouvriers blessés par cet écroulement. Il a été question plus haut de la gratitude de ces ouvriers. L inimitié d'Hérode contre Pilate s'accrut encore à l'occasion de la vengeance que celui-ci tira des partisans d'Hérode à cause de cet événement désastreux. Nous tirerons quelques renseignements, à ce sujet, des communications de la Sœur. (Le 25 Mars (7 nisan) de la seconde année de la prédication, Lazare avertit le Sauveur et les siens dans un lieu voisin de Béthulie, que Judas de Gaulon va exciter une insurrection contre Pilate — Le 28 Mars (10 nisan), Pilate proclame à Jérusalem un impôt sur le temple, en partie pour couvrir les frais des bâtisses écroulées, et il s'élève une sédition parmi les partisans Galiléens de Judas de Gaulon, zélateur de liberté, qui était avec tous les siens sans le savoir un instrument des hérodiens. Les hérodiens étaient une société semblable à ce que sont aujourd hui les francs-maçons. — Le 30 Mars (12 nisan), Jésus est dans le temple de Jérusalem avec les Apôtres et trente disciples ; il enseigne vers dix heures du matin, revêtu d'une robe brune galiléenne. Ce même jour a lieu l'insurrection de Judas de Gaulon contre Pilate ; les séditieux délivrent cinquante de leurs adhérents emprisonnés l'avant-veille, et tuent plusieurs Romains. Le 6 Avril (19 nisan), Pilate fait attaquer et égorger, dans le temple, par des Romains déguisés, un grand nombre de Galiléens au moment où ils sacrifiaient ; Judas de Gaulon est tué. Pilate se vengea ainsi sur Hérode, dans la personne de ses sujets et de ses partisans. Mais leur inimitié prit fin lorsque Pilate envoya Jésus à Hérode, pour être jugé par lui.

l'a point trouvé criminel non plus, car je vous ai envoyés à lui, et vous voyez qu'il n'a point porté de sentence de mort. Je vais donc le faire fouetter, et le renvoyer. » De violents murmures s'élevèrent parmi les pharisiens et les distributions d'argent parmi le peuple se firent avec une nouvelle activité. Pilate accueillit ces démonstrations avec un grand mépris, et y répondit par des paroles piquantes en demandant entre autres s'ils n'avaient pas assez du sang innocent qu'ils verseraient encore aujourd'hui, lorsqu'ils immoleraient les agneaux de Pâque.

Mais c'était le temps où le peuple venait devant lui, avant la célébration de la fête, pour lui demander, d'après une ancienne coutume, la délivrance d'un prisonnier. Les pharisiens avaient envoyé d'avance leurs agents pour exciter la foule à ne pas demander la délivrance de Jésus, mais son supplice. Pilate espérait qu'on demanderait de relâcher Jésus, et il imagina de donner le choix entre lui et un affreux scélérat, nommé Barrabas, que tout le peuple avait en horreur et qui était déjà condamné à mort, de manière qu'il ne leur restât pas de choix. Il avait commis un meurtre dans une sédition, et je l'ai vu se rendre coupable de bien d'autres crimes : il s'était livré à des sortiléges, et avait arraché à des femmes enceintes le fruit qui était encore dans leurs entrailles. J'ai oublié le reste. Il y eut un mouvement parmi le peuple sur le forum ; un groupe s'avança, ayant en tête ses orateurs, qui crièrent à Pilate : « Faites ce que vous avez toujours fait pour la fête. » Pilate leur dit : « C'est la coutume que je vous délivre un criminel à la Pâque. Qui voulez-vous que je vous délivre : Barrabas, ou Jésus le Roi des Juifs, Jésus qu'on dit être l'oint du Seigneur ? »

Pilate, toujours indécis, appelait Jésus Roi des Juifs, parce que cet orgueilleux Romain voulait leur témoigner son mépris en leur attribuant un si pauvre roi mis dans ce moment sur la même ligne qu'un meurtrier; mais il lui donnait aussi ce nom par une sorte de persuasion que Jésus pouvait être

en effet le Roi miraculeux, le Messie promis aux Juifs; puis il cédait à ce pressentiment qu'il avait de la vérité, parce qu'il sentait bien que les princes des prêtres étaient pleins d'envie contre Jésus qu'il croyait innocent. A cette demande de Pilate, il y eut quelque hésitation dans la multitude, et quelques voix seulement crièrent : « Barrabas. » Pilate ayant été appelé par un serviteur de sa femme, quitta un instant la terrasse, et le serviteur lui montra le gage qu'il avait donné, en lui disant : « Claudia Procle vous rappelle votre promesse de ce matin. » Pendant ce temps, les pharisiens et les princes des prêtres étaient dans une grande agitation; ils se rapprochaient du peuple, menaçaient et ordonnaient; mais ils avaient peu à faire pour l'exciter.

Marie, Madeleine, Jean et les saintes femmes se tenaient dans un coin du forum, tremblant et pleurant. Quoique la mère de Jésus sût bien que sa mort était le seul moyen de salut pour les hommes, elle n'en était pas moins pleine d'angoisse et de désir de l'arracher au supplice. Et de même que Jésus, quoique devenu spontanément homme pour souffrir la mort sur la croix, n'en éprouvait pas moins toutes les tortures d'un malheureux horriblement maltraité, d'un homme condamné injustement à mort; de même Marie souffrait toutes les douleurs que peut ressentir une mère dont le saint enfant subit un pareil sort de la part du peuple le plus ingrat. Elle et ceux qui l'accompagnaient, tremblaient, se désolaient, espéraient, et souvent Jean s'éloignait à de courtes distances pour apporter quelque nouvelle tranquillisante. Marie priait pour qu'un si grand crime ne s'achevât pas. Elle disait comme Jésus au jardin des Oliviers : « Si cela est possible, que ce calice s'éloigne. » Elle espérait encore un peu, parce que le bruit courait dans le peuple que Pilate voulait délivrer Jésus. Non loin d'elle étaient des groupes de gens de Capharnaüm que Jésus avait guéris et enseignés; ils se donnaient l'air de ne pas bien la connaître, et regardaient à la dérobée les malheureuses femmes cachées sous leurs voiles.

Mais Marie pensait, et tous pensaient comme elle, que ceux-ci du moins repousseraient certainement Barrabas, pour avoir leur bienfaiteur et leur Sauveur. Il n'en fut pourtant pas ainsi.

Pilate avait renvoyé son gage à sa femme, pour lui indiquer qu'il voulait tenir sa promesse. Il s'avança de nouveau sur la terrasse, et s'assit auprès de la petite table. Les princes des prêtres avaient aussi repris leurs siéges, et Pilate cria de nouveau : « Lequel des deux dois-je vous délivrer ? » Ici s'éleva un cri général dans tout le forum : « Nous ne voulons point celui-ci ; donnez-nous Barrabas. » Pilate dit encore : « Que dois-je donc faire de Jésus, qui est appelé Christ, le Roi des Juifs ? » Tous crièrent tumultueusement : « qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié ! » Pilate demanda, pour la troisième fois : « Mais qu'a-t-il fait de mal? Moi du moins je ne trouve point en lui de crime qui mérite la mort. Je vais donc le faire fouetter, et le laisser aller. » Mais le cri : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » éclata partout, comme une tempête infernale. Les princes des prêtres et les pharisiens se démenaient comme des enragés. Alors, le faible Pilate délivra le malfaiteur Barrabas, et condamna Jésus à la flagellation.

XXIV.

Flagellation de Jésus.

Pilate, ce juge abject, indécis, avait prononcé à plusieurs reprises les paroles perverses : « Je ne trouve point de crime en lui, c'est pourquoi je vais le faire flageller et ensuite le mettre en liberté. » Les Juifs, de leur côté, continuaient de crier : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! » Néanmoins Pilate voulut encore tenter de faire prévaloir sa volonté. Il ordonna donc de flageller Jésus à la manière des Romains. Alors les archers, frappant et poussant Jésus avec leurs bâtons, le conduisirent sur le forum, à travers les flots tumultueux d'une populace furieuse. Au nord du palais de Pilate, à peu

de distance du corps-de-garde, se trouvait, en avant d'une des halles qui entouraient le marché, une colonne où se faisaient les flagellations. Les exécuteurs vinrent avec des fouets, des verges et des cordes, qu'ils jetèrent au pied de la colonne. C'étaient six hommes bruns, plus petits que Jésus, ils avaient très-peu de barbe; ils portaient pour tout vêtement une ceinture autour du corps, leur poitrine était couverte d'une pièce de cuir, ou de je ne sais quelle mauvaise étoffe; ils avaient les bras nus. C'étaient des malfaiteurs des frontières de l'Égypte, condamnés pour leurs crimes à travailler aux canaux et aux édifices publics, et dont les plus méchants et les plus ignobles remplissaient les fonctions d'exécuteurs dans le prétoire. Ces hommes cruels avaient déjà attaché à cette même colonne, et fouetté jusqu'à la mort, de pauvres condamnés. Ils ressemblaient à des bêtes sauvages ou à des démons, et paraissaient à moitié ivres. Ils frappèrent le Sauveur à coups de poing, quoiqu'il ne fit aucune résistance, le traînèrent avec leurs cordes et l'attachèrent brutalement à la colonne. Cette colonne était tout à fait isolée, et ne servait de support à aucun édifice. Elle n'était pas très-élevée, car un homme de haute taille aurait pu, en étendant le bras, en atteindre la partie supérieure. A son extrémité supérieure et au milieu de sa hauteur se trouvaient des anneaux ou des crochets. On ne saurait exprimer avec quelle barbarie ces chiens furieux traitèrent Jésus en le conduisant là; ils lui arrachèrent le manteau dérisoire d'Hérode, et le jetèrent presque par terre.

Jésus tremblait et frisonnait devant la colonne. Il ôta en toute hâte lui-même ses habits avec ses mains enflées et sanglantes. Pendant qu'ils le frappaient, il pria de la manière la plus touchante, et tourna la tête un instant vers sa mère, qui se tenait, déchirée de douleur, dans le coin d'une des halles du marché. Se dirigeant vers la colonne, pour couvrir sa nudité (car on lui avait arraché jusqu'à sa ceinture) il dit à sa mère : « Détourne tes yeux de moi! » — Je ne sais s'il

prononçait extérieurement ces paroles, ou s'il ne les disait qu'intérieurement, mais je remarquai que Marie les comprit, car au même instant je la vis se détourner et tomber sans connaissance dans les bras des saintes femmes qui l'entouraient. Jésus embrassa la colonne, les archers lièrent ses mains élevées en l'air derrière l'anneau de fer qui était au haut de la colonne, et tendirent tellement ses bras en haut, que ses pieds, attachés fortement au bas de la colonne, touchaient à peine la terre. Le Saint des Saints fut ainsi étendu, dans toute sa nudité humaine, avec violence sur la colonne des malfaiteurs, et deux de ces furieux, altérés de son sang, commencèrent à flageller son corps sacré de la tête aux pieds. Leurs premiers fouets ou verges semblaient de bois blanc flexible ; peut-être aussi étaient-ce des nerfs de bœuf, ou des lanières de cuir dur et blanc.

Notre Sauveur, le Fils de Dieu, vrai Dieu et vrai homme, frémissait et se tordait comme un ver sous les coups de ces misérables ; ses gémissements doux et clairs se faisaient entendre comme une prière affectueuse sous le bruit des verges de ses bourreaux. De temps en temps, le cri du peuple et des pharisiens venait comme une sombre nuée d'orage étouffer et emporter ces plaintes douloureuses et pleines de bénédictions ; on criait : « Faites-le mourir ! Crucifiez-le ! » car Pilate était encore en pourparler avec le peuple, et quand il voulait faire entendre quelques paroles au milieu du tumulte populaire, une trompette sonnait pour demander un instant de silence. Alors on entendait de nouveau le bruit des fouets, les gémissements de Jésus, les imprécations des archers, et le bêlement des agneaux de Pâque qu'on lavait à peu de distance, dans la piscine des Brebis. Lorsqu'ils étaient lavés on les portait, la bouche enveloppée, jusqu'au chemin du temple, afin qu'ils ne se salissent pas de nouveau, puis on les conduisait à l'extérieur du côté du couchant, pour les assujettir à une ablution prescrite par les rites sacrés. Ce bêlement avait quelque chose de singulièrement touchant ;

c'étaient les seules voix à s'unir aux gémissements du Sauveur.

Le peuple juif se tenait à quelque distance du lieu de la flagellation. Des soldats romains étaient placés en différents endroits et surtout du côté du corps-de-garde. Beaucoup de gens de la populace allaient et venaient, silencieux ou l'insulte à la bouche ; quelques-uns cependant se sentirent touchés, et il semblait alors qu'un rayon partant de Jésus les frappait. Je vis des jeunes gens infâmes, presque nus, qui préparaient des verges fraîches près du corps-de-garde ; d'autres allaient chercher des branches d'épine. Quelques archers des princes des prêtres s'étaient mis en rapport avec les bourreaux, et leur donnaient de l'argent. On leur apporta aussi une cruche pleine d'un épais breuvage rouge, dont ils burent jusqu'à s'enivrer. Au bout d'un quart d'heure, les deux bourreaux qui flagellaient Jésus furent remplacés par deux autres. Le corps du Sauveur était couvert de taches noires, bleues et rouges, et son sang coulait par terre. Il tremblait et tressaillait. Les injures et les moqueries se faisaient entendre de tous côtés.

Cette nuit il avait fait froid, pendant la matinée et jusqu'à ce moment-ci le ciel était sombre, à l'étonnement du peuple, il tomba par moment de la grêle. Vers midi le ciel s'éclaircit et le soleil perça.

La seconde couple de bourreaux tomba avec une nouvelle rage sur Jésus; ils avaient une autre espèce de baguettes : c'étaient comme des bâtons d'épine, avec des nœuds et des pointes. Leurs coups déchirèrent tout le corps de Jésus ; son sang jaillit à quelque distance et leurs bras en étaient arrosés. Jésus gémissait, priait et tremblait. Plusieurs étrangers passèrent, dans le forum sur des chameaux et regardèrent avec effroi et avec douleur, lorsque le peuple leur expliqua ce qui se passait. C'étaient des voyageurs dont quelques-uns avaient reçu le baptême de Jean ou entendu le sermon de Jésus sur la montagne. Le tumulte et les cris ne cessaient pas près de la maison de Pilate.

De nouveaux bourreaux frappèrent Jésus avec des fouets : c'étaient des lanières au bout desquelles étaient des crochets de fer qui enlevaient des morceaux de chair à chaque coup. Hélas ! qui pourrait rendre ce terrible et douloureux spectacle ! Leur rage n'était pourtant pas encore satisfaite : ils délièrent Jésus et l'attachèrent de nouveau, le dos tourné à la colonne. Comme il ne pouvait plus se soutenir, ils lui passèrent des cordes sur la poitrine, sous les bras et au-dessous des genoux, et attachèrent aussi ses mains derrière la colonne. Tout son corps se contractait douloureusement; il était couvert de plaies et de sang, sa peau qui pendait et la position croisée de ses hanches cachaient sa nudité. Alors ils fondirent de nouveau sur lui comme des chiens furieux : l'un d'eux tenait dans la main gauche une verge plus fine dont il frappait son visage. Le corps du Sauveur n'était plus qu'une plaie : il regardait les bourreaux avec ses yeux pleins de sang et semblait demander merci, mais leur rage redoublait et les gémissements de Jésus devenaient de plus en plus faibles.

L'horrible flagellation avait bien duré trois quarts d'heure, lorsqu'un étranger de la classe inférieure, parent de l'aveugle Ctésiphon guéri par Jésus, se précipita vers le dos de la colonne avec un couteau en forme de faucille : il cria d'une voix indignée : « Arrêtez ! ne frappez pas cet innocent jusqu'à le faire mourir : » Les bourreaux ivres s'arrêtèrent étonnés : il coupa rapidement les cordes assujetties derrière la colonne qui retenaient Jésus, s'enfuit et se perdit dans la foule. Jésus tomba presque sans connaissance au pied de la colonne sur la terre toute baignée de son sang. Les exécuteurs le laissèrent là, s'en allèrent boire, et appelèrent des valets de bourreau qui étaient occupés dans le corps-de-garde à tresser la couronne d'épines.

Comme Jésus était couché tout sanglant et dans des tressaillements convulsifs au pied de la colonne, je vis quelques filles perdues à l'air effronté s'approcher de lui en se tenant

par les mains. Elles s'arrêtèrent un moment et le regardèrent avec dégoût. Dans ce moment la douleur de ses blessures redoubla et il leva tristement vers elles sa face meurtrie. Elles s'éloignèrent et les soldats et les archers leur adressèrent en riant des paroles indécentes.

Je vis à plusieurs reprises pendant la flagellation des Anges en pleurs entourer Jésus et j'entendis sa prière pour nos péchés qui montait constamment vers son Père au milieu de la grêle de coups qui tombait sur lui. Pendant qu'il était étendu dans son sang au pied de la colonne, je vis un Ange lui présenter quelque chose de lumineux qui lui rendit des forces. Les archers revinrent et le frappèrent avec leurs pieds et leurs bâtons, lui disant de se relever et qu'ils n'en avaient pas encore fini avec le nouveau Roi. Jésus se tourna, couché comme il était, pour prendre sa ceinture, qui était à côté de lui ; alors ces infâmes, en éclatant de rire, la repoussèrent de leurs pieds en sorte que le Sauveur, semblable à un ver qu'on écrase, dut se tourner et retourner dans sa sanglante nudité pour avoir sa ceinture et en couvrir ses reins. Quand ils l'eurent remis debout sur ses jambes tremblantes, ils ne lui laissèrent pas le temps de remettre sa robe qu'ils jetèrent seulement sur ses épaules nues, et avec laquelle il essuya le sang qui coulait sur son visage. Ils le conduisirent au corps-de-garde par un détour ; ils auraient pu y arriver plus directement, car les halles dans les environs de cet édifice étaient ouvertes de manière qu'on pouvait voir la place au-dessous de laquelle les deux larrons et Barrabas étaient emprisonnés. Mais ils voulurent le conduire devant le lieu où siégeaient les princes des prêtres qui s'écrièrent : « Qu'on le fasse mourir ! qu'on le fasse mourir ! » et se détournèrent avec dégoût ; puis ils le menèrent dans la cour intérieure du corps-de-garde. Lorsque Jésus y entra, il n'y avait pas de soldats, mais des esclaves, des archers, des goujats, enfin le rebut de la population.

Comme le peuple était dans une grande agitation, Pilate

avait fait venir un renfort de garnison romaine de la citadelle Antonia : ces troupes, rangées en bon ordre, entouraient le corps-de-garde. Elles pouvaient parler, rire et se moquer de Jésus, mais il leur était interdit de quitter leurs rangs. Pilate voulait par là tenir le peuple en respect. Il y avait bien un millier d'hommes.

XXV.

Marie pendant la flagellation de Jésus.

Je vis la sainte Vierge en extase continuelle pendant la flagellation de notre divin Rédempteur ; elle vit et souffrit intérieurement avec un amour et une douleur indicibles tout ce que souffrait son Fils. Souvent de faibles gémissements sortaient de sa bouche ; ses yeux étaient rouges de larmes. Elle était voilée et étendue dans les bras de Marie d'Héli, sa sœur aînée (1), qui était déjà vieille et ressemblait beaucoup à Anne, leur mère. Marie de Cléophas, fille de Marie d'Héli, était aussi là et se tenait presque toujours au bras de sa mère. Les saintes amies de Marie et de Jésus étaient voilées, tremblantes de douleur et d'inquiétude, serrées autour de la sainte Vierge et poussant des gémissements étouffés comme si elles eussent attendu leur propre sentence de mort. Marie avait une longue robe à peu près bleu de ciel, et par-dessus un grand manteau de laine blanche et un voile d'un blanc approchant du jaune. Madeleine était bouleversée et terrassée par la douleur, ses cheveux étaient épars sous son voile.

(1) Marie d'Héli est souvent mentionnée dans ce récit. D'après l'ensemble des visions de la Sœur sur la sainte Famille, celle-ci était fille de Joachim et d'Anne, née près de vingt ans avant la sainte Vierge. Elle n'était pas l'enfant de la promesse et elle est distinguée des autres Marie par le nom de Marie d'Héli, parce qu'elle était fille de Joachim ou Heliachim. Son mari s'appelait Cléophas et sa fille Marie de Cléophas. Celle-ci, nièce de la sainte Vierge, était pourtant plus âgée qu'elle ; son premier mari s'appelait Alphée ; les fils qu'elle avait eus de celui-ci étaient les Apôtres Simon, Jacques-le-Mineur et Jude Thaddée. Elle eut de Sabas, son second mari, Joseph Barsabas, et d'un troisième mariage avec un certain Jonas, Simon qui fut évêque de Jérusalem.

Lorsque Jésus après la flagellation tomba au pied de la colonne, je vis Claudia Procle, la femme de Pilate, envoyer à la mère de Dieu de grandes pièces de toile. Je ne sais plus au juste si elle croyait que Jésus serait délivré et que cette toile serait nécessaire à sa mère pour panser ses blessures, ou si la païenne compatissante savait l'usage auquel la sainte Vierge emploierait son présent. Marie, revenue à elle, vit son Fils tout déchiré conduit par les archers : il essuya ses yeux pleins de sang pour regarder sa mère. Elle étendit les mains vers lui et suivit des yeux la trace sanglante de ses pieds. Je vis bientôt Marie et Madeleine, comme le peuple se portait d'un autre côté, s'approcher de la place où Jésus avait été flagellé ; cachées par les autres saintes femmes et par quelques personnes bien intentionnées qui les entouraient, elles se prosternèrent à terre près de la colonne et essuyèrent partout le sang sacré de Jésus avec les linges qu'avait envoyés Claudia Procle. Jean n'était pas en ce moment près des saintes femmes qui étaient à peu près au nombre de vingt. Le fils de Siméon, celui de Véronique, celui d'Obed, Aram et Théméni, neveux de Joseph d'Arimathie, étaient occupés dans le temple, pleins de tristesse et d'angoisse. Il était environ neuf heures du matin lorsque finit la flagellation.

XXVI.

Interruption des tableaux de la Passion.

Mars 1823. — Dimanche de Lætare. — Fête de St Joseph.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

La sœur Emmerich vit jour par jour cette suite de tableaux, depuis la veille du 18 Février jusqu'au 8 Mars, veille du quatrième Dimanche de carême, et pendant ce temps elle souffrit elle-même d'inexprimables douleurs du corps et de l'âme. Plongée dans ces contemplations, fermée à toutes les

sensations extérieures, elle pleurait et gémissait comme un enfant livré aux bourreaux; elle tremblait, tressaillait et se tordait sur sa couche en poussant des gémissements; son visage ressemblait à celui d'un homme mourant dans les supplices, et une sueur de sang ruisselait souvent sur sa poitrine et sur ses épaules. En général, sa sueur était si abondante que tout ce qui était près d'elle en était trempé et que son lit en était pénétré. Elle souffrait aussi de la soif au point qu'on eût dit d'un homme alteré, perdu dans un désert sans eau. Sa bouche était desséchée le matin, et sa langue retirée et contractée, en sorte qu'elle ne pouvait demander qu'on la soulageât qu'avec des sons inarticulés et des signes. Une fièvre continuelle se joignait à toutes ces souffrances, ou en était la conséquence; et en outre ses douleurs habituelles et celles dont elle se chargeait au profit d'autrui continuaient sans relâche. Ce n'était qu'après avoir repris avec peine quelques forces qu'elle pouvait raconter les tableaux de la passion : encore ne les racontait-elle pas tous les jours et d'une haleine, mais en s'y prenant plusieurs fois.

Le Samedi 8 Mars 1823, elle avait raconté de cette manière avec une souffrance infinie la flagellation de Jésus-Christ, qui avait été la vision de la nuit précédente et qui sembla lui être encore présente pendant une partie de la journée : mais vers la fin du jour il y eut une interruption dans la série jusque-là régulière de ses visions de la passion. Nous en rendons compte ici, comme faisant mieux connaître la vie intérieure d'une personne aussi extraordinaire, et aussi comme un point de repos pour le lecteur de ce livre. Car nous avons éprouvé nous-mêmes qu'il y a pour les faibles une certaine fatigue dans la représentation de la passion du Sauveur, bien qu'elle se soit accomplie pour leur salut.

La vie spirituelle et corporelle de la Sœur était en union intime, continuelle avec la vie journalière de l'Église dans le temps. C'était un rapport plus impérieux peut-être que celui qui met notre vie dans la dépendance des saisons, des

heures du jour, du soleil et de la lune, du climat et de la température, et par suite duquel elle rendait un témoignage perpétuel de l'existence et de la signification de tous les mystères et de toutes les solennités célébrées par l'Église dans le temps. Elle les suivait si fidèlement qu'aux matines de chaque férie tout son état intérieur et extérieur, spirituel et corporel, éprouvait un changement. Quand le soleil spirituel d'un des jours de l'Église s'était couché, elle se tournait à l'instant vers celui du jour suivant pour pénétrer toutes ses prières, tous ses travaux, toutes ses souffrances de la grâce spéciale attachée à cette nouvelle journée, de même qu'une plante se baigne dans la rosée, se joue dans la lumière et la chaleur de l'aurore naissante.

Il se faisait une révolution dans tout son être, non pas précisément quand la cloche du soir tintait l'*Angelus*, lequel peut être sonné trop tôt ou trop tard par l'ignorance ou la paresse de ceux qui en sont chargés, mais quand ce moment d'une nouvelle reproduction de l'ordre éternel dans le temps arrivait réellement à une heure dont les autres humains ne pouvaient être avertis par leurs sens.

Si l'Église célébrait une fête douloureuse, on la voyait accablée, languissante et comme flétrie ; mais au moment où commençait une fête de réjouissance, son corps et son âme se relevaient soudainement comme ranimés par la rosée d'une grâce nouvelle, et elle restait jusqu'au soir suivant calme, sérieuse, joyeuse, comme si un voile eût été jeté sur ses douleurs et comme si elle eût dû rendre témoignage à la vérité éternelle de cette nouvelle fête. Or, tout cela se passait en elle sans la participation de sa volonté, du moins n'y mettait-elle pas plus d'intention que l'abeille n'en met lorsqu'elle prépare le miel et la cire. Elle avait eu dès sa plus tendre enfance le désir sincère d'être toujours obéissante envers Jésus et l'Église, elle avait trouvé grâce devant Dieu, qui avait transformé son désir non-seulement en actions, mais en une seconde nature. Elle ne pouvait plus faire autre-

ment, elle se tournait irrésistiblement vers l'Église comme une plante vers la lumière quand même on l'entoure d'une nuit artificielle.

Le Samedi 8 Mars 1823, après le coucher du soleil, comme elle venait de raconter péniblement les scènes de la flagellation de Notre-Seigneur, elle se tut tout à coup, et celui qui écrit ces pages croyait que son âme était déjà passée à la contemplation du couronnement d'épines. Mais, après quelques minutes de repos, son visage, altéré et défait comme celui d'une agonisante, brilla d'une douce et aimable sérénité, et elle pronança quelques paroles de ce ton affectueux avec lequel l'homme innocent parle à des enfants. « Ah! l'aimable petit garçon! disait-elle. Qui est-il donc? Attendez, je vais le lui demander. — Il s'appelle petit Joseph. — Oh! qu'il est gentil! Il vient à moi en courant à travers la foule. — Le pauvre enfant! — Il est si aimable; il sourit; il ne sait rien de ce qui se passe. — Il me fait pitié; il est presque nu; j'ai peur qu'il n'ait froid. — L'air est si frais ce matin. — Attends, je vais te couvrir un peu. » Après ces paroles, prononcées avec tant de vérité, qu'on eût pu regarder autour de soi si l'enfant n'y était pas, elle prit des linges qui étaient près d'elle, et fit tous les gestes d'une personne compatissante qui veut préserver du froid un enfant chéri. Son ami l'observa attentivement et soupçonna que ces gestes exprimaient quelque prière intérieure comme il en avait déjà souvent été témoin. Cependant il ne put avoir l'explication de ce qui avait motivé ses paroles; car il y eut un changement subit dans son état. Une personne qui la soignait, fit entendre le mot d'*obéissance* : ce mot était le nom d'un des vœux par lesquels elle s'était consacrée au Seigneur, et à l'instant elle recueillit ses esprits comme un enfant docile que sa mère appelle à elle, en le réveillant d'un profond sommeil. Elle saisit vivement son rosaire et le petit crucifix qu'elle avait toujours sur elle, ajusta ses vêtements, se frotta les yeux, et se mit sur son séant; puis on la porta

de son lit sur une chaise, incapable qu'elle était de se tenir debout ou de marcher : c'était le temps où l'on faisait son lit. Son ami la quitta, pour mettre par écrit ce qu'il avait recueilli dans la journée.

Le Dimanche 9 Mars 1823. Ce matin celui qui écrit ces lignes demanda à la personne qui la soignait : « Que voulait dire la malade hier soir, lorsqu'elle parlait d'un enfant appelé Joseph. » Et cette personne répondit : « Elle a été encore longtemps occupée du petit Joseph, c'est le fils d'une de mes cousines, qu'elle aime beaucoup. J'ai peur que cela ne présage une maladie à cet enfant ; car elle a dit plusieurs fois qu'il était presque nu, qu'elle craignait qu'il n'eût froid. » Son ami se ressouvint alors d'avoir vu, en effet, ce petit Joseph jouer plusieurs fois sur le lit de la malade, et il crut seulement qu'elle avait rêvé la veille à cet enfant. Lorsque plus tard il la visita, pour se faire raconter par elle la suite des scènes de la passion, il la trouva, contre son attente, plus sereine et en meilleur état que tous les jours précédents. Elle lui dit qu'elle n'avait plus rien vu après la flagellation ; et, lorsqu'il la questionna au sujet de ce petit Joseph dont elle avait tant parlé la veille, elle ne se souvint plus d'avoir pensé à cet enfant. Il lui demanda ce qui faisait qu'elle était aujourd'hui si calme, si sereine et si bien portante, et elle répondit qu'il en était toujours ainsi au milieu du carême, que l'Église chantait avec Isaïe à l'Introït du saint sacrifice de la messe : « Réjouis-toi, Jérusalem ! Rassemblez-vous, vous tous qui l'aimez ; réjouissez-vous, vous qui étiez tristes, soyez dans la joie, et rassassiez-vous des mamelles de votre consolation. » Que c'était donc un jour d'allégresse ; que d'ailleurs dans l'Évangile du jour, le Seigneur avait nourri cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons, dont il était resté douze corbeilles ; qu'il fallait donc se réjouir. Elle ajouta qu'il l'avait aussi nourrie le matin avec la sainte Communion, et qu'en ce jour du carême elle s'était toujours sentie fortifié corporellement et spirituellement. Son ami jeta les

yeux sur l'amanach de Munster, et il y vit qu'outre le Dimanche de *Lætare*, on célébrait encore ce jour là, dans ce diocèse, la fête de saint Joseph, père nourricier de Notre-Seigneur; ce qu'il ignorait, parce qu'ailleurs cette fête tombe le 19 Mars. Il le lui fit remarquer, et lui demanda si ce n'était pas là ce qui l'avait fait parler de Joseph, et elle lui dit qu'elle savait bien que c'était la fête du père nourricier de Jésus; mais qu'elle n'avait point pensé à cet enfant qui portait son nom et qui venait quelquefois dans sa chambre. Au milieu de cette conversation, elle se souvint tout à coup de ce qui avait été l'objet de sa vision de la veille. C'était, en effet, une oyeuse image de saint Joseph enfant, qui, à l'occasion de sa fête et du Dimanche de *Lætare*, s'était introduite tout d'un coup et comme dramatiquement au milieu des visions de la passion.

Or nous avons souvent éprouvé que celui qui lui parlait, lui envoyait ses messagers sous une forme enfantine, et que cela arrivait toujours dans des cas où l'art humain aussi aurait pu se servir d'une figure d'enfant pour interpréter sa pensée. Si, par exemple, une de ses visions de l'histoire sainte lui représentait une prophétie accomplie, elle voyait accompagner les événements qu'elle avait sous les yeux un enfant qui, dans sa course, dans sa pose, dans son vêtement, dans la manière dont il portait à la main ou faisait flotter en l'air au bout d'un bâton son écrit prophétique, reproduisait les traits caractéristiques de tel ou tel prophète. Avait-elle de grandes douleurs à souffrir, il venait vers elle un petit enfant doux et silencieux, habillé de vert; il s'asseyait d'un air résigné et dans une position très-incommode sur le bord étroit de son lit, se laissait porter sans proférer aucune plainte d'un bras à l'autre, ou poser à terre sans rien dire. Il la regardait constamment d'un œil affectueux, et lui donnait des consolations : c'était la patience. Si, dans un moment de fatigue ou de souffrance extraordinaire supportée pour le soulagement d'un autre, elle rentrait en rapport avec

un Saint, soit par la célébration de sa fête, soit par l'intermédiaire d'une relique, elle voyait des scènes de l'enfance de ce Saint; tandis que dans d'autres cas elle voyait son martyre, avec les plus terribles circonstances. Dans ses plus grandes souffrances, lorsqu'elle était totalement épuisée, la consolation, souvent même l'instruction et l'avertissement lui venaient par des figures d'enfant. Il arrivait aussi souvent que dans certaines peines, dans certaines angoisses auxquelles elle ne savait pas résister, elle s'endormait, et se trouvait reportée à quelque danger couru pendant son enfance. Elle croyait, comme le montraient ses paroles et ses gestes pendant son sommeil, être redevenue une pauvre petite paysanne de cinq ans, qui, en voulant traverser une haie, restait prise dans les épines et pleurait. C'étaient toujours des scènes réelles de son enfance qui se reproduisaient alors, et lorsqu'ensuite il s'agissait de la morale de cette parabole, elle prononçait quelquefois des paroles comme celles-ci : « Pourquoi cries-tu? Je ne te tirerai pas de la haie tant que tu n'attendras pas mon secours patiemment, en me priant avec amour. » Elle avait obéi à cet ordre étant enfant, lorsqu'elle se trouvait dans la haie, et elle le suivait dans sa vieillesse lors de ses plus terribles épreuves; puis, quand elle était éveillée, elle parlait en riant de la haie où elle avait été emprisonnée, de ce moyen de la patience et de la prière qui lui avait été donné comme une clef pour en sortir. Elle l'avait reçu dans son enfance, et l'avait souvent négligé, mais dès ce moment elle ne manquait pas d'y avoir constamment recours. Ce rapport symbolique de certaines circonstances de son enfance avec les événements de sa vie postérieure, montrait qu'il y a dans la vie de l'individu, comme dans celle de l'humanité, des types prophétiques. Mais à l'individu, comme au genre humain, un type divin a été donné dans la personne du Rédempteur, afin que l'un et l'autre, s'élançant sur ses traces, et dépassant avec son aide les bornes de la nature, arrivent à la pleine liberté de l'esprit, à

l'âge de la plénitude du Christ ; afin que la volonté de Dieu se fasse sur la terre comme au ciel et que son royaume advienne ?

Elle raconta les fragments suivants des visions qui, la veille, avaient interrompu les scènes de la passion, au commencement des matines de la fête de saint Joseph.

XXVII.

Saint Joseph enfant interrompt les visions de la Passion.

Au milieu de ces terribles événements, j'étais à Jérusalem, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, et je pliais sous le poids de l'affliction et d'une souffrance aussi amère que la mort. Pendant qu'ils fouettaient mon adorable fiancé, j'étais assise tout auprès, dans un endroit où aucun Juif n'osait venir de peur de se souiller. Pour moi, ce n'était pas ce que je craignais; je désirais au contraire qu'une seule goutte de son sang jaillît sur moi pour me purifier. J'avais le cœur si déchiré, qu'il me semblait que j'allais mourir; car je ne pouvais secourir Jésus ; j'étais obligée de laisser les choses telles qu'elles étaient, je mourais presque de compassion. Je gémissais, je sanglotais à chaque coup qu'on lui portait, et m'étonnais seulement de ce qu'on ne me chassait pas. Hélas ? quel aspect lamentable, de voir mon bien-aimé fiancé par terre dans son sang au pied de la colonne, tout déchiré et meurtri ! Quel horrible spectacle que ces affreuses femmes qui se moquaient de lui et se détournaient avec dégoût en continuant leur chemin ? Qu'il était touchant, ce regard qui semblait leur dire : « C'est vous-mêmes qui m'avez ainsi déchiré et vous vous moquez encore de moi ! » — Avec quelle cruauté les bourreaux lui donnaient des coups de pied, pour le forcer à se lever ! — Couvert de plaies et de sang il se traînait pour prendre ses habits, et à peine les eut-il saisis de ses bras qui tressaillaient d'une douleur convulsive, qu'ils le poussèrent en avant pour lui infliger de nouveaux tour-

ments, et le traînèrent en spectacle devant sa pauvre mère! Hélas! elle tordait les mains, suivant du regard les traces sanglantes de ses pieds; et j'entendis au même instant partir du corps-de-garde, ouvert du côté du marché, les railleries des garçons de bourreau qui tressaient la couronne et essayaient sur leurs mains gantées la pointe de ses épines. Je tremblais de tous mes membres, j'aurais voulu courir pour le contempler dans ses nouvelles douleurs. Ce fut alors que la mère de Jésus, entourée des saintes femmes, essuya à la dérobée le sang de son Fils au pied de la colonne. Le peuple et les ennemis de Jésus poussaient des cris tumultueux pendant qu'on le conduisait. J'étais si déchirée, si malade de douleur et d'angoisse que je ne pouvais plus ni pleurer ni me soutenir, et je voulais pourtant me traîner jusqu'au lieu où Jésus allait être couronné d'épines.

Mais tout à coup je vis arriver un merveilleux enfant, aux cheveux blonds, n'ayant qu'une ceinture autour des reins. Il se glissait au milieu des longs voiles des saintes femmes, passait lestement entre les jambes des hommes, et vint à moi en courant. Il était tout joyeux, tout aimable, me prenait la tête pour la tourner d'un autre côté, me fermait tantôt les yeux, tantôt les oreilles, et cherchait avec ses caresses enfantines à m'empêcher de regarder les tristes spectacles qui étaient sous mes yeux. Cet enfant me dit aussi: « Ne me connais-tu pas? Je m'appelle Joseph, et je suis de Bethléem. » Puis il commença à me parler de la crèche, de la naissance du Christ, des bergers, des trois rois, et il racontait combien tout cela avait été beau et merveilleux. Tout en me parlant ainsi, il sautillait et badinait. Je craignais toujours qu'il n'eût froid, parce qu'il était si peu vêtu, et qu'il tombait un peu de grêle; mais il me donna ses petites mains contre mes joues, et me dit: « Sens comme j'ai chaud; là où je suis on ne sent pas le froid. « Cependant je pleurais toujours encore à cause de la couronne d'épines que je voyais tresser; mais il me consola, et me dit une belle parabole pour m'expliquer

comment la joie sortirait de toutes ces souffrances. En même temps il claquait des mains. Il y avait dans cette parabole beaucoup d'explications du sens mystique des souffrances du Christ. Il me montra aussi les champs où étaient venues les épines dont on tressait la couronne de Jésus, m'enseigna ce que signifiaient ces épines; me dit comment ces champs se couvriraient de magnifiques moissons, et comment les épines formeraient autour d'eux une haie protectrice tout ornée de belles roses (1). Il savait tout expliquer d'une manière si affectueuse et si riante, que les épines semblaient devenir des roses, avec lesquelles nous nous mîmes à jouer. Tout ce qu'il disait était plein d'intérêt, mais j'en ai malheureusement oublié la plus grande partie. Il y avait un long et touchant tableau de la naissance et du développement de l'Église, avec des comparaisons agréablement enfantines. L'aimable enfant ne me laissa plus regarder la passion de Jésus, et m'entraîna dans d'autres scènes enfantines. J'étais moi-même un enfant; je ne m'en étonnais pas, et je courais avec Joseph enfant à Bethléem. Il me montrait les lieux où s'était passée son enfance; nous priions ensemble dans la retraite où se trouvait plus tard la crèche et où il se réfugiait pendant son enfance quand ses frères le tourmentaient à cause de sa piété précoce. Il me semblait voir sa famille vivant encore dans l'ancienne maison qu'avait habitée autrefois le père David et qui, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, était déjà tombée en des mains étrangères; car il y avait là à cette époque des employés romains auxquels Joseph devait payer l'impôt. Nous étions joyeux comme des enfants, et c'était comme si Jésus et sa Mère n'étaient pas encore nés. C'est ainsi que la

(1) Elle a vraisemblablement oublié ici plusieurs choses relatives au Dimanche de *Lætare*, qui s'appelle aussi Dimanche de Roses, parce que le Pape, afin de représenter la joie de ce jour qui brille comme une rose au milieu des épines du carême, bénit une rose d'or qu'il porte processionnellement dans les rues de Rome. Ce qui est dit des roses peut avoir rapport à ceci, de même que ce qui est dit des moissons au nom de *Dimanche de la réfection* et de *Dimanche des pains*, cause de l'Évangile du jour sur la multiplication des cinq pains. Ce jour s'appelle aussi pour cette raison : *Dominica rosata, de panibus, refectionis.*

veille de la saint Joseph, je passai des scènes douloureuses de la passion à une vision riante et consolante.

(Le jour de saint Joseph, elle ne vit rien des tableaux de la passion, mais dit seulement ce qui suit au sujet de la contenance de Marie et de celle de Madeleine.)

XXVIII.

Contenance de la sainte Vierge et de Marie Madeleine.

Les joues de la sainte Vierge sont aujourd'hui pâles et tirées ; ses yeux sont rouges de larmes. Elle a le nez fin et long. Je ne saurais exprimer combien elle m'apparaît pleine de simplicité, de droiture et de dignité. Elle n'a cessé depuis hier d'errer, dans son angoisse, à travers la vallée de Josaphat et les rues de Jérusalem, et pourtant il n'y a ni dérangement ni désordre dans ses vêtements, il n'y a pas un pli de ses habits qui ne respire la sainteté : tout en elle est simple, digne, plein de sévérité, de pureté et d'innocence. Elle regarde majestueusement autour d'elle, et les plis de son voile, quand elle tourne un peu la tête, sont d'une grande noblesse et simplicité. Ses mouvements sont sans violence, et, au milieu de la plus poignante douleur, toute son allure est simple et calme. Sa robe est humectée de la rosée de la nuit et des pleurs abondants qu'elle a versés ; mais tout reste propre et bien ordonné dans son costume. Elle est belle d'une beauté inexprimable et tout à fait surnaturelle ; car cette beauté n'est que pureté ineffable, vérité, simplicité, majesté et sainteté.

Madeleine au contraire a un tout autre aspect. Elle est plus grande est plus forte ; il y a quelque chose de plus prononcé dans sa personne et dans ses mouvements. Mais les passions, le repentir et son énergique douleur ont détruit toute sa beauté ; elle est presqu'effrayante à voir, tant elle est défigurée par la violence sans bornes de son désespoir ; ses vête-

ments sont morcelés et crottés, ils flottent autour d'elle en désordre; ses longs cheveux pendent déliés sous son voile humide et presque en lambeaux. Elle est toute bouleversée, elle ne pense à rien qu'à sa douleur, et ressemble presque à une folle. Il y a là beaucoup de gens de Magdalum et des environs qui l'ont vue autrefois mener une vie d'abord si élégante, puis si scandaleuse. Comme elle a vécu si longtemps cachée, ils la montrent aujourd'hui au doigt, et la poursuivent de leurs injures; même des hommes de la populace de Magdalum lui jettent de la boue. Mais elle ne s'aperçoit de rien, tant elle est absorbée dans sa douleur!

XXIX.

Couronnement d'épines.

Lorsque la Sœur rentra dans ses visions sur la passion, elle ressentit une fièvre très-forte et une soif si brûlante que sa langue était contractée convulsivement et comme desséchée. Elle était si épuisée et si souffrante le Lundi d'après le Dimanche de *Lœtare*, qu'elle ne fit les récits qui suivent qu'avec beaucoup de peine, et sans beaucoup d'ordre. Elle ajoutait qu'il lui serait impossible de raconter, dans l'état où elle était, tous les mauvais traitements qui furent prodigués à Jésus lors du couronnement, parce que cela lui ramènerait toutes les circonstances horribles devant les yeux.

Pendant la flagellation de Jésus, Pilate avait parlé plusieurs fois au peuple, qui une fois alla jusqu'à crier : « Il faut qu'il meure quand nous devrions tous mourir aussi. » Quand Jésus fut conduit au couronnement, ils crièrent encore : « Qu'on le tue, qu'on le tue ! » Car il arrivait toujours de nouvelles troupes de Juifs que les émissaires des princes des prêtres avaient ameutés à cet effet. Il y eut ensuite une pause. Pilate donna des ordres à ses soldats, et les princes des prêtres et le Sanhédrin, assis sur des bancs élevés des

deux côtés de la rue, devant la terrasse de Pilate, sous des arbres et des tentes, se firent apporter de quoi manger et boire par leurs serviteurs. Pilate, l'esprit toujours troublé par ses superstitions, se retira quelques instants pour consulter encore ses dieux, et leur offrir de l'encens.

Je vis la sainte Vierge et ses amies après la flagellation, se retirer du forum après avoir recueilli le sang de Jésus. Je les vis entrer avec leurs linges sanglants dans une petite maison peu éloignée et appuyée contre un mur. Je ne sais plus à qui elle appartenait. Je ne me rappelle pas avoir vu saint Jean présent à la flagellation.

Le couronnement d'épines eut lieu dans la cour intérieure du corps-de-garde situé au forum au-dessus des prisons. Elle était entourée de colonnes et les portes en étaient ouvertes. Il y avait là environ cinquante misérables, valets de geôliers, archers, esclaves et autres gens de même espèce qui se partageaient les tourments qu'ils allaient infliger à Jésus. Le peuple se pressait d'abord autour de l'édifice; mais il fut bientôt entouré d'un millier de soldats romains, rangés en bon ordre, dont les rires et les plaisanteries excitaient la vanité et l'ardeur des bourreaux de Jésus, comme les applaudissements du public excitent les acteurs.

Au milieu de la cour se trouvait un tronçon de colonne, dans lequel il y avait un trou qui pourrait avoir servi autrefois à fixer la colonne. Sur ce trou ils mirent un escabeau très-bas muni par derrière d'une anse, et le couvrirent par méchanceté de cailloux pointus et de tessons de pot. Ils arrachèrent les vêtements de Jésus de dessus son corps couvert de plaies, et lui mirent un vieux manteau de soldat rouge et déchiré, qui ne lui allait pas aux genoux. Il y avait dans quelques endroits des lambeaux de glands jaunes. Ce manteau se trouvait dans un coin de la chambre de supplice, et l'on avait l'habitude de le mettre aux criminels flagellés, soit pour étancher leur sang, soit pour se moquer d'eux. Ils le traînèrent alors au siége qu'ils lui avaient préparé, et l'y

firent asseoir brutalement. C'est alors qu'ils lui mirent la couronne d'épines. Elle avait la hauteur de deux largeurs de main, et était épaisse et soigneusement tressée, de manière que son bord supérieur était saillant. Ils la lui mirent autour du front en forme de bandeau, et la lui lièrent fortement par derrière. Elle formait ainsi une espèce de turban. Elle était faite de trois branches d'épines d'un doigt d'épaisseur, artistement tressées ensemble, et la plupart des pointes étaient à dessein tournées en dedans. C'étaient trois espèces d'épines, comme nous avons vu, les épines du nerprun, du prunellier et de l'aubépine. Ils avaient introduit en haut un bord d'une épine semblable à nos ronces ; c'est par ce bord qu'ils saisissaient la couronne et la tiraient avec violence. J'ai vu l'endroit où les garçons avaient été chercher les épines. Quand ils l'eurent attachée snr la tête de Jésus, ils lui mirent un épais roseau dans la main. Ils firent tout cela avec une gravité dérisoire, comme s'ils l'eussent réellement couronné roi. Ils lui prirent le roseau des mains, et frappèrent si violemment sur la couronne d'épines que les yeux du Sauveur étaient inondés de sang. Ils s'agenouillèrent devant lui, lui firent des grimaces, lui crachèrent et lui donnèrent des coups au visage, en criant : « Salut, roi des Juifs ! » Puis ils le renversèrent avec son siége en riant aux éclats et l'y replacèrent ensuite avec violence.

Je ne saurais répéter tous les outrages qu'imaginaient ces hommes. Jésus souffrait horriblement de la soif; car les blessures de cette inhumaine flagellation lui avaient donné la fièvre (1), et il frisonnait ; sa chair était déchirée dans les

(1) Cette vue excita pendant cette nuit une telle compassion chez la Sœur, qu'elle désira éprouver la soif du Sauveur. Elle eut aussitot un violent accès de fièvre et sa soif fut si violente que le matin elle ne pouvait plus parler tant sa langue était contractée et ses lèvres sèches et serrées. Son ami la trouva dans cet état de langueur et de défaillance, elle était pâle et sans connaissance et semblait près de mourir. On lui versa, non sans peine, un peu d'eau dans la bouche, mais elle ne put reprendre ses récits qu'après un long intervalle de repos. La personne qui avait veillé auprès d'elle déclarait que, souvent pendant la nuit, elle s'était traînée en gémissant sur sa couche.

flancs jusqu'aux os, sa langue était retirée, et le sang sacré qui coulait de sa tête rafraîchissait seul sa bouche brûlante et entr'ouverte. Mais ces horribles hommes se mirent à le conspuer. Jésus fut ainsi maltraité pendant environ une demi-heure, aux rires et aux cris de joie de la cohorte rangée autour du prétoire.

XXX.

Ecce Homo.

Jésus recouvert du manteau rouge, la couronne d'épines sur la tête, le sceptre de roseau entre ses mains garrottées, fut reconduit dans le palais de Pilate. Il était méconnaissable à cause du sang qui remplissait ses yeux, sa bouche et sa barbe. Son corps n'était qu'une plaie : il ressemblait à un drap trempé dans du sang. Il marchait courbé et chancelant. Le manteau était si court qu'il était obligé de se pencher en avant pour couvrir sa nudité, car lors du couronnement ils lui avait de nouveau arraché tous ses habits. Quand il arriva au bas de l'escalier devant Pilate, cet homme cruel ne put s'empêcher de frémir de dégoût et de pitié. Il s'appuya sur un de ses officiers, et, tandis que le peuple et les prêtres insultaient et raillaient, il s'écria : « Si le diable des Juifs est aussi cruel, il ne fait pas bon de demeurer auprès de lui aux enfers. » — Lorsque Jésus, accablé de souffrances, eut été traîné au haut de l'escalier, et qu'il se tint dans le fond, Pilate s'avança sur la terrasse ; on sonna de la trompette pour annoncer que le gouverneur voulait parler ; il s'adressa aux princes des prêtres et à tous les assistants et leur dit : « Je le fais amener encore une fois devant vous, afin que vous sachiez que je ne le trouve coupable d'aucun crime ».

Jésus fut alors conduit près de Pilate par les archers, de sorte que tout le peuple assemblé au forum pouvait le voir. C'était un spectacle terrible et déchirant, accueilli d'abord par le silence de l'horreur, que cette apparition du Fils de

Dieu tout sanglant sous sa couronne d'épines, abaissant ses yeux éteints dans le sang sur les flots du peuple, pendant que Pilate le montrait du doigt et criait aux Juifs : « Voilà l'homme. »

Pendant que Jésus, couvert du manteau rouge qu'on lui avait mis par dérision, le corps déchiré, penchant sa tête percée d'épines, tenant le sceptre de roseau dans ses mains garrottées, se courbant afin de couvrir sa nudité, plongé dans une tristesse et une douleur infinies, et cependant aussi pénétré d'une douceur et d'un amour sans bornes, fut ainsi exposé devant le palais de Pilate, comme un fantôme sanglant, aux cris furibonds des prêtres et du peuple, des troupes de femmes et d'hommes, aux vêtements retroussés, passaient sur le forum et se dirigeaient vers la piscine des Brebis pour y assister à l'ablution des agneaux qu'on allait sacrifier Ces pauvres et innocents animaux bêlaient d'une manière touchante, et leurs voix se mêlaient aux cris de mort du peuple, comme s'ils eussent voulu rendre témoignage en faveur de la vérité. Mais le véritable agneau de Dieu, le mystère révélé et cependant inconnu de ce saint jour, accomplissait les prophéties et livrait en silence sa tête courbée à la boucherie.

Les princes des prêtres et leurs adhérents furent saisis de rage à l'aspect de Jésus et ils crièrent : « Qu'on le fasse mourir, qu'on le crucifie ! » — « N'en avez-vous pas assez, dit Pilate ; il a été traité de manière à ne plus avoir le désir d'être Roi ? » Mais ces forcénés criaient toujours plus fort et tout le peuple faisait entendre ces terribles paroles : « Qu'on le fasse mourir, qu'on le crucifie ! » Pilate fit encore sonner de la trompette et dit : « Alors prenez-le, et crucifiez-le, car je ne le trouve coupable d'aucun crime. » Ici quelques-uns des prêtres s'écrièrent : « Nous avons une loi selon laquelle il doit mourir, car il s'est dit le Fils de Dieu. » Sur quoi Pilate répondit : « Si vous avez des lois qui condamnent celui-ci, je ne veux point être des vôtres. » Toutefois cette parole : *Il s'est dit le Fils de Dieu*, » réveilla les craintes su-

perstitieuses de Pilate : il fit donc conduire Jésus ailleurs, alla à lui et lui demanda d'où il était. Mais Jésus ne répondit pas et Pilate lui dit : « Tu ne me réponds pas ? ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te faire crucifier et celui de te remettre en liberté ? » Et Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait été donné d'en-haut : c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a commis un grand péché. »

Claudia Procle que les hésitations de son mari inquiétaient beaucoup lui envoya de nouveau son gage pour lui rappeler sa promesse, mais celui-ci lui fit faire une réponse vague et superstitieuse dont le sens était qu'il s'en rapportait à ses dieux. Les ennemis du Sauveur apprirent les démarches de Claudia en sa faveur, et ils firent répandre parmi le peuple « que les partisans de Jésus avaient séduit la femme de Pilate, que, s'il était mis en liberté, il s'unirait aux Romains et que tous les Juifs seraient exterminés. »

Pilate dans son indécision était comme un homme ivre, sa raison ne savait plus où se prendre. Il dit encore une fois aux ennemis de Jésus qu'il ne trouvait en lui rien de coupable, et comme ceux-ci demandèrent sa mort avec plus de violence que jamais, Pilate troublé, incertain, tant à cause de ses propres fluctuations, que par l'effet que les rèves de sa femme et les discours graves de Jésus avaient produit sur lui, voulut obtenir du Sauveur une réponse qui le tirât de ce pénible état ; il revint vers lui dans le prétoire et resta seul avec lui. « Serait-ce donc là un Dieu ? » se dit-il à lui-même en regardant Jésus sanglant et défiguré : puis tout à coup il l'adjura de lui dire s'il était Dieu, s'il était ce roi promis aux Juifs, jusqu'où s'étendait son empire, de quel ordre était sa divinité, que, s'il voulait le dire, il serait mis en liberté. Je ne puis répéter que le sens de la réponse que lui fit Jésus. Le Sauveur lui parla avec une gravité et une sévérité terribles ; il lui dit en quoi consistait sa royauté et son empire ; il lui montra bien aussi la vérité, car il la lui disait tout entière ; puis il lui dévoila tout ce que lui, Pilate, avait commis de

crimes secrets ; lui prédit le sort misérable qui l'attendait, l'exil et une fin abominable, et lui annonça que le Fils de l'homme viendrait un jour prononcer sur lui un juste jugement.

Pilate à moitié effrayé, à moitié irrité des paroles de Jésus, revint sur la terrasse et dit encore qu'il voulait délivrer Jésus : alors on lui cria : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César, car celui qui veut se faire roi est l'ennemi de César. » D'autres disaient qu'ils l'accuseraient devant l'empereur d'avoir troublé leur fête, qu'il fallait en finir parce qu'ils étaient obligés d'être à dix heures au temple. Le cri : « Qu'il soit crucifié ! » se faisait entendre de tous les côtés, il retentissait jusque sur les toits plats du forum où beaucoup de gens étaient montés. Pilate vit que ses efforts auprès de ces furieux étaient inutiles. Le tumulte et les cris avaient quelque chose d'effrayant, et la masse entière du peuple était dans un tel état d'agitation qu'une insurrection était à craindre. Pilate alors se fit apporter de l'eau, un de ses serviteurs la lui versa sur les mains devant le peuple et il cria du haut de la terrasse : « Je suis innocent du sang de ce juste, ce sera à vous à en répondre. » Alors s'éleva un cri horriblement unanime de tout le peuple parmi lequel se trouvaient des gens de toutes les parties de la Palestine : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

XXXI.

Réflexions sur ces visions.

Toutes les fois qu'en méditant sur la douloureuse passion de Notre-Seigneur j'entends cet effroyable cri des Juifs : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » l'effet de cette malédiction solennelle m'est montré et rendu sensible par de merveilleuses et terribles images. Il me semble voir au-dessus du peuple qui crie, un ciel sombre, couvert de nuages sanglants, d'où partent comme des verges et des glaives de

feu. C'est comme si cette malédiction pénétrait jusqu'à la moelle de leurs os et atteignait jusqu'aux enfants dans le sein de leur mère. Tout le peuple me paraît enveloppé de ténèbres : leur cri sort de leur bouche comme un trait de feu sombre qui revient sur eux, rentre profondément dans quelques-uns et voltige seulement sur quelques autres.

Ceux-ci sont ceux qui se convertirent après la mort de Jésus : leur nombre fut assez considérable, car pendant toutes ces horribles souffrances Jésus et Marie ne cessèrent pas de prier pour le salut des bourreaux. Tous ces tourments inouis ne leur causèrent pas un seul moment d'irritation. Au milieu des tortures les plus cruelles, des insultes les plus hautaines, de la rage et de la soif de sang de ses ennemis et de leurs valets, et de l'ingratitude et de la trahison de plusieurs de ses disciples, je vois Jésus supportant cet excès de toutes les souffrances de l'âme et du corps en priant continuellement, en aimant constamment ses ennemis, et demandant sans cesse leur conversion à son Père céleste; mais je vois aussi que toute cette patience et tout cet amour ne font qu'enflammer davantage la rage de ces mêmes ennemis; ils sont furieux de ce que toutes leurs tortures ne peuvent arracher à sa bouche, qui ne profère aucune plainte, le moindre mot propre à justifier leurs atrocités. Ce même jour ils tuent l'agneau pascal et ils ignorent l'agneau véritable qu'ils vont immoler. Lorsque pendant des visions de ce genre je tourne mes pensées vers les âmes des ennemis de Jésus, et sur celles du Sauveur et de sa sainte Mère, tout ce qui s'y passe m'est montré sous diverses formes que les Juifs alors ne virent pas, mais dont ils sentirent tous les effets. Je vois une infinité de démons s'agiter parmi la multitude : je les vois exciter, pousser les Juifs, leur parler à l'oreille, leur entrer dans la bouche, les animer contre Jésus, et trembler pourtant à la vue de son amour et de sa patience inaltérables. Mais dans tout ce qu'ils font il y a quelque chose de désespéré, de désordonné et de confus; quelque chose qui se détruit soi-

même : c'est un tiraillement insensé dans toutes les directions. Autour de Jésus, de Marie et du petit nombre de Saints qui sont là, beaucoup d'Anges sont rassemblés ; leur figure et leurs vêtements diffèrent selon leurs fonctions ; leurs actions représentent la consolation, la prière, l'onction, ou quelqu'une des œuvres de miséricorde.

Je vois également des voix consolantes ou menaçantes sortir de la bouche de ces diverses apparitions comme des rayons diversement lumineux ou colorés. Si ce sont des messages, je les vois dans leurs mains en forme d'écriteau. Je vois aussi souvent, lorsque cela doit être ainsi, les mouvements de l'âme, les souffrances intérieures ; en un mot, tous les sentiments se montrer à travers la poitrine et tout le corps sous mille formes lumineuses ou ténébreuses, se mouvant tantôt lentes, tantôt rapides, dans toutes les directions. Je comprends alors tout cela, mais c'est impossible à expliquer, car il y a trop de choses, et d'ailleurs je suis si malade et si accablée par la douleur et les angoisses que me causent mes péchés et ceux de tous les hommes, je suis si déchirée par les souffrances de Notre-Seigneur, que je ne sais comment je puis mettre le moindre ordre dans ce que je raconte. Beaucoup de ces choses, spécialement les apparitions de démons et d'Anges, racontées par d'autres personnes qui ont eu des visions de la passion de Jésus-Christ, sont des fragments d'intuitions intérieures et symboliques de ce qui se passe invisiblement, fragments retenus et racontés tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, selon l'état de l'âme de ceux qui eurent ces visions. De là des contradictions nombreuses, parce que, tandis qu'ils tiennent note de certains faits, ils en oublient ou en omettent d'autres. Puisque tout ce qui tient au mal a coopéré aux tourments de Jésus-Christ, puisque de même tout ce qui tient à l'amour a souffert avec lui ; puisqu'enfin lui, l'agneau de Dieu, a pris sur lui-même les péchés du monde, comment ne pas reconnaître et raconter jusqu'à l'infini des choses horribles, des choses saintes ? — Lors donc

que les visions et les méditations de beaucoup de personnes pieuses ne sont pas entièrement d'accord, c'est parce que la même grâce ne les illumina pas et ne dirigea pas leur intelligence et leurs récits.

La malade donna souvent de telles explications sur la forme de ses visions non-seulement pendant ces méditations-ci, mais aussi dans des occasions antérieures. Elle déclara en même temps qu'elle ne parlait pas de la plupart des objets de cette nature pour ne pas mettre de la confusion dans ses tableaux. On voit combien il devait lui être difficile au milieu de toutes ces apparitions de conserver dans sa mémoire le fil de la narration. Qui ne pardonnerait dès lors volontiers à la malade, si violemment affectée des scènes qu'elle décrivait, de petites lacunes ou de légères confusions de dates qui se trouvent quelquefois dans ses communications ?

XXXII.

Jésus condamné à la mort de la Croix.

Pilate qui ne cherchait pas la vérité, mais qui voulait lui échapper, était plus incertain que jamais; sa conscience disait : Jésus est innocent; sa femme disait : Jésus est saint; sa superstition disait : il est l'ennemi de tes dieux; sa lâcheté disait : il est un Dieu, lui-même se vengera. D'un ton inquiet à la fois et solennel il fit au Sauveur de nouvelles questions; Jésus y répondit en lui apprenant ses crimes les plus secrets, sa destinée et sa fin misérables, et qu'au dernier jour, assis sur les nuages des cieux, celui qu'il questionnait viendrait prononcer sur lui la sentence qu'il mériterait. Cette réponse jeta dans la balance fausse de Pilate un nouveau poids en faveur de la mise en liberté de Jésus. Il s'irritait de se trouver dans toute la nudité de son ignominie

en face de Jésus qu'il ne pouvait pénétrer, il se fâchait de ce que celui qu'il avait fait fouetter et qu'il pouvait faire crucifier, osât lui prédire une fin misérable, de ce que cette bouche, qui n'avait jamais été accusée de mensonge, qui avait dédaigné de proférer la moindre parole pour se justifier, l'appelât dans cette extrémité devant son tribunal incorruptible au jour du dernier jugement; tout cela courrouça son orgueil. Aucun sentiment cependant ne prédominait décidément dans ce misérable; effrayé des dernières paroles que lui avait adressées Jésus, il fit un dernier effort pour le sauver; mais les Juifs en le menaçant de se plaindre de lui à l'empereur lui causèrent une nouvelle terreur. La peur de l'empereur l'emporta en lui sur la crainte de ce Roi dont le royaume n'est pas de ce monde. Le lâche scélérat se disait: « S'il meurt, tout ce qu'il sait de moi et tout ce qu'il m'a prédit meurt avec lui. » Cette menace de le dénoncer à l'empereur le détermina donc à leur volonté contrairement à la justice, à sa propre conviction et à la parole qu'il avait donnée à sa femme. Il donna aux Juifs le sang de Jésus, et il n'eut plus pour laver sa conscience que l'eau qu'il fit verser sur ses mains en disant: « Je suis innocent du sang de ce juste, c'est à vous à en répondre. » Non, Pilate; tu en répondras aussi, tu l'appelles juste et tu répands son sang, tu es un juge inique et sans conscience. Ce même sang, dont Pilate voulait laver ses mains, et dont il ne pouvait laver son âme, les Juifs sanguinaires l'appelèrent en maudissant sur eux et sur leurs enfants. Ce sang de Jésus, qui crie miséricorde pour nous, ils le provoquèrent à crier vengeance contre eux. « Que son sang vienne sur nous et sur nos enfants! »

Au milieu de ces cris épouvantables Pilate fit tout préparer pour prononcer sa sentence. Il se fit apporter des vêtements de cérémonie, il mit une espèce de couronne où brillait une pierre précieuse, et un autre manteau: on porta aussi un bâton devant lui. Il était entouré de soldats, précédé d'officiers du tribunal, et suivi de scribes avec des rouleaux et des tablettes. Celui qui marchait en avant sonnait de la trom-

pette. C'est ainsi qu'il se rendit de son palais sur le forum où se trouvait, en face de la colonne de la flagellation, un siége élevé pour le prononcé des jugements. Les sentences n'étaient valides que lorsqu'elles étaient prononcées du haut de ce siége. Ce tribunal s'appelait Gabbatha : c'était comme une terrasse ronde où conduisaient de plusieurs côtés des marches; il y avait en haut un siége pour Pilate et derrière ce siége un banc pour des employés inférieurs ; un grand nombre de soldats entouraient cette terrasse et plusieurs se tenaient sur les degrés. Plusieurs des pharisiens s'étaient déjà rendus au temple. Il n'y eut qu'Anne, Caïphe et vingt-huit autres qui vinrent vers le tribunal lorsque Pilate mit ses vêtements de cérémonie. Les deux larrons avaient déjà été conduits devant le tribunal lorsque Jésus fut montré au peuple. On couvrit le siége de Pilate d'une draperie rouge sur laquelle on mit un coussin bleu bordé de cordons jaunes.

Le Sauveur, toujours avec son manteau rouge et sa couronne d'épines, fut amené par les archers, à travers le peuple qui le honnissait, devant le tribunal et placé entre les deux malfaiteurs. Lorsque Pilate s'assit sur son siége, il dit encore aux ennemis de Jésus : « Voilà votre roi ? » — « Crucifiez-le, répondirent-ils. » — « Dois-je crucifier votre roi ? » dit encore Pilate. « Nous n'avons pas d'autre roi que César, » crièrent les princes des prêtres. Pilate ne dit plus rien et commença à prononcer le jugement. Les deux voleurs avaient été condamnés antérieurement au supplice de la croix, mais les princes des prêtres avaient demandé qu'on sursît à leur exécution, parce qu'ils voulaient faire un affront de plus à Jésus en l'associant dans son supplice à des malfaiteurs de la dernière classe. Les croix des deux larrons étaient déjà auprès d'eux ; celle du Sauveur n'était pas encore là, parce que sa sentence de mort n'avait pas encore été prononcée.

La sainte Vierge qui s'était retirée après la flagellation, se jeta de nouveau, entourée de plusieurs femmes, dans la foule pour entendre la sentence de mort de son Fils et de son Dieu.

Jésus se tenait debout au milieu des archers et de ses ennemis, qui le regardaient pleins de rage et l'insultaient par leurs rires ironiques au bas des marches du tribunal. La trompette se fit entendre pour demander du silence, et Pilate prononça son jugement sur le Sauveur avec le courroux d'un lâche. Je me sentis accablée par sa bassesse et sa duplicité. La vue de ce coquin orgueilleux, le triomphe et la soif de sang des princes des prêtres, satisfaits enfin après s'être épuisés en efforts criminels, la misère et la profonde douleur du Sauveur, les angoisses inexprimables de sa mère et des saintes femmes, l'atroce avidité avec laquelle les Juifs guettaient leur proie, la contenance froidement hautaine des soldats qui entouraient cette scène, enfin ma présence et la vue de tous ces horribles démons mêlés à la foule du peuple; tout cela m'avait tout à fait anéantie. Hélas! je sentis que moi-même j'aurais du être à la place de Jésus, de mon fiancé, et qu'alors le jugement aurait été juste? mais je souffrais à tel point, j'étais si déchirée, que je ne me rappelle plus exactement comment les choses se passèrent. Je dirai à peu près ce que ma mémoire me reproduit. Pilate fit d'abord un préambule où les noms les plus pompeux était prodigués à l'empereur Tibère; puis il exposa l'accusation intentée contre Jésus que les princes des prêtres avaient condamné à mort pour avoir troublé la paix publique et violé leur loi, en se faisant appeler Fils de Dieu et roi des Juifs, et dont le peuple avait demandé la mort sur la croix d'une voix unanime. Lorsque le misérable ajouta qu'il avait trouvé ce jugement conforme à la justice, lui qui n'avait cessé de proclamer l'innocence de Jésus, je perdis presque connaissance; puis il dit en terminant: «Je condamne en conséquence Jésus de Nazareth, roi des Juifs, à être crucifié;» et il ordonna aux archers d'apporter la croix. Je crois me rappeler encore qu'il brisa un long bâton à peu près creux et en jeta les morceaux aux pieds de Jésus.

La mère de Jésus tomba sans connaissance à ces mots, comme si elle eût voulut mourir elle-même; maintenant il

n'y avait plus de doute, la mort de son Fils bien-aimé était certaine, la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse. Jean et les saintes femmes l'emportèrent, afin que les hommes aveuglés qui l'entouraient ne missent pas le comble à leurs péchés en insultant à ses douleurs; mais elle ne fut pas plus tôt revenue à elle qu'il fallut la conduire de place en place sur le chemin de la passion de Jésus, car le zèle d'un culte mystérieux et sympathique la porta à offrir le sacrifice de ses larmes dans tous les lieux où le Sauveur, son fils, avait souffert pour les péchés des hommes, ses frères. De cette manière la mère du Seigneur, en les consacrant par ses larmes, prit d'avance, au profit de la vénération future de notre mère commune, l'Eglise, possession de ces lieux sanctifiés, comme Jacob érigea en monument et consacra la pierre, auprès de laquelle les promesses d'en-haut lui avaient été faites.

Pilate écrivit le jugement sur son tribunal, et ceux qui se tenaient derrière lui le copièrent jusqu'à trois fois. On expédia aussi des messagers, car des pièces détachées durent être signées par d'autres personnes; je ne sais si ces pièces faisaient partie de la sentence, ou si c'étaient d'autres ordres. Quelques-unes cependant furent envoyées à de grandes distances. Pilate écrivit entre autres contre Jésus une sentence qui prouvait bien toute sa duplicité, car elle était entièrement différente de celle qu'il avait prononcée verbalement. Je vis qu'il l'écrivit comme malgré lui, l'esprit tout troublé, on eût dit qu'un ange de colère guidait sa plume. Le sens, que je ne me rappelle plus en détail, était à peu près celui-ci : « Forcé par les princes des prêtres, le sanhédrin et le peuple près de se soulever, qui demandaient la mort de Jésus de Nazareth, comme coupable d'avoir troublé la paix publique, blasphémé et violé leur loi, je le leur ai livré pour être crucifié, quoique leurs inculpations ne me parussent pas claires, afin de n'être pas accusé près de l'empereur d'avoir favorisé l'insurrection et mécontenté les Juifs par un déni de justice, et je l'ai livré avec deux autres criminels condamnés à mort, dont leurs

menées avaient ajournés l'exécution, parce qu'ils voulaient que Jésus fût exécuté avec eux. » Ici le misérable écrivit encore tout autre chose. Il écrivit ensuite aussi l'inscription de la croix en trois lignes sur une tablette de couleur foncée. Le jugement qui devait excuser Pilate fut transcrit plusieurs fois et envoyé en différents lieux. Mais les princes des prêtres disputaient encore avec lui près du tribunal. Ils n'étaient pas satisfaits de ce jugement ; ils se plaignaient surtout de ce qu'il avait écrit, qu'ils avaient demandé le sursis de l'exécution des larrons pour exécuter Jésus avec eux. Ils s'élevèrent aussi contre l'inscription, et demandèrent qu'on ne mît pas « roi des Juifs » mais « qui s'est dit roi des Juifs. » Pilate s'impatienta, se moqua d'eux et leur répondit avec colère : « Ce que j'ai écrit est écrit. » Ils voulaient aussi que la croix du Christ ne s'élevât pas plus au-dessus de sa tête que celle des deux larrons, cependant il fallait la faire plus haute ; car, par la faute des ouvriers il y avait réellement trop peu de place pour y mettre l'inscription de Pilate ; ils cherchaient à profiter de cette circonstance pour faire supprimer l'inscription, qui leur semblait injurieuse pour eux. Mais Pilate ne voulut pas y consentir, et il fallut alonger la croix en y adaptant un nouveau morceau de bois. Ces différentes circonstances concoururent à donner à la croix cette forme significative que j'ai souvent vue. Je veux dire que toujours ses deux bras allaient en s'élevant comme les branches d'un arbre en s'écartant du tronc, et elle ressemblait à un Y dont le trait inférieur serait prolongé entre les deux autres jusqu'à hauteur égale. Les bras étaient plus minces que le tronc, et chacun d'eux y avait été ajusté séparément et cet ajustement était renforcé de chaque côté en y faisant entrer un coin par en bas. Or le tronc du milieu ne dépassant pas assez la tête pour rendre la suscription de Pilate bien visible, il était nécessaire d'y ajouter encore un morceau de bois ; on avait assujetti un petit billot à la place des pieds pour les soutenir.

Pendant que Pilate prononçait son jugement inique, je vis

que Claudia Procle, sa femme, lui renvoyait son gage et renonçait à lui ; je vis aussi que le soir de ce jour elle quitterait secrètement le palais pour se réfugier près des amis de Jésus, et qu'on la tiendrait cachée dans un souterrain sous la maison de Lazare à Jérusalem. Je vis aussi ce même jour, ou quelque temps après, un ami du Sauveur graver sur une pierre verte derrière la terrasse de Gabbatha deux lignes où se trouvaient les mots de *Judex injustus*, et le nom de Claudia Procle. Je me rappelle qu'une réunion nombreuse d'hommes qui parlaient entre eux se trouvait en ce moment dans cette partie du forum. Ils couvraient cet ami du Sauveur de manière qu'on ne pût l'apercevoir lorsqu'il grava ces lignes ; enfin je vis que cette pierre se trouve encore dans les fondements d'une maison ou d'une église à Jérusalem, au lieu où se trouvait Gabbatha. Claudia Procle se fit chrétienne, suivit saint Paul et devint son amie particulière.

Lorsque la sentence eut été prononcée, et que Pilate se mit à écrire et à disputer avec les prêtres, Jésus fut livré aux archers comme une proie ; avant ce moment les hommes horribles qui l'entouraient avaient encore quelque crainte de l'autorité, maintenant Jésus était absolument à leur discrétion. On apporta ses habits qui avait été ôtés chez Caïphe ; on les avait gardés, et je pense que des hommes compatissants les avaient lavés, car ils étaient propres. C'était aussi, je crois, la coutume des Romains de conduire ainsi les hommes condamnés au dernier supplice. Les méchants hommes qui entouraient Jésus le mirent de nouveau à nu et lui délièrent les mains afin de pouvoir l'habiller. Ils arrachèrent de son corps couvert de plaies le manteau de laine rouge qu'ils lui avaient mis par dérision, et rouvrirent par là beaucoup de ses blessures ; il mit lui-même en tremblant son vêtement de dessous, et ils lui jetèrent son scapulaire de laine sur les épaules. Comme la couronne d'épines était trop large et empêchait qu'on pût lui passer la robe brune sans couture que lui avait faite sa mère, on la lui arracha de la tête, et toutes

ses blessures saignèrent de nouveau avec des douleurs indicibles. Ensuite ils lui mirent encore son vêtement de laine blanche, sa large ceinture, et enfin son manteau, puis ils lui attachèrent de nouveau, au milieu du corps, le cercle à pointes de fer auquel étaient attachées les cordes avec lesquelles ils le traînaient; tout cela se fit avec leur brutalité et leur cruauté ordinaires.

Les deux voleurs étaient à droite et à gauche de Jésus; ils avaient les mains liées, et, comme Jésus devant le tribunal, une chaîne autour du cou. Ils n'avaient pour tout vêtement qu'une enveloppe autour du bas ventre et un scapulaire, d'une mauvaise étoffe, ouvert de côté et sans manches. Leur tête était couverte d'un bonnet tressé de paille avec un bourrelet, à peu près comme on en met aux enfants. Ils étaient sâles, d'une couleur brunâtre et couverts de meurtrissures livides, provenant de leur flagellation de la veille. Celui qui se convertit par la suite était dès à présent calme et pensif; l'autre était grossier et insolent, il s'unissait aux archers pour maudire et insulter Jésus, qui regardait ses deux compagnons avec amour et offrait pour leur salut toutes ses souffrances. Les archers rassemblaient tous les instruments de supplice et préparaient tout pour cette terrible et douloureuse marche dans laquelle le Sauveur, plein d'amour et de douleurs, portait le poids de tous nos péchés pour répandre, afin de les expier, son sang qui coulait, comme d'un calice, de son corps meurtri et transpercé par les plus vils des hommes. Anne et Caïphe avaient enfin terminé leurs discussions avec Pilate; ils tenaient deux bandes de parchemin avec des copies, et se dirigeaient en hâte vers le temple, craignant d'y arriver trop tard. C'est ici que les princes des prêtres se séparaient du véritable Agneau pascal; ils allaient au temple de pierre pour immoler et manger le symbole, et laissaient d'ignobles bourreaux conduire à l'autel de la croix le véritable Agneau de Dieu. C'est ici que se séparèrent les deux routes dont l'une conduisait au symbole du sacrifice, l'autre au sacrifice ac-

compli. Ils abandonnèrent à d'impures et cruels bourreaux l'agneau pascal pur, expiateur, l'Agneau de Dieu, qu'ils avaient couvert extérieurement de toutes les abominables souillures de leurs atrocités, et coururent au temple de pierre sacrifier les agneaux purifiés, lavés, consacrés. Ils avaient fait bien attention à ne pas contracter d'impureté extérieure, tandis que leur âme était toute souillée par la colère, la haine et l'envie. « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants, » avaient-ils dit, et par ces paroles ils avaient accompli la cérémonie, mis la main du sacrificateur sur la tête de la victime. Ici se séparaient les deux routes qui menaient à l'autel de la loi et à l'autel de la grâce; Pilate le païen orgueilleux et irrésolu, l'esclave du monde, tremblant devant Dieu et adorant les idoles, prit entre les deux et s'en revint dans son palais accompagné de ses serviteurs, entouré de sa garde. Il était précédé par le trompette. Le jugement inique fut rendu vers dix heures du matin selon notre manière de compter les heures.

XXXIII.

Jésus porte sa Croix vers Golgotha.

Lorsque Pilate eut quitté son tribunal, une partie des soldats le suivit et se rangea devant le palais pour former le cortége; une petite escorte resta près des condamnés. Vingt-huit pharisiens armés, parmi lesquels les six ennemis acharnés de Jésus qui avaient pris part à son arrestation sur le mont des Oliviers, vinrent à cheval sur le forum pour l'accompagner au supplice. Les archers conduisirent le Sauveur au milieu de la place, plusieurs esclaves vinrent par la porte occidentale, portant la croix, et la jetèrent avec beaucoup de bruit à ses pieds. Les deux bras étaient provisoirement attachés au tronc principal avec des cordes. Les coins, le petit billot et le morceau qui devait être ajouté pour recevoir l'ins-

cription, ainsi que divers ustensiles, furent portés par quelques garçons de bourreau.

Lorsque la croix était par terre, Jésus s'agenouilla près d'elle, l'entoura de ses bras et la baisa trois fois, en adressant à voix basse à son Père un touchant remercîment pour la rédemption du genre humain qui commençait. Comme les prêtres, chez les païens, embrassaient un nouvel autel, le Seigneur embrassait sa croix, cet autel éternel du sacrifice sanglant et expiatoire. Les archers relevèrent Jésus sur ses genoux, et il lui fallut à grand'peine charger ce lourd fardeau sur son épaule droite. Je vis des Anges invisibles l'aider, sans quoi il n'aurait pas même pu le soulever. Il était toujours à genou courbé sous le fardeau. Pendant que Jésus priait, des exécuteurs firent prendre aux deux larrons les pièces transversales de leurs croix, ils les leur placèrent sur le cou et y lièrent leurs mains; les grandes pièces étaient portées avec des ustensiles par des esclaves. Ces pièces transversales étaient un peu courbées. On les attacha, lors du crucifiement, au bout supérieur du tronc principal. La trompette de la cavalerie de Pilate se fit entendre, et un des pharisiens à cheval s'approcha de Jésus agenouillé encore sous son fardeau, et lui dit : « C'est fini avec les beaux discours, débarrassez-nous de lui, en avant, en avant ! » — On le releva violemment, et il sentit tomber sur ses épaules tout le poids que nous devons porter après lui, suivant ses saintes et éternellement véridiques paroles. Alors commença la marche triomphale du Roi des rois, si ignominieuse sur la terre, si glorieuse dans le ciel.

On avait attaché deux cordes au bout de l'arbre de la croix, et deux archers la soulevaient au moyen de ces cordes et la maintenaient en l'air pour qu'elle ne traînât pas par terre. Quatre autres tenaient des cordes attachées à la ceinture de Jésus. Son manteau relevé était rattaché autour de sa poitrine. Le Sauveur, sous le fardeau de ces bois liés ensemble, me rappela beaucoup Isaac portant vers la montagne le bois des-

tiné à son propre sacrifice. La trompette de Pilate sonna pour qu'on se mit en mouvement, parce que Pilate lui-même voulait se mettre à la tête d'un détachement pour empêcher que quelque tumulte n'éclatât dans la ville. Il était revêtu de son armure et à cheval, entouré de ses officiers et d'une troupe de cavaliers. Ensuite venait un détachement d'environ trois cents fantassins, venus des frontières entre l'Italie et la Suisse.

En avant du cortége allait un joueur de trompette qui en sonnait à tous les coins de rue et proclamait la sentence. Quelques pas en arrière marchait une troupe d'hommes et d'enfants qui portaient des boissons, des cordes, des clous, des coins et des paniers où étaient différents objets; d'autres, plus robustes, portaient des perches, des échelles et les pièces principales des croix des deux larrons. Les échelles étaient formées d'une seule perche percée de pivots de distance en distance. Puis venaient quelques-uns des pharisiens à cheval, et un jeune garçon qui portait devant sa poitrine l'inscription que Pilate avait faite pour la croix; il portait aussi au haut d'une perche la couronne d'épines de Jésus, qu'on avait jugé ne pouvoir lui laisser sur la tête pendant le portement de croix; ce jeune homme n'était pas très-méchant. Enfin s'avançait Notre-Seigneur, les pieds nus et sanglants, courbé sous le pesant fardeau de la croix, chancelant, déchiré, meurtri, n'ayant ni mangé, ni bu, ni dormi depuis la Cène de la veille; constamment maltraité, épuisé par la perte de son sang, dévoré de fièvre, de soif, de douleurs intérieures infinies; sa main droite tenait la croix sur l'épaule droite; sa gauche, fatiguée, faisait souvent un effort pour relever sa longue robe où ses pieds incertains s'embarrassait, quatre archers tenaient à une grande distance le bout des cordes attachées à la ceinture. Les deux archers de devant le tiraillaient dans leur direction, les deux qui suivaient le poussaient en avant. De cette manière il n'était sûr d'aucun de ses pas, et les cordes l'empêchaient toujours de relever sa robe. Ses

mains étaient blessées et gonflées par les cordes avec lesquelles elles avaient été garottées. Son visage était sanglant et enflé, sa chevelure et sa barbe en désordre et souillées de sang; son fardeau et ses chaînes pressaient sur son corps son vêtement de laine qui se collait à ses plaies et les rouvrait; autour de lui ce n'était que dérision et cruauté, il était indiciblement malheureux, mais sa bouche priait et son regard éteint pardonnait et se résignait. Les deux archers de derrière, qui, au moyen de cordes, soutenaient le bout de la croix, augmentaient les tortures de Jésus en déplaçant continuellement le fardeau qu'ils soulevaient et baissaient à volonté. Le long du cortége étaient plusieurs soldats armés de lances; derrière Jésus venaient les deux larrons, conduits aussi avec des cordes chacun par deux bourreaux. Ils portaient sur la nuque les pièces transversales de leurs croix, séparées du tronc principal, et leurs bras étendus y étaient attachés aux deux bouts. Ils n'avaient que des tabliers; la partie supérieure de leurs corps était couverte d'une espèce de scapulaire sans manches, et ouvert des deux côtés; leur tête était couverte d'un bonnet de paille. Ils étaient à moitié ivres d'une liqueur qu'on leur avait donnée. Le bon larron cependant était très-tranquille; tandis que l'autre, impudent, furieux, poussait des imprécations. Les archers étaient des hommes de la populace, petits, ramassés, bruns, aux cheveux courts, noirs, crispés et durs, à la barbe rare et inégale. Leur physionomie n'avait rien du type juif. C'étaient des ouvriers de canal d'une tribu d'esclaves égyptiens. C'étaient absolument des brutes. La moitié des pharisiens à cheval fermait la marche; quelques-uns de ces cavaliers couraient çà et là pour maintenir l'ordre. Parmi la populace qui allait en avant, portant des ustensiles, il y avait aussi quelques méchants polissons juifs qui s'y étaient joints de leur propre mouvement. A une assez grande distance était le cortége de Pilate; le gouverneur romain était en costume de guerre, au milieu de ses officiers, précédé d'un escadron de

cavalerie et suivi de trois cents soldats à pied; il traversa le forum, puis entra dans une rue assez large; il parcourait la ville afin de prévenir tout mouvement populaire.

Jésus fut conduit par une rue très-étroite formée par le derrière des maisons, afin de laisser place au peuple qui se rendait au temple, et aussi pour ne pas gêner Pilate et sa troupe. La plus grande partie du peuple s'était mise en mouvement aussitôt après la condamnation. La plupart des Juifs se rendirent dans leurs maisons ou dans le temple, afin de terminer à la hâte leurs préparatifs pour l'immolation de l'agneau pascal; toutefois, la foule composée d'un mélange d'étrangers, d'esclaves, d'ouvriers, de polissons, de femmes et de populace était encore grande et l'on se précipitait en avant pour voir passer dans plus d'un endroit le triste cortége; l'escorte de soldats romains empêchait qu'on ne s'y joignit, et les curieux étaient toujours obligés de prendre des rues détournées et de courir en avant: la plupart allèrent jusqu'au Calvaire. La rue où passait Jésus était à peine large de deux pas. Elle longe des bâtiments où il y a beaucoup d'immondices. Il y eut beaucoup à souffrir : les archers se trouvaient tout près de lui, la populace aux fenêtres et aux ouvertures des murs l'injuriait, des esclaves qui y étaient occupés lui jetaient de la boue et des ordures, des gens atroces versaient sur lui une eau sâle et dégoûtante, des enfants mêmes ramassaient des pierres dans leurs petites robes, les lui lançaient ou les jetaient sous ses pieds en courant à travers le cortége, en injuriant et en insultant celui qui avait aimé et béni les enfants et les avait appelés bienheureux.

XXXIV.

Première chute de Jésus sous la Croix.

La rue, peu avant sa fin, se dirige à gauche, devient plus large et monte un peu; il y passe un aqueduc souterrain ve-

nant de la montagne de Sion. Je crois qu'il coule le long du forum où coulent aussi sous terre des tuyaux d'eau vers la piscine des Brebis, près de la porte aux Brebis. J'ai entendu le bruit de l'eau dans ces tuyaux. On trouve, avant la montée, une espèce d'enfoncement où il y a souvent de l'eau et de la boue quand il a plu, et où l'on à placé une grosse pierre pour faciliter le passage, comme cela se pratique souvent dans les rues de Jérusalem qui dans plusieurs endroits sont très-inégales. Lorsque Jésus arriva là, il n'avait plus la force de marcher; comme les archers le tiraient et le poussaient sans miséricorde, il tomba de tout son long contre cette pierre, et la croix tomba près de lui. Les bourreaux s'arrêtèrent en le chargeant d'imprécations, en le frappant et lui donnant des coups de pied; le cortége s'arrêta un moment en désordre : c'était en vain qu'il tendait la main pour qu'on l'aidât : « Hélas ! bientôt tout sera fini, » dit-il, et il pria pour ses bourreaux; mais les pharisiens crièrent : « Relevez-le, sans cela il mourra dans nos mains. » Des deux côtés du chemin on voyait çà et là des femmes qui pleuraient et des enfants qui s'effrayaient. Soutenu par un secours surnaturel, Jésus releva sa tête, et ces hommes abominables, au lieu d'adoucir son état, lui remirent ici la couronne d'épines. Lorsqu'ils eurent remis Jésus sur ses pieds en le maltraitant, ils replacèrent la croix sur son dos, et il lui fallut pencher de côté, avec des souffrances inouïes, sa tête déchirée par les épines, afin de faire place sur son épaule au fardeau dont il était chargé. C'est ainsi qu'accablé de nouveaux tourments, il se traîna pour monter la rue qui devenait ici plus large.

XXXV.

Jésus, portant sa Croix, rencontre sa Mère.

DEUXIÈME CHUTE DE JÉSUS SOUS LA CROIX.

Déchirée de douleur la mère de Jésus, accompagnée de Jean et de quelques femmes, avait quitté le forum il y a à

peu près une heure, après que l'inique sentence eût été prononcée contre son Fils. Elle avait visité beaucoup d'endroits sanctifiés par ses souffrances, mais lorsque le son de la trompette, l'empressement du peuple et le cortége de Pilate annoncèrent le départ pour le Calvaire, Marie ne put résister au désir de voir encore son divin Fils, et elle pria Jean de la conduire à un des endroits où Jésus devait passer. Ils étaient venus du haut de Sion, passèrent par un coin de la place que Jésus venait de quitter, puis à travers des portes et des allées ordinairement fermées, mais qu'on avait ouvertes aujourd'hui, à cause des masses de peuple qui circulaient dans toutes les directions. Puis ils passèrent par la partie occidentale d'un palais dont une porte s'ouvrait sur la rue où entra le cortége après la première chute de Jésus. Je ne me rappelle plus exactement si c'était une aile des bâtiments habités par Pilate, avec lesquels ce palais paraissait communiquer par des cours intérieures et des allées, ou si c'était, ainsi que je m'en souviens maintenant, la demeure du grand-prêtre Caïphe, car son tribunal seul était à Sion. Jean obtint d'un domestique ou d'un portier compatissant la permission d'aller gagner la porte en question avec Marie et ceux qui l'accompagnaient. Un des neveux de Joseph d'Arimathie était avec eux ; Suzanne, Jeanne Chusa et Salomé de Jérusalem suivaient la sainte Vierge. La mère de Dieu était pâle et avait les yeux rouges de pleurs ; elle était entièrement enveloppée dans un manteau d'un gris bleuâtre. Quand je la vis traverser ainsi cette maison avec les autres femmes, je fus saisie d'un frémissement douloureux. On entendait déjà le bruit du cortége qui s'approchait, le son de la trompette, et la voix du héraut criant le jugement au coin des rues. La porte fut ouverte par le domestique ; le bruit devient plus distinct et plus effrayant. Marie pria et dit à Jean : « Dois-je voir ce spectacle? dois-je m'enfuir? comment pourrai-je le supporter? » « Si tu ne restais pas, lui dit Jean, tu t'en ferais toujours plus tard des reproches. » Ils passèrent alors la porte ; elle s'arrêta

et regarda à droite. Le chemin, avant d'arriver à Marie, montait un peu; près d'elle il redevenait uni. Hélas? comme le son de la trompette lui fendit le cœur! Le cortége était encore à quatre-vingts pas de là; il n'y avait pas de peuple en avant; mais des deux côtés et derrière il y avait quelques groupes. Beaucoup de gens du bas peuple qui avaient été les derniers à quitter le forum, couraient en avant par des rues de travers, pour trouver d'autres places d'où ils pourraient voir le cortége. Lorsque les gens qui portaient les instruments du supplice s'approchèrent d'un air insolent et triomphant, la mère de Jésus se prit à trembler et à gémir; elle joignit ses mains : un de ces monstres demanda : « Quelle est cette femme qui se lamente? » Et un autre répondit : « C'est la mère du Galiléen? » Quand ces misérables entendirent ces paroles, ils accablèrent de leurs moqueries cette douloureuse mère, ils la montrèrent au doigt, et l'un d'eux prit dans sa mains les clous qui devaient attacher Jésus à la croix, et les présenta à la sainte Vierge d'un air moqueur. Elle regarda Jésus, et, anéantie par la douleur, elle s'appuya, pour ne pas tomber, contre la porte, pâle comme un cadavre et les lèvres bleues. Les pharisiens passèrent sur leurs chevaux, puis l'enfant qui portait l'inscription, puis enfin son très-saint Fils Jésus, chancelant, courbé sous son lourd fardeau, détournant douloureusement sa tête couronnée d'épines de la lourde croix qui pesait sur son épaule. Les archers le traînaient en avant avec leurs cordes. Son visage était pâle, sanglant et meurtri, sa barbe pleine de sang. Ses yeux creux et rempli de sang dirigèrent, de dessous la cruelle couronne d'épines, sur sa mère un regard plein de compassion, et trébuchant, il tomba pour la seconde fois sur ses genoux et sur ses mains. Marie, dans la violence de sa douleur, ne vit plus ni soldats ni bourreaux, elle ne vit que son Fils bien-aimé, son Fils horriblement défiguré. En tordant les mains elle se précipita de la porte de la maison au milieu des archers qui frappaient sur Jésus, tomba à genoux près de lui et le serra

dans ses bras. J'entendis les mots : « Mon Fils ! — Ma mère ! » mais je ne sais s'ils furent prononcés réellement ou en esprit.

Il y eut un grand désordre : Jean et les saintes femmes voulaient relever Marie. Les archers l'injurièrent : l'un d'eux lui dit : « Femme, que viens-tu faire ici? Si tu l'avais mieux élevé il ne serait pas entre nos mains. » Plusieurs soldats furent émus. Cependant ils repoussèrent la sainte Vierge en arrière, mais aucun archer ne la toucha. Jean et les femmes l'entourèrent, et elle tomba comme morte sur ses genoux contre la pierre angulaire de la porte. Elle tournait le dos au cortége, et ses mains touchaient le haut de la pierre qui était obliquement placée. C'était une pierre à veines vertes. Les genoux de Marie y laissèrent des traces profondes, celles des mains étaient moins profondes, semblables à celles qu'un coup de main laisse sur une pâte. Cette pierre, qui était fort dure, fut transportée dans la première église catholique, près de la piscine de Béthesda ; sous l'épiscopat de Saint-Jacques-le-Mineur. J'ai déjà dit, et je répète ici encore, que j'ai vu plusieurs fois les traces des grands événements empreintes sur les pierres par leur contact avec de saints personnages. C'est aussi vrai que ce mot : « Les pierres devraient s'en émouvoir ; » ou cet autre mot : « Cela fait de l'impression. » La sagesse éternelle, dans sa miséricorde, n'a pas eu besoin de l'art de l'imprimerie pour transmettre à la postérité les traces des choses saintes. Les deux disciples qui étaient avec la mère de Jésus, l'emportèrent dans l'intérieur de la maison dont la porte fut fermée. Pendant ce temps les archers avaient relevé Jésus et lui avaient remis d'une autre manière la croix sur les épaules. Les bras de la croix s'étaient détachés, et l'un des deux avait glissé et s'était pris dans les cordages. Ce fut celui-ci que Jésus embrassa de manière que par derrière tout le fardeau du tronc principal reposait davantage sur la terre. Je vis errer çà et là, parmi la populace qui suivait le cortége en proférant des malédictions et des injures, quelques figures de femmes voilées et versant des larmes.

XXXVI.

Simon de Cyrène. — Troisième chute de Jésus.

Le cortége arriva à la porte d'un vieux mur intérieur de la ville. Devant cette porte est une place où aboutissent trois rues. Là Jésus dut encore passer par-dessus une grande pierre; il chancela et tomba; la croix roula à terre près de lui, tandis que lui-même, cherchant à s'appuyer sur la pierre, roula misérablement par terre et ne put plus se relever. Des gens bien vêtus qui se rendaient au temple, passèrent par là et s'écrièrent avec compassion : « Hélas? le pauvre homme se meurt! » Il y eut quelque tumulte : on ne pouvait plus remettre Jésus sur ses pieds, et les pharisiens qui présidaient au cortége dirent aux soldats : « Nous ne pourrons pas l'amener vivant si vous ne trouvez quelqu'un pour porter sa croix. » Ils virent à peu de distance arriver par la rue du milieu un païen nommé Simon de Cyrène, accompagné de ses trois enfants, et portant sous le bras un paquet de menues branches, car il était jardinier et venait de travailler dans les jardins situés près du mur oriental de la ville. Chaque année, vers l'époque de la fête, il venait avec sa femme et ses enfants à Jérusalem pour y couper les haies, comme faisaient beaucoup d'autres hommes de son état. Il se trouvait au milieu de la foule dont il ne pouvait se tirer, et quand les soldats reconnurent à son habit que c'était un païen et un ouvrier de la classe inférieure, ils s'emparèrent de lui et lui dirent d'aider le Galiléen à porter sa croix. Il s'en défendit d'abord, et montra une grande répugnance, mais il fallut céder à la force. Ses enfants criaient et pleuraient, et quelques femmes qui le connaissaient, les prirent avec elles. Simon ressentait beaucoup de dégoût et de répugnance à cause du triste état où se trouvait Jésus et de ses habits tout souillés de boue; mais Jésus pleurait et le regardait de l'air le plus touchant. Simon

dut l'assister à se relever, et aussitôt les archers reculèrent l'un des bras de la croix et le fixèrent sur son épaule. Simon suivait immédiatement Jésus dont le fardeau se trouvait ainsi allégé. Les archers placèrent aussi autrement la couronne d'épines. De cette manière le cortége se remit en marche. Simon était un homme robuste, âgé de quarante ans. Il avait la tête découverte, portait une veste courte, et avait autour des reins quelques morceaux de drap. Ses semelles, attachées aux jambes avec des courroies, se terminaient sur le devant en becs pointus. Ses fils portaient des robes bariolées. Deux étaient déjà grands; ils s'appelaient Rufus et Alexandre, et se réunirent plus tard aux disciples. Le troisième était plus petit, et je l'ai vu encore enfant près de saint Étienne. Simon ne porta pas longtemps la croix derrière Jésus sans se sentir profondément touché.

XXXVII.

Véronique et le Suaire.

Le cortége entra dans une longue rue qui déviait un peu à gauche et où aboutissaient plusieurs rues transversales. Beaucoup de gens bien vêtus se rendaient au temple et plusieurs s'éloignaient à la vue de Jésus par une crainte pharisaïque de se souiller, tandis que d'autres marquaient quelque pitié. On avait fait environ deux cents pas depuis que Simon était venu porter la croix avec le Seigneur, lorsqu'une femme de grand taille et d'un aspect imposant, tenant une jeune fille par la main, sortit d'une belle maison située à gauche, dans le vestibule de laquelle, entouré d'un large mur et d'un beau grillage, on arrivait par une terrasse avec un escalier. Elle se jeta au devant du cortége. C'était Séraphia, femme de Sirach, membre du conseil du temple, qui fut appelée Véronique, de *vera icon* (vrai portrait), à cause de ce qu'elle fit en ce jour.

Séraphia avait préparé chez elle un délicieux vin aroma-

tisé, avec le pieux désir de le faire boire au Sauveur sur son chemin de douleur. Dans son attente douloureuse elle était déjà courue une fois au-devant du cortége ; je la vis, voilée, tenant à la main une jeune fille qu'elle avait adoptée, courir à côté de la foule, lorsque Jésus rencontra la sainte Vierge. Mais au milieu du tumulte elle n'avait trouvé aucun moyen de s'approcher du Seigneur ; elle était donc rentrée chez elle pour l'y attendre. Elle s'avança voilée dans la rue, un linge était suspendu sur ses épaules ; la petite fille, âgée de près de neuf ans, se tenait près d'elle et cacha, à l'approche du cortége, le vase plein de vin sous un drap. Ceux qui marchaient en avant essayèrent inutilement de la repousser ; elle ne se possédait pas d'amour et de compassion ; accompagnée de l'enfant, qui la tenait par la robe, elle se fraya un passage à travers la populace, les soldats et les archers, parvint à Jésus, tomba à genoux et lui présenta de linge qu'elle dé ploya devant lui en disant : « Accordez-moi, qu'il me soit permit d'essuyer la face de mon Seigneur. » Jésus prit le linge avec la main gauche, l'appliqua du plat de la main contre son visage ensanglanté, puis, passant la main gauche vers la main droite qui tenait la croix, il pressa le linge entre ses deux mains, et le rendit avec remercîment. Séraphia le mit sous son manteau après l'avoir baisé, le pressa contre son cœur et le releva. La jeune fille leva timidement le vase de vin vers Jésus, mais les soldats et les archers ne souffrirent pas qu'il s'y désaltérât. La hardiesse et la promptitude de cette action avaient excité un mouvement dans le peuple, ce qui avait arrêté le cortége pendant près de deux minutes et avait permis à Véronique de présenter le suaire. Les parisiens et les archers, irrités de cette pause, et surtout de cet hommage public rendu au Sauveur, se mirent à frapper et à maltraiter Jésus, pendant que Véronique rentrait en hâte dans sa maison avec sa fille.

A peine était-elle rentrée dans sa chambre qu'elle étendit le suaire sur la table placée devant elle et tomba sans con-

naissance; la petite fille s'agenouilla près d'elle en sanglotant. Un ami qui venait la voir, la trouva ainsi près du linge déployé où la face ensanglantée de Jésus s'était empreinte d'une façon merveilleuse, mais effrayante. Il fut très-frappé de ce spectacle, la fit revenir à elle et lui montra le suaire devant lequel elle se mit à genoux en pleurant et en s'écriant : « Maintenant je veux tout quitter, car le Seigneur m'a donné un souvenir. » Ce suaire était de laine fine, trois fois plus long que large; on le portait habituellement autour du cou : quelquefois on en avait un second qui pendait sur l'épaule. C'était l'usage d'aller avec un tel suaire au-devant des gens affligés, fatigués ou malades, et de leur en essuyer le visage en signe de deuil et de compassion. Dans des pays chauds on s'en faisait aussi cadeau. Véronique garda toujours le suaire pendu au chevet de son lit. Après sa mort il revint par les saintes femmes à la sainte Vierge, puis à l'Église par les Apôtres.

Séraphia était cousine de Jean-Baptiste, car son père et Zacharie étaient fils de deux frères. Elle était native de Jérusalem. Lorsque Marie, à l'âge de quatre ans, fut amenée à Jérusalem pour faire partie des vierges du temple, je vis Joachim, Anne et d'autres personnes avec eux aller dans la maison paternelle de Zacharie, qui n'était pas éloignée du marché aux poissons. Il s'y trouvait un vieux parent de celui-ci, qui était, je crois, son oncle et le grand-père de Séraphia. Elle avait au moins cinq ans de plus que la sainte Vierge. Je la vis aussi plus âgée que Marie lorsqu'elle assista au mariage de celle-ci avec Joseph. Elle était aussi parente du vieux Siméon, qui prophétisa lors de la présentation de Jésus au temple, et liée avec ses fils dès sa jeunesse. Ceux-ci tenaient de leur père un vif désir de la venue du Messie, qu'éprouvait aussi Séraphia. Ce désir du Sauveur remplissait alors le cœur de plusieurs hommes de bien comme une passion secrète, les autres ne s'en doutaient pas seulement. Lorsque Jésus, âgé de douze ans, resta à Jérusalem et enseigna dans le temple,

Séraphia, qui n'était pas encore mariée, lui envoyait sa nourriture dans une petite auberge à un quart de lieu de Jérusalem dans la direction de Bethléem, où il restait quand il n'était pas dans le temple. C'était la même auberge dans laquelle Marie, peu après la nativité, venant de Bethléem pour présenter Jésus au temple, s'était arrêtée un jour et deux nuits chez deux vieillards. C'étaient des Esséniens qui connaissaient la sainte famille. La femme était parente de Jeanne Chusa. Cette auberge était une fondation pour les pauvres : Jésus et les disciples venaient souvent y loger et dans les derniers temps, pendant lesquels il enseignait au temple, je vis bien des fois que Séraphia y envoyait des viandes. Mais à cette époque elle n'était pas occupée par les mêmes maîtres.

Séraphia se maria tard : son mari, Sirach, descendant de la chaste Suzanne, était membre du conseil du temple. Comme dans le commencement il était très-opposé à Jésus, sa femme eut beaucoup à souffrir de lui à cause de son attachement pour le Sauveur et les saintes femmes. Quelquefois même il l'enfermait pendant assez longtemps dans un cachot. Joseph d'Arimathie et Nicodème le ramenèrent à de meilleurs sentiments et il permit à Séraphia de suivre Jésus. Lors du jugement chez Caïphe la nuit dernière et ce matin, il se déclara pour Jésus avec Joseph et Nicodème et se sépara comme eux du sanhédrin. Séraphia est encore une grande et belle femme, mais elle doit pourtant avoir déjà plus de cinquante ans. Lors de l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem, que nous célébrons le Dimanche des Rameaux, je la vis, un enfant sur le bras, détacher son voile et l'étendre sur le chemin où passait le Sauveur. Ce fut ce même voile qu'elle apporta à Jésus pendant cette marche plus triste, mais aussi plus triomphale encore, pour effacer les traces de ses souffrances, ce même voile qui donnait à celle qui le possédait le nouveau nom glorieux de *Véronique*, et qui est aujourd'hui publiquement vénéré par l'Église (1).

(1) Nous ajoutons ici encore quelques détalis donnés par la Sœur Emmerich

XXXVIII.

Quatrième et cinquième chute de Jésus. — Les filles de Jérusalem.

Le cortége était encore à quelque distance de la porte qui est située dans la direction du sud-ouest. Le chemin suit une

sur sainte Véronique, un jour qu'on lui avait fait toucher des reliques de cette Sainte; c'était le 2 août 1821. « J'eus une vision que je ne me rappelle pas avoir jamais eue précédemment. Dans la troisième année qui suivit l'Ascension du Christ, je vis l'empereur romain envoyer quelqu'un à Jérusalem pour recueillir tous les bruits relatifs à la mort et à la résurrection de Jésus. Cet homme amena avec lui à Rome Nicodème, Séraphia et le disciple Epaphras, parent de Jeanne Chusa. Celui-ci était un serviteur des disciples, extrêmement simple de cœur. Il avait été attaché au service du temple, avait vu Jésus auprès des Apôtres dans le Cénacle et ailleurs, dès les premiers jours après la Résurrection. Je vis Véronique chez l'empereur; il était malade, son lit était élevé sur deux gradins, un grand rideau pendait jusqu'à terre. La chambre était carrée, pas très-grande: il n'y avait pas de fenêtres, mais le jour venait d'en haut et des cordons pendaient d'en haut au moyen desquels on pouvait ouvrir et fermer les volets. L'empereur était seul, ses gens étaient dans l'anti-chambre. Je vis que Véronique avait avec elle, outre le suaire, un des linceuls de Jésus, et elle déploya le suaire devant l'empereur qui était tout seul. C'était une pièce d'étoffe longue et peu large, qu'elle avait portée autrefois en guise de voile autour du cou et de la tête. L'empreinte de la face de Jésus était à l'un des deux bouts, et lorsqu'elle le présenta à l'empereur, elle saisit le suaire par l'autre côté qui pendait à terre. La face de Jésus n'y était pas proprement comme un portrait, mais empreinte en trace de sang; cette empreinte était aussi plus grande qu'un portrait parce que le linge avait été appliqué tout autour du visage. Sur l'autre drap était l'empreinte du corps flagellé de Jésus; je crois que c'était un des draps sur lesquels il avait été couché pour le laver avant qu'on le mit au tombeau. Je ne vis pas l'empereur toucher ces linges, mais il fut guéri par leur vue. Il voulait retenir Véronique à Rome et lui donner, pour la récompenser, une maison, des propriétés et des esclaves; mais elle demanda la permission de retourner à Jérusalem pour mourir au lieu où Jésus était mort. Je vis aussi qu'elle y retourna en effet avec ses compagnes; que lors de la persécution contre les chrétiens qui réduisit à la misère et exila Lazare et ses sœurs, elle s'enfuit avec quelques autres femmes. Mais on la prit et on l'enferma dans une prison où elle mourut de faim pour le nom de Jésus, à qui elle avait si souvent donné la nourriture terrestre et qui l'avait nourrie à son tour de son corps et de son sang pour la vie éternelle. Je me rappelle vaguement avoir vu dans une autre occasion, comment, après la mort de Véronique, le voile vint aux saintes femmes, comment le disciple Thaddée l'emporta à Edesse et que là et ailleurs il s'en servit pour faire beaucoup de miracles; je le vis enfin à Constantinople et devenir par les Apôtres la propriété de l'Église. Une fois je crus qu'il était à Turin, où se trouve le linceul du Christ, mais j'ai vu à la même occasion l'histoire de toutes les saintes reliques de ce genre, et dans mes souvenirs je les ai confondues. Aujourd'hui même j'ai vu encore bien des choses de Séraphia ou Véronique, mais je ne les raconterai pas, parce que je ne m'en souviens plus distinctement. »

légère pente. La porte est fortifiée et longue. On passe d'abord sous une arcade voûtée, puis sur un pont, puis sous une autre arcade. A gauche de la porte, les murs de la ville vont quelque temps (à peu près aussi loin que de chez moi à l'église de la ville) au midi, puis au couchant, puis encore au midi, pour entourer la montagne de Sion. A droite de la portela muraille va vers le septentrion jusqu'à la porte de l'Angle; puis en longeant le côté septentrional de Jérusalem, elle se tourne vers l'orient. Lorsque le cortége approcha de la porte, les archers poussèrent plus violemment Jésus. Immédiatement devant la porte il y eut, au milieu des inégalités du chemin, un grand bourbier. Les cruels archers poussèrent Jésus en avant; la foule se pressa, Simon de Cyrène voulut passer à côté, ce qui fit dévier la croix; et Jésus tomba pour la quatrième fois dans la boue, en sorte que Simon pût à peine retenir la croix : il dit alors d'une voix creuse, entrecoupée de sanglots et pourtant distincte : « Hélas ! hélas ! Jérusalem, combien je t'ai aimée ! j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes; et tu me chasses si cruellement hors de tes portes ! » Le Seigneur était excessivement malheureux et attristé, mais les pharisiens ayant entendu ces paroles l'insultèrent de nouveau et disaient : « Ce perturbateur n'en a pas encore assez; il tient encore des discours séditieux. » Puis ils frappaient sur lui, et le traînaient en avant pour le retirer du bourbier. Simon de Cyrène alors fut si indigné des cruautés exercées envers Jésus qu'il s'écria : « Si vous ne mettez pas fin à vos infamies, je jette là la croix quand même vous voudriez me tuer aussi. »

Au sortir de la porte on voit un chemin étroit et rocailleux qui se dirige, la distance de quelques minutes, au nord et conduit au Calvaire. La grande route d'où ce chemin s'écarte, se partage en trois embranchements à quelque distance : l'un tourne à gauche et conduit entre le couchant et le midi à Bethléem par la vallée de Gihon; l'autre se dirige au couchant vers Emmaüs et Joppé; le troisième tourne entre le couchant

et le septentrion autour du Calvaire et aboutit à la porte de l'Angle qui conduit à Bethsur. De cette porte, par laquelle Jésus sortit, on peut voir dans la direction à gauche entre le midi et le couchant la porte de Bethléem. De toutes les portes de Jérusalem ces deux sont les plus près l'une de l'autre. Au milieu de la route devant la porte, à l'endroit où commence le chemin du Calvaire, on avait placé sur un poteau un écriteau annonçant la condamnation à mort de Jésus et des deux larrons. Les caractères étaient blancs et en relief comme si on les y avait collés. Non loin de là, à l'angle de ce chemin, était une troupe de femmes qui pleuraient et gémissaient. C'étaient en partie des vierges et de pauvres femmes de Jérusalem avec leurs enfants, qui étaient allées en avant du cortége, d'autres qui s'étaient jointes aux précédentes étaient venues pour la Pâque de Bethléem, d'Hébron et des lieux circonvoisins.

Jésus tomba presque en défaillance, mais il n'alla pas tout à fait à terre, parce que Simon fit reposer la croix sur la terre, s'approcha de lui et le soutint. Le Seigneur s'appuya contre Simon. C'est la cinquième chute de Jésus sous la croix. A la vue de son visage si défait et si meurtri, les femmes poussèrent des cris de douleur et, suivant la coutume juive, présentèrent à Jésus des linges pour essuyer sa face. Le Sauveur alors se tourna vers elle et dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi : pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car il viendra bientôt un temps où l'on dira : *Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point engendré et les seins qui n'ont point allaité !* Alors on commencera à dire aux montagnes : *Tombez sur nous !* et aux collines : *Couvrez-nous !* car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce de celui qui est sec ? » Il ajouta encore d'autres paroles que j'ai oubliées ; entre autres il dit qu'elles seraient récompensées de leurs larmes, que dorénavant elles marcheraient sur d'autres chemins, etc. Il y eut une pause en cet endroit : les gens qui portaient les instruments du supplice se ren-

dirent à la montagne du Calvaire, suivis de cent soldats romains de l'escorte de Pilate, lequel avait accompagné de loin le cortége jusqu'ici; arrivé à la porte, il rebroussa chemin vers l'intérieur de la ville.

XXXIX.

Jésus sur le mont Golgotha. — Sixième et septième chute. — Emprisonnement de Jésus.

On se remit en marche. Jésus pliant sous son fardeau et sous les coups des bourreaux, monta péniblement le rude sentier qui se dirige au nord entre les murs de la ville et le mont du Calvaire; à l'endroit où le sentier tortueux se détourne et monte vers le midi, Jésus tomba pour la sixième fois et cette chute fut très-douloureuse. On le poussa, on le frappa plus brutalement que jamais, et il arriva au rocher du Calvaire où il tomba sous la croix pour la septième fois.

Simon de Cyrène, maltraité et fatigué lui-même, était plein d'indignation et de pitié ; il aurait voulu soulager encore Jésus, mais les archers le chassèrent en l'injuriant. Il se réunit bientôt après aux disciples. On renvoya aussi toute la populace qui était venue jusque-là sans avoir rien à y faire. Les pharisiens à cheval étaient arrivés par des chemins commodes situés au côté occidental du Calvaire. On pouvait voir de là par-dessus les murs de la ville. Le plateau supérieur, le lieu du supplice, est de forme circulaire et d'une étendue que l'on pourrait tracer ici sur notre cimetière devant l'église paroissiale. C'est à peu près celle d'un manége de moyenne grandeur ; tout autour est un terrassement que coupent cinq chemins. Ces cinq chemins se retrouvent en beaucoup d'endroits du pays, ainsi aux lieux où l'on se baigne, où l'on baptise, à la piscine de Béthesda, plusieurs villes ont aussi cinq portes. Ces mêmes cinq chemins se retrouvent dans beaucoup d'établissements des anciens temps, ainsi que dans quelques éta-

blissements modernes construits dans de bonnes intentions. Il y a là comme partout dans la Terre-Sainte une profonde signification prophétique accomplie aujourd'hui par l'ouverture des cinq voies de salut dans les cinq plaies sacrées du Sauveur. Les pharisiens à cheval s'arrêtèrent devant le plateau, du côté du couchant où la pente de la montagne est douce. Le côté par où l'on amène les condamnés est sauvage et escarpé. Une centaine de soldats romains des frontières de la Suisse étaient postés de côté et d'autre. Quelques-uns étaient près des deux larrons qu'on n'avait pas conduits tout à fait en haut pour laisser la place plus libre, mais qu'on avait couchés sur le dos un peu plus bas que le plateau où le chemin se détourne vers le midi, en leur laissant les bras attachés aux pièces transversales de leur croix. Beaucoup de gens, la plupart de la basse classe, des étrangers, des esclaves, des païens, beaucoup de femmes, toutes personnes qui n'avaient point à craindre de se souiller, se tenaient autour de la plate-forme ou sur les hauteurs environnantes. Leur nombre augmentait à chaque instant par ceux qui arrivaient pour se rendre à Jérusalem. Vers l'occident, au pied de la montagne de Gihon, il y avait tout un camp d'étrangers venus pour la fête. Beaucoup d'entre eux regardaient de loin, et se succédaient les uns aux autres pour s'approcher du Calvaire.

Il était à peu près onze heures trois quarts lors de la dernière chute de Jésus et du renvoi de Simon. Les archers tirèrent Jésus pour le relever, délièrent les morceaux de la croix et les mirent par terre sans ordre. Hélas ! combien le Sauveur, debout sur ce lieu de son supplice, était triste, sanglant, pâle, meurtri, effrayant à voir ! En ce moment ils le jetèrent par terre en l'insultant. « Roi des Juifs, lui dirent-ils, nous allons arranger ton trône. » Mais lui-même se coucha de son propre mouvement sur la croix, et si ses douleurs lui avaient permis de le faire plus promptement, ils n'auraient pas eu besoin de le jeter par terre. Ils l'étendirent

alors sur la croix pour prendre la mesure de ses membres, les pharisiens qui se tenaient là se moquaient de lui. Après avoir pris la mesure de ses membres, les archers le relevèrent et le conduisirent à soixante-dix pas au nord à une espèce de fosse creusée dans le roc, qui ressemblait à une cave ou à une citerne : ils levèrent la porte et l'y poussèrent si durement qu'il se serait brisé les genoux contre la pierre si les Anges ne l'avaient secouru. Je l'entendis gémir. Ils en fermèrent l'entrée et laissèrent là des gardes. J'ai fait ces soixante-dix pas avec lui, je crois aussi avoir vu, dans une autre vision, que des Anges venaient à son secours, pour qu'il ne brisât pas ses genoux ; mais il gémissait et se lamentait d'une façon qui déchirait le cœur. La pierre a reçu l'empreinte de ses genoux. Ce fut alors que les archers commencèrent leurs préparatifs. Au milieu de la plate-forme circulaire se trouvait, comme le point plus élevé du rocher du Calvaire, une éminence ronde, de près de deux pieds de hauteur, sur laquelle on montait par quelques degrés. Ils creusèrent là les trous où les trois croix devaient être plantées après qu'ils eurent pris la mesure au bas de chaque tronc, et dressèrent à droite et à gauche les croix des voleurs, qui étaient plus basses que celle de Jésus et qu'on avait coupées obliquement en haut. Les pièces transversales, contre lesquelles leurs mains étaient toujours encore liées, furent fixées plus tard immédiatement au-dessous du bout supérieur de l'arbre principal. Ils placèrent la croix du Christ au lieu où ils devaient l'y clouer, de manière à pouvoir la lever sans peine et la faire entrer dans le trou qui lui était destiné. Ils assujettirent les deux bras, clouèrent le morceau de bois où devaient reposer les pieds, percèrent des trous pour les clous et pour l'inscription de Pilate, fixèrent des coins au-dessous de chaque bras, firent çà et là quelques entailles, soit pour la couronne d'épine, soit pour les reins du Sauveur, afin que son corps fût soutenu et non suspendu, qu'il souffrit plus de tourments, et que tout le poids ne portât pas sur les mains

qui auraient pu être déchirées. Ils plantèrent des pieux dans la terre derrière la colline et y fixèrent une poutre qui devait servir d'appui aux cordes avec lesquelles ils souleveraient la croix; enfin ils firent plusieurs autres préparatifs du même genre.

XL.

Marie et ses amies vont au Calvaire.

Lorsque la sainte Vierge, après sa rencontre douloureuse avec Jésus portant sa croix, eut été emportée sans connaissance par ses amies, et que la porte du palais eût été fermée entre elle et son Fils, l'amour, le désir ardent d'être près de son Fils, de tout souffrir avec lui et de ne pas l'abandonner, lui rendirent bientôt une force surnaturelle. Elle se rendit avec ses compagnes voilées dans la maison de Lazare près de la porte de l'Angle, où se trouvaient les autres saintes femmes auprès de Madeleine et de Marthe. Toutes gémissaient et versaient des larmes abondantes. Il y avait aussi quelques enfants avec elles, et elles partirent de là au nombre de dix-sept pour suivre le chemin de la passion. Je les vis couvertes de leurs voiles, sérieuses, déterminées, sans s'inquiéter des clameurs insultantes de la populace, mais commandant le respect par leur deuil, se rendre au forum, baiser la terre au lieu où Jésus s'était chargé de la croix, puis suivre le chemin qu'il avait suivi. Marie et celles qui étaient plus intimement unies à Jésus, cherchaient les traces de ses pieds; éclairée intérieurement, elle sentait et voyait en esprit tout ce qui s'y était passé, elle retenait et conduisait ses compagnes; tous ces lieux se gravèrent profondément dans son cœur, elle comptait jusqu'aux pas de Jésus et indiquait à ses compagnes les places consacrées par quelque douloureuse circonstance. De cette manière la plus touchante des dévotions de la première Église fut inscrite dans le cœur plein d'amour de Marie par ce glaive que le vieux Siméon lui avait prédit; elle passa de sa bouche sacrée à ses compagnes, et de

celles-ci aux chrétiens suivants. C'est là la sainte tradition que Dieu confia au cœur de la mère du Christ, et que celle-ci transmit au cœur de ses enfants; c'est ainsi que se perpétue la tradition de l'Église. Lorsqu'on voit cela aussi distinctement que moi, une pareille tradition se montre plus vivante et plus sainte que toute autre. Or de tous temps, tous les lieux où se sont passé des choses saintes, des actes d'amour, ont été vénérés par les Juifs; ils n'en oublient aucun, ils y érigent des pierres, y vont en pèlerinage et y adorent. C'est ainsi que prit naissance le saint Chemin de la croix, non pas avec préméditation, mais par l'effet de la nature même de l'homme et conformément aux desseins de Dieu sur son peuple; c'est ainsi qu'il prit naissance par l'amour maternel le plus dévoué et pour ainsi dire sous les pieds mêmes de Jésus qui y avait marché le premier. Cette sainte troupe vint à la maison de Véronique et y entra parce que Pilate revenait par cette rue avec ses cavaliers. Les saintes femmes regardèrent en pleurant le visage de Jésus empreint sur le suaire et admiraient la grâce qu'il avait faite à sa fidèle amie. Elles prirent le vase de vin aromatisé qu'on n'avait pas permis à Véronique de faire boire à Jésus, et se dirigèrent toutes ensemble vers la porte de Golgotha. Leur troupe s'était grossie de beaucoup de gens bien intentionnés, parmi lesquels un certain nombre d'hommes. Je ne puis exprimer combien c'était touchant de le voir passer par les rues en bon ordre. Ils étaient presqu'en plus grand nombre que ceux qui avaient formé le cortége régulier de Jésus. On ne peut dire les souffrances, les douleurs déchirantes de Marie à l'aspect du lieu du supplice, lorsqu'elle monta vers le sommet de la montagne; c'étaient à la fois les souffrances de Jésus lui-même, et le sentiment pénible de devoir rester en arrière de lui. Quant à Marie-Madeleine, elle était comme ivre de douleur; elle chancelait, passant d'un tourment à l'autre, du silence aux lamentations, de la consternation au désespoir, des plaintes aux ménaces; ceux qui l'entouraient devaient à

chaque instant lui servir d'appui, la protéger, l'exhorter, la retenir. Elles montèrent au Calvaire par le côté du couchant où la pente est plus douce, et se tenaient en trois groupes à des distances inégales de la plate-forme circulaire. La mère de Jésus, sa nièce Marie, fille de Cléophas, Salomé et Jean s'approchèrent jusqu'à cette plate-forme : Marthe, Marie Héli, Véronique, Jeanne Chusa, Suzanne et Marie, mère de Marc, se tinrent à quelque distance autour de Madeleine, qui était comme hors d'elle-même. Plus loin étaient sept autres d'entre elles et quelques gens compatissants qui établissaient les communications d'un groupe à l'autre. Les pharisiens à cheval se tenant çà et là autour de la plate-forme, et des soldats romains étaient placés aux cinq entrées. Quel spectacle pour Marie que ce lieu de supplice, cette terrible croix, ces marteaux, ces cordes, ces clous, ces hideux bourreaux demi-nus, à peu près ivres, faisant leurs effrayants apprêts avec des imprécations ! L'absence de Jésus prolongeait le martyre de sa mère : elle savait qu'il était encore vivant, elle désirait de le voir et elle tremblait à la pensée des tourments inexprimables auxquels elle le verrait livré.

Depuis le matin jusqu'à dix heures, moment où la sentence fut prononcée, il y eut de la grêle par intervalles, puis pendant l'exécution de la sentence le ciel s'éclaircit : mais vers midi un brouillard rougeâtre voila le soleil.

XLI.

Jésus est dépouillé ; on lui présente du fiel et du vinaigre.

Quatre archers descendirent au lieu où l'on avait renfermé Jésus et l'en arrachèrent. Le Seigneur avait demandé à son Père céleste de lui donner des forces, et s'était de nouveau offert pour les péchés de ses ennemis. Ils lui prodiguèrent

encore les coups et les outrages pendant ces derniers pas qui lui restaient à faire; le peuple regardait faire et lui adressait des paroles outrageantes; les soldats qui maintenaient l'ordre, prirent une attitude froidement hautaine; les bourreaux se jetèrent avec fureur sur lui et le trainèrent sur la plate-forme. Quand les saintes femmes le virent, elles donnèrent de l'argent à un homme pour qu'il achetât des archers la permission de faire boire à Jésus le vin aromatisé de Véronique. Mais ces misérables ne le lui donnèrent pas et le burent eux-mêmes. Ils avaient avec eux deux vases bruns dont l'un contenait du vinaigre et du fiel, l'autre une boisson qui semblait du vin mêlé de myrrhe et d'absinthe; ils présentèrent au Sauveur de ce dernier breuvage dans un goblet brun : Jésus y ayant posé les lèvres, n'en but pas.

Il y avait dix-huit archers sur la plate-forme : les six qui avaient flagellé Jésus, les quatre qui l'avaient conduit, deux qui avaient tenu les cordes attachées à la croix et six qui devaient le crucifier. Ils étaient occupés soit près du Sauveur, soit près des deux larrons et travaillaient et buvaient alternativement : c'étaient des hommes petits et robustes, avec des figures étrangères et des cheveux hérissés, ressemblant à des bêtes farouches : ils servaient les Romains et les Juifs pour de l'argent.

L'aspect de tout cela était d'autant plus effrayant pour moi que je vis aussi le mal invisible aux autres. Je voyais des figures hideuses de démons qui semblaient aider ces hommes cruels, et une infinité d'horribles visions sous forme de crapauds, de serpents, de dragons, d'insectes venimeux de toute espèce qui obscurcissaient l'air. Ils entraient dans la bouche et dans le cœur des assistants, ou se posaient sur leurs épaules; et tous ces hommes se sentaient l'âme pleine de pensées abominables ou proféraient d'affreuses imprécations. Je voyais souvent au-dessus du Sauveur de grandes figures d'Anges pleurant, ou des gloires où je ne distinguais que de petites têtes. Je voyais aussi de ces Anges compatis-

sants et consolateurs au-dessus de la sainte Vierge et de tous les amis de Jésus.

Les archers ôtèrent à Notre-Seigneur son manteau qui enveloppait la partie supérieure de son corps ; la ceinture à l'aide de laquelle ils l'avaient traîné et sa propre ceinture. Ils lui enlevèrent ensuite son vêtement de dessus en laine blanche, puis la pièce d'étoffe longue et étroite qui enveloppait les épaules, et, comme ils ne pouvaient pas lui tirer sa tunique sans couture que sa mère lui avait faite, à cause de la couronne d'épines, ils arrachèrent violemment cette couronne de sa tête, rouvrant par là toutes ses blessures, puis relevant la tunique ils l'arrachèrent, en maudissant, pardessus sa tête sanglante. Le Fils de l'homme était là, tremblant, couvert de sang, de contusions, de plaies fermées ou saignantes, de tâches et de meurtrissures. Il n'avait plus que son court scapulaire de laine et un linge autour des reins. La laine du scapulaire s'était collée à ses plaies et surtout enfoncée dans celle que le fardeau de la croix lui avait taillée dans l'épaule, et qui lui causait des douleurs indicibles. Sans aucune pitié ils lui arrachèrent le scapulaire, et le Seigneur était là horriblement défiguré : ses épaules et son dos étaient déchirés jusqu'aux os ; et dans quelques endroits la laine blanche du scapulaire restait collée contre les chairs saignantes. Enfin, ils lui arrachèrent sa dernière ceinture ; il était tout nu et se courbait et se détournait honteux de sa nudité ; il allait tomber, lorsque les archers le firent asseoir sur une pierre, lui remirent la couronne sur la tête et lui présentèrent l'autre vase plein de fiel et de vinaigre dont il détourna la tête en silence.

Mais au moment où les archers lui saisirent les bras, avec lesquels il cherchait à cacher sa nudité, et le redressèrent pour le jeter sur la croix, l'indignation, les murmures et les plaintes éclatèrent parmi tous ses amis de ce qu'on l'eût si impudemment dépouillé. Sa mère, violemment agitée, était au point d'arracher son voile, de pénétrer dans l'enceinte,

et de le lui donner pour s'en couvrir ; mais Dieu l'exauça, car, dans cet instant même un homme, se frayant depuis la porte à travers le peuple un chemin en dehors de la route battue, vint se jetter hors d'haleine dans l'enceinte au milieu des archers, et présenta un drap à Jésus qui le reçut avec reconnaissance et s'en enveloppa le milieu du corps de manière que l'un des bouts en passant entre les jambes, se rattachait par derrière.

Ce bienfaiteur de Jésus, que Dieu envoyait à la prière de la sainte Vierge, avait dans son impétuosité quelque chose d'imposant. De son poignet il menaça les archers et ne leur dit que ces mots : « Gardez-vous bien de ne pas permettre à ce pauvre homme de se couvrir ! » Il ne dit rien autre chose à qui que ce soit, et s'en alla aussi vite qu'il était venu. C'était Jonadab, neveu de saint Joseph, des environs de Bethléem, fils de ce frère à qui saint Joseph, après la naissance du Christ, àvait engagé l'âne qu'il avait de trop. Il n'était pas décidément l'ami de Jésus, aussi s'était-il tenu éloigné pendant toute la journée et avait épié les événements çà et là. Déjà lorsqu'il apprit comment Jésus avait été dépouillé de ses vêtements avant la flagellation, il se mit en colère; lorsqu'enfin le moment du crucifiement approcha, il se sentit une anxiété extrême au temple où il se trouvait. Pendant que la mère de Jésus cria vers Dieu au Calvaire, Jonadab fut tout à coup saisi par une force irrésistible qui l'entraîna hors du temple vers Golgotha, pour couvrir la nudité du Seigneur. Intérieurement il sentit avec indignation l'opprobre de Cham, qui se moqua de la nudité de Noé pris de vin; nouveau Sem, il dut se hâter pour couvrir celui qui *foulait seul le pressoir*. Ceux qui crucifiaient Jésus était des descendants de Cham, et Jésus préparait le nouveau vin, le vin rédempteur, lorsque Jonadab vint à son secours. Cet acte était donc l'accomplissement d'un type du vieux testament, et fut récompensé ainsi que je l'ai vu plus tard et que je le dirai.

XLII.

Jésus est attaché à la Croix.

Jésus, image de la douleur, fut étendu sur la croix par les archers, il s'y assit lui-même, ils le jetèrent sur le dos et ayant tiré son bras droit sur le bras droit de la croix, ils le lièrent fortement ; puis l'un d'eux mit le genou sur sa poitrine sacrée, un autre lui ouvrit la main, un troisième appuya sur la chair un gros et long clou pointu par en bas et l'enfonça avec un marteau de fer. Un gémissement doux et clair sortit d'une voix brisée de la bouche du Sauveur : son sang jaillit sur les bras des archers. J'ai compté les coups de marteau, mais je les ai oubliés. La sainte Vierge gémissait en secret et paraissait perdre connaissance; Madeleine était hors d'elle-même. Les forets étaient des pièces de fer de la forme d'un T ; il n'y avait pas de bois. Les grands marteaux aussi étaient, avec leurs manches, entièrement de fer et à peu près de la forme des gros marteaux de bois avec lesquels nos menuisiers frappent sur leurs ciseaux. Les clous, à l'aspect desquels Jésus avait tant frémi, étaient d'une longueur telle que, si on les tenait dans le poignet, ils le dépasseraient d'un pouce de chaque côté ; ils avaient une tête plate de la largeur d'un écu. Ils étaient à trois tranchants et gros comme le pouce à leur partie supérieure; plus bas il n'avait que la grosseur d'un petit doigt, leur pointe était limée, et sortait un peu derrière la croix. Lorsque les bourreaux eurent cloué la main droite du Sauveur, ils s'aperçurent que sa main gauche n'arrivait pas jusqu'au trou qu'ils avaient fait : alors ils attachèrent une corde à son bras gauche et le tirèrent de toutes leurs forces en s'appuyant les pieds contre la croix, jusqu'à ce que la main atteignît la place du clou. Jésus poussait des lamentations touchantes. Ils lui disloquaient entièrement les bras ; ses épaules étaient tendues et creuses, on voyait les jointures des os aux deux coudes. Son sein se soulevait et ses genoux

se retiraient vers son corps. Ils s'agenouillèrent de nouveau sur ses bras et sa poitrine, lui lièrent de nouveau les bras, et enfoncèrent cruellement le second clou dans la main gauche. du Seigneur, dont le sang jaillit, et dont les gémissements doux et clairs se firent entendre à travers le bruit des coups de marteau. Les bras de Jésus étaient maintenant étendus en ligne droite, de manière qu'ils ne couvraient plus les bras de la croix qui montaient en ligne oblique; il y avait un espace vide entre ces derniers et ses aisselles. La sainte Vierge ressentait toutes les douleurs de Jésus; elle était pâle comme un cadavre et des sanglots entrecoupés s'échappaient de sa bouche. Les pharisiens adressaient des insultes et des moqueries du côté où elle se trouvait, et on la conduisit à quelque distance près des autres saintes femmes. Madeleine était comme folle: elle se déchirait le visage : ses yeux et ses joues étaient en sang.

On avait ajusté, à peu près au tiers de la hauteur de la croix, au moyen d'un grand clou, un petit billot destiné à soutenir les pieds de Jésus, afin que tout le poids du corps ne pesât pas sur les mains qui en auraient été déchirées, et aussi enfin que les os des pieds, lorsqu'on les clouerait, ne fussent pas brisés. Dans ce billot on avait pratiqué d'avance un trou pour le clou qui devait percer les pieds. On y avait aussi creusé une cavité pour les talons, et en général il y avait des cavités dans divers endroits de la croix, pour que le crucifié restât plus longtemps suspendu et que son corps, entraîné par son propre poids, ne se détachât pas.

Tout le corps du Sauveur par l'extrême et violente tension des bras, avait été attiré vers la partie supérieure de la croix et ses genoux s'étaient redressés. A présent les bouerraux se jetèrent sur ces derniers et les lièrent avec des cordes contre le tronc principal, mais lorsqu'on les étendit et qu'on les attacha, il se trouva que les pieds n'atteignaient pas jusqu'au billot. Alors les archers se mirent en fureur; quelques-uns d'entre eux voulaient qu'on fît des trous plus rapprochés pour

les clous qui perçaient ses mains, car il était difficile de placer le morceau de bois plus haut; d'autres vomissaient des imprécations contre Jésus : « Il ne veut pas s'alonger, disaient-ils, mais nous allons l'aider. » Alors ils attachèrent des cordes à sa jambe droite, et la tendirent violemment jusqu'à ce que le pied atteignît le morceau de bois. Ce fut une dislocation si horrible qu'on entendit craquer la poitrine de Jésus et qu'il s'écria à haute voix : « O mon Dieu! ô mon Dieu! » Ils avaient aussi lié sa poitrine et ses bras pour ne pas arracher les mains de leurs clous. La partie inférieure de son corps fut entièrement déplacée, c'était comme si toutes ses côtes lui eussent été arrachées. Ce fut une épouvantable souffrance. Ils attachèrent ensuite avec la même violence le pied gauche sur le pied droit et le percèrent d'abord avec une espèce de tarière, parce qu'il n'était pas assez bien posé pour qu'on pût les clouer de suite ensemble. Cela fait, ils prirent un clou plus long, le plus horrible de tous ceux qu'ils avaient, et l'enfoncèrent à travers les deux pieds jusque dans le morceau de bois et jusque dans l'arbre de la croix. Placée de côté, j'ai vu ce clou percer les deux pieds. Cette opération fut plus douloureuse que tout le reste à cause de la distension du corps. Je comptai jusqu'à trente-six coups de marteau pendant lesquels le Seigneur gémissait d'une voix douce et claire; les voix qui, autour de lui, l'insultaient me paraissaient sourdes et sombres. — La sainte Vierge était revenue près du lieu du supplice. Lorsqu'elle entendit ce craquement et ces gémissements elle tomba de nouveau, saisie de violentes douleurs, dans les bras de ses compagnes, et il y eut quelque désordre. Les pharisiens alors s'approchèrent à cheval, lui adressèrent des injures, et les amis de la sainte Vierge l'éloignèrent de nouveau. Cependant, tandis qu'on clouait Jésus sur la croix et qu'on l'exaltait, les femmes poussèrent dans divers endroits des cris de compassion. « Hélas! s'écriaient-elles, pourquoi la terre n'engloutit-elle pas ces infâmes bourreaux? pourquoi le feu du ciel ne les

dévore-t-il pas? — » A ces accents d'amour les bourreaux répondirent par l'insulte et l'ironie.

Les gémissements que la douleur arrachait à Jésus se mêlaient à une prière continuelle remplie de passages des psaumes et des prophètes dont il accomplissait les prédictions; il n'avait aussi cessé de prier ainsi sur le chemin de la croix et il le fit jusqu'à sa mort. J'ai entendu et répété avec lui tous ces passages, et ils me sont revenus quelquefois en récitant les psaumes; mais je suis en ce moment si accablée de douleur que je ne saurais pas les mettre ensemble. Pendant que le Sauveur souffrait ces tourments je vis apparaître au-dessus de lui des Anges qui pleuraient.

Le chef des troupes romaines avait déjà fait attacher au haut de la croix l'inscription de Pilate. Comme les romains riaient de ce titre de Roi des Juifs, quelques-uns des pharisiens revinrent à la ville pour demander à Pilate une autre inscription dont ils prirent d'avance la mesure.

Pendant qu'on clouait Jésus, on creusait encore le trou dans lequel la croix devait être placée, car celui qu'on avait fait était trop petit et le rocher très-dur. Or quelques archers, ayant bu eux-mêmes le vin aromatisé que les saintes femmes leur avaient donné pour Jésus, en furent tout ivres, et ressentirent dans leurs entrailles un feu et un tiraillement qui les faisaient enrager. Ils accusèrent Jésus de magie, entrèrent en fureur en le voyant plein de patience, et coururent plusieurs fois au bas du Calvaire pour boire du lait d'ânesse, car dans le voisinage se tenaient des femmes venues avec les étrangers pour la fête, et qui avaient avec elles des ânesses et en vendaient le lait. Il était environ midi un quart lorsque Jésus fut crucifié, et au moment où l'on élevait la croix, le temple retentissait du bruit des trompettes qui célébraient l'immolation de l'agneau pascal.

XLIII.

Exaltation de la Croix.

Lorsque les bourreaux eurent crucifié Notre-Seigneur, ils attachèrent des cordes à la partie supérieure de la croix, et faisant passer ces cordes autour d'une poutre transversale, fixée du côté opposé, ils s'en servirent pour élever la croix, tandis que quelques-uns d'entre eux la soutenaient et que d'autres en poussaient le pied jusqu'au trou qu'on avait creusé pour elle, et où elle s'enfonça de tout son poids avec une terrible secousse. Jésus poussa un cri de douleur; tout le poids de son corps pesa verticalement, ses blessures s'élargirent, son sang coula abondamment et ses os disloqués s'entrechoquèrent. Les archers, pour affermir la croix, la secouèrent encore, enfoncèrent cinq coins tout autour, l'un à droite, l'autre à gauche et les deux autres derrière le tronc qui de ce côté était un peu arrondi.

Rien ne fut plus terrible et plus touchant à la fois que de voir, au milieu des cris insultants des archers, des pharisiens et de la populace qui regardait de loin, la croix chanceler un instant sur sa base et s'enfoncer en tremblant dans la terre; mais il s'éleva aussi vers elle des voix pieuses et gémissantes. Les plus saintes voix du monde, celle de Marie, celle de Jean, celles des saintes femmes et de tous ceux qui avaient le cœur pur, saluèrent avec un accent douloureux le Verbe fait chair élevé sur la croix : leurs mains tremblantes se levèrent comme pour le secourir lorsque le plus Saint des Saints, le fiancé des âmes, cloué sur la croix, s'élevait chancelant du milieu de ces pécheurs en furie; mais lorsque la croix s'enfonça avec bruit dans le creux du rocher, il y eut un moment de silence solennel; tout le monde semblait affecté d'une sensation toute nouvelle et non encore éprouvée jusqu'alors. L'enfer même ressentit avec terreur le choc de la croix qui s'enfonçait, et redoubla la fureur de ses suppôts

contre elle ; les âmes enfermées dans les limbes l'entendirent avec une joie pleine d'espérance : c'était pour elle comme le bruit du triomphateur qui s'approchait des portes de la rédemption. La sainte croix était dressée pour la première fois au milieu de la terre comme un autre arbre de vie dans le paradis, et des blessures élargies de Jésus coulaient sur la terre quatre fleuves sacrés pour la fertiliser, pour expier la malédiction qui pèse sur elle et en faire le paradis du nouvel Adam.

Lorsque le Sauveur fut exalté, et que les cris des bourreaux furent momentanément interrompus par le silence de l'étonnement, on entendit du côté du temple le son de beaucoup de trompettes et de tambours qui annonçaient l'immolation de l'agneau pascal, du type de ce véritable agneau de Dieu, autour duquel les insultes et les lamentations furent ainsi interrompues d'une manière mystérieuse et solennelle. Plus d'un cœur endurci fut ébranlé et se rappela ces mots de Jean-Baptiste : « Voici l'agneau de Dieu qui a pris sur lui les péchés du monde ! »

Le lieu où la croix était plantée était élevé un peu plus de deux pieds au-dessus du terrain environnant. Lorsque le pied de la croix fut près de la fosse, les pieds de Jésus étaient à la hauteur d'homme; lorsque la croix eut été affermie dans la fosse, ils se trouvaient assez bas pour que ses amis pussent les embrasser. On montait obliquement vers cette colline. Le visage du Sauveur était tourné vers le nord-ouest.

XLIV.

Crucifiement des Larrons.

Pendant qu'on crucifiait Jésus, les deux larrons ayant toujours les mains attachées aux pièces transversales qui leur pesaient sur la nuque, étaient couchés sur le dos sur la pente orientale du Calvaire près du chemin, et des gardes veillaient sur eux. Ils étaient accusés d'avoir assassiné une femme

juive et ses enfants, qui allaient de Jérusalem à Joppé; on les avait arrêtés dans un château où Pilate habitait quelquefois lorsqu'il exerçait ses troupes, et où ils s'étaient donnés pour de riches marchands. Ils étaient restés longtemps en prison avant leur condamnation. J'ai oublié les détails. Le larron de gauche était plus âgé : c'était un grand scélérat, le maître et le corrupteur de l'autre. On les appelle ordinairement Dismas et Gesmas; j'ai oublié leurs noms véritables : j'appellerai donc le bon Dismas et le mauvais Gesmas. Ils faisaient partie l'un et l'autre de cette troupe de voleurs établis sur les frontières d'Égypte qui avaient donné l'hospitalité, pour une nuit, à la sainte famille, lors de sa fuite avec l'enfant Jésus. Dismas était cet enfant lépreux que sa mère, sur l'invitation de Marie, lava dans l'eau où s'était baigné l'enfant Jésus, et qui fut guéri à l'instant. Les soins et la protection de sa mère envers la sainte famille furent récompensés par cette purification, symbole de celle que le sang du Sauveur allait accomplir pour lui sur la croix. Dismas s'était tout à fait perdu; il ne connaissait pas Jésus, mais comme son cœur n'était pas méchant, tant de patience l'avait touché. Couché par terre il parlait de Jésus à Gesmas, et dit : « Ils maltraitent terriblement ce Galiléen; il faut bien que sa nouvelle loi soit un crime plus grand que le nôtre, mais il a beaucoup de patience et un grand pouvoir sur tous les hommes. » — Gesmas répondit : « Quel pouvoir a-t-il donc? s'il avait tout le pouvoir qu'on dit, il pourrait nous sauver tous les trois. » — C'est ainsi qu'ils parlaient entre eux. Lorsque la croix du Sauveur fut dressée, les archers vinrent leur dire que c'était leur tour, et les dégagèrent des pièces transversales en toute hâte, car le soleil s'obscurcissait et il y avait dans la nature un mouvement comme si un orage s'approchait. Les archers appliquèrent ensuite des échelles aux deux croix déjà plantées et y ajustèrent les pièces transversales. Après leur avoir fait boire du vinaigre mêlé de myrrhe et ôté les gilets qu'ils portaient, on leur passa des cordes

sous les bras et on les hissa en l'air à l'aide de petits échelons où ils posaient leurs pieds. On lia leurs bras aux branches de la croix avec des cordes d'écorces d'arbres : on attacha ainsi leur poignets, leurs coudes, leurs genoux et leurs pieds, et l'on serra si fort les cordes que leurs jointures craquèrent et que le sang en jaillit. Ils poussèrent des hurlements affreux, et le bon larron dit au moment où on le hissait : « Si vous nous aviez traité comme le pauvre Galiléen, vous n'auriez pas eu la peine de nous élever ainsi en l'air. »

XLV.

On partage au sort les habits de Jésus.

Pendant ce temps, les exécuteurs avaient fait au même endroit où les larrons avaient été couchés par terre plusieurs lots des habits de Jésus afin de les diviser entre eux. Le manteau était plus large en bas qu'en haut, et avait plusieurs plis. Sur le devant de la poitrine il était doublé et avait comme des poches. Ils le déchirèrent, ainsi que sa longue robe blanche, en plusieurs morceaux. Cette dernière était ouverte à la poitrine et s'y fermait avec des cordons. ils firent aussi des parts du morceau d'étoffe qu'il portait autour du cou, de sa ceinture et de son scapulaire. Tous ces vêtements étaient imbibés du sang de Jésus. Ne pouvant tomber d'accord pour savoir qui aurait sa robe sans couture dont les morceaux n'auraient pu servir à rien, ils prirent une table où étaient des chiffres, et, y jetant des dés en forme de fèves, ils la tirèrent ainsi au sort. Mais un messager de Nicodème et de Joseph d'Arimathie vint leur dire qu'ils trouveraient au bas de la montagne des acheteurs pour les habits de Jésus ; alors ils le mirent tous ensemble et les vendirent en masse, ce qui conserva aux chrétiens ces précieuses dépouilles.

XLVI.

Jésus crucifié et les deux Larrons.

Le choc terrible de la croix qui s'enfonçait en terre ébranla violemment la tête couronnée d'épines de Jésus et en fit jaillir une grande abondance de sang, ainsi que de ses pieds et de ses mains. Les archers appliquèrent leurs échelles à la croix et délièrent les cordes avec lesquelles ils avaient attaché le corps du Sauveur pour que la secousse ne le fit pas tomber. Le sang, dont la circulation avait été gênée par la position horizontale et les liens des cordes, précipita aussitôt son mouvement et se porta violemment à ses blessures. Toutes ses souffrances se renouvelèrent et l'accablèrent au point qu'il pencha la tête sur sa poitrine et resta comme mort pendant près de sept minutes. Il y eut alors une pause d'un moment : les bourreaux étaient occupés à se partager les habits de Jésus, le son des trombones du temple se perdait dans les airs, et tous les assistants étaient épuisés de rage ou de douleur. Je regardais, pleine d'effroi et de pitié, Jésus, mon salut, le salut du monde; je le voyais sans mouvement, presque sans vie, et moi-même il me semblait que j'allais mourir. Mon cœur était plein d'amertume, d'amour et de douleur; ma tête était comme perdue, comme criblée de poignantes épines; mes mains et mes pieds étaient brûlants; mes veines, mes nerfs étaient tiraillés par mille souffrances indicibles qui, dans tous mes sens, dans tous mes membres, semblaient se livrer un combat acharné et devenaient ainsi la source de nouvelles souffrances. Et cependant tout ce que je souffrais n'était qu'amour, et malgré le feu qui me consumait, je me trouvais dans une nuit profonde où je ne voyais plus rien que mon fiancé attaché à la croix. Son visage, avec la terrible couronne et le sang qui remplissait ses yeux, sa bouche entr'ouverte, sa chevelure et sa barbe, s'était affaissé vers sa poitrine. Plus tard il ne put

aussi le relever qu'avec peine à cause de la pesanteur de la couronne. Son sein était tout déchiré et violemment ouvert; ses épaules, ses coudes, ses poignets tendus jusqu'à la dislocation; des larges blessures de ses mains le sang coulait sur ses bras. Sa poitrine remontait et laissait au-dessous d'elle une cavité profonde. Le ventre était creux, rentré et avait presque disparu. Ses cuisses et ses jambes étaient disloquées d'une manière horrible comme ses bras; ses membres, ses muscles, sa peau déchirée avaient été si violemment distendus qu'on pouvait compter tous ses os; le sang jaillissait autour de l'horrible clou qui avait percé ses pieds sacrés; tout son corps était tout couvert de plaies, de meurtrissures, de taches noires, bleues et jaunes; la forte tension de tous les muscles déchirait la membrane des meurtrissures; un sang rouge en découla dans divers endroits. Plus tard le sang devint pâle et aqueux et le corps sacré toujours plus blanc; les croûtes des premières plaies se détachèrent et tout le corps ressemblait à une chaire palpitante. Néanmoins ce corps, quoique si violemment défiguré, avait je ne sais quoi de noble et de touchant. Le Fils de Dieu, l'amour éternel qui s'offrait pour nous, conservait même dans ce corps brisé, accablé du poids des péchés de tous les hommes, un charme de beauté, de pureté, de sainteté.

Le teint de la sainte Vierge et de Jésus était naturellement d'un jaune délicat et luisant entremêlé d'un rouge transparent. Les fatigues et les voyages des dernières années lui avaient donné au-dessous des yeux, autour du nez une légère teinte d'un brun cuivré. Il avait la poitrine haute et large; elle n'était pas velue comme celle de Jean-Baptiste qui était toute couverte d'un poil rougeâtre. Ses épaules étaient larges, ses bras robustes, ses cuisses nerveuses, ses genoux forts et endurcis comme ceux d'un homme qui a beaucoup voyagé et s'est beaucoup agenouillé pour prier; ses jambes étaient longues et ses jarrets nerveux, effet de ses voyages et du séjour dans les montagnes; ses pieds étaient d'une belle forme

et fortement construits avec des durillons sous la plante, à cause des courses nombreuses que le Seigneur avait faites pieds-nus sur des chemins raboteux. Ses mains étaient belles, avec des doigts longs et effilés, et sans être délicates elles ne ressemblaient point à celles d'un homme qui les emploie à des travaux pénibles. Son cou n'était pas court, mais robuste et nerveux; sa tête d'une belle proportion et d'une grandeur moyenne; son front haut et large; son visage formait un ovale très-pur; ses cheveux, d'un brun cuivré, n'étaient pas très-épais et, séparés sans art au haut de la tête, tombait sur ses épaules; sa barbe n'était pas longue, mais pointue et partagée au-dessus du menton. Maintenant sa chevelure était arrachée en partie et souillée de sang; son corps n'était qu'une plaie; tous ses membres étaient comme brisés. La violente tension avait aminci le corps au point qu'il ne couvrait pas entièrement l'arbre de la croix. Cet arbre était un peu arrondi par derrière, aplati par devant, et avait, ainsi que je l'ai déjà dit, des cavités dans certains endroits. Sa largeur égalait sa grosseur. Les pièces dont l'ensemble de la croix se composait, étaient de divers couleurs, les unes brunes, les autres jaunâtres; l'arbre principal avait une couleur plus foncée comme s'il eût été longtemps dans l'eau.

Les croix des deux larrons, moins travaillées que celle de Jésus, étaient placées à droite et à gauche; il y avait entre elles assez d'espace pour qu'un homme à cheval pût y passer; elles étaient l'une un peu en regard de l'autre et placées plus bas. Les larrons priant ou honnissant, levaient la tête vers Jésus, qui, pour parler à Dismas, devait baisser la sienne. Ils présentaient, sur leur croix, un horrible spectacle, surtout celui de gauche qui, furieux et ivre, avait toujours l'imprécation et l'injure à la bouche. Leurs visages étaient bruns et bleus; leurs lèvres d'un rouge noir par l'effet des liqueurs et du sang qui leur montait à la tête; leurs yeux gonflés et prêts à sortir de la tête. Lorsqu'on leur serra les cordes ils hurlèrent d'une manière affreuse. Gesmas jurait et blasphé-

mait. Les clous, avec lesquels on avait attaché les pièces transversales, les forçaient de tenir la tête courbée; la douleur leur arrachait des mouvements convulsifs, et quoique leurs jambes fussent fortement garrottées, l'un d'eux réussit à dégager à moitié son pied, ce qui fit que son genou était saillant.

XLVII.

Première parole de Jésus sur la Croix.

Lorsque les archers eurent mis les larrons en croix et partagé entre eux les habits de Jésus, ils vomirent encore quelques injures contre le Sauveur et se retirèrent. Les pharisiens aussi passèrent à cheval devant Jésus, lui adressèrent beaucoup de paroles outrageantes et s'en allèrent. Les cent soldats romains furent remplacés à leur poste par une nouvelle troupe de cinquante hommes. Ceux-ci étaient commandés par Abenadar, Arabe de naissance, baptisé depuis sous le nom de Ctésiphon; le commandant en second s'appelait Cassius, et reçut depuis le nom de Longin; il portait souvent les messages de Pilate. Il vint encore douze pharisiens, douze sadducéens, douze scribes et quelques anciens au nombre desquels étaient ceux qui avaient demandé vainement à Pilate de changer l'inscription de la croix. Il n'avait pas même voulu les voir, et son refus avait redoublé leur rage. Ils firent à cheval le tour de la plate-forme et chassèrent la sainte Vierge en l'appelant une femme de mauvaise vie. Elle fut ramenée par Jean vers les saintes femmes; Madeleine et Marthe la tenaient dans leurs bras. Lorsqu'ils passèrent devant Jésus, ils secouèrent dédaigneusement la tête en disant : « Fi donc, imposteur ! quoi ! tu renverses le temple et le rebâtis en trois jours ? » — « Il a sauvé les autres et ne peut se sauver lui-même ! » — « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! » — « S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et

nous croirons en lui. » — « Il a eu confiance en Dieu, eh bien! que Dieu vienne à son secours. » Les soldats aussi se moquaient de lui et disaient : « Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi maintenant! »

Lorsque Jésus tomba en faiblesse, Gesmas, le voleur de gauche, dit : « Son démon l'a abandonné. » Alors un soldat mit au bout d'un bâton une éponge avec du vinaigre et la présenta aux lèvres de Jésus qui sembla y goûter. On continuait de l'insulter. » Si tu es le roi des Juifs, dit le soldat, sauve-toi toi-même. » Tout ceci se passa pendant que la première troupe faisait place à celle d'Abenadar. Mais Jésus leva un peu la tête et dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Puis il continua de prier en silence. Alors Gesmas lui cria : « Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous. » Les insultes continuaient. Mais Dismas, le larron à droite du Sauveur, fut profondément touché de ce que Jésus priait pour ses ennemis. Quand Marie entendit la voix de son Fils, rien ne put la retenir ; elle se précipita vers la croix, suivie de Jean, de Salomé et de Marie de Cléophas. Le centurion ne les repoussa pas. Dismas, le bon larron, obtint par la prière de Jésus au moment où la sainte Vierge s'approchait, une illumination intérieure : il reconnut que Jésus et sa mère l'avaient guéri dans son enfance et dis d'une voix forte et distincte : « Comment pouvez-vous l'injurier quand il prie pour vous? il s'est tu, il a souffert patiemment tous vos affronts, il prie pour vous : c'est un prophète, c'est notre roi, c'est le Fils de Dieu. » A ce reproche inattendu, sorti de la bouche d'un misérable assassin sur le gibet, il s'éleva un grand tumulte parmi les assistants ; ils ramassèrent des pierres et voulurent le lapider sur la croix : mais le centurion Abenadar ne le souffrit pas. Il les fit disperser et rétablit l'ordre. Pendant ce temps la sainte Vierge se sentit toute fortifiée par la prière de Jésus, et Dismas dit à son compagnon qui injuriait Jésus : « N'as-tu donc pas de crainte de Dieu, toi qui es condamné au même supplice. Encore

pour nous c'est avec justice : nous recevons la peine que nos crimes ont méritée; mais celui-ci n'a rien fait de mal ; songe à ton heure dernière et convertis-toi ! » Il était éclairé et touché : il confessa ses fautes à Jésus, disant : « Seigneur, si vous me condamnez, ce sera avec justice, mais ayez pitié de moi. » Jésus lui dit : « Tu éprouveras ma miséricorde. » Dismas reçut pendant un quart d'heure la grâce d'un profond repentir. Tout ce qui vient d'être raconté se passa rapidement entre midi et midi et demi, quelques minutes après l'exaltation de la croix ; mais il y eut bientôt de grands changements dans l'âme des spectateurs à cause de celui qui eut lieu dans la nature pendant que le bon larron parlait, et qui les remplit tous d'épouvante.

XLVIII.

Eclipse de soleil. — Deuxième et troisième parole de Jésus sur la croix.

Vers dix heures, lorsque le jugement de Pilate fut prononcé, il tomba de temps en temps un peu de grêle, puis le ciel fut clair jusqu'à midi, après quoi il vint un épais brouillard rougeâtre devant le soleil. Vers la sixième heure selon la manière de compter des Juifs, ce qui correspond à peu près à midi et demi, il y eut une éclipse miraculeuse de soleil. Je vis comment cela avait lieu, mais malheureusement je ne l'ai pas bien retenu et je n'ai pas de paroles pour l'exprimer. Je fus d'abord transportée comme hors de la terre : je voyais les divisions du ciel et les routes des astres se croisant d'une manière merveilleuse. Je vis la lune à l'un des côtés de la terre : elle fuyait rapidement semblable à un globe de feu. Je me retrouvai ensuite à Jérusalem et je vis de nouveau la lune apparaître pleine et pâle sur le mont des Oliviers : elle vint de l'orient avec une grande vitesse se placer devant le soleil déjà voilé par la brume. Je vis au côté occidental du soleil un corps obscur qui faisait l'effet d'un

montagne et qui le couvrit bientôt tout entier. Le disque de ce corps était d'un jaune sombre, un cercle rouge semblable à un anneau de fer rougi au feu l'entourait. Le ciel s'obscurcit et les étoiles se montrèrent, jetant une lueur sanglante. Une terreur générale s'empara des hommes et des animaux : les bestiaux dans les champs hurlaient et s'enfuiaient, les oiseaux cherchaient un abri et s'abattaient en foule sur les collines autour du Calvaire ; on eût pu les saisir de la main. Ceux qui injuriaient Jésus, baissèrent le ton. Les pharisiens essayaient encore de tout expliquer d'après l'ordre naturel, mais ils n'y réussirent guères. Eux aussi commençaient à être saisis d'épouvante. Tous les assistants tournaient les yeux vers le ciel. Plusieurs personnes frappaient leur poitrine et se tordaient les mains en criant : « Que son sang retombe sur ses meurtriers. » Beaucoup, de près et de loin, se jetèrent à genoux, implorant leur pardon, et Jésus dans ses douleurs tourna les yeux vers eux. Comme les ténèbres s'accroissaient et que la croix était abandonnée de tous, excepté de Marie et des plus chers amis du Sauveur, Dismas qui avait été plongé dans un profond repentir, leva la tête vers Jésus avec une humble espérance et lui dit : « Seigneur, pensez à moi quand vous serez dans votre royaume ? » Jésus lui répondit : « En vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. »

La mère de Jésus, Madeleine, Marie de Cléophas et Jean se tenaient entre la croix du Sauveur et celles des larrons et regardaient Jésus. La sainte Vierge dans son amour de mère priait intérieurement pour que Jésus la laissât mourir avec lui. Alors le Sauveur la regarda avec une tendresse inexprimable, puis tourna les yeux vers Jean, et dit à Marie : « Femme, voilà ton fils ; il sera plus encore ton fils que si tu l'avais mis au monde. » — Le Seigneur fit encore l'éloge de Jean, disant : « Il a toujours été d'une foi simple et confiante, et ne s'est jamais irrité, excepté le jour où sa mère voulait qu'il eût un rang supérieur aux autres. » — Puis il dit à Jean :

« Voilà ta mère. » Jean embrassa respectueusement sous la croix du Rédempteur mourant la mère de Jésus, devenue maintenant la sienne. La sainte Vierge fut tellement accablée de douleur à ces dernières dispositions solennelles de son Fils qu'elle tomba sans connaissance dans les bras des saintes femmes qui l'emportèrent à quelque distance, l'assirent un moment sur le bord de la colline, puis la conduisirent auprès de ses amies.

Je ne sais pas si Jésus prononça expressément toutes ces paroles; mais je sentis intérieurement qu'il donnait Marie pour mère à Jean, et Jean pour fils à Marie. Dans de semblables visions, on aperçoit bien des choses qui ne sont pas écrites et il y en a très-peu qu'on puisse rendre clairement avec le langage humain, quoiqu'en les voyant on croie qu'elles s'entendent d'elles-mêmes. Ainsi l'on ne s'étonne pas que Jésus s'adressant à la sainte Vierge ne l'appelle pas « ma mère, » mais « femme : » car elle apparaît comme la *femme par excellence*, qui doit écraser la tête du serpent, surtout en cet instant, où cette promesse s'accomplit par la mort de son Fils. On ne s'étonne pas non plus qu'il donne Jean pour fils à celle que l'Ange salua des mots : « Tu es pleine de grâce! » parce qu'on voit que le nom de Jean est un nom de grâce ; car là tous sont ce que leur nom indique, et Jean était devenu enfant de Dieu, et Jésus-Christ vivait en lui. On sent aussi que Jésus en la donnant pour mère à Jean, la donne pour mère à tous ceux qui croient en son nom, qui deviennent enfant de Dieu, qui ne sont pas nés de la chair et du sang, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. On sent encore que la plus pure, la plus humble, la plus obéissante des femmes, qui, après avoir dit à l'Ange : « Voici la servante du Seigneur , qu'il me soit fait selon votre parole, » devint mère du Verbe fait chair, apprenant aujourd'hui de son Fils mourant qu'elle doit devenir la mère spirituelle d'un autre fils, a répété au milieu de ces douleurs déchirantes ces mêmes paroles dans son cœur avec une humble obéissance

et qu'elle a adopté pour enfants tous les enfants de Dieu, tous les frères de Jésus-Christ. Tout cela paraît là si simple, si nécessaire, et est ici-bas si compliqué, qu'il est plus facile à ressentir par la grâce de Dieu qu'à exprimer avec des paroles, et je pense alors à ce que me dit une fois mon fiancé céleste : « Tout est écrit dans les enfants de l'Église qui croient, qui espèrent, qui aiment (1). »

XLIX.

État de la ville et du Temple.

C'était à peu près une heure et demie, je fus transportée dans la ville pour voir ce qui s'y passait. Je la trouvai pleine de trouble et d'inquiétude : les rues étaient enveloppées d'un brouillard qui transformait le jour en nuit, les hommes erraient çà et là à tâtons; plusieurs restaient étendus par terre, la tête couverte et se frappant la poitrine; d'autres montaient sur les toits de leurs maisons, regardaient le ciel et poussaient des lamentations. Les animaux hurlaient et se cachaient : les oiseaux volaient bas et tombaient. Je vis que Pilate était allé chez Hérode, qu'ils étaient très-troublés l'un et l'autre et regardaient le ciel du haut de la terrasse même

(1) Ceci se rapporte à une vision qu'eut la Sœur le 3 Novembre de la troisième année de la prédication de Notre-Seigneur, vingt-huit jours après la résurrection de Lazare, et cinq mois avant la mort de Notre-Seigneur. Elle le vit à l'extrême frontière orientale de la Terre promise, après qu'il eut parcouru le pays de Gilead, dans une petite ville au nord d'un endroit plus considérable, qu'elle nommait Cédar; il y enseigna pendant plusieurs jours, à l'occasion d'une noce, sur l'importance et la sainteté du mariage. « Dans cette vision, dit la Sœur, j'étais comme un des assistants et j'allais çà et là comme eux. Les discours de notre Sauveur me parurent si beaux, si importants et si applicables à notre misérable époque, que je m'écriais dans mon cœur : « Ah! pourquoi cela n'est-il pas écrit, pourquoi n'y a-t-il pas ici de disciples pour l'écrire afin que l'univers entier le sache ? » Alors mon fiancé céleste se tourna tout à coup vers moi et me dit : « Je répands mon amour et je cultive la vigne là où elle porte des fruits. Si ceci était écrit, ce serait anéanti, négligé ou mal interprété, comme une grande partie des choses écrites. Cet enseignement et un nombre infini d'autres enseignements, qui ne sont point écrits, ont porté plus de fruits que ce qui est écrit. La loi écrite n'en est pas plus suivie pour cela. Tout est écrit dans les enfants de l'Église qui croient, qui espèrent, qui aiment. »

d'où Hérode, le matin, avait vu Jésus livré aux outrages du peuple. « Cela n'est pas naturel, disaient-ils; on a certainement été trop loin contre Jésus. » Je les vis ensuite aller au palais en traversant la place publique : ils étaient l'un et l'autre dans de grandes frayeurs, marchaient vite et entourés de gardes. Pilate ne tourna pas les yeux du côté de Gabbatha où il avait condamné Jésus. La place était vide : quelques personnes rentraient à la hâte dans leurs maisons, d'autres couraient en sanglotant. On voyait aussi çà et là se former des groupes sur les places publiques. Pilate fit appeler dans son palais les plus vieux d'entre les Juifs et il leur demanda ce que signifiaient ces ténèbres ; il leur dit qu'il les regardait comme un signe effrayant, que leur Dieu paraissait courroucé contre eux de ce qu'ils avaient poursuivi la mort du Galiléen qui était certainement leur prophète et leur roi ; que pour lui, il s'était lavé les mains, qu'il était innocent de ce meurtre, etc., etc. ; mais ils persistèrent dans leur endurcissement, attribuèrent tout ce qui se passait à des causes qui n'avaient rien de surnaturel et ne se convertirent pas. Toutefois, bien des gens se convertirent et notamment tous les soldats qui hier, lors de l'arrestation de Jésus sur le mont des Oliviers, avaient été renversés et s'étaient relevés.

La foule se rassemblait devant la demeure de Pilate et là où elle avait crié le matin : « Faites-le mourir ! crucifiez-le ! » elle criait maintenant : « A bas le juge inique ! que son sang retombe sur ses meurtriers ! » Pilate fut obligé de se faire garder par des soldats et le même Zadoch qui le matin, lorsque Jésus entra au tribunal, avait hautement proclamé son innocence, fit tant de bruits devant le palais, que Pilate fut sur le point de le faire arrêter. Ce misérable sans âme rejetait tout sur les Juifs : « Il n'était pour rien là dedans, disait-il : Jésus était leur prophète et non le sien : c'étaient eux qui avaient voulu sa mort. » La terreur et l'angoisse étaient au comble dans le temple; on s'occupait de l'immolation de l'agneau pascal, lorsque la nuit survint tout à coup : le trouble

se mit partout et la peur éclatait çà et là par des cris douloureux. Les princes des prêtres s'efforcèrent de maintenir l'ordre et la tranquillité, quoiqu'au milieu du jour on allumât toutes les lampes ; mais le désordre augmentait de plus en plus. Je vis Anne frappé de terreur : il courait d'un coin à un autre pour se cacher. Lorsque je m'acheminai pour sortir de la ville, les grilles des fenêtres tremblaient, et cependant il n'y avait pas d'orage. Les ténèbres allaient toujours croissant, je vis aussi qu'à l'extrémité de la ville, du côté ouest-nord, près de la muraille où il y a beaucoup de tombeaux et de jardins, quelques tombeaux s'écroulèrent comme si la terre tremblait.

L.

Délaissement de Jésus. — Sa quatrième parole sur la croix.

Sur le Golgotha les ténèbres produisirent une terrible et prodigieuse impression. Au commencement, les cris, les imprécations, l'activité des hommes occupés à dresser les croix, les hurlements des deux larrons lorsqu'on les attacha, les insultes des pharisiens à cheval, les allées et venues des soldats. le départ tumultueux des bourreaux ivres, en avaient affaiblit l'effet ; puis virent les reproches du bon larron aux pharisiens et leur rage contre lui. Mais à mesure que les ténèbres augmentaient, les assistants devenaient plus pensifs et s'éloignaient de la croix. Ce fut alors que Jésus recommanda sa mère à Jean, et que Marie fut emportée évanouie à quelque distance. Il y eut un moment de silence solennel ; le peuple s'effrayait de l'obscurité ; la plupart regardaient le ciel ; la conscience se réveillait dans plusieurs qui tournaient vers la croix des yeux pleins de repentir et se frappaient la poitrine ; ceux qui étaient dans ces sentiments se groupaient successivement ; les pharisiens, frappés d'une terreur secrète, cherchaient encore à expliquer tout par des raisons

naturelles ; mais ils baissaient le ton de plus en plus et finirent à peu près par se taire; de temps en temps ils hasardaient encore quelqu'imprécation, mais en se faisant violence à eux-mêmes. Le disque du soleil était d'un jaune sombre comme les montagnes vues au clair de lune, un cercle rougeâtre l'entourait; les étoiles paraissaient et jetaient une lumière sanglante; les oiseaux tombaient sur le Calvaire et dans les vignes voisines, on pouvait les saisir des mains; les animaux hurlaient et tremblaient; les chevaux et les ânes des pharisiens se serraient les uns contre les autres et baissaient la tête entre leurs jambes. Le brouillard enveloppait tout.

Le calme régnait autour de la croix d'où tout le monde s'était éloigné. Le Sauveur était absorbé dans le sentiment de son profond délaissement : se tournant vers son Père céleste, il priait avec amour pour ses ennemis. Il priait comme pendant toute sa passion, en répétant des passages des psaumes qui trouvaient maintenant en lui leur accomplissement. Je vis des Anges autour de lui. Mais lorsque l'obscurité s'accrut, et que l'inquiétude remuant toutes les consciences, répandit sur le peuple un sombre silence, je vis Jésus seul et sans consolateur. Il souffrait tout ce que souffre un homme affligé, plein d'angoisses, délaissé de toute consolation divine et humaine, quand la foi, l'espérance et la charité toutes seules, privées de toute lumière et de toute assistance sensible, se tiennent vides et dépouillées dans le désert de la tentation et vivent d'elles-mêmes au sein d'une souffrance infinie. Cette douleur ne saurait s'exprimer. Ce fut alors que Jésus nous obtint la force de résister aux plus extrêmes terreurs du délaissement, quand tous les liens qui nous attachent à l'existence et à la vie d'ici-bas, à ce monde et à cette nature, se déchirent, quand disparaît par conséquent aussi la perspective que cette vie-ci nous ouvre dans une vie à venir : nous ne pouvons sortir victorieux de cette épreuve qu'en unissant notre délaissement aux mérites de son délaissement sur la

croix. Il conquit pour nous les mérites de la constance au milieu de la lutte la plus affreuse, du délaissement le plus absolu; il offrit pour nous sa misère, sa pauvreté, sa souffrance, son abandon : en sorte que l'homme uni à Jésus dans le sein de l'Église, ne doit jamais désespérer à l'heure suprême, quand tout s'obscurcit, que toute lumière et toute consolation disparaissent. Nous n'avons plus à descendre seuls et sans protection dans ce désert de la nuit intérieure. Jésus a jeté dans cet abîme du délaissement son propre délaissement intérieur et extérieur sur la croix, et ainsi, il n'a pas laissé les chrétiens isolés dans le délaissement de la mort, dans l'obscurcissement de toute consolation. Il n'y a plus pour les chrétiens de désert, de solitude, d'abandon, de désespoir dans les approches de la mort; car Jésus, qui est la lumière, la voie et la vérité, a descendu ce sombre chemin, y répandant ses bénédictions, et y a planté sa croix pour en vaincre les épouvantements.

Jésus, tout abandonné, tout pauvre et tout nu, s'offrit lui-même comme fait l'amour : il fit de son délaissement même un riche trésor; car il s'offrit lui et toute sa vie, ses travaux, son amour, ses souffrances et le douloureux sentiment de notre ingratitude. Il fit son testament devant Dieu, et donna tous ses mérites à l'Église et aux pécheurs. Il n'en oublia aucun; il fut avec tous dans son abandon : il pria aussi pour ces hérétiques qui prétendent que, comme Dieu, il n'a pas ressenti les douleurs de sa passion, et qu'il n'a pas souffert ce qu'eût souffert un homme dans la même position. En participant à ses prières et à ses souffrances, je crus l'entendre dire, qu'il est surtout nécessaire d'insister sur cette doctrine, que ces souffrances du délaissement furent pour lui plus amères qu'elles n'auraient pu l'être pour un homme, parce qu'étant uni à la divinité, étant Dieu à la fois et homme, ce fut précisément le sentiment de l'humanité abandonnée de Dieu qui lui fit éprouver à lui homme Dieu, les tortures du délaissement dans leur étendue la plus absolue ! Et ce fut

ainsi que dans sa douleur, il témoigna son délaissement par un cri, et permit à tous les affligés qui reconnaissent Dieu pour leur père, une plainte confiante et filiale. Vers trois heures, il s'écria à haute voix ; « Eli, Eli, lamma sabachtani! » ce qui veut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! »

Lorsque le cri de Notre-Seigneur interrompit le sombre silence qui régnait autour de la croix, les pharisiens se tournèrent de nouveau vers lui et l'un d'eux dit : « Il appelle Élie. » Un autre : « Voyons si Élie viendra le secourir. » Mais lorsque Marie entendit la voix de son Fils, rien ne put plus la retenir ; elle revint au pied de la croix, suivie de Jean, de Marie fille de Cléophas, de Madeleine et de Salomé. Pendant que le peuple tremblait et gémissait, une troupe d'environ trente hommes considérables de la Judée et des environs de Joppé, étaient passés par là à cheval, se rendant à la fête, et lorsqu'ils virent Jésus en croix si horriblement maltraité et les signes menaçants qui se montraient dans la nature, ils exprimèrent vivement leur horreur et s'écrièrent : « Malheur à cette ville ! si le temple de Dieu ne s'y trouvait pas, on devrait la brûler pour avoir pris sur soi une telle iniquité. » Les discours de ces hommes furent comme un point d'appui pour le peuple : il y eut une explosion de murmures et de gémissements, et ceux qui étaient affectés de même se groupèrent ensemble. Tous les assistants se divisèrent en deux partis : les uns pleuraient et murmuraient ; les autres faisaient entendre des injures et des imprécations ; toutefois les pharisiens devinrent moins arrogants, et, comme ils craignaient une insurrection du peuple et que la consternation fut extrême dans Jérusalem, ils s'abouchèrent avec le centurion Abenadar; des ordres furent envoyés à la porte la plus voisine de la ville, pour qu'en la fermant on interrompît toute communication. En même temps un messager fut expédié vers Pilate et Hérode, pour demander au premier 500 hommes, au second ses gardes-du-corps, afin de prévenir

une émeute. Pour le moment le centurion Abenadar maintenait l'ordre et empêchait les insultes à Jésus pour ne point irriter le peuple.

Peu après trois heures la lumière revint un peu, la lune commença à s'éloigner du soleil dans une direction opposée. Le soleil parut dépouillé de ses rayons, entouré de vapeurs rougeâtres. La lune s'abaissait rapidement comme si elle tombait. Peu à peu le soleil recommença à rayonner et l'on ne vit plus les étoiles ; cependant le ciel était encore sombre. Les ennemis de Jésus reprirent leur arrogance à mesure que la lumière revenait : c'est alors qu'ils dirent : « Il appelle Élie. » Mais Abenadar leur ordonna de rester en paix.

LI.

Cinquième, sixième et septième parole sur la Croix. — Mort de Jésus.

Lorsque la clarté revint, on vit le corps du Sauveur livide, épuisé et plus blanc qu'auparavant à cause de tout le sang qu'il avait perdu. Il dit encore, je ne sais si ce fut intérieurement ou si sa bouche prononça ces paroles : « Je suis pressé comme le raisin qui a été pressé ici pour la première fois : je dois rendre tout mon sang jusqu'à ce que l'eau vienne, et que l'enveloppe devienne blanche ; mais on ne fera plus de vin en ce lieu. » J'eus plus tard une vision relative à ces paroles, où je vis comment Japhet fit du vin en cet endroit. Je la raconterai plus tard.

Jésus était en défaillance, sa langue était desséchée et il dit : « J'ai soif. » Comme ses amis le regardaient tristement, il dit : « Ne pouviez-vous me donner une goutte d'eau ? » Faisant entendre que, pendant les ténèbres, on ne les en aurait pas empêchés. Jean tout troublé lui répondit : « O Seigneur ! nous l'avons oublié. » Et Jésus dit encore quelques paroles dont le sens était : « Mes proches aussi devaient

m'oublier et ne pas me donner à boire, afin que ce qui est écrit fût accompli. » Cet oubli l'avait douloureusement affecté. Ses amis offrirent alors de l'argent aux soldats pour lui donner un peu d'eau, ce qu'ils ne firent pas ; mais l'un d'eux trempa une éponge de la forme d'une poire dans du vinaigre qui se trouvait là dans un petit vase de bois et y répandit aussi du fiel. Mais le centurion Abenadar, qui avait déjà le cœur touché, prit l'éponge, la pressa et y versa du vinaigre pur. Il adapta un bout de l'éponge à une tige creuse d'hysope, qui pouvait servir à sucer le vinaigre, la mit au bout de sa lance et la présenta à la bouche de Jésus, de manière que la tige touchait sa bouche. Je ne me souviens plus de quelques mots que j'entendis encore prononcer au Seigneur pour servir d'avertissement au peuple. Je me rappelle seulement qu'il dit : « Lorsque ma voix ne se fera plus entendre, la bouche des morts parlera. » Sur quoi quelques-uns s'écrièrent : « il blasphème encore. » Mais Abenadar leur ordonna d'être tranquilles.

L'heure du Seigneur étant venue, il lutta avec la mort et une sueur froide jaillit de ses membres. Jean se tenait au bas de la croix et essuyait les pieds de Jésus avec son suaire. Madeleine brisée de douleur s'appuyait derrière la croix. La sainte Vierge se tenait debout entre Jésus et le bon larron, soutenue par Salomé et Marie de Cléophas ; et elle regardait mourir son Fils. Alors Jésus dit : « Tout est consommé ! » Puis il leva la tête et cria à haute voix : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Ce fut un cri doux et fort qui pénétra le ciel et la terre ; ensuite il pencha la tête et rendit l'esprit. Je vis son âme comme une forme lumineuse entrer en terre au pied de la croix pour descendre dans l'enceinte des limbes. Jean et les saintes femmes tombèrent le front dans la poussière.

Le centurion Abenadar, Arabe de naissance, baptisé plus tard sous le nom de Ctésiphon, depuis qu'il eut présenté le vinaigre à Notre-Seigneur, se tenait près de la colline de la

croix de manière que les pieds de devant de son cheval étaient placés sur l'élévation du terrain. Dans son émotion profonde il fixa longtemps le visage couronné d'épines du Sauveur. Le cheval détournait sa tête, craintif et malade ; Abenadar, dont l'orgueil se sentit subjugué, ne retenait plus les rènes. Ce fut alors que le Seigneur prononça d'une voix forte et énergique ses dernières paroles et rendit l'âme avec ce cri qui pénétra le ciel, la terre et l'enfer. La terre trembla, et le rocher se fendit entre la croix du Christ et celle du mauvais larron. Le témoignage de Dieu remplit d'épouvante et fit frémir jusque dans ses abîmes la nature en deuil. Tout était consommé. — L'esprit de Notre-Seigneur quitta son corps ; le dernier cri de Jésus fit trembler tous ceux qui l'entendirent, ainsi que la terre, qui reconnut en frémissant son Sauveur. Toutefois le cœur de ceux qui l'aimaient fut seul traversé par la douleur, comme par une épée. Ce fut alors que la grâce vint sur Abenadar. Son cœur, orgueilleux et dur, se brisa comme la roche du Calvaire. Il jeta sa lance, frappa avec véhémence sa poitrine, et cria avec l'accent d'un homme nouveau : « Béni soit le Dieu tout-puissant, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; celui-ci était un juste : c'est vraiment le Fils de Dieu. » Plusieurs soldats, frappés des paroles de leur chef, firent comme lui.

Abenadar, devenu un nouvel homme, et ayant rendu hommage au Fils de Dieu, ne voulait plus rester au service de ses ennemis. Il donna son cheval et sa lance à Cassius l'officier inférieur, appelé depuis Longin, qui prit le commandement; puis il adressa quelques paroles aux soldats et quitta le Calvaire. Il s'en alla, par la vallée de Gihon, vers la vallée d'Hinnon, où étaient cachés les disciples. Il leur annonça la mort du Sauveur, et s'en retourna vers Pilate, dans la ville. Une grande frayeur était venue sur tous les assistants lorsque Jésus poussa son dernier cri, que la terre s'émut et que le rocher du Calvaire se fendit. Cette frayeur avait saisi toute la nature, car ce fut dans ce moment là que le rideau du temple

se déchira, que beaucoup de morts sortirent de leurs tombeaux, que des murs du temple s'écroulèrent et que des montagnes et des édifices s'affaissèrent dans beaucoup d'endroits de la terre. Lorsqu'Abenadar rendit témoignage de la divinité de Jésus, plusieurs soldats témoignèrent avec lui; un certain nombre de ceux qui étaient présents, et même quelques pharisiens venus en dernier lieu, se convertirent. Beaucoup de gens se frappaient la poitrine, pleuraient et retournaient chez eux par la vallée; d'autres déchiraient leurs vêtements et jetaient de la poussière sur leurs têtes. Tout était plein de stupeur et d'épouvante.

Jean se releva; quelques-unes des saintes femmes qui s'étaient tenues jusque-là éloignées, vinrent prendre la sainte Vierge et l'emmenèrent à quelque distance de la croix pour lui procurer un soulagement.

Lorsque le Sauveur, le maître de toute vie, paya pour les pécheurs la dette de la mort, et qu'il recommanda son âme humaine à son Dieu et son Père et abandonna son corps à la mort, ce corps sacré tressaillit, puis devint d'une blancheur livide, et ses blessures, où le sang s'était porté en abondance, se montrèrent plus distinctement comme de sombres taches; son visage se tira, ses joues s'affaissèrent, son nez s'alongea et s'effila, ses yeux fermés et pleins de sang s'entr'ouvrirent à moitié éteints; il souleva encore un instant sa tête couronnée d'épines, et la laissa retomber sous le poids de ses douleurs; ses lèvres livides et tendues s'entr'ouvrirent et laissèrent voir sa langue ensanglantée; ses mains contractées d'abord, autour des clous, se détendirent ainsi que ses bras, son dos se roidit le long de la croix, et tout le poids du corps porta sur les pieds; ses genoux s'affaissèrent et plièrent du même côté, et ses pieds tournèrent un peu autour du clou qui les transperçait.

Ce fut alors que les mains de Marie se roidirent; ses yeux s'obscurcirent, une paleur mortelle la couvrit, ses oreilles n'entendirent plus, ses pieds chancelèrent, elle tomba. Ma-

deleine aussi et Jean et les autres tombèrent, se voilèrent le visage et s'abandonnèrent à la douleur.

Et lorsque la plus aimante, la plus désolée des mères, relevée par ses amies, leva les yeux, elle vit le corps de son Fils, conçu du Saint-Esprit, la chair de sa chair, les os de ses os, le cœur de son cœur, ce vase sacré, formé dans son sein sous l'ombre du Très-Haut, elle le vit privé désormais de toute beauté, de toute forme, de son âme sainte, livré aux lois de la nature qu'il avait créée, et dont l'homme avait abusé en la défigurant par le péché, maltraité, défiguré, meurtri, brisé, tué par les mains de ceux pour le salut desquels il était devenu chair. Hélas! le vase de toute beauté, de toute vérité, de tout amour, était là vide, rejeté, méprisé, honni; était là comme le corps d'un lépreux suspendu à la croix entre deux meurtriers! Qui pourrait saisir la douleur de la mère de Jésus, de la reine de tous les Martyrs.

La lumière du soleil était encore troublée et voilée; l'air fut lourd et étouffant pendant le tremblement de terre, mais ensuite il fraîchit sensiblement. — Le corps mort de Notre-Seigneur était extrêmement décent et touchant à voir. Les larrons au contraire étaient dans d'horribles contorsions comme des hommes ivres; à la fin ils se turent l'un et l'autre; Dismas priait.

Il était un peu plus de trois heures lorsque Jésus rendit l'esprit. Quand la terreur de la première secousse du tremblement de terre fut passée, plusieurs des pharisiens reprirent leur audace; ils s'approchèrent de la fente du rocher du Calvaire, y jetèrent des pierres et essayèrent d'en mesurer la profondeur en s'y faisant descendre avec des cordes. Comme ils ne purent pas en trouver le fond, cela les rendit pensifs; ils remarquèrent avec quelque inquiétude les gémissements du peuple, et quittèrent le Calvaire. Beaucoup de gens se sentaient intérieurement changés; la plupart des assistants s'en retournèrent bientôt à Jérusalem, frappés de terreur. Beaucoup d'entre eux s'étaient convertis. Des soldats romains

vinrent garder la porte de la ville, jusqu'à ce que les 500 hommes qu'on avait demandés fussent arrivés, et occuper quelques positions pour prévenir toute espèce de mouvement tumultueux. Cassius et une cinquantaine de soldats restèrent sur le Calvaire. Les parents de Jésus entouraient la croix, s'asseyaient vis-à-vis d'elle, et pleuraient. Plusieurs des saintes femmes étaient revenues à la ville. Le silence et le deuil régnaient de plus en plus autour du corps de Jésus. On voyait de loin, dans la vallée et sur les hauteurs opposées, se montrer çà et là quelques disciples qui regardaient du côté de la croix avec une curiosité inquiète, et disparaissaient s'ils voyaient venir quelqu'un.

LII.

Tremblement de terre. — Apparition des morts à Jérusalem.

Lorsque Jésus remit son esprit entre les mains de son Père céleste, je vis son âme, semblable à une forme lumineuse, entrer en terre au pied de la croix, et avec elle une troupe brillante d'Anges, parmi lesquels était Gabriël. Je vis ces Anges chasser de la terre dans l'abîme une multitude de mauvais esprits. Jésus envoya plusieurs âmes des limbes dans leurs corps, afin qu'elles effrayassent et avertissent les impénitents, et rendissent témoignage de lui.

Le tremblement de terre qui fendit la roche du Calvaire, causa beaucoup d'écroulements, surtout à Jérusalem et dans la Palestine. On avait à peine repris courage au retour de la lumière dans la ville et dans le temple, que les secousses qui agitaient le sol et le fracas des édifices qui s'écroulaient répandirent une terreur encore plus grande. Cette terreur fut portée au plus haut degré quand les gens, qui fuyaient en pleurant, rencontrèrent sur leur chemin des morts ressuscités qui d'une voix sépulcrale les avertissaient et les menaçaient.

Dans le temple, les princes des prêtres venaient de reprendre le sacrifice, momentanément interrompu par la frayeur qu'avaient répandue les ténèbres, et ils triomphaient du retour de la lumière, lorsque tout à coup le sol trembla, et que le bruit des murs qui s'écroulaient et du voile du temple qui se déchirait, frappa la foule d'une terreur muette à laquelle succédèrent çà et là des cris lamentables. Mais il y avait tant d'ordre partout, le temple était si plein, les allées et venues de ceux qui sacrifiaient si bien réglées; l'action de tuer les agneaux, de laisser écouler le sang, d'en arroser l'autel, à travers les longues files des prêtres, au milieu des cantiques et du son des trombones, était si bien combinée et s'exécutait avec une telle continuité, que la peur ne produisit pas de suite un désordre et une déroute générale. De cette manière les sacrifices se continuèrent encore tranquillement dans quelques endroits, tandis que l'épouvante en remplit déjà d'autres et que dans d'autres encore elle fut calmée par les efforts des prêtres. Mais à l'apparition des morts qui se montrèrent dans le temple, tout se dispersa, et le sacrifice fut laissé là comme si le temple eût été souillé. Toutefois, cela ne se fit encore que successivement, et pendant qu'une partie des assistants descendait précipitamment les degrés du temple, d'autres furent maintenus par les prêtres, ou n'étaient pas encore atteints par la frayeur universelle. Au total cette terreur se manifestant partout à divers degrés, ne saurait se décrire. On peut se faire une idée de ce qui se passait, si l'on se représente une fourmilière sur laquelle on a jeté des pierres, ou qu'on a remuée avec un bâton. Pendant que la confusion règne sur un point, le travail continue sur un autre, et même à l'endroit où le trouble a commencé, tout se remet promptement en ordre.

Le grand-prêtre Caïphe et les siens, dans leur audace désespérée, conservèrent leur présence d'esprit. Semblable au gouverneur prudent d'une ville révoltée, ils détournèrent le danger à force de menacer, de diviser les partis, d'exhorter,

d'induire en erreur la multitude. Grâce à leur endurcissement diabolique et à la tranquillité apparente qu'ils gardèrent, ils empêchèrent qu'il n'y eût une confusion générale, et firent en sorte que le peuple ne regardât pas ces terribles avertissements comme un témoignage rendu à l'innocence de Jésus. La garnison romaine de la forteresse Antonia fit aussi de grands efforts pour maintenir l'ordre, en sorte qu'à la vérité la terreur et la confusion furent grandes et que la fête fut interrompue, mais sans qu'il y eût de tumulte populaire; tout se borna à l'agitation pleine d'inquiétude que chacun remporta chez soi, et que l'habileté des pharisiens comprima chez le plus grand nombre.

Telle fut la situation générale de la ville. Voici les faits particuliers dont je me souviens. Les deux grandes colonnes situées à l'entrée du sanctuaire du temple, et entre lesquelles était suspendu un magnifique rideau, s'écartèrent l'une de l'autre, celle de gauche vers le midi, celle de droite vers le nord; le linteau qu'elles supportaient s'affaissa, le rideau se déchira avec une espèce de sifflement dans toute sa longueur, et le sanctuaire fut ouvert à tous les regards. Ce rideau était rouge, bleu, blanc et jaune. Beaucoup de sphères célestes y étaient representées ainsi que des figures, telle que le serpent d'airain. Près de la cellule où Siméon disait ses prières, à côté du sanctuaire, dans les murs du nord, une grosse pierre s'écroula et la voûte de la cellule s'affaissa. Dans quelques voûtes la terre s'enfonça, les seuils se déplacèrent et les colonnes reculèrent. On vit apparaître dans le sanctuaire le grand-prêtre Zacharie, tué entre le temple et l'autel; il fit entendre des paroles menaçantes, et parla de la mort de l'autre Zacharie (1), de celle de Jean et en général du massacre des

(1) En 1821, la Sœur eut des visions relatives à la première année de la prédication de Jésus. Elle le vit s'entretenir avec un vieil Essénien nommé Eliud, neveu de Zacharie, père de Jean-Baptiste. Il demeurait devant Nazareth où Jésus s'arrêta pendant quelques jours avant son baptême. Elle apprit par les discours d'Eliud, plusieurs faits relatifs à l'histoire de la sainte Famille. Elle dit le 18 Septembre, dix jours avant le baptême de Jésus : « Aujourd'hui j'ai entendu



prophètes. Il sortait de l'ouverture formée par la chute de la pierre près de la cellule de Siméon, et s'adressa aux prêtres qui étaient dans le sanctuaire. Deux fils du pieux grand-prêtre Siméon-le-Juste, aïeul du vieux Siméon qui prophétisa lors de la présentation de Jésus au temple, se montrèrent près de la chaire. Ils étaient morts jeunes; aujourd'hui leur stature était plus grande. Ils parlèrent aussi de la mort des prophètes et du sacrifice qui allait cesser, et les exhortèrent tous à embrasser la doctrine de Jésus crucifié. Jérémie parut près de l'autel, et proclama d'une voix menaçante la fin de l'ancien sacrifice et le commencement du nouveau. Ces apparitions ayant eu lieu en des endroits où les prêtres seuls en avaient eu connaissance, furent niées ou tenues secrètes; il fut défendu d'en parler sous une peine sévère. Mais un grand bruit se fit entendre ; les portes du sanctuaire s'ouvrirent, et une voix cria : « Sortons d'ici. » Je vis alors des Anges s'éloigner. L'autel tressaillit, un encensoir tomba, l'armoire dépositaire des saintes Écritures fut renversée, les rouleaux tombaient çà et là; la confusion augmenta, on ne savait plus où on en était. Nicodème, Joseph d'Arimathie et plusieurs autres quittèrent le temple. On voyait dans certains endroits des cadavres. Des morts ressuscités s'y montraient encore, ou erraient parmi le peuple. A la voix des Anges, ils rentrèrent dans leurs tombeaux. La chaire du vestibule s'écroula. Sur ces entrefaites plusieurs des trente-deux pharisiens, arrivés les derniers au Calvaire, étaient retournés au temple. Déjà convertis au pied de la croix, ils furent d'autant plus ébranlés

entre autres choses, que dans la sixième année de la prédication de Jean, sa mère Élisabeth vint le trouver dans le désert. Elle ne pouvait plus rester dans sa maison à cause de la tristesse qui l'accablait, car Hérode avait fait prendre son mari Zacharie qui allait d'Hébron à Jérusalem pour être de service au temple, et, après l'avoir livré à de cruels tourments, il avait fini par le faire mourir, parce que Zacharie ne voulait pas faire connaître le séjour de son fils. Plus tard ses amis l'enterrèrent près du Temple. Ce n'est pas là le Zacharie tué entre le temple et l'autel, que je vis apparaître après la mort de Jésus. Il sortait du mur du temple près de la cellule du vieux Siméon et son tombeau s'écroula. Plusieurs tombeaux secrets s'écroulèrent à la même occasion dans le temple. »

par tous ces signes, firent de violents reproches à Anne et Caïphe et se retirèrent du temple.

Anne, au fond l'ennemi le plus acharné de Jésus et qui depuis longtemps avait dirigé toutes les intrigues secrètes contre lui et ses disciples, lui qui avait aussi inspiré ses dénonciateurs, était presque fou de terreur; il s'enfuyait d'un coin à l'autre dans les chambres les plus reculées du temple. Je le vis, se tordant dans des convulsions, en poussant des cris et des gémissements, transporté dans un lieu reculé par plusieurs de ses partisans qui l'entouraient. Caïphe avait essayé de relever son courage en l'embrassant étroitement, mais il n'y avait pas réussi : l'apparition des morts l'avait jeté dans la consternation. Caïphe, quoique frappé de terreur, était tellement possédé du démon de l'orgueil et de l'obstination, qu'il ne laissait rien voir de ce qu'il éprouvait, et qu'il opposait un front d'airain aux signes menaçants de la colère divine. Ne pouvant plus, malgré ses efforts, faire continuer les cérémonies de la fête, il donna l'ordre de cacher tous les prodiges et toutes les apparitions dont la multitude n'avait pas eu connaissance. Il dit lui-même, et fit dire par d'autres prêtres, que ces signes du courroux céleste avaient été occasionnés par les partisans du Galiléen, qui étaient venus dans le temple en état de souillure; que les ennemis seuls de la sainte loi, que Jésus avait voulu renverser, avaient causé ces terreurs, qu'il y avait aussi beaucoup de choses provenant des sortiléges de cet homme, qui, dans sa mort, comme pendant sa vie, avaient troublé le repos du temple. C'est ainsi qu'il réussit à tranquilliser les uns, à faire peur à d'autres par des menaces; néanmoins il y en eut beaucoup qui, profondément ébranlés, cachèrent leurs véritables sentiments.

Le tombeau de Zacharie au-dessous du mur du temple s'était écroulé et des pierres du mur avaient suivi l'éboulement. Zacharie n'y rentra plus. Je ne sais où il a déposé une seconde fois son enveloppe terrestre. Les deux fils de Siméon-le-Juste déposèrent de nouveau leurs corps dans le caveau au

pied de la montagne du temple lorsqu'on fit les préparatifs de l'enterrement de Jésus.

Pendant que tout ceci se passait dans le temple, la même épouvante régnait en plusieurs lieux à Jérusalem. Un peu après trois heures beaucoup de tombes s'écroulèrent, surtout dans les jardins situés au nord-ouest. J'y vis des morts ensevelis; dans quelques-unes il n'y avait que des lambeaux d'étoffe et des ossements; d'autres encore répandaient une odeur infecte. Les marches du tribunal de Caïphe, où Jésus avait été outragé, s'écroulèrent, ainsi qu'une partie du foyer où Pierre avait renié son maître. Le désordre fut tel qu'on était obligé d'entrer par un autre endroit. Ce fut ici qu'on vit apparaître le grand-prêtre Siméon-le-Juste, aïeul de Siméon, qui avait prophétisé lors de la présentation de Jésus au Temple. Il fit entendre des paroles terribles sur le jugement inique qui avait été rendu en ce lieu. Plusieurs membres du sanhédrin s'y étaient rassemblés. Les gens, qui, la veille, avaient fait entrer Pierre et Jean, se convertirent et s'enfuirent vers les disciples. Près du palais de Pilate, la pierre se fendit et la terre s'enfonça au lieu où Jésus avait été montré au peuple; tout l'édifice fut ébranlé, et la cour du tribunal voisin s'affaissa au lieu où les Innocents, égorgés par Hérode, avaient été enterrés. Dans plusieurs autres endroits de la ville, des murs se fendirent ou s'écroulèrent; toutefois, aucun édifice ne fut entièrement détruit. Le superstitieux Pilate était frappé de terreur, et incapable de donner aucun ordre. Son palais s'ébranlait, le sol tremblait autour de lui, et il fuyait d'une chambre dans l'autre. Les morts se montraient dans la cour intérieure, et lui reprochaient son jugement inique. Il crut que c'étaient les dieux du prophète Jésus, et se réfugia dans le coin le plus retiré de sa maison, où il offrit de l'encens et des sacrifices et fit des vœux à ses idoles, pour qu'elles lui portassent secours contre les dieux du Galiléen. Hérode était dans son palais, tout tremblant et hors de lui-même, et il y avait fait tout fermer.

Il y eut bien une centaine de morts de toutes les époques qui parurent avec leurs corps à Jérusalem et dans les environs. Ils se rendaient pour la plupart deux à deux dans tel ou tel endroit de la ville, se présentaient au peuple qui fuyait dans toutes les directions et rendaient témoignage de Jésus. Le plus grand nombre des tombeaux était dans les vallées autour de la ville ; il y en avait cependant aussi beaucoup dans les quartiers nouveaux de la ville, surtout dans le quartier des jardins du côté du nord-ouest entre la porte de l'Angle et celle du Crucifiement ; enfin il s'en trouvait beaucoup d'oubliés et de secrets autour et au-dessous du temple. Tous les cadavres qui se montrèrent lorsque les tombeaux s'ouvrirent, ne ressuscitèrent pas, car il y en eut qui ne devenaient visibles que parce que les tombeaux étaient communs. Ceux dont l'âme fut envoyée des limbes par Jésus, se levèrent, découvrirent leurs visages et errèrent dans les rues comme s'ils n'eussent pas touché la terre. Ils entrèrent dans les maisons de leurs descendants et rendirent témoignage pour Jésus avec des paroles sévères contre ceux qui avaient eu part à l'assassinat de Jésus. Je les voyais aller par les rues, le plus souvent deux à deux en anciens amis : je ne voyais pas le mouvement de leurs pieds ; il semblait qu'ils planassent à fleur de terre. Leurs mains étaient en partie enveloppées de larges bandes de toile, en partie cachées par les manches qui flottaient amplement autour des bras et les dépassaient de beaucoup. Les draps qui couvraient leurs visages étaient relevés par dessus la tête ; ils étaient pâles, jaunes, maigres et desséchés et avaient de longues barbes, leurs voix avaient un son étrange et inaccoutumé ; et ce fut à ces voix et à la célérité avec laquelle ils passaient d'un endroit à l'autre, sans se laisser arrêter et sans s'inquiéter de ce qui se passait autour d'eux, que se bornaient leurs manifestations ; on pourrait dire qu'ils s'emblaient n'être que des voix. Ils étaient ensevelis suivant l'usage qui régnait au moment de leur mort et leurs vêtements différaient quelque peu

selon leurs conditions et leur âge. Aux endroits où la sentence de mort de Jésus fut proclamée avant qu'on ne se mit en marche pour le Calvaire, ils s'arrêtèrent un moment et crièrent : « Gloire à Jésus et malheur à ses meurtriers ! » Le peuple se tenait à une grande distance, écoutait, tremblait et s'enfuyait lorsqu'ils s'avançaient sur lui. Au forum, devant le palais de Pilate, je les entendis proférer ces paroles menaçantes dont je me souviens : « Juge sanguinaire ! » — Tout le monde se cacha dans les réduits les plus obscurs des maisons ; une grande terreur régnait dans la ville ; les morts rentrèrent dans leurs tombeaux vers les quatre heures, mais après la résurrection du Christ il y eut encore beaucoup d'apparitions dans divers endroits. Le sacrifice fut interrompu, la confusion se mit partout et peu de personnes mangèrent le soir l'agneau pascal.

Je vis aussi, à la même heure, dans d'autres parties de la Terre-Sainte et dans des pays éloignés, toutes sortes d'ébranlements et de signes merveilleux. Je les raconterai plus tard.

LIII.

Joseph d'Arimathie demande à Pilate le corps de Jésus.

A peine s'était-il rétabli un peu de tranquillité dans Jérusalem après tous ces événements terribles, que Pilate fut assailli de tous les côtés par des rapports sur ce qui venait de se passer, et que le grand conseil des Juifs, conformément à la résolution qu'il avait prise dès le matin, envoya vers lui pour le prier de faire casser les os aux crucifiés, afin de les tuer et de les faire ensuite descendre de la croix pour qu'ils n'y restassent pas le jour du sabbat. Pilate envoya à cet effet des archers au lieu du supplice.

Aussitôt après je vis Joseph d'Arimathie aller vers Pilate. Il avait appris la mort de Jésus et avait formé avec Nicodème

le projet de l'ensevelir dans un sépulcre neuf, qu'il avait creusé dans son jardin à peu de distance du Calvaire. Il me semble aussi l'avoir déjà vu hors la porte de la ville, où il épiait tout, du moins il y avait déjà de ses gens dans son jardin sépulcral qui nettoyaient et arrangeaient diverses choses dans l'intérieur du tombeau. Nicodème de son côté allait déjà acheter des draps et des aromates pour préparer l'enterrement. Il attendait l'arrivée de Joseph. Celui-ci trouva Pilate très-inquiet et troublé ; il le pria sans hésiter de lui accorder le corps de Jésus, le roi des Juifs, pour l'enterrer. Pilate fut encore plus frappé en voyant un homme aussi considérable demander si instamment la permission de rendre les derniers honneurs à celui qu'il avait fait crucifier si ignominieusement. L'innocence de Jésus parlait d'autant plus fortement à son esprit plein d'anxiété, mais il dissimula et dit : « Est-il donc déjà mort? » car il n'y avait que quelques minutes qu'il avait envoyé les archers pour tuer les crucifiés en leur cassant les os. Il fit donc appeler le centurion Abenadar, qui était revenu après s'être entretenu avec les disciples cachés dans les cavernes, et lui demanda si le roi des Juifs était déjà mort. Abenadar lui raconta la mort du Sauveur, ses dernières paroles et son dernier cri, le tremblement de terre et la secousse qui avait fendu le rocher. Pilate sembla extérieurement s'étonner seulement de ce que Jésus était mort si tôt, parce qu'ordinairement les crucifiés vivaient plus longtemps; mais intérieurement il était plein d'angoisse et de terreur, à cause de la coïncidence de ces signes avec la mort de Jésus. Il voulut peut-être faire pardonner à quelques égards sa cruauté en accordant aussitôt à Joseph d'Arimathie un ordre pour se faire délivrer le corps du Sauveur. Il fut bien aise aussi de jouer ainsi un tour aux princes des prêtres, qui auraient vu avec plaisir Jésus enterré sans honneur avec les deux larrons. Il envoya aussi quelqu'un au Calvaire pour faire exécuter ses ordres. Je pense que ce fut Abenadar lui-même, car je le vis assister à la descente de croix.

Joseph d'Arimathie en quittant Pilate, alla trouver Nicodème qui l'attendait chez une femme bien intentionnée, dont la maison était située sur une large rue près de cette ruelle où Notre-Seigneur avait été si cruellement outragé au commencement du chemin de la croix. Cette femme vendait des herbes aromatiques et Nicodème avait en partie acheté chez elle, et elle avait en partie acheté pour lui ailleurs, tout ce qui était nécessaire pour embaumer le corps de Jésus. Elle leur en fit maintenant un paquet pour qu'ils pussent porter le tout plus commodément. Joseph alla de son côté acheter un beau linceul, d'un coton fin, long de six aunes et large de plusieurs aunes, et leurs serviteurs prirent dans un hangar, près de la maison de Nicodème, des échelles, des marteaux, des chevilles, des outres pleines d'eau, des vases, des éponges et en général tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, et placèrent les plus petits de ces objets sur une civière, semblable à celle où les disciples de Jean-Baptiste placèrent son corps lorsqu'ils l'enlevèrent de la forteresse de Macherunt (1).

(1) La religieuse décrivit la civière, dont il est ici question, comme un long coffre de cuir, qu'on transformait en une espèce de cercueil fermé en y passant trois bâtons de la largeur d'une main. Ce coffre se portait ensuite sur les épaules au moyen des bouts de ces mêmes bâtons qui dépassaient de chaque côté. Elle racontait l'enlèvement du corps de Jean-Baptiste comme ayant eu lieu dans la nuit du Mardi au Mercredi, 4-5 du mois Sebat (21-22 Janvier) de la deuxième année publique de Notre-Seigneur, à peu près quinze jours après la décollation de St.-Jean-Baptiste. Parmi ceux qui y coopérèrent, elle citait les trois disciples de Jean : Jacques, Éliachim et Zadoch, fils de Cléophas et de Marie Héli, et frères de Marie, fille de Cléophas, ensuite Saturnin, Judas, Barrabas, Aram et Themini, neveux de Joseph d'Arimathie, enfin un fils de Jeanne Chusa, un fils de Véronique, un fils de Siméon et un cousin de Jean d'Hébron. Le corps de Jean-Baptiste fut transporté à Juba dans le caveau de sa famille; ce ne fut que plus tard qu'on put se procurer sa tête.

LIV.

Ouverture du côté de Jésus. — Mort des Larrons.

Pendant ce temps, le silence et le deuil régnaient sur le Golgotha. Le peuple saisi de frayeur s'était dispersé. Marie, Jean, Madeleine, Marie fille de Cléophas et Salomé se tenaient debout ou assises en face de la croix, la tête voilée et en pleurant. Quelques soldats s'appuyaient au terrassement qui entourait la plate-forme ; Cassius, à cheval, allait de côté et d'autre. Les soldats avaient enfoncé leurs lances dans la terre et parlaient, de la hauteur où ils se trouvaient, avec d'autres soldats qui se tenaient à quelque distance. Le ciel était sombre et la nature semblait en deuil. Bientôt arrivèrent six archers avec des échelles, des bêches, des cordes et de lourdes barres de fer pour briser les os des crucifiés. Lorsqu'ils s'approchèrent de la croix, les amis de Jésus s'en éloignèrent un peu, et la sainte Vierge éprouvait de nouvelles angoisses cruelles, de peur que les archers n'outrageassent encore le corps de son Fils. Ils appliquèrent leurs échelles à la croix, et secouèrent le corps sacré de Jésus, en soutenant qu'il faisait seulement semblant d'être mort. Mais le trouvant tout froid et roide, et Jean s'étant adressé aux soldats sur la prière de la sainte Vierge, les archers laissèrent pour le moment le corps de Jésus, quoique doutant toujours encore de sa mort. Ils montèrent ensuite aux croix des larrons. Deux archers, avec leurs massues tranchantes, leur rompirent les bras au-dessus et au-dessous des coudes avec leurs massues, et un troisième leur brisa aussi les cuisses et les jambes. Gesmas poussait des cris horribles, et ils lui assenèrent encore trois coups sur la poitrine pour l'achever. Dismas gémit et mourut dans ces tourments. Il fut le premier parmi les mortels qui revit son Rédempteur. On détacha ensuite les cordes, on laissa les deux corps tomber à

terre, puis on les traîna dans l'enfoncement qui se trouvait entre le Calvaire et les murs de la ville, et on les enterra là.

Les archers paraissaient encore douter de la mort de Jésus, et l'horrible manière dont on avait brisé les membres des larrons faisait trembler encore davantage les saintes femmes pour le corps du Sauveur. Mais l'officier inférieur Cassius, appelé plus tard Longin, homme de vingt-cinq ans, très-actif et très-empressé, dont la vue faible et les yeux louches excitaient souvent, lorsqu'il se donnait un air affairé et important, les moqueries de ses compagnons, reçut une inspiration soudaine. La férocité ignoble des archers, les angoisses des saintes femmes, l'ardeur subite qu'excita en lui la grâce divine, lui firent accomplir une prophétie. Il saisit sa lance et dirigea avec impétuosité son cheval vers la petite élévation où se trouvait la croix. Le terrain étroit permettait à peine au cheval de se retourner, et je vis que Cassius l'arrêtait devant la fente du rocher. Il s'arrêta entre la croix du bon larron et celle de Jésus, à droite du corps de Notre-Seigneur, et prenant sa lance à deux mains il l'enfonça avec tant de force dans le côté droit du Sauveur, à travers les entrailles et le cœur, que la pointe ressortit un peu sous la mamelle gauche. Quand il la retira avec violence, il sortit de la blessure du côté droit une grande quantité de sang et d'eau qui arrosa son visage comme un fleuve de salut et de grâce. Il sauta de son cheval, s'agenouilla, frappa sa poitrine et confessa hautement Jésus en présence de tous les assistants.

La sainte Vierge et ses amies, dont les regards étaient toujours fixés sur Jésus, virent avecinquiétude l'action inopinée de cet homme et se précipitèrent vers la croix en poussant un cri. Marie tomba entre les bras des saintes femmes, comme si la lance eût traversé son propre cœur, pendant que Cassius louait Dieu à genoux, car il croyait et était intérieurement éclairé; les yeux de son corps comme ceux de son âme étaient aussi guéris et ouverts à la lumière. Mais aussitôt tous étaient profondément émus à la vue du sang du Sau-

veur, qui avait coulé, mêlé d'eau, dans un creux du rocher au pied de la croix. Cassius, Marie, les saintes femmes et Jean recueillirent le sang et l'eau dans des fioles et essuyèrent la place avec des linges (1).

Cassius qui avait recouvré toute la plénitude de sa vue, était comme métamorphosé, profondément ému et plongé dans une humble contemplation. Les soldats, frappés du miracle qui s'était opéré en lui, se jetèrent à genoux, frappérent leur poitrine et confessèrent Jésus. L'eau et le sang coulaient abondamment du côté du Sauveur et tombaient en bouillonnant dans le creux du rocher. Ils le recueillirent avec une émotion inexprimable et les larmes de Marie et de Madeleine s'y mêlèrent. Les archers qui pendant ces entrefaites avaient reçu de Pilate l'ordre de ne pas toucher au corps de Jésus, ne revinrent plus.

La lance de Cassius était composée de plusieurs morceaux que l'on fixait l'un sur l'autre; quand elle n'était pas ajustée, elle ne semblait être qu'un bâton d'une longueur moyenne. Le fer qui traversa le cœur de Jésus était aplati et avait la forme d'une poire; si l'on voulait se servir de la lance, on fixait une pointe au bout de ce fer, et l'on en sortait du côté opposé deux crochets tranchants. Tout ceci se passa près de la croix un peu après quatre heures, pendant que Joseph d'Arimathie et Nicodème étaient occupés à se procurer ce qui était nécessaire pour la sépulture du Christ. Mais les serviteurs de Joseph étant venus pour nettoyer le tombeau, annoncèrent aux amis de Jésus que leur maître, après en avoir reçu la permission de Pilate, allait enlever le corps et le déposer dans son sépulcre neuf. Alors Jean retourna à la ville

(1) Elle dit encore : « Cassius, baptisé sous le nom de Longin, prêcha la foi en qualité de diacre et il porta toujours de ce sang de Jésus avec lui. Il s'était desséché et l'on en trouva dans son tombeau en Italie, dans une ville non loin de l'endroit où a vécu sainte Claire. Il y a un lac vert avec une île près de cette ville. Le corps de Longin doit y avoir été porté. » La sœur semble désigner Mantoue par ces paroles. Il y existe une tradition pareille. Je ne sais pas quelle sainte Claire a vécu dans le voisinage.

avec les saintes femmes sur la montagne de Sion, pour que Marie pût réparer un peu ses forces, et aussi afin de prendre encore quelques objets nécessaires pour la mise au tombeau. La sainte Vierge avait un petit logement dans les bâtiments dépendants du cénacle. Ils ne rentrèrent pas par la porte la plus voisine du Calvaire, parce qu'elle était fermée et gardée à l'intérieur par des soldats que les pharisiens y avaient fait placer, mais par la porte plus méridionale qui conduit à Bethléem.

LV.

Quelques localités de l'ancienne Jérusalem.

Souvent la sœur Emmerich, lorsqu'elle indiquait la situation et la direction des localités, entrait dans de si grands détails, qu'il était presqu'impossible de les bien saisir; car, tandis que, retenue malade dans son lit, elle se tournait de tous côtés pour contempler les objets qu'elle voyait en esprit, celui qui l'écoutait était très-exposé à confondre les directions qu'elle lui indiquait des mains tantôt à droite, tantôt à gauche. Nous plaçons ici quelques descriptions de ce genre que nous avons coordonnées d'après les détails donnés par la sœur Emmerich à différentes reprises et avec d'insignifiantes variations. Nous les faisons suivre de celle du tombeau et du jardin de Joseph d'Arimathie, afin de ne pas trop interrompre le récit de la mise au tombeau de Notre-Seigneur.

La première porte située à l'orient de Jérusalem, au midi de l'angle sud-est du temple, est celle qui conduit dans le quartier de la ville appelé Ophel. La porte qui, au nord, est la plus rapprochée de l'angle nord-est du temple, s'appelle la porte des Brebis. Entre ces deux portes cependant il en a été pratiqué, il n'y a pas longtemps, une autre qui conduit à quelques rues situées à l'orient du temple et habitées pour la plupart par des tailleurs de pierres et d'autres ouvriers. Les

maisons dont elles se composent s'appuient aux fondations du temple et appartiennent presque toutes à Nicodème, qui les a fait bâtir. Les ouvriers qui y demeurent lui payent un loyer, ou s'en acquittent par leur travail, car ils sont en relations continuelles avec lui et son ami Joseph d'Arimathie. Ce dernier possède dans son pays natal de grandes carrières et fait le commerce de pierres. Nicodème a récemment fait faire une belle porte qui conduit à ces rues et qu'on appelle à présent porte de Moriah. Elle venait d'être finie lorsque Jésus est entré le premier par là dans la ville, le dimanche des Rameaux. Ainsi il entra par la porte neuve de Nicodème, où personne n'avait passé, et fut enterré dans le sépulcre neuf de Joseph d'Arimathie, où personne n'avait encore reposé. Cette porte fut murée postérieurement, et il y avait une tradition portant que les chrétiens devaient une autre fois entrer par là dans la ville. Maintenant encore il y a de ce côté une porte murée que les Turcs appellent la porte d'Or.

Le chemin direct qui va au couchant en sortant de la porte des Brebis, si l'on pouvait passer à travers tous les murs, passe à peu près entre le côté nord-ouest de la montagne de Sion et le Calvaire. De cette porte à Golgotha il y a en ligne droite à peu près trois quarts de lieue ; du palais de Pilate à Golgotha il y a en ligne droite environ cinq huitièmes de lieue. La forteresse Antonia est située à l'angle nord-ouest de la montagne du temple sur un rocher saillant. Quand on va au couchant, en sortant du palais de Pilate par l'arcade à gauche, on a cette forteresse à gauche ; il y a sur un de ses murs une plate-forme qui domine le forum. C'est de là que Pilate fait des proclamations au peuple, par exemple, quand il promulgue de nouvelles lois. Sur le chemin de la croix, dans l'intérieur de la ville, Jésus avait souvent la montagne du Calvaire à sa droite. Ce chemin, qui devait par conséquent être en partie dans la direction du sud-ouest, conduisait à une porte percée dans un mur intérieur de la ville qui court vers Sion, partie très-haute de la ville. Hors de ce mur

au couchant est un quartier de la ville où il y a plus de jardins que de maisons; il y a aussi vers le mur extérieur de la ville de beaux sépulcres avec des entrées en maçonneries et en pierres taillées avec art. Au-dessus de ces sépulcres se trouvent de jolis jardins. De ce côté est une maison appartenant à Lazare, avec de beaux jardins près de la porte de l'Angle vers le lieu où le mur extérieur et occidental de Jérusalem, tourne au midi. Je crois qu'à côté de la grande porte de la ville une petite porte particulière percée dans le mur de la ville et où Jésus et les siens passaient souvent avec l'autorisation de Lazare, conduit dans ces jardins. La porte située à l'angle nord-ouest de la ville, conduit à Bethsur, qui est plus au nord qu'Emmaüs et Joppé. Au nord de ce mur extérieur de la ville il y a plusieurs sépulcres de rois. Cette partie occidentale de Jérusalem est la moins cultivée et la moins élevée; elle descend vers le mur d'enceinte et se relève avant d'y arriver, sur cette pente sont de beaux jardins et des vignes derrière lesquels circule un large chemin, muré à l'intérieur de l'enceinte, sur lequel on peut conduire des chariots dans certains endroits et d'où partent des sentiers pour monter aux murs et aux tours. Ces dernières n'ont pas, comme les nôtres, des entrées à l'intérieur. De l'autre côté, à l'extérieur de la ville, le terrain est en pente vers la vallée, de sorte que les murailles qui entourent cette partie basse de la ville, semblent bâties sur un terrassement élevé. Sur la pente extérieure on trouve encore des jardins et des vignes. Le chemin de Jésus portant la croix n'allait pas à travers le quartier des jardins. Lorsqu'il était au bout de ce chemin il avait ce quartier à sa droite, et c'est de là que venait Simon le Cyrénéen. La porte par laquelle sortit Jésus ne regarde pas tout à fait le couchant, mais sa direction est vers le côté où le soleil est placé à quatre heures après midi. Le mur de la ville à gauche, en sortant de la porte, court un peu au sud, revient à l'ouest par une forte courbe et se dirige de nouveau au sud autour de la montagne de Sion. De ce côté, dans la di-

rection de Sion, à gauche en sortant, est une grosse tour semblable à une forteresse. La porte par où Jésus sortit est assez voisine d'une autre porte plus au midi. De toutes les portes de la ville ces deux sont, je crois, les plus près l'une de l'autre. (La distance n'est pas plus grande qu'ici, dans notre ville de Dulmen, de la porte du château à celle de Ludinghaus.) Cette autre porte conduit vers le couchant dans la vallée où commence un chemin qui tourne ensuite à gauche dans la direction de Bethléem. Peu après la porte où aboutit le chemin de la croix, la route se dirige à droite au nord vers la montagne du Calvaire, qui est très-escarpée au levant, du côté de la ville, et en pente douce vers le couchant. De ce côté, où l'on voit la route d'Emmaüs, est une prairie près du chemin, dans laquelle je vis Luc cueillir diverses plantes, lorsque Cléophas et lui allèrent à Emmaüs après la résurrection et rencontrèrent Jésus sur leur chemin. La face de Notre-Seigneur, suspendu à la croix, était tournée dans la direction entre le couchant et le septentrion. Si Jésus tournait sa tête à droite, il pouvait entrevoir le fort Antonia. Près des murs, au levant et au nord du Calvaire, il y avait aussi des jardins, des tombeanx et des vignobles. La croix fut enterrée au nord-est au pied du Calvaire. De l'autre côté de l'endroit où la croix fut retrouvée il y a encore au nord-est de beaux vignobles en terrasses. Lorsque du lieu où était érigée la croix on regarde vers le midi, on voit la maison de Caïphe en dessous du château de David.

LVI.

Jardin et tombeau de Joseph d'Arimathie.

Le jardin de Joseph d'Arimathie (1) est situé près de la porte de Bethléem, à sept minutes au moins du Calvaire;

(1) Nous devons dire ici que pendant les quatre années dans le cours desquelles la sœur Emmerich eut ces visions, elle raconta ce qui advint de beaucoup de saints lieux depuis les premiers temps jusqu'à nos jours. Elle les vit tantôt dévastés et profanés, mais toujours l'objet d'un culte public ou secret. Elle-même

c'est un beau jardin avec de grands arbres, des bancs, des massifs qui donnent de l'ombre ; il va en montant jusqu'aux murs de la ville. Quand dans la vallée on vient de la partie septentrionale, et qu'on entre au jardin le terrain monte à gauche vers le mur. A droite, au bout du jardin, est un rocher séparé où est le tombeau. Du chemin par lequel on est entré on tourne à droite pour entrer dans la grotte, qui a son ouverture tournée du côté du levant sur le jardin qui monte vers le mur de la ville. Au sud-ouest et au nord-ouest du même rocher sont encore deux sépulcres plus petits, également neufs, avec des entrées surbaissées. A l'ouest de ce rocher passe un sentier étroit qui en fait le tour. Le terrain devant l'entrée du sépulcre est plus élevé que cette entrée, le rocher est dans une espèce d'enfoncement, il y a des marches pour descendre vers la porte de la grotte; il y en a aussi pour descendre dans un petit fossé à l'est du rocher. Le caveau est assez spacieux pour que quatre hommes à droite et quatre hommes à gauche puissent se tenir adossés aux parois, sans gêner les mouvements de ceux qui déposent le corps. Vis-à-vis de l'entrée, vers le couchant, la paroi forme une niche large, mais de peu de hauteur, car le rocher s'y abaisse en voûte au-dessus d'une élévation de près de deux pieds destinée à recevoir le corps. L'espace nécessaire pour ce dernier est creusée dans cette partie élevée. Elle ne tient au rocher que par un côté, comme un autel : deux personnes peuvent se tenir à la tête et aux pieds, et il y a encore place pour une personne en avant, quand même la porte de la niche où est le tombeau serait fermée. Cette porte est en métal, peut-être

les révérait dans ses méditations. Elle vit aussi beaucoup de pierres et de fragments de rochers, témoins de la passion et de la résurrection de Notre-Seigneur, rassemblés par sainte Hélène dans l'église du Saint-Sépulcre à l'époque de la construction de cet édifice. Lorsqu'elle s'y transportait en esprit, elle y révérait le lieu de la croix et le saint tombeau et plusieurs parties du sépulcre de Notre Seigneur au dessus desquelles on a construit des chapelles. Toutefois, elle semblait voir quelquefois un peu plus de distance entre la place réelle de ce tombeau et celle où la croix était plantée qu'il n'y en a entre les chapelles qui les désignent dans l'église de Jérusalem.

en cuivre; elle a deux battants, qui de chaque côté s'adossent aux parois. Elle n'est pas placée verticalement, mais un peu couchée devant la niche, et s'abaisse assez vers la terre pour qu'une pierre mise devant puisse l'empêcher de s'ouvrir. La pierre destinée à cet usage est encore devant l'entrée du caveau ; aussitôt après la mise au tombeau du Sauveur, on la plaça devant la porte. Cette pierre est fort grosse et un peu arrondie du côté de la porte, parce que les parois de chaque côté de celle-ci ne forment pas avec elle un angle droit. Pour rouvrir les deux battants, il n'est pas nécessaire de rouler la pierre, ce qui serait très-difficile, à cause du peu de place qu'on aurait pour se retourner; mais une chaîne, qui descend de la voûte, est attachée à quelques anneaux fixés dans la pierre; par ce moyen on la soulève, quoique toujours avec de grands efforts de plusieurs hommes, on l'éloigne de la porte et on la place à côté de l'entrée de la grotte. Vis-à-vis de l'entrée du caveau est un banc de pierre; on peut monter de là sur le rocher qui est couvert de gazon et d'où l'on voit par-dessus les murs de la ville, les points les plus élevés de Sion et quelques tours. On voit aussi de là la porte de Bethléem, un aqueduc et la fontaine de Gihon. Le rocher à l'intérieur est blanc avec des veines rouges et bleues. La grotte est taillée avec beaucoup de soin.

LVII.

Descente de Croix.

Pendant que la croix était délaissée, entourée seulement de quelques gardes, je vis cinq personnes, venues de Béthanie par la vallée, s'approcher du Calvaire, élever leurs regards vers la croix et s'éloigner à pas furtifs : je pense que c'étaient des disciples. Je rencontrai trois fois, dans les environs, deux hommes examinant et délibérant, Joseph d'Arimathie et Nicodème. Une fois, c'était dans le voisinage et

pendant le crucifiement (peut-être quand ils firent racheter des soldats les habits de Jésus); une autre fois, ils étaient là, regardant si le peuple s'écoulait, et ils allèrent ensuite au tombeau pour préparer quelque chose; ils revinrent du tombeau à la croix, regardant de tous côtés comme s'ils attendaient une occasion favorable. Ils firent ensuite leur plan pour descendre de la croix le corps du Sauveur, et ils s'en retournèrent à la ville.

Ils s'occupèrent là de transporter les objets nécessaires pour embaumer le corps; leurs valets prirent avec eux quelques outils pour le détacher de la croix, et, en outre, deux échelles qu'ils trouvèrent dans une grange attenant à la maison de Nicodème. Chacune de ces échelles consistait simplement en une perche traversée de distance en distance par des morceaux de bois formant les échelons. Il y avait des crochets que l'on pouvait suspendre plus haut ou plus bas et qui servaient à fixer la position des échelles, et peut-être aussi à suspendre ce dont on pouvait avoir besoin pendant le travail.

La bonne femme chez laquelle ils avaient acheté leurs aromates avait empaqueté proprement le tout ensemble. Nicodème avait acheté cent livres d'aromates, équivalant à trente-sept livres de notre poids, comme cela m'a été expliqué plusieurs fois distinctement. Ils portaient ces aromates en majeure partie dans de petits tonneaux d'écorce, suspendus au cou et tombant sur la poitrine. Dans un de ces tonneaux était une poudre. Ils avaient quelques paquets d'herbes dans des sacs en parchemin ou en cuir. Joseph portait aussi une boîte d'onguent, je ne sais de quelle substance; il était rouge, entouré d'un cercle bleu; enfin les valets devaient transporter sur un brancard des vases, des outres, des éponges, des outils. Ils prirent avec eux du feu dans une lanterne fermée. Les serviteurs sortirent de la ville avant leurs maîtres, et par une autre porte, peut-être celle de Béthanie; puis ils se dirigèrent vers le Calvaire. En cheminant dans la ville, ils passèrent devant la maison où la sainte Vierge, Jean et les saintes

femmes étaient revenues, afin d'y prendre différentes choses pour embaumer le corps de Jésus; Jean et les saintes femmes suivirent les serviteurs à peu de distance. Il y avait environ cinq femmes dont quelques-unes portaient, sous leurs manteaux, de gros paquets de toile. C'était la coutume parmi les femmes, quand elles sortaient le soir, ou pour vaquer en secret à quelque pieux devoir, de s'envelopper soigneusement dans un long drap d'une bonne aune de largeur. Elles commençaient par un bras et s'entortillaient le reste du corps si étroitement qu'à peine elles pouvaient marcher. Je les ai vues ainsi enveloppées; ce drap leur suffisait pour arriver d'un bras à l'autre et de plus il voilait la tête; aujourd'hui il avait pour moi quelque chose de frappant : c'était un vêtement de deuil. Joseph et Nicodème avaient aussi des habits de deuil, des manches noires et une large ceinture. Leurs manteaux, qu'ils avaient tirés sur leurs têtes, étaient larges, longs et d'un gris commun; ils leur servaient à cacher tout ce qu'ils emportaient avec eux. Ils se dirigeaient ainsi vers la porte qui conduit au Calvaire.

Les rues étaient désertes et tranquilles : la terreur générale tenait chacun renfermé dans sa maison; la plupart commençaient à se repentir; un petit nombre seulement observait la fête. Quand Joseph et Nicodème furent à la porte, ils la trouvèrent fermée, et, tout autour, le chemin et les rues garnis de soldats. C'étaient les mêmes que les pharisiens avaient demandés vers deux heures, lorsqu'ils appréhendaient une émeute de la part du peuple; ils les avaient conservés sous les armes et à leur poste.

Joseph exhiba un ordre signé de Pilate de le laisser passer librement : les soldats ne demandaient pas mieux, mais ils lui expliquèrent qu'ils avaient déjà essayé plusieurs fois d'ouvrir la porte sans pouvoir en venir à bout, que vraisemblablement pendant le tremblement de terre la porte avait reçu une secousse et s'était forcée quelque part, et qu'à cause de cela les archers, chargés de briser les jambes des

crucifiés, avaient été obligés de rentrer par une autre porte. Mais quand Joseph et Nicodème saisirent le verrou, la porte s'ouvrit comme d'elle-même, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là.

Le temps était encore sombre et nébuleux quand ils arrivèrent au Calvaire; ils y trouvèrent les serviteurs qu'ils avaient envoyés devant eux, et les saintes femmes, qui pleuraient, assises vis-à-vis de la croix. Cassius et plusieurs soldats, qui s'étaient convertis, se tenaient à une certaine distance, timides et respectueux; Joseph et Nicodème racontèrent à la sainte Vierge et à Jean tout ce qu'ils avaient fait pour sauver Jésus d'une mort ignominieuse, et ils apprirent d'eux comment ils n'étaient parvenus qu'avec beaucoup de peine à empêcher que les os du Seigneur ne fussent rompus, et comment la prophétie s'était ainsi accomplie. Ils parlèrent aussi du coup de lance de Cassius. Aussitôt que le centurion Abenadar fut arrivé, ils commencèrent, dans la tristesse et le plus profond recueillement, l'œuvre pieuse de la descente de croix et de l'embaumement du corps sacré du Sauveur.

La sainte Vierge et Madeleine étaient assises au pied de la croix, à droite, entre la croix de Dismas et celle de Jésus; les autres femmes étaient occupées à préparer le linge, les aromates, l'eau, les éponges, les vases. Cassius s'approcha aussi, et raconta à Abenadar le miracle de la guérison de ses yeux. Tous étaient émus, pleins de douleur et d'amour, mais en même temps silencieux et d'une gravité solennelle. Seulement autant que la promptitude et l'attention qu'exigeaient ces soins pieux pouvaient le permettre, on entendait çà et là des plaintes étouffées, de sourds gémissements. Madeleine surtout s'abandonnait tout entière à sa douleur, et rien ne pouvait l'en distraire, ni la présence des assistants, ni aucune autre considération.

Nicodème et Joseph adossèrent les échelles à la croix, et montèrent avec un grand drap auquel était attachées trois larges courroies. Ils lièrent le corps de Jésus au-dessous des

bras et des genoux à l'arbre de la croix, et ils fixèrent ses bras avec des linges placés au-dessous des mains aux bras de la croix. Alors ils détachèrent les clous, en les chassant par derrière avec des goupilles appuyées sur les pointes. Les mains de Jésus ne furent pas trop ébranlées par les secousses, et les clous tombèrent facilement des plaies, car celles-ci s'étaient agrandies par le poids du corps, et le corps, maintenant suspendu au moyen des draps, cessait de peser sur les clous. La partie inférieure du corps, qui, à la mort du Sauveur, s'était affaissée sur les genoux, reposait alors dans sa situation naturelle, soutenue par un drap qui était attaché, par en haut, aux bras de la croix. Tandis que Joseph enlevait le clou gauche et laissait le bras gauche entouré de son lien tomber doucement sur le corps, Nicodème liait le bras droit de Jésus à celui de la croix, et aussi sa tête couronnée d'épines, qui s'était affaissée sur l'épaule droite ; alors il enleva le clou droit, et, après avoir entouré de son lien le bras détaché, il le laissa tomber doucement sur le corps ; en même temps le centurion Abenadar détachait avec effort le grand clou qui était aux pieds. Cassius recueillit religieusement les clous et les déposa aux pieds de la sainte Vierge.

Alors Joseph et Nicodème placèrent les échelles sur le devant de la croix, presque droites et très-près du corps, ils délièrent la courroie d'en haut, et la suspendirent à l'un des crochets qui étaient aux échelles ; ils firent de même avec les deux autres courroies, et, les faisant passer de crochet en crochet, descendirent doucement le saint corps jusque vis-à-vis du centurion, qui, monté sur un escabeau, le reçut dans ses bras, au-dessous des genoux, et descendit avec lui, tandis que Joseph et Nicodème, soutenant le haut du corps, descendaient doucement l'échelle, s'arrêtant à chaque échelon, et prenant toute sorte de précautions, comme quand on porte le corps d'un ami chéri, grièvement blessé. C'est ainsi que le corps meurtri du Sauveur arriva jusqu'à terre.

C'était un spectable singulièrement touchant : ils prenaient

les mêmes ménagements, les mêmes précautions, que s'ils avaient craint de causer quelque douleur à Jésus. Ils reportaient sur ce corps tout l'amour, toute la vénération qu'ils avaient eue pour le Saint des Saints durant sa vie. Tous les assistants avaient les yeux fixés sur le corps du Seigneur et en accompagnaient tous les mouvements ; à chaque instant ils levaient les bras au ciel, versaient des larmes, et donnaient tous les signes de la douleur et de l'affliction. Cependant tous restaient dans le plus grand calme, et ceux qui travaillaient, saisis d'un respect involontaire, ne rompaient le silence que rarement et à demi-voix, pour s'avertir et pour s'entr'aider. Pendant que les coups de marteau retentissaient, Marie, Madeleine et tous ceux qui avaient été présents au crucifiement avaient le cœur déchiré. Le bruit de ces coups leur rappelait les souffrances de Jésus : ils tremblaient d'entendre encore le cri pénétrant de sa douleur, et, en même temps, ils s'affligeaient du silence de sa bouche divine, preuve trop certaine de sa mort. Quand le corps fut descendu, on l'enveloppa, depuis les genoux jusqu'aux hanches, et on le déposa dans les bras de sa mère, qui les lui tendait avec douleur et amour.

LVIII.

Le corps de Jésus embaumé.

La sainte Vierge était assise sur une couverture étendue par terre ; son genou droit, un peu relevé, et son dos étaient appuyés contre des manteaux roulés ensemble. On avait tout disposé pour rendre plus faciles à cette mère épuisée de douleur les tristes devoirs qu'elle allait rendre au corps de son Fils. La sainte tête de Jésus était appuyée sur le genou de Marie ; son corps était étendu sur un drap. La sainte Vierge était également pénétrée de douleur et d'amour ; elle tenait une dernière fois dans ses bras le corps de ce Fils bien-aimé, auquel elle n'avait pu donner aucun témoignage d'amour

pendant son long martyre ; elle voyait les horribles meurtrissures de ce corps sacré, elle contemplait ses blessures, elle couvrait de baisers ses joues sanglantes, pendant que Madeleine reposait son visage sur ses pieds.

Les hommes se retirèrent dans un petit enfoncement, situé au sud-ouest du Calvaire, pour y préparer les objets nécessaires à l'embaumement. Cassius, avec quelques soldats qui s'étaient convertis au Seigneur, se tenait à une distance respectueuse. Tous les gens mal intentionnés étaient retournés à la ville, et les soldats encore présents formaient seulement une garde de sûreté pour empêcher qu'on ne vînt troubler les derniers honneurs rendus à Jésus. Quelques-uns même, humbles et profondément touchés, prêtaient leur assistance lorsqu'on la leur demandait. Les saintes femmes donnaient les vases, les éponges, les linges, les onguents et les aromates, là où il était nécessaire; et, le reste du temps, se tenaient attentives à quelque distance. De leur nombre étaient Marie fille de Cléophas, Salomé et Véronique. Madeleine était toujours occupée près du corps de Jésus. Quant à Marie Héli, sœur aînée de la sainte Vierge, femme déjà âgée, elle était assise, simple spectatrice, à quelque distance sur le terrassement du plateau circulaire. Jean aidait continuellement la sainte Vierge ; il servait de messager entre les hommes et les femmes, et prêtait assistance aux uns et aux autres. On avait pourvu à tout. Les femmes avaient près d'elles des outres de cuir et un vase plein d'eau, placé sur un feu de charbon. Elles présentaient à Marie et à Madeleine, selon que celles-ci en avaient besoin, des vases pleins d'eau pure et des éponges, qu'elles exprimaient ensuite dans les outres de cuir. Je pense du moins que c'étaient des éponges qu'elles exprimaient de cette manière.

La sainte Vierge conservait un courage admirable dans son inexprimable douleur (1). Elle ne pouvait pas laisser le corps

(1) Le Vendredi-Saint, 30 Mars 1820, comme la Sœur contemplait la descente de croix, elle tomba tout à coup en défaillance, en présence de celui qui écrit

de son Fils dans l'horrible état où l'avait mis son supplice, et c'est pourquoi elle commença avec une activité infatiguable à le laver et à effacer la trace des outrages qu'il avait soufferts. Elle retira avec les plus grandes précautions la couronne d'épines, en l'ouvrant par derrière et en coupant une à une les épines enfoncées dans la tête de Jésus, afin de ne pas élargir les plaies par le mouvement. On posa la couronne près des clous, alors Marie retira les épines restées dans les blesssures avec une espèce de tenailles arrondies, jaunes et élastiques (1), et les montra à ses amis avec tristesse. On plaça ces épines avec la couronne : toutefois il est possible que quelques-unes aient été conservées à part.

On pouvait à peine reconnaître encore le visage du Seigneur, tant il était défiguré par les plaies et le sang dont il était couvert. La barbe et les cheveux étaient collés ensemble par le sang. Marie lava la tête et le visage, et passa des éponges mouillées sur la chevelure pour enlever le sang desséché. A mesure qu'elle lavait, les horribles cruautés exercées sur Jésus se montraient plus distinctement, et il en naissait une compassion et une tendresse qui croissaient d'une blessure à l'autre. Elle lava les plaies de la tête, le sang qui remplissait les yeux, les narines et les oreilles avec une

ces lignes, au point qu'elle semblait morte. Revenue à elle, elle s'expliqua ainsi, quoique ses souffrances n'eussent point cessé : « Comme je contemplais le corps de Jésus étendu sur les genoux de la sainte Vierge, je disais en moi-même : Voyez comme elle est forte, elle n'a pas même une défaillance ! Mon conducteur m'a reproché cette pensée, où il y avait plus d'étonnement que de compassion, et m'a dit : Souffre donc ce qu'elle a souffert, et au même moment une douleur poignante m'a traversée comme une épée, à tel point que j'ai cru mourir et que j'en suis encore toute pénétrée. » Elle conserva longtemps cette douleur, et il en résulta une maladie qui la mit presque à l'agonie.

(1) La sœur Emmerich dit que ces tenailles lui rappelèrent par leur forme les ciseaux avec lesquels on avait coupé la chevelure de Samson. Elle avait précédemment décrit ces ciseaux ainsi qu'il suit : « Dalila avait en main une singulière paire de ciseaux, ils étaient ronds, se rouvraient d'eux-mêmes et ressemblaient à une espèce de tenailles d'un métal large, mince et plié en deux, dont les deux bouts tranchants se serraient de près et se séparaient aussitôt que la pression cessait. » Dans ses visions de la troisième année de la prédication de Jésus (Samedi 21 Sivan-7 Juin), elle avait vu le Sauveur faire le sabbat à Misaël, ville des Lévites, dans la tribu d'Aser; et comme on lut dans la synagogue une partie du livre des Juges, la sœur vit à cette occasion la vie de Samson.

éponge et un petit linge étendu sur les doigts de sa main droite; elle nettoya de la même manière, sa bouche entr'ouverte, sa langue, ses dents et ses lèvres. Elle partagea ce qui restait de la chevelure du Sauveur en trois parties (1), une partie sur chaque tempe, et l'autre, sur le derrière de la tête; et quand elle eût démêlé les cheveux de devant, et qu'elle leur eut rendu leur poli, elle les fit passer derrière les oreilles. Quand la tête fut nettoyée, la sainte Vierge la voila, après avoir baisé les joues de son Fils. Elle s'occupa alors du cou, des épaules, de la poitrine, du dos, des bras et des mains sanglantes et déchirées. Ce fut alors seulement que les suites des horribles tortures se montrèrent entièrement. Tous les os de la poitrine, toutes les jointures des membres étaient disloqués et ne pouvaient plus se plier. L'épaule sur laquelle avait porté le poids de la croix avait été entammée par une affreuse blessure; toute la partie supérieure du corps était couverte de meurtrissures et labourée par les coups de fouet. Près de la mamelle gauche était une petite plaie par où était ressortie la pointe de la lance de Cassius, et dans le côté droit s'ouvrait la large blessure où était entrée cette lance, qui avait traversé le cœur de part en part. Marie lava et nettoya toutes ces plaies, et Madeleine, à genoux, lui aidait de temps en temps, mais ne quittant pas les pieds de Jésus qu'elle baignait pour la dernière fois de larmes abondantes et qu'elle essuyait avec sa chevelure.

(1) Ici la remarque suivante doit trouver sa place. La sœur Emmerich avait coutume, lorsqu'elle parlait de personnages historiques importants, d'indiquer en combien de parties ils divisaient leur chevelure et elle semblait y attacher une certaine importance. « Eve, disait-elle, partageait sa chevelure en deux, Marie la partageait en trois. » L'occasion ne se rencontra pas de donner à ce sujet des explications qui auraient probablement jeté quelque lumière sur le rôle que jouaient les cheveux dans les sacrifices, les vœux, les funérailles, les consécrations, etc. Elle dit une fois de Samson : « Ses blonds cheveux, longs et épais, étaient relevés autour de sa tête en sept tresses, comme un casque; l'extrémité de ces tresses était réunie dans des espèces de bourses sur son front et ses tempes. Ses cheveux n'étaient pas par eux-mêmes la source de sa force, ils l'étaient seulement comme témoins du vœu qu'il avait fait de les laisser croître en l'honneur de Dieu. Les forces qui reposaient sur les sept tresses étaient les sept dons du Saint-Esprit. Il devait avoir déjà considérablement rompu ses vœux et perdu beaucoup de grâces

La tête, la poitrine et les pieds du Sauveur étaient lavés : le saint corps, d'un blanc bleuâtre, comme de la chair où il n'y a plus de sang, parsemé de taches brunes et de places rouges aux endroits où la peau avait été enlevée, reposait sur les genoux de Marie, qui couvrit d'un voile les parties lavées, et s'occupa d'embaumer toutes les blessures en commençant de nouveau par la tête. Les saintes femmes s'agenouillant vis-à-vis d'elle, lui présentaient tour à tour une boîte où elle prenait de l'index et du pouce de la main droite quelque onguent précieux dont elle remplissait et enduisait les blessures. Elle oignit aussi la chevelure : elle prit dans sa main gauche les mains de Jésus, les baisa avec respect, puis remplit de cet onguent ou de ces aromates les larges trous faits par les clous. Elle en remplit aussi les oreilles, les narines et la plaie du côté. Madeleine essuyait et embaumait les pieds du Seigneur; puis elle les arrosait de nouveau de ses larmes et y appuyait souvent son visage.

On ne jetait pas l'eau dont on s'était servi, mais on la versait dans les outres de cuir où l'on exprimait les éponges. Je vis plusieurs fois Cassius ou d'autres soldats aller puiser de nouvelle eau à la fontaine de Gihon, qui était assez rapprochée pour qu'on pût la voir du jardin où était le tombeau. Lorsque la sainte Vierge eut enduit d'onguent toutes les blessures, elle enveloppa la tête dans des linges, mais elle ne couvrait pas encore le visage. Elle ferma les yeux entr'ouverts de Jésus, et y laissa reposer quelque temps sa main. Elle ferma aussi la bouche, puis embrassa le saint corps de son Fils, et laissa tomber son visage sur celui de Jésus. Le respect empêchait Madeleine de toucher de son visage celui du Sauveur ; elle se contentait de le faire reposer sur ses pieds. Joseph et Nicodème attendaient depuis quelque temps, lorsque

lorsqu'il laissa couper cette marque de sa qualité de Nazaréen. Je ne vis toutefois pas Dalila lui couper toute sa chevelure ; je crois qu'il lui resta une touffe sur le front. Il lui resta aussi la grâce de la pénitence et du repentir dont il profita avec zèle et par laquelle il recouvrit la force de détruire ses ennemis. La vie de Samson est une vie vie figurative et prophétique. »

Jean s'approcha de la sainte Vierge, pour la prier de se séparer du corps de son Fils, afin qu'on pût achever de l'embaumer, parce que le sabbat était proche. Marie embrassa encore une fois le corps et lui dit adieu dans les termes les plus touchants. Alors les hommes l'enlevèrent du sein de sa mère sur le drap où il était placé, et le portèrent à quelque distance. Marie, rendue à sa douleur que ses soins pieux avaient un instant soulagée, tomba, la tête voilée, dans les bras des saintes femmes. Madeleine, comme si l'on eût voulu lui dérober son bien-aimé, se précipita quelques pas en avant, les bras étendus, puis revint vers la sainte Vierge.

On porta le corps en un lieu plus bas que la cîme du Golgotha, et où le sommet aplati d'un rocher présentait une place commode que les hommes avaient préparée pour embaumer le corps. Je vis d'abord un linge à mailles d'un travail assez semblable à celui de la dentelle, et qui me rappela le grand rideau brodé qu'on suspend entre le chœur et la nef pendant le carême (1). Lorsque j'étais encore enfant, et que je vis ce rideau, je croyais toujours que c'était le drap que j'avais vu à la mise au tombeau de Notre-Seigneur. Il était probablement ainsi travaillé à jour afin de laisser couler l'eau. Je vis encore un autre grand drap déployé. On plaça le corps du Seigneur sur la pièce d'étoffe à jour, et quelques-uns des hommes tinrent l'autre drap étendu au-dessus de lui. Nicodème et Joseph s'agenouillèrent, et sous cette couverture, enlevèrent le linge dont ils avaient entouré les reins du Sauveur lors de la descente de croix. Ils ôtèrent ensuite la ceinture que Jonadab, neveu de Joseph, père nourricier de Jésus, lui avait apportée avant le crucifiement. Ils passèrent ensuite des éponges sous ce drap, et lavèrent la partie infé-

(1) Ceci se rapporte à un usage du diocèse de Munster. On suspend dans les églises, entre le chœur et la nef, ou devant le maître autel, pendant le carême, un rideau avec des broderies en points à jour, représentant les cinq plaies, les instruments de la passion, etc., etc. Ce drap produit sur les âmes sensibles une impression solennelle qui les excite à l'abstinence, à la résignation, à la mortification, à la sobriété et à la méditation.



rieure du corps : après quoi ils le soulevèrent à l'aide des linges placés en travers sous les reins et sous les genoux, et le lavèrent par derrière sans le retourner et toujours en le laissant couvert du même drap. Ils le lavèrent ainsi jusqu'au moment où les éponges pressées ne rendirent plus qu'une eau claire et limpide. Ensuite ils versèrent de l'eau de myrrhe sur le corps, et, le maniant avec respect, lui firent reprendre toute sa longueur; car il était resté dans la position où il était mort sur la croix, les reins et les genoux courbés. Ils placèrent ensuite sous ses hanches un drap d'une aune de large sur trois aunes de long, remplirent son giron de paquets d'herbes telles que j'en vois souvent sur les tables célestes, vertes, sur de petits plats d'or, aux bords bleus (1), et ils répandirent encore sur le tout une poudre que Nicodème avait apportée. Alors ils enveloppèrent la partie inférieure du corps, et attachèrent fortement autour le drap qu'ils avaient placé au-dessous. Cela fait, ils oignirent les blessures des cuisses, les couvrirent d'aromates, placèrent des paquets d'herbes entre les jambes dans toute leur longueur, et les enveloppèrent de bas en haut dans ces aromates.

Alors Jean ramena près du corps la sainte Vierge et les autres saintes femmes. Marie s'agenouilla près de la tête de Jésus, posa au-dessous un linge très-fin qu'elle avait reçu de la femme de Pilate et qu'elle portait autour du cou sous

(1) La Sœur Emmerich, lorsqu'elle recevait certaines consolations intérieures qui lui arrivaient par des symboles, se sentait souvent ravie jusqu'à des festins célestes dont elle décrivait l'ordonnance admirable avec une joie enfantine. Elle décrivait aussi minutieusement la forme et l'espèce des végétaux qui y étaient apportés. Elle parlait d'assiettes d'or avec un rebord bleu où on lui présentait des herbes semblables à du cresson ou à de la myrrhe, et aussi des fruits de plusieurs sortes qui la fortifiaient dans les grandes souffrances de l'âme ou du corps. Dans ces consolations symboliques, les victoires sur elle-même, les actes de renoncement et de pénitence de sa vie terrestre lui étaient données là comme récompense et comme réfection sous la forme d'herbes ou de fruits dont la figure ou la substance représentaient ces mortifications. La forme, la matière et la couleur des vases, tout avait sa signification symbolique. « On ne mange point ces mets comme sur la terre, disait-elle, et pourtant on se sent bien davantage nourri et rassasié d'une manière merveilleuse; on est rempli de la grâce et de la force de Dieu dont le fruit qui vous est présenté est la parfaite expression. » La vue des herbes aromatiques employées à embaumer le corps de Jésus lui rappela ces végétaux célestes.

son manteau, puis, aidée des saintes femmes, elle plaça, des épaules aux joues, des paquets d'herbes, des aromates et de la poudre odoriférante, ensuite elle attacha fortement ce linge autour de la tête et des épaules. Madeleine versa encore un flacon de baume dans la plaie du côté, et les saintes femmes placèrent encore des herbes dans celles des mains et autour et au-dessous des pieds. Alors les hommes remplirent encore d'aromates les aisselles et les creux de l'estomac et en entourèrent tout le reste du corps, croisèrent sur son sein ses bras roidis, et serrèrent le grand drap blanc autour du corps jusqu'à la poitrine, de même qu'on emmaillote un enfant. Alors ayant assujetti sous l'aisselle l'extrémité d'une large bandelette, ils la roulèrent en soulevant le corps sur leurs mains autour de la tête et autour de tout le corps qui avait ainsi la forme d'une poupée emmaillottée. Enfin ils placèrent le Sauveur sur le grand drap de six aunes qu'avait acheté Joseph d'Arimathie, et l'y enveloppèrent : il y était couché en diagonale; un coin du drap était relevé des pieds à la poitrine, l'autre revenait sur la tête et les épaules, et les deux autres étaient repliés autour du corps.

Comme tous entouraient le corps de Jésus et s'agenouillaient autour de lui pour lui faire leurs adieux, un touchant miracle s'opéra à leurs yeux. Le corps sacré de Jésus, avec toutes ses blessures, apparut d'une couleur entre rouge et brun représenté sur la surface du drap qui le couvrait, comme s'il avait voulu récompenser leurs soins et leur amour, et leur laisser son portrait à travers tous les voiles dont il était enveloppé. Ils embrassèrent le corps en pleurant et en gémissant, et baisèrent avec respect sa merveilleuse empreinte : leur étonnement était tel qu'ils rouvrirent le drap, et il s'accrut encore lorsqu'en soulevant le drap ils virent toutes les bandelettes qui liaient le corps blanches comme auparavant, et le drap supérieur ayant seul reçu cette miraculeuse image. Le côté du drap sur lequel le corps du Seigneur était couché avait reçu l'empreinte de tout son dos, le côté qui le couvrait

avait reçu celle du devant de son corps, mais pour voir cette dernière dans son ensemble, il fallait ajuster ensemble plusieurs morceaux, parce que sur le devant plusieurs bouts du drap s'étaient croisés. Ce n'était pas l'empreinte de blessures saignantes, puisque tout le corps était enveloppé et couvert d'aromates, c'était un portrait surnaturel, un témoignage de la divinité créatrice résidant toujours dans le corps de Jésus. J'ai vu beaucoup de choses relatives à l'histoire postérieure de ce linge, mais je ne saurais plus les mettre en ordre. Après la résurrection, il resta avec les autres draps au pouvoir des amis de Jésus; une fois je vis qu'on l'arrachait à quelqu'un qui le portait sous le bras; il tomba deux fois aussi entre les mains des Juifs; je vis aussi qu'il fut honoré longtemps plus tard en divers lieux; un jour, étant devenu l'objet d'une dispute, on le jeta, pour la terminer, dans le feu; mais il s'éleva miraculeusement au-dessus des flammes et retomba dans les mains des chrétiens. Avec le secours des prières de quelques hommes saints on a pris trois empreintes du dos aussi bien que de la partie de devant, en y appliquant d'autres draps. Ces empreintes, consacrées selon les intentions solennelles de l'Église ont de tous temps opéré de grands miracles. Une fois j'ai vu l'original un peu endommagé et déchiré dans quelques endroits, chez des chrétiens non catholiques en Asie. J'ai oublié le nom de la ville; elle est située dans un pays voisin des trois Rois. Dans ces mêmes visions j'ai vu aussi quelque chose de Turin, de la France et du pape Clément I, ainsi que de l'empereur Tibère mort cinq ans après Notre-Seigneur; mais j'ai tout oublié.

LIX.

La mise au tombeau.

Les hommes placèrent le corps sur la civière de cuir, qu'ils recouvrirent d'une couverture brune et à laquelle ils adaptèrent deux longs bâtons. Cela me rappela vivement l'arche

d'alliance. Nicodème et Joseph portaient sur leurs épaules les brancards antérieurs, Abenadar et Jean ceux de derrière. Ensuite venaient la sainte Vierge, Marie d'Héli, sa sœur aînée, Madeleine et Marie de Cléophas, puis la troupe des femmes qui s'étaient tenues assises à quelque distance. Véronique, Jeanne Chusa, Marie, mère de Marc, Salomé, femme de Sebedée, Marie Salomé, Salomé de Jérusalem, Suzanne et Anne, nièce de saint Joseph qui avait été élevée à Jérusalem; Cassius et les soldats fermaient la marche. Les autres femmes, telles que Maroni de Naïm, Dina la Samaritaine et Mara la Suphanite étaient à Béthanie auprès de Marthe et de Lazare. Deux soldats, avec des flambeaux, marchaient en avant pour qu'il y eût quelque lumière dans la grotte du sépulcre; ils marchèrent ainsi près de sept minutes, chantant des psaumes sur un air doux et mélancolique, à travers la vallée vers le jardin de Joseph d'Arimathie. Je vis sur une hauteur, de l'autre côté de la vallée, Jacques-le-Majeur, frère de Jean, qui les regardait passer, et qui retourna aux cavernes annoncer ce qu'il avait vu aux autres disciples.

Le jardin, au bout duquel est situé le rocher au sépulcre, couvert de gazon, est d'une forme irrégulière et entouré d'une haie vive, à l'intérieur de laquelle se trouve, du côté de l'entrée, encore un entourage de perches fixées horizontalement à des pieux au moyen de crochets de fer. En avant de l'entrée du jardin et du rocher, situé dans l'angle à droite, il y a quelques palmiers. La plupart des autres plantations du jardin consistent en buissons, en fleurs et en arbustes aromatiques. Le cortége s'arrêta à l'entrée du jardin; on l'ouvrit en enlevant quelques pieux qui servirent ensuite de leviers pour rouler dans le caveau la pierre destinée à fermer le tombeau. Quand on fut arrivé devant le rocher, on ouvrit la civière et on enleva le saint corps sur une longue planche recouverte d'un drap. Nicodème et Joseph portaient les bouts de la planche, les deux autres ceux du drap qui la couvrait. La grotte, qui était nouvellement creusée, avait été récem-

ment nettoyée et parfumée par les serviteurs de Nicodème ; l'intérieur en était propre et élégant et l'on avait taillé une corniche au haut des parois. L'endroit destiné à recevoir le corps était un peu plus large du côté de la tête que du côté des pieds ; on y avait creusé la forme d'un corps enveloppé de linges, en laissant une légère élévation à la tête et aux pieds. Les saintes femmes s'assirent sur un banc vis-à-vis de l'entrée du caveau. Les quatre hommes y portèrent le corps du Seigneur, le déposèrent, remplirent encore d'aromates une partie de la couche creusée pour le recevoir, et y étendirent ensuite un drap sur lequel ils placèrent le corps. Ce drap dépassait des deux côtés la couche sépulcrale. Ils témoignèrent au sacré corps encore leur amour par leurs larmes et leurs embrassements, et sortirent du caveau. Alors la sainte Vierge y entra, elle s'assit du côté de la tête et se pencha en pleurant sur le corps de son Fils. Quand elle quitta la grotte, Madeleine s'y précipita, elle avait cueilli dans le jardin des fleurs et des branches qu'elle jeta sur Jésus ; elle joignit les mains et embrassa en sanglotant les pieds de Jésus ; mais les hommes l'ayant avertie qu'ils voulaient fermer le tombeau, elle revint auprès des femmes. Ils relevèrent au-dessus du saint corps les bords du drap où il reposait, placèrent sur le tout la couverture de couleur brune, et fermèrent les battants de la porte qui était d'un métal brunâtre, cuivre ou bronze ; il y avait devant deux bâtons, l'un vertical, l'autre horizontal, ce qui faisait l'effet d'une croix (1).

La grosse pierre destinée à fermer le tombeau qui se trouvait encore devant l'entrée du caveau, avait à peu près la forme d'un coffre (2) ou d'une pierre tombale ; elle était assez grande

(1) La Sœur ne disait pas si ces bâtons étaient des pièces détachées qu'on plaçait devant la porte, ou si c'étaient des bandes en relief, faisant partie de la porte.

(2) Vraisemblablement la Sœur Emmerich voulait parler ici de ces caisses antiques où les paysans de son pays renferment leurs vêtements ; le fond en est moins large que le couvercle, ce qui leur donne, en effet, une certaine ressemblance avec une tombe. Elle avait près d'elle une de ces caisses qu'elle appelait son coffre. C'est en ces termes qu'elle a souvent décrit la pierre en question, dont la forme toutefois n'est pas représentée très-clairement.

pour qu'un homme pût s'y étendre dans toute sa longueur; elle était très-pesante, et ce ne fut qu'avec les pieux enlevés à l'entrée du jardin que les hommes purent la rouler devant la porte du tombeau. La première entrée du caveau était fermée avec une porte faite de branches entrelacées. Tout ce qui fut fait dans l'intérieur de la grotte se fit à la lueur des flambeaux, parce que la lumière du jour n'y pénétrait pas. Pendant que tout cela se passait, j'ai vu dans le voisinage du jardin et du Calvaire plusieurs hommes qui erraient çà et là, timides et mélancoliques. Je crois que c'étaient des disciples qui, sur le récit d'Abenadar, étaient venus des cavernes par la vallée et y retournèrent ensuite.

LX.

Le retour du tombeau. Le Sabbat.

Le sabbat allait commencer; Nicodème et Joseph rentrèrent à Jérusalem par une petite porte voisine du jardin, et qui était percée dans le mur de la ville, à ce que je crois, par une faveur spéciale accordée à Joseph. Ils dirent à la sainte Vierge, à Madeleine, à Jean et à quelques-unes des femmes qui retournaient au Calvaire pour y prier, que cette porte leur serait ouverte lorsqu'ils y frapperaient, aussi bien que celle du cénacle. La sœur aînée de la sainte Vierge, Marie, fille d'Héli, revint à la ville conduite par Marie, mère de Marc, et quelques autres femmes. Les serviteurs de Nicodème et de Joseph se rendirent au Calvaire pour y prendre les objets qui y avaient été laissés.

Les soldats se joignirent à ceux qui gardaient la porte de la ville voisine du Calvaire, et Cassius s'en alla vers Pilate avec la lance; il lui raconta tout ce qu'il avait vu, et lui promit un rapport exact sur tout ce qui arriverait ultérieurement, si on voulait lui confier le commandement des gardes que les Juifs, d'après ce qu'il avait déjà appris, ne manqueraient pas de demander pour le tombeau. Pilate écouta ses discours

avec une terreur secrète, mais le traita comme un exalté et lui commanda, par dégoût autant que par superstition, de placer devant la porte la lance que Cassius avait déposée dans la chambre.

Lorsque la sainte Vierge et ceux qui l'accompagnaient revint du Calvaire, où ils avaient encore pleuré et prié, ils virent venir au devant d'eux une troupe de soldats avec une torche, et se retirèrent des deux côtés du chemin, jusqu'à ce que ces soldats fussent passés. Ces derniers s'en allèrent au Calvaire, probablement pour enlever les croix avant le sabbat et pour les enfouir. Dès qu'ils furent passés, les saintes femmes continuèrent leur chemin vers la petite porte du jardin. Joseph et Nicodème rencontrèrent dans la ville Pierre, Jacques-le-Majeur et Jacques-le-Mineur; tous pleuraient, Pierre surtout était en proie à une violente douleur; il les embrassa, s'accusa de n'avoir pas été présent à la mort du Sauveur, et les remercia de lui avoir donné la sépulture. Il fut convenu qu'on leur ouvrirait la porte du cénacle lorsqu'ils y frapperaient, et ils s'en allèrent chercher d'autres disciples dispersés en divers lieux. Je vis plus tard la sainte Vierge et ses compagnes frapper au cénacle et y entrer; Abenadar y fut aussi introduit, et peu à peu la plus grande partie des Apôtres et des disciples s'y réunirent. Les saintes femmes se retirèrent de leur côté dans la partie où habitait la sainte Vierge. On prit peu de nourriture et l'on passa encore quelques minutes à pleurer ensemble et à raconter ce qu'on avait vu. Les hommes mirent d'autres habits, et je les vis se tenant sous une lampe et observant le sabbat. Ils mangèrent ensuite encore des agneaux dans le cénacle, mais sans joindre à leur repas aucune cérémonie, car ils avaient mangé la veille l'Agneau pascal; tous étaient pleins de trouble et de tristesse; les saintes femmes prièrent aussi avec Marie sous une lampe. Plus tard, lorsqu'il fut tout à fait nuit, Lazare, Marthe, la veuve de Naïm, Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite (1)

(1) D'après les visions de la Sœur Emmerich, les trois femmes nommées ici demeuraient depuis quelque temps à Béthanie, dans une sorte de communauté établie



vinrent de Béthanie : on raconta de nouveau ce qui s'était passé et l'on pleura encore.

LXI.

Joseph d'Arimathie mis en prison.

Joseph d'Arimathie revint tard du cénacle chez lui avec quelques disciples et quelques femmes ; ils suivirent tristement les rues de Sion, lorsque tout à coup une troupe d'hommes armés, embusqués dans le voisinage du tribunal

par Marthe, afin de pourvoir à l'entretien des disciples lors des voyages du Seigneur, et à la répartition des aumônes. La veuve de Naïm, dont le fils Martial fut ressuscité par Jésus, selon la Sœur, le Lundi 28 marcheswan (18 Novembre), dans la seconde année des prédications de Notre-Seigneur, s'appelait Maroni. La Sœur raconta à diverses reprises qu'il lui fut expliqué que cette veuve était fille d'un oncle paternel de saint Pierre. Son premier mari était fils de Rhode, sœur d'Élisabeth, qui elle-même était fille d'une sœur de la mère de sainte Anne. Ce premier mari de Maroni étant mort sans enfants, elle avait épousé Éliud, proche parent de sainte Anne, et avait quitté Chasaiuth, près du Thabor, où demeurait la famille de Rhode, pour suivre Éliud à Naïm, qui était à peu de distance et où elle avait perdu bientôt son second mari.

Dina la Samaritaine est celle qui d'après les visions de la Sœur s'entretient avec Jésus près du puits de Jacob le mercredi, 7 du mois d'ab (31 juillet) de la seconde année publique de Notre-Seigneur. Elle était née à la campagne près de Damas, de parents moitié juifs moitié païens. Les ayant perdus de bonne heure, elle avait pris, chez une nourrice débauchée, le germe des passions les plus coupables. Elle avait eu plusieurs maris, supplantés tour à tour les uns par les autres; le dernier, parent des précédents, habitait Sichar où elle l'avait suivi et changé son nom de Dina pour celui de Salomé. Elle avait eu de ses liaisons antérieures trois filles et deux fils qui se réunirent aux disciples par la suite. Ces enfants ne demeuraient pas près d'elle à Sichar, mais auprès des parents de leurs pères à Damas. La sœur Emmerich disait que la vie de la Samaritaine était une vie prophétique, que Jésus avait parlé en sa personne près du puits de Jacob à toute la secte des Samaritains et qu'ils étaient attachés à l'erreur par autant de liens qu'elle avait commis d'adultères.

Mara ou Marie la Suphanite était une Moabite des environs de Suphan : elle descendait d'Orpha veuve de Chélion, le fils de Noémi, car Orpha s'était remariée dans Moab. Mara avait par Orpha, belle-sœur de Ruth, une alliance avec David, ancêtre de Jésus. La sœur Emmerich vit Jésus à Ainon délivrer Mara de quatre démons et lui remettre ses péchés, le 17 élul (9 septembre) de la seconde année de sa prédication. Elle vivait à Ainon, chassée par son mari, riche juif qui avait gardé avec lui les enfants qu'il avait eus d'elle. Elle en avait près d'elle trois autres, fruits de l'adultère. « Je vis, disait la Sœur, comment cette branche égarée de la souche de David, se purifiait en elle par la grâce de Jésus et entrait dans le sein de l'Église. Je ne saurais exprimer combien je vois de ces racines et de ces filaments se croiser par millions, se perdre, puis revenir au jour. »

de Caïphe, fondit sur eux et s'empara de Joseph, pendant que ses compagnons s'enfuyaient en poussant des cris d'effroi. Je vis qu'ils renfermèrent le bon Joseph dans une tour attenante avait au mur de la ville à peu de distance du tribunal. Caïphe avait chargé de cette expédition des soldats païens qui n'avaient pas de sabbat à observer; on avait, je crois, le projet de le laisser mourir de faim et de ne rien dire de sa disparition.

Ici se terminent les récits du jour de la Passion du Sauveur ; nous ajouterons quelques Suppléments et ensuite les visions relatifs au Samedi-Saint, à la Descente aux enfers, à la Résurrection et à quelques apparitions du Seigneur.

SUPPLÉMENT

AUX RÉCITS DU JOUR DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

—

LXII.

Récompense de Jonadab.

(Voyez plus haut, page 285.)

Jonadab, qu'une grande anxiété avait poussé hors du temple, pour qu'il courût offrir son suaire à Jésus, qui en couvrit sa nudité au moment où on allait l'attacher à la croix, était fils d'un frère de saint Joseph, père nourricier de Jésus, et demeurait aux environs de Bethléem. Du Calvaire il se hâta de revenir au temple, mais lorsqu'ici les sacrifices furent interrompus par les ténèbres, le tremblement de terre et l'apparition des morts, il retourna précipitamment dans son pays, car sa mère et sa femme étaient malades et ses enfants encore en bas-âge. Je le vis courir chez lui, tout transformé intérieurement, car autrefois il n'avait pas témoigné le moindre intérêt pour les enseignements et les actes de

Notre-Seigneur ; son père, frère (comme je crois) de saint Joseph, n'ayant pas non plus montré un grand attachement pour Jésus. Son père était ce même frère à qui Joseph, lorsqu'il vint le voir un peu tard à Bethléem dans la grotte où se trouvait la crèche, engagea l'âne qu'il avait de trop, contre une certaine somme d'argent destinée à des emplettes, pour pouvoir recevoir les trois Rois dont la sainte Vierge avait prédit l'arrivée.

Je vis qu'au grand étonnement de Jonadab, sa mère et sa femme avec les enfants, tous en parfaite santé, vinrent à sa rencontre jusqu'à moitié chemin. Il n'en croyait pas ses yeux, car à son départ elles étaient malades. Je vis qu'elles l'embrassaient et lui racontaient leur guérison survenue miraculeusement. Elles lui dirent que peu après midi une femme majestueuse s'était approchée de leur couche, en prononçant ces paroles : « Levez-vous et allez au-devant de Jonadab, il a couvert un homme nu. » A ces paroles un sentiment de bien-être pénétra tout leur corps ; elles se levèrent pour remercier et honorer cette femme surprenante. Mais lorsqu'elles voulurent lui présenter à manger et à boire, elle disparut, en laissant derrière elle un doux parfum qui remplissait la maison et les rassasiait tous. Aussitôt après, elle se mirent en route à la rencontre de Jonadab.

Après ce récit la femme et la mère de Jonadab le prièrent de leur raconter, à son tour, quel était cet homme dont il avait couvert la nudité.

Jonadab leur raconta, en pleurant et en sanglotant, le crucifiement de Jésus, et que ce même Jésus, le fils de Joseph et de Marie, était le Prophète, le Christ, le Saint d'Israël. Tous alors se lamentèrent, déchirèrent leurs habits et versèrent d'abondantes larmes, en louant néanmoins Dieu d'avoir récompensé par un si insigne bienfait une œuvre de charité si peu importante. Ils parlèrent aussi des terribles signes qui s'étaient manifestés au ciel ce jour là et s'en retournèrent chez eux profondément ébranlés.

Tandis que la femme de Jonadab lui racontait ce qui s'était passé, je vis moi-même cette apparition dans sa maison, comme dans une image. Je ne puis plus dire avec certitude qui c'était ; je crois me souvenir seulement vaguement, que c'était une apparition de la sainte Vierge. Je vis aussi que plus tard, lorsque Jonadab eut mis ordre à toutes ses affaires, il entra dans la communauté des chrétiens.

Lorsque la sainte Vierge, dans ses angoisses, implorait Dieu d'épargner à Jésus le scandale d'être exposé nu sur la croix, je vis que sa prière fut exaucée, car mon regard fut détourné d'elle sur son neveu Jonadab, et je vis celui-ci saisi par les mêmes angoisses, sortir du temple et courir à travers la ville vers Golgotha au secours du Seigneur. Lorsqu'ensuite la sainte Vierge, profondément pénétrée de reconnaissance pour cette action de Jonadab, implora les bénédictions d'en-haut sur lui et sa maison, la manière dont Dieu exauça cette prière me fut encore montrée, car je vis Jonadab éclairé par la foi en Jésus-Christ, et sa famille malade guérie miraculeusement par l'apparition dont je viens de parler.

Nous-mêmes nous sommes souvent l'objet de ces grâces accordées sur notre prière ou sur la prière d'autrui ; mais, parce que nous ne voyons pas de nos propres yeux comment les choses se passent, nous n'y faisons aucune attention, ou du moins nous n'y trouvons rien de surnaturel. Bien des fois on voit comment les Anges réalisent ces grâces, effets de la prière, et voilà pourquoi des personnes contemplatives, qui méditent sur la vie de Jésus et de Marie, disent quelquefois : « La sainte Vierge avait un tel nombre d'Anges pour la servir, pour la protéger ; elle envoyait des Anges dans telle ou telle direction, pour faire telle ou telle chose, etc. » De telles expressions ne sont surprenantes que pour ceux qui ne mènent pas une pareille vie contemplative ; quant à ceux qui ont ces visions, ils trouvent tout aussi naturel de voir la Reine des cieux servie par des Anges, que de voir les grands de la terre entourés de serviteurs et de gardes. Lorsqu'un bon en-

fant on considère Dieu comme son père, on ne s'étonne pas de voir les serviteurs de ce Père céleste, et l'on a aussi le courage et la confiance de les charger de commissions en l'honneur du Seigneur. Il m'arrive très-souvent, lorsque je prie pour d'autres personnes, de supplier instamment mon Ange gardien d'aller, pour l'amour de Jésus-Christ, trouver l'Ange d'une autre personne et de dire à celle-ci une chose ou l'autre. Pour moi c'est absolument comme si j'envoyais un ami de confiance ou un domestique dans une affaire importante, et je le vois aussi s'en aller et s'acquitter de la commission. Dans ma jeunesse j'ai cru que tous les chrétiens faisaient de même, quand j'appris plus tard, que la plupart d'entre eux ne voyaient pas toutes ces choses, je ne crus pas pour cela que c'était là une préférence que Dieu m'avait accordée sur eux, car je savais bien que : « Bienheureux ceux qui croient quoiqu'ils ne voient pas. »

Selon les intentions secrètes de Dieu et l'état de grâce de l'homme les prières touchent de diverses manières ceux auxquels elles sont adressées. Ce fut une grande anxiété et une compassion soudainement excitée qui poussa Jonadab au Calvaire. D'autres personnes, touchées de la grâce de Dieu, se voient exhortées par quelque Ange à telle ou telle action; et si Dieu avait voulu que tel fût l'état de Jonadab, celui-ci aurait vu la sainte Vierge lui apparaissant et lui criant : « Hâte-toi d'aller couvrir la nudité de mon Fils ! » de même qu'elle apparut à la famille de Jonadab lorsque Dieu exauça la prière qu'elle lui adressait en action de grâces. De la même manière j'ai vu la sainte Vierge apparaître debout sur une colonne à Jacques-le-Majeur un jour que celui-ci l'invoquait dans un danger pressant devant Saragosse (1), et au même instant je la vis également à Éphèse, dans sa chambre, en extase, priant pour Jacques et volant en esprit à son secours. Cette apparition sur une colonne venait de ce qu'il

(1) Il est évident que ceci se rapporte à l'origine de la célèbre image miraculeuse *Madona del Pilar* à Saragosse.



l'invoquait comme un appui, comme une colonne de l'Église ici-bas et qu'il la voyait comme telle avec les yeux de son esprit, car une colonne apparaît aussi sous l'image d'une colonne, etc.

LXIII.

Sur le nom du Calvaire.

En méditant sur le nom de Golgotha, Calvaire, *lieu du crâne*, que porte le rocher où Jésus a été crucifié, je tombai dans une contemplation profonde, embrassant la suite des temps depuis Adam jusqu'au Christ, et où l'origine de ce nom me fut dévoilée. Voici tout ce qui m'en reste.

Je vis Adam, après son expulsion du paradis, pleurer dans la grotte où Jésus sua le sang et l'eau, sur le mont des Oliviers. Je vis comment Seth fut promis à Ève dans la grotte de la crèche, à Bethléem, et comment elle le mit au monde dans cette même grotte ; je vis aussi Ève demeurer dans les cavernes où fut depuis le monastère essénien de Maspha, près d'Hébron.

La contrée de Jérusalem m'apparut ensuite après le déluge, bouleversée, noire, pierreuse, bien différente de ce qu'elle était auparavant. A une grande profondeur au-dessous du rocher qui forme le Calvaire (lequel avait été roulé en ce lieu par les eaux), j'aperçus le tombeau d'Adam et d'Ève. Il manquait une tête et une côte à l'un des squelettes, et la tête restant était placée dans ce même squelette auquel elle n'appartenait pas. J'ai souvent vu que les os d'Adam et d'Ève n'étaient pas tous demeurés dans ce tombeau ; Noé en avait plusieurs dans l'arche, qui furent transmis de génération en génération parmi les patriarches. Je vis que Noé, et aussi Abraham, en offrant le sacrifice, plaçaient toujours quelques os d'Adam sur l'autel, pour rappeler à Dieu sa promesse. Quand Jacob remit à Joseph sa robe bariolée, je vis qu'il lui donna aussi quelques os d'Adam pour lui servir de reliques :

Joseph les portait toujours sur sa poitrine, et ils furent mis avec ses propres ossements dans le premier reliquaire que les enfants d'Israël emportèrent d'Égypte. J'ai vu beaucoup de ces choses; mais j'ai oublié les unes, et le temps me manque pour raconter les autres.

Quant à l'origine du nom du Calvaire, voici ce qui m'en fut montré. La montagne qui porte ce nom m'est apparue au temps du prophète Élisée. Elle n'était pas alors comme du temps de Jésus ; c'était une colline avec beaucoup de murailles et de cavernes semblables à des tombeaux. Je vis le prophète Élisée descendre dans ces cavernes (je ne saurais dire s'il le fit en réalité ou seulement dans une vision). Je le vis tirer un crâne d'un sépulcre en pierre où reposaient des ossements. Quelqu'un qui était près de lui, je crois que c'était l'apparition d'un Ange, lui dit : C'est le crâne d'Adam. Le prophète voulut l'emporter, mais celui qui était près de lui ne le lui permit pas. Je vis sur le crâne quelques cheveux blonds clairsemés.

J'appris aussi que ce prophète ayant raconté ce qui lui était arrivé, ce lieu avait reçu le nom de Calvaire. Enfin, je vis que la croix de Jésus était placée verticalement au-dessus du crâne d'Adam, et je fus informée que cet endroit était précisément le *milieu* de la terre ; en même temps il me fut dit les nombres et les mesures des distances de toutes les contrées, mais je les ai oubliées, aussi bien pour chacune en particulier que pour la liaison de l'ensemble. J'ai pourtant vu ce milieu d'en haut, et comme à vol d'oiseau. De là, on aperçoit bien plus clairement que sur une carte de géographie, les différents pays, les montagnes, les déserts, les mers et les fleuves, les villes et même les petits endroits les plus prochains comme les plus éloignés, etc., etc.

LXIV.

La Croix et le pressoir (1).

Comme je songeais à cette parole ou à cette pensée de Jésus sur la croix : « Je suis pressé comme le vin qui a été mis ici sous le pressoir pour la première fois, je dois donner tout mon sang, jusqu'à ce que l'eau vienne et que l'ènveloppe blanchisse; mais dorénavant il ne sera plus pressé de vin ici, » cela me fut expliqué par une autre vision relative au Calvaire.

Je vis à une époque postérieure au déluge cette contrée pierreuse, moins sauvage et moins stérile qu'elle ne le fut depuis : il y avait des vignobles et des prairies. Je vis ici et vers le couchant le patriarche Japhet, un grand vieillard au teint brun, entouré de troupeaux immenses et d'une nombreuse postérité; ses enfants et lui avaient des demeures creusées dans la terre et couvertes de toits de gazons où croissaient des herbes et des fleurs. Tout autour étaient des vignes et l'on essayait sur le Calvaire, en présence de Japhet, une nouvelle manière de faire le vin.

Je vis aussi les anciennes méthodes pour préparer le vin et en général beaucoup de choses qui s'y rapportaient ; je ne me souviens que de ce qui suit. D'abord on se contentait de manger le raisin; ensuite on le pressa dans des pierres creuses avec des pillons, puis dans de grandes rigoles de bois. Cette fois on avait imaginé un nouveau pressoir qui ressemblait à la sainte croix. C'était un tronc d'arbre creusé et élevé verticalement : un sac plein de raisin était suspendu en haut; sur ce sac appuyait un pilon au-dessus duquel était un poids, et des deux côtés du tronc étaient des bras aboutissant au sac par des ouvertures disposées à cet effet et qui écrasaient le

(1) Un des anciens vitraux de l'église de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, représente Jésus-Christ étendu sur un pressoir et entouré de tout ce qui sert à faire le vin. Son sang coule des cinq plaies dans des cuves et des outres. Tout autour sont des évêques, des prêtres et des fidèles qui s'empressent de le recueillir.

(*Note du traducteur.*)

raisin lorsqu'on les faisait mouvoir en abaissant les extrémités. Le jus coulait hors de l'arbre par cinq ouvertures, et tombait dans une cuve de pierre ; de là il arrivait par un conduit d'écorce enduit de résine à cette espèce de citerne creusée dans le roc où Jésus fut enfermé avant d'être crucifié. C'était à cette époque une citerne bien propre. Je vis le conduit couvert en entier de gazons et de pierres, pour mieux le garantir. Au pied du pressoir, dans la cuve de pierre, se trouvait une sorte de tamis pour arrêter le marc qu'on mettait de côté. Lorsqu'ils eurent dressé leur pressoir, ils remplirent le sac de raisins, le clouèrent au haut du tronc, y placèrent le pilon et firent jouer les bras placés des deux côtés, pour faire couler le vin. Je vis aussi au haut du pilon quelqu'un qui pressait pour que les raisins ne sortissent pas par en haut. Tout cela me rappela vivement le crucifiement, à cause de la ressemblance de ce pressoir avec la croix. Ils avaient un long roseau avec un bout où se trouvaient des pointes, ce qui le rendait semblable à une grosse tête de chardon, et ils le faisaient passer à travers le conduit et à travers le tronc d'arbre quand quelque partie s'obstruait. Cela me rappela la lance et l'éponge. Il y avait des outres et des vases d'écorce enduits de résine. Je vis plusieurs jeunes gens, ayant seulement un linge autour des reins, comme Jésus, travailler à ce pressoir. Japhet était fort vieux ; il avait une longue barbe et un vêtement de peaux de bêtes ; il regardait avec joie le nouveau pressoir. C'était une fête, et l'on sacrifia sur un autel de pierre des animaux qui couraient dans la vigne, de jeunes ânes, des chèvres et des brebis. Ce ne fut pas en ce lieu qu'Abraham vint sacrifier Isaac : ils venaient de l'orient, ce fut peut-être sur la montagne de Moriah. J'ai oublié beaucoup d'instructions relatives au vin, au vinaigre, au marc, aux différentes distributions à droite et à gauche : je le regrette, car les moindres choses en cette matière ont une profonde signification symbolique. Si Dieu veut que je les fasse connaître, il me les montrera de nouveau.

LXV.

Fragment extrait d'une vision antérieure.

Dans une vision du dernier mois de la vie de Jésus, la sœur Emmerich vit, le 3 Mars, trois Chaldéens, d'un lieu dont le nom ressemblait à Sicdor et où ces païens avaient une école de prêtres, visiter le Seigneur à Béthanie, chez Lazare, et lui demander des enseignements. Déjà dans une autre occasion, le 17 Décembre, elle avait raconté ce qui suit de leur temple : « A peu de distance de ce temple, sur une hauteur était une pyramide avec des galeries où ils observaient assidûment les astres. Ils prédisaient l'avenir d'après la course des animaux, et interprétaient les songes. Ils sacrifiaient les animaux, mais avaient horreur du sang qu'ils laissaient toujours couler à terre. Ils avaient un feu sacré et une eau sacrée; ils conservaient comme sacré le jus d'une plante, et de petits pains consacrés selon les rits de leur religion. Leur temple était de forme ovale et plein d'images en métal artistement travaillées. Ils avaient un grand pressentiment d'une mère de Dieu. L'objet principal dans leur temple était un obélisque triangulaire. Sur l'un des côtés était une figure avec beaucoup de pieds d'animaux et de bras; elle tenait entre ses mains une boule, un cerceau, un petit paquet d'herbes, une grosse pomme à côtes attachée à sa tige, et d'autres choses encore. Son visage était comme un soleil, avec des rayons; elle avait plusieurs mamelles et signifiait la production et la conservation de la nature ; son nom était comme Miter ou Mitras. Sur l'autre côté de la colonne était une figure d'animal avec une corne; c'était une licorne, et elle s'appelait Asphas ou Aspax. Elle combattait avec sa corne contre une autre méchante bête qui se trouvait sur le troisième côté. Celle-ci avait une tête de hibou avec un bec crochu, quatre pattes armées de griffes, deux ailes et une queue qui se terminait comme celle d'un scorpion. J'ai oublié

son nom ; d'ailleurs je ne retiens pas facilement ces noms étrangers, je confonds l'un avec l'autre et je ne peux qu'indiquer à peu près à quoi ils ressemblent. A l'angle de la colonne, au-dessus des deux bêtes qui combattaient, était une statue qui devait représenter la mère de tous les dieux. Son nom était comme Aloa ou Aloas. On l'appelait aussi une grange pleine de blé et il sortait de son corps une gerbe d'épis. Sa tête était serrée entre les épaules et courbée en avant, car elle portait sur le cou un vase où il y avait du vin, ou dans lequel le vin devait venir. Ils avaient une doctrine qui disait : « Le blé doit devenir du pain, le raisin doit devenir du vin pour nourrir toutes choses. » Au-dessus de cette figure était une espèce de couronne, et sur la colonne, deux lettres qui me faisaient l'effet d'un O et d'un W (Peut-être Alpha et Oméga ?)

Mais ce qui m'émerveilla le plus dans ce temple, ce fut un autel d'airain avec un petit jardin rond, recouvert d'un treillis d'or et au-dessus duquel l'on voyait la figure d'une vierge. Au milieu se trouvait une fontaine composée de plusieurs bassins scellés, l'un sur l'autre, et devant elle un cep de vigne avec un beau raisin rouge qui entrait dans un pressoir d'une couleur foncée dont la forme me rappela vivement celle de la sainte Croix. Mais c'était un pressoir. Au haut d'un tronc d'arbre creux était ajusté un large entonnoir dont l'extrémité la plus étroite aboutissait à un sac de raisins ; contre ce sac jouaient deux bras mobiles comme des leviers, qui entraient dans l'arbre des deux côtés, et écrasaient les grappes dont le jus coulait par des ouvertures. Le petit jardin rond avait cinq à six pas de diamètre ; il était plein de fleurs, d'arbrisseaux et de fruits, tous fort délicatement et naturellement exécutés et ayant une signification profonde.

Cette représentation prophétique du salut futur avait été déjà faite plusieurs siècles auparavant par les prêtres de ce peuple, d'après ce que leur avait appris l'observation des astres. Ils avaient aussi vu cette image, ainsi que je m'en

souviens, sur l'échelle de Jacob (1). Ils avaient encore d'autres pressentiments et tableaux prophétiques de la mère de Dieu, mais mêlés avec d'autres traditions et mal compris. Peu de temps auparavant, ils avaient seulement été instruits de la signification du jardin fermé et de la fontaine scellée : il leur avait été révélé que Jésus était le cep de vigne dont le sang devait régénérer le monde, le grain de blé qui, mis en terre, devait ressuciter. Ils avaient appris qu'ils possédaient plusieurs symboles et plusieurs annonces de la vérité, mais mêlés avec des figures et des inventions de satan. Ils avaient été renvoyés pour acquérir de plus amples instructions aux trois Rois, qui, depuis leur retour de Bethléem, habitaient avec leurs Chaldéens plus près de la Terre-Sainte qu'autrefois, c'est-à-dire dans l'Arabie-heureuse, à deux journées de chemin de ces peuples.

Jésus ne parla que brièvement et en passant à ces Chaldéens. Il les envoya à Capharnaüm, vers le centurion Zorobabel, dont il avait guéri le serviteur, qui devait les instruire. Je les vis aussi se rendre chez celui-ci. C'étaient des hommes de grande taille, jeunes, beaux et sveltes : ils étaient autrement conformés que les Juifs; leurs pieds et leurs mains étaient d'une petitesse remarquable.

Ici peut se rapporter encore ce que dit la Sœur une autre

(1) Ces deux représentations sont évidemment le jardin fermé et la fontaine scellée du Cantique des Cantiques (c IV, v. 12), images que l'Église a toujours regardées comme désignant la sainte Vierge. Elle dit qu'ils avaient vu ce tableau sur l'échelle de Jacob, parce qu'elle-même avait vu sur cette échelle, où montaient et descendaient les Anges, et au haut de laquelle le Seigneur promit à Jacob que de lui sortirait le salut du monde, une figure prophétique de l'Incarnation sur les degrés de laquelle étaient exprimées en divers symboles la venue ou les conditions de cette grâce. Elle avait vu aussi que d'autres peuples que le peuple élu avaient reçu à quelque degré des révélations de ce genre, ainsi que le prouve l'exemple de Balaam et celui des trois Rois, qui avaient appris la naissance du Christ en observant les astres. Elle vit maintenant que ces Chaldéens avaient eu une vision prophétique semblable à l'échelle de Jacob et où ils avaient vu le jardin fermé, mais il y avait entre eux et le peuple de Dieu la différence exprimée par le Sauveur (Marc IV, 11, 12). « Il vous est donné de connaître le mystère du royaume de Dieu, tout est montré en parabole à ceux qui sont dehors, en sorte qu'ils voient et n'aperçoivent pas, qu'ils entendent et ne comprennent pas. »

fois : « Quand je vois des paraboles relatives à la vigne, ou quand je prie pour des diocèses et des paroisses qui me sont montrés sous forme de vignes, où il me semble que je dois faire des travaux pénibles, j'y vois toujours le pressoir semblable à la croix, mais élevé au milieu d'une cuve ou d'une fosse profonde. Les bras mobiles de ce pressoir peuvent être mis en mouvement avec les pieds. »

LXVI.

Supplément aux apparitions lors de la mort de Jésus (1).

Parmi le grand nombre de morts ressuscités, dont on vit bien une centaine à Jérusalem, il n'y avait pas de parents de Jésus. Les tombeaux de la partie nord-ouest de la ville étaient autrefois en dehors de l'enceinte; l'agrandissement de la ville les y a fait entrer. J'ai vu, dans d'autres lieux de la Terre-Sainte, d'autres morts apparaître à leurs parents et amis, et rendre témoignage de la mission de Jésus. Ainsi, je vis Sadoch, un homme très-pieux, qui avait donné tout son bien aux pauvres et au temple, et fondé une communauté d'Esséniens, se montrer à beaucoup de gens dans les environs d'Hébron. Ce Sadoch avait vécu un siècle avant Jésus, il avait été un des derniers prophètes, avait désiré ardemment la venue du Messie avec les ancêtres duquel il entretenait des relations, et avait eu plusieurs révélations à son sujet. Une fois il me sembla que son âme était des premières qui se réunirent à leurs corps, et qui, après les avoir de nouveau déposés, furent auprès de Jésus. Je vis d'autres morts apparaître aux disciples cachés du Seigneur et leur donner des avertissements.

(1) Comme le récit de la passion eût été trop longtemps interrompu par celui des apparitions qui eurent lieu à la mort de Jésus, nous en donnons ici quelques fragments en partie vagues, tels que la religieuse, accablée par la maladie et sa compassion pour les souffrances du Seigneur, nous les a communiqués.

La terreur et la désolation se répandirent dans les parties les plus éloignées de la Palestine, et ce ne fut pas seulement à Jérusalem qu'il y eut une éclipse et des prodiges effrayants. A Thirza, les tours de la prison où avaient été renfermés ces captifs que Jésus délivra, s'écroulèrent ainsi que d'autres bâtiments. Dans le pays de Chabul je vis beaucoup d'édifices endommagés. Dans la Galilée, où Jésus avait tant voyagé, je vis tomber beaucoup d'édifices, surtout les maisons des pharisiens qui avaient le plus ardemment persécuté le Sauveur, et qui tous étaient alors à la fête. Ces maisons s'écroulaient sur leurs femmes et leurs enfants. Il y eut beaucoup de désastre autour du lac de Génésareth. Beaucoup d'édifices s'écroulèrent à Capharnaüm. Les habitations des esclaves entre Tibérias et les jardins de Zorobabel, le capitaine de Capharnaüm, furent presqu'entièrement détruites. Le mur de rochers qui était en avant de ce beau jardin près de Capharnaüm, se fendit. Le lac déborda dans la vallée et vint jusqu'à Capharnaüm qui en était éloigné d'une demi lieue. La maison de Pierre et la demeure de la sainte Vierge en avant de la ville restèrent debout. Ce lac fut dans une grande agitation : ses bords s'écroulèrent en différents endroits ; sa forme changea notablement et se rapprocha de celle qu'il a aujourd'hui. Il y eut surtout de grands changements à l'extrémité sud-est, près de Tarichée, parce qu'il y avait là une longue chaussée de pierres construite entre le lac et une espèce de marais, et qui donnait une direction constante au cours du Jourdain, à sa sortie du lac. Toute cette chaussée s'affaissa et fut détruite par le tremblement de terre.

Il y eut beaucoup de désastres à l'est du lac, au lieu où les pourceaux des habitants du Gergesa s'étaient précipités, et aussi à Gergesa, à Gerasa et dans tout le district de Chorazin. La montagne où avait eu lieu la seconde multiplication des pains fut aussi ébranlée, et la pierre où le prodige avait été opéré se fendit en deux. Dans la Décapole, des villes entières s'écroulèrent; en Asie, plusieurs lieux souffrirent beau-

coup, surtout à l'est et au nord-est de Paneas. Dans la Galilée supérieure, beaucoup de pharisiens trouvèrent leurs maisons en ruines à leur retour de la fête. Plusieurs d'entre eux en reçurent la nouvelle à Jérusalem : c'est pour cela que les ennemis de Jésus furent si peu entreprenants contre la communauté chrétienne à la Pentecôte.

Une partie du temple de Garisim s'écroula. Il y avait là une idole au-dessus d'une fontaine, dans un petit temple dont le toit tomba dans la fontaine avec l'idole. La moitié de la synagogue de Nazareth, d'où l'on avait chassé Jésus, s'écroula, ainsi que la partie de la montagne d'où l'on avait voulu le précipiter. Beaucoup de montagnes, de vallées et de villes furent ravagées. Il y eut aussi plusieurs perturbations dans le lit du Jourdain par suite de toutes ces secousses, et son cours changea en beaucoup d'endroits. A Marcherus et dans les autres villes d'Hérode, tout resta tranquille : ce pays était hors de la sphère de la pénitence et de la menace, semblable à ces hommes qui ne tombèrent pas au jardin des Oliviers, et qui, par conséquent, ne se relevèrent pas.

En beaucoup d'autres endroits où se tenaient de mauvais esprits, je vis ceux-ci disparaître en grandes troupes au milieu des édifices et des montagnes qui s'écroulaient. Les secousses de la terre me rappelèrent les convulsions des possédés, quand l'ennemi sent qu'il doit s'éloigner. A Gergesa, une partie de la montagne d'où les démons s'étaient jetés dans un marais avec les pourceaux, roula dans ce marais; et je vis alors une troupe de mauvais esprits se précipiter dans l'abîme, semblable à un nuage sombre.

C'est à Nicée, si je ne me trompe, que je vis un évènement singulier dont je ne me souviens toutefois qu'imparfaitement. Il y avait là un port avec beaucoup de vaisseaux, et, près de ce port, une maison avec une tour élevée, où je vis un païen qui était chargé de surveiller ces vaisseaux. Il devait monter souvent à cette tour et regarder ce qui se passait en mer. Ayant entendu un grand bruit au-dessus des vaisseaux du

port, il monta, en hâte, pour voir ce qui arrivait; il croyait qu'un ennemi s'approchait, mais il vit planer sur le port beaucoup de figures sombres, qui lui crièrent, d'une voix plaintive : « Si tu veux conserver les vaisseaux, fais-les sortir d'ici, car nous devons rentrer dans l'abîme : le grand Pan est mort. » Voilà de toutes les paroles de cette apparition celles dont je me souviens le plus distinctement. Ils lui dirent cependant encore plusieurs choses ; ils lui recommandèrent de faire connaître ce qu'ils lui apprenaient lors d'un voyage de mer qu'il devait faire bientôt, et de bien recevoir les messagers qui viendraient annoncer la doctrine de celui qui venait de mourir. Les mauvais esprits étaient ainsi forcés par la puissance de Dieu d'avertir cet honnête homme et de le charger d'annoncer leur propre défaite. Il fit mettre les navires en sûreté, car un orage terrible éclata : les démons se précipitèrent en hurlant dans la mer, et la moitié de la ville s'écroula. Sa maison resta debout. Bientôt après, il fit un grand voyage, et annonça la mort du grand Pan, si c'est là le nom dont on avait appelé le Sauveur. Il vint plus tard à Rome, où l'on s'émerveilla beaucoup de ce qu'il raconta. J'ai vu encore bien des choses concernant cet homme, mais je les ai oubliées ; je vis, par exemple, que l'histoire d'un de ses voyages a été entremêlée de traditions sur cette apparition et répandue au loin ; mais j'en ai oublié la suite et l'ensemble. Son nom était comme Thamus ou Tramus.

LXVII.

On met des gardes au tombeau de Jésus.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je vis Caïphe et les principaux d'entre les Juifs se consulter sur ce qu'ils avaient à faire, eu égard aux prodiges qui avaient eu lieu et à la disposition du peuple. A la suite de cette délibération, ils se rendirent, dans la nuit, chez Pilate, et lui dirent que, comme ce séducteur avait assuré qu'il ressusciterait le troisième jour,

il fallait faire garder le tombeau pendant trois jours : sans cela, les disciples de Jésus pourraient dérober son corps et répandre le bruit de sa résurrection, d'où il résulterait une nouvelle déception pire que la première. Pilate ne voulait plus se mêler de cette affaire, et il leur dit : « Vous avez une garde : faites garder le tombeau comme vous l'entendrez. » Il leur donna pourtant Cassius, qui devait tout observer et lui faire un rapport exact de ce qu'il verrait. Je les vis sortir de la ville au nombre de douze, avant le lever du soleil ; les soldats qui les accompagnaient n'étaient pas habillés à la romaine : c'étaient des soldats du temple. Ils avaient des lanternes placées sur des perches, afin de tout voir, malgré la nuit, et de s'éclairer dans le sombre caveau où était le sépulcre.

Aussitôt arrivés, ils s'assurèrent de la présence du corps de Jésus, puis ils attachèrent une corde en travers, devant la porte du tombeau, en firent passer une seconde sur la grosse pierre qui était placée en avant, et scellèrent le tout avec un cachet demi-circulaire. Ils revinrent ensuite à la ville, et les gardes se postèrent en face de la porte extérieure. Il y avait là cinq à six hommes à tour de rôle. Cassius ne quitta pas son poste : il se tenait ordinairement assis ou debout devant l'entrée du caveau, de manière à voir le côté du tombeau où reposaient les pieds du Sauveur. Il avait reçu de grandes grâces intérieures et l'intelligence de beaucoup de mystères. N'étant pas accoutumé à se trouver dans cet état d'illumination spirituelle, il resta presque tout le temps dans une sorte d'enivrement et n'ayant pas la conscience des objets extérieurs. Il fut entièrement transformé pendant qu'il se tint ici, devint un nouvel homme, et passa toute la journée dans la pénitence, l'action de grâces et l'adoration.

LXVIII.

Les amis de Jésus le Samedi-Saint.

Je vis hier au soir qu'il y avait environ vingt hommes rassemblés au Cénacle; ils avaient de longs habits blancs avec des ceintures, et célébraient le sabbat, ainsi que je l'ai déjà dit. Ils se séparèrent pour se livrer au sommeil, et plusieurs regagnèrent leurs demeures accoutumées. Aujourd'hui aussi je les vis rassemblés de nouveau au Cénacle, se tenant en général silencieux, priant et lisant tour à tour; de nouveaux venus étaient introduits de temps en temps.

Dans la partie de la maison où se tenait la sainte Vierge, il y avait une grande salle où l'on avait pratiqué au moyen de tapis et d'écrans quelques cellules séparées pour ceux qui voulaient y passer la nuit. Lorsque les saintes femmes furent revenues du tombeau et qu'elles eurent remis tous les ustensiles à leur place, une d'elles alluma une lampe suspendue au milieu de cette salle, et sous laquelle elles vinrent se placer autour de la sainte Vierge; elles prièrent à tour de rôle avec beaucoup de tristesse et de recueillement. Elles prirent ensuite quelques rafraîchissements. Bientôt entrèrent Marthe, Maroni, Dina et Mara, lesquelles étaient venues après le sabbat de Béthanie avec Lazare; celui-ci était allé trouver les disciples dans le Cénacle. On leur raconta avec larmes la mort et la sépulture du Sauveur; puis, comme il était tard, quelques-uns des hommes, parmi lesquels Joseph d'Arimathie, vinrent prendre celles des saintes femmes qui voulaient retourner chez elles dans la ville. Comme ils s'en revenaient ensemble, Joseph, ainsi que je l'ai déjà dit, fut enlevé près du tribunal de Caïphe et renfermé dans une tour.

Les femmes, restées auprès de la sainte Vierge, entrèrent dans les cellules disposées autour de la salle, couvrirent leurs têtes de larges draps, et restèrent quelque temps silencieuses et tristes par terre et appuyées contre les couvertures qui

étaient roulées près du mur; puis elles se levèrent, déployèrent ces couvertures, ôtèrent leurs souliers, leurs ceintures et une partie de leurs vêtements, se voilèrent de la tête aux pieds, ainsi qu'elles ont l'habitude de dormir, et se placèrent sur les couches pour prendre un peu de sommeil. A minuit elles se relevèrent, s'habillèrent, roulèrent leurs couches et se rassemblèrent de nouveau sous la lampe autour de la sainte Vierge, afin de prier encore.

Quand la mère de Jésus et ses compagnes eurent satisfait, même après de si grandes souffrances, à ce devoir de la prière nocturne que je vois soigneusement rempli dans toute la suite des temps par les fidèles enfants de Dieu et les âmes saintes, qu'une grâce particulière y excite, ou qui le font pour se conformer aux lois de Dieu et de l'Église, Jean vint frapper à la porte de leur salle avec quelques disciples, et aussitôt elles s'enveloppèrent dans leurs manteaux pour le suivre avec la sainte Vierge au temple.

Vers trois heures du matin, au même moment à peu près où le tombeau fut scellé, je vis la sainte Vierge se rendre au temple, accompagnée des autres saintes femmes, de Jean et de plusieurs autres disciples. Beaucoup de Juifs avaient coutume de se rendre au temple avant l'aurore, le lendemain du jour où ils avaient mangé l'agneau pascal; aussi le temple était-il ce jour-là ouvert dès minuit, parce que les sacrifices commençaient de très-bonne heure. Mais la fête ayant été troublée, et le temple rendu impur par les prodiges de la veille, on avait tout abandonné, et il me sembla que la sainte Vierge venait seulement prendre congé du temple où elle avait été élevée dans l'adoration du sanctuaire, jusqu'à ce qu'elle-même, portât dans son sein le Saint des Saints qui, véritable Agneau pascal, fut si cruellement immolé hier. Il était ouvert selon l'usage de ce jour; les lampes étaient allumées, et le parvis des prêtres accessible au peuple, ainsi que cela devait avoir lieu cette fois; mais le temple était presque vide, à l'exception de quelques gardiens et de quelques serviteurs;

tout était encore en désordre à la suite des terribles interruptions de la veille ; le temple avait été profané par les apparitions des morts, et je me demandais toujours : « Comment pourra-t-on le purifier de nouveau ? »

Les fils de Siméon et les neveux de Joseph d'Arimathie, que la nouvelle de l'emprisonnement de leur oncle avait fort attristés, rencontrèrent la sainte Vierge et ses compagnons, et les conduisirent partout, car ils étaient surveillants dans le temple, ils contemplèrent avec une terreur silencieuse toute cette dévastation et adorèrent les traces de Dieu. De temps à autre seulement ceux qui conduisaient la sainte Vierge racontèrent en peu de mots les événements de la veille. On n'avait encore réparé presque aucun des dégats causés par le tremblement de terre. Au lieu où le parvis et le sanctuaire se réunissent, le mur s'était tellement écarté de part et d'autre, qu'on pouvait passer dans l'ouverture et tout menaçait ruine. Le linteau au-dessus du rideau déchiré du sanctuaire s'était affaissé, les colonnes qui le supportaient avaient cédé et le rideau, partagé en deux, pendait des deux côtés. La grosse pierre qui s'était détachée du mur septentrional auprès de la cellule de Siméon, avait ouvert, à l'endroit où avait apparu Zacharie, une telle brèche dans le mur du parvis, que les saintes femmes purent passer sans obstacle et que, placées près de la grande chaire, où Jésus avait enseigné n'étant encore qu'enfant, elles purent à travers le rideau voir dans le sanctuaire, ce qui dans d'autres circonstances ne leur aurait pas été permis. Ce n'était partout que murs crevassés, dalles enfoncées, colonnes ébranlées et penchées. La sainte Vierge se rendit à tous les endroits que Jésus avait rendus sacrés pour elle ; elle se prosterna pour les baiser, et exprima ses sentiments par ses larmes et par quelques paroles touchantes : ses compagnes l'imitèrent.

Les Juifs ont une grande vénération pour tous les lieux sanctifiés par quelque manifestation de la puissance divine, ils les touchent, les baisent et s'y prosternent le visage contre

terre. Je ne saurais m'en étonner, car sachant et croyant que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est un Dieu vivant, qu'il habite parmi son peuple, dans le temple, il faudrait plutôt s'étonner s'ils n'en agissaient pas ainsi. Celui qui croit en un Dieu vivant, Père, Sauveur et sanctificateur des hommes, de ses enfants, ne s'étonne pas de ce que Dieu demeure vivant parmi les vivants, et que ceux-ci lui témoignent, à lui et à tout ce qui se rapporte à lui, plus d'amour, d'honneur et d'adoration, qu'à leurs parents terrestres, à leurs amis, maîtres, supérieurs ou princes. Le temple et les lieux consacrés étaient pour les Juifs ce qu'est le Saint-Sacrement pour les chrétiens. Mais chez les Juifs aussi il y eut comme parmi nous des aveugles et de prétendus éclairés, qui n'adorent pas le Dieu vivant et présent, mais qu'une superstitieuse idolâtrie assujettit aux faux dieux de ce monde. Ils ne se rappellent pas les paroles de Jésus : « Celui qui me renie devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père céleste. » De telles hommes qui par leurs pensées, leurs paroles et leurs actions sont les serviteurs de l'esprit et de la fausseté du monde, et qui rejettent tout culte extérieur, disent parfois, lorsqu'ils ne sont pas encore allés jusqu'à rejeter Dieu lui-même comme trop extérieur : « Nous adorons Dieu en esprit et en vérité ; » mais ils ignorent que cela veut dire, nous l'adorons dans le Saint-Esprit et le Fils, qui a pris la chair de la Vierge Marie et rendu témoignage à la vérité, qui a vécu parmi nous, est mort pour nous sur la terre, et qui veut rester avec son Église dans le Saint-Sacrement jusqu'à la fin des siècles. La sainte Vierge, pénétrée de ce respect, alla en plusieurs endroits du temple avec ses compagnes ; elle leur montra le lieu de sa présentation lorsqu'elle était encore enfant, ceux où elle avait été élevée, où elle avait épousé saint Joseph, où elle avait présenté Jésus, où Siméon et Anne avaient prophétisé ; elle pleura amèrement à ce souvenir ; car la prophétie était accomplie, le glaive avait traversé son âme ; elle s'arrêta encore à l'endroit où elle avait

trouvé Jésus enfant enseignant dans le temple, et elle baisa respectueusement la chaire. Elles furent aussi près des endroits où la veuve offrit son denier et où le Seigneur avait pardonné à la femme adultère. Quand elles eurent ainsi honoré par leurs souvenirs, leurs larmes et leurs prières toutes les places sanctifiées par Jésus, elles retournèrent à Sion.

La sainte Vierge se sépara du temple en versant secrètement beaucoup de larmes et plongée dans un recueillement solennel : la désolation et la solitude qui y régnaient en un jour si saint témoignaient des crimes de son peuple : elle se souvint que Jésus avait pleuré sur le temple, et qu'il avait dit : « Renversez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours. » Elle pensa que les ennemis de Jésus avaient détruit le temple de son corps, et désira ardemment voir luire le troisième jour où la parole de l'éternelle vérité devait s'accomplir.

Marie et ses compagnes étant de retour à Sion près du Cénacle à la pointe du jour, se retirèrent dans la partie des bâtiments située à droite ; Jean et les disciples rentrèrent au Cénacle, où les hommes rassemblés, au nombre de vingt, priaient tour à tour sous la lampe. De temps en temps de nouveaux venus s'introduisaient timidement, et l'on s'entretenait en pleurant, tous éprouvaient un profond respect mêlé d'un peu de confusion pour Jean, qui avait assisté à la mort du Seigneur. Mais Jean était bienveillant et affectueux pour tous, et il avait la simplicité d'un enfant dans ses rapports avec eux. Je les vis manger une fois ; du reste, le plus grand calme régnait dans la maison et les portes étaient fermées. On ne pouvait d'ailleurs les inquiéter ici, car la maison appartenait à Nicodème et ils l'avaient louée pour le repas pascal.

Je vis de nouveau les saintes femmes rasssemblées jusqu'au soir dans la salle obscure, éclairée seulement par la lumière d'une lampe, car les portes étaient fermées et les fenêtres voilées. Tantôt elles priaient autour de la sainte Vierge sous la lampe, tantôt elles se retiraient à part, couvraient leur

tête de voiles de deuil, et s'asseyaient sur des cendres en signe de douleur, ou priaient le visage tourné vers la muraille; toutes les fois qu'elles se réunissaient pour prier sous la lampe, elles déposaient leurs vêtements de deuil; je vis aussi que les plus faibles d'entre elles prirent un peu de nourriture, les autres jeûnèrent.

Mon regard se tourna plusieurs fois vers elles et je les vis toujours prier ou marquer leur douleur de la manière que j'ai décrite. Quand ma pensée s'unissait à celle de la sainte Vierge qui était toujours occupée de son Fils, je voyais le saint sépulcre et six ou sept gardes assis à l'entrée; contre la porte du caveau se tenait Cassius, plongé dans la méditation. Les portes du tombeau étaient fermées, et la pierre était devant. Je vis pourtant encore à travers les portes le corps du Seigneur tel qu'on l'y avait déposé, entouré de splendeur et de lumière, et deux Anges en adoration. Mais ma méditation s'étant dirigée vers la sainte âme du Rédempteur, je vis un tableau si vaste et si compliqué de la descente aux enfers, que je n'ai pu en retenir qu'une faible partie : je vais la raconter du mieux que je pourrai.

LXIX.

Fragment sur la descente aux enfers.

Lorsque Jésus, criant à haute voix, rendit sa très-sainte âme, je la vis, semblable à une forme lumineuse, entrer en terre au pied de la croix; plusieurs Anges, parmi lesquels était Gabriel, l'accompagnaient. Je vis sa Divinité rester unie avec son âme aussi bien qu'avec son corps suspendu sur la croix; je ne puis exprimer comment cela se faisait. Je vis aussi le lieu, où l'âme de Jésus entra, divisé en trois parties; c'étaient comme trois mondes; j'eus le sentiment qu'ils étaient de forme ronde et que chacun d'eux était séparé de l'autre par un espace, une sphère à lui.

Devant les limbes était un lieu clair et, pour ainsi dire, vert et serein ; c'est là que je vois toujours entrer les âmes délivrées du purgatoire avant qu'elles soient conduites au ciel. Les limbes où se trouvaient ceux qui attendaient une rédemption étaient entourés d'une sphère grisâtre et nébuleuse, et divisés en plusieurs cercles. Le Sauveur, resplendissant de lumière et conduit comme en triomphe par les Anges, passa entre deux de ces cercles, dont celui de gauche enfermait les patriarches antérieurs à Abraham, celui de droite, les âmes de ceux qui avaient vécu depuis Abraham jusqu'à saint Jean-Baptiste. Quand Jésus passa ainsi, ils ne le reconnurent pas encore, mais tout se remplit de joie et de désir, et il y eut comme une dilatation dans ces lieux étroits où les engoisses de l'attente pesaient sur eux; Jésus passa entre eux comme l'air, comme la lumière, comme la rosée de la rédemption, mais avec la rapidité d'un vent impétueux. Il pénétra entre ces deux cercles jusque dans un lieu enveloppé de brouillards, où se trouvaient Adam et Ève; il leur parla, et ils l'adorèrent avec un ravissement inexprimable. Le cortége du Seigneur, auquel s'était joint le premier couple humain, entra maintenant à gauche dans le cercle des patriarches antérieurs à Abraham ; c'était une espèce de purgatoire : car parmi eux se trouvaient çà et là de mauvais esprits qui tourmentaient et inquiétaient de bien de manières les âmes de quelques-uns. Les Anges frappèrent et ordonnèrent d'ouvrir, car il y avait là une entrée, une espèce de porte qui était fermée, il me sembla que les Anges disaient : « Ouvrez les portes, et Jésus entra en triomphe. » Les mauvais esprits s'éloignèrent en criant : « Qu'y a-t-il entre toi et nous, que veux-tu faire ici : veux-tu aussi nous crucifier ? » Les Anges les enchaînèrent et les chassèrent devant eux. Les âmes qui étaient en ce lieu n'avaient qu'un faible pressentiment et une connaissance obscure de Jésus ; il s'annonça à elles, et elles chantèrent ses louanges. L'âme du Seigneur se dirigea ensuite à droite, vers les limbes proprement dits; il y ren-

contra l'âme du bon larron, conduite par les Anges dans le sein d'Abraham, et celle du mauvais larron que les démons menaient en enfer. L'âme de Jésus leur adressa la parole, puis, accompagnée des Anges, des âmes délivrées et des mauvais esprits captifs, elle entra dans le sein d'Abraham.

Ce lieu me parut un peu plus élevé : c'est comme quand on monte de l'église souterraine dans l'église supérieure. Les démons enchaînés résistaient et ne voulaient pas entrer là, mais les Anges les y forçèrent. Là, se trouvaient tous les saints Israélites : à gauche, les patriarches, Moïse, les juges et les rois ; à droite, les prophètes, les ancêtres du Christ et ses parents, jusqu'à Joachim, Anne, Joseph, Zacharie, Élizabeth et Jean. Il n'y avait point de mauvais esprits en ce lieu : la seule peine qu'on y éprouvât, était l'ardent désir de l'accomplissement de la promesse, lequel se trouve maintenant satisfait. Une joie et un bonheur inexprimables entrèrent dans toutes ces âmes, qui saluèrent et adorèrent le Rédempteur. Quant aux mauvais esprits captifs ils étaient forcés de confesser leur ignominie devant ces élus. Plusieurs d'entre les âmes délivrées furent envoyées sur la terre pour reprendre momentanément leurs corps et rendre témoignage au Sauveur. Ce fut dans ce moment que tant de morts sortirent de leurs tombeaux à Jérusalem. Ils m'apparurent comme des cadavres errants, et déposèrent de nouveau leurs corps dans la terre, de même qu'un messager de la justice dépose son manteau officiel lorsqu'il a rempli l'ordre de ses supérieurs.

Je vis ensuite le cortége triomphal du Sauveur entrer dans une sphère plus profonde, où se trouvaient dans une espèce de lieu de purification, les pieux païens qui avaient pressenti la vérité et l'avaient désirée. Il y avait de mauvais esprits parmi eux, car ils avaient des idoles. Je vis les démons forcés de confesser leur fraude, et ces âmes adorèrent le Seigneur avec une joie touchante. Les démons furent encore ici enchaînés et emmenés captifs. Je vis ainsi Jésus traverser rapidement en triomphateur et en libérateur beaucoup de lieux

où des âmes étaient renfermées et accomplir des choses innombrables, mais mon triste état ne me permet pas de tout raconter.

Je le vis enfin s'approcher d'un air très-grave du centre de l'abîme. L'enfer m'apparut sous la forme d'un édifice immense, horrible, ténébreux, brillant d'un éclat métallique, à l'entrée duquel étaient d'énormes portes noires avec des serrures et des verroux qui faisaient frémir. Un hurlement d'horreur se fit entendre, les portes furent enfoncées, et un horrible monde de ténèbres apparut.

De même que la céleste Jérusalem m'apparaît ordinairement comme une ville, où les demeures des bienheureux se montrent sous la figure de palais et de jardins pleins de fleurs et de fruits merveilleux, selon leurs conditions de béatitude: de même, ici, je crus voir un monde tout entier, un ensemble compliqué d'édifices, d'espaces et de champs divers. Mais tout était ici le résultat de l'opposé de la béatitude, tout avait sa source dans les peines et les tourments. Comme dans le séjour des bienheureux, tout est formé selon des rapports de paix infinie, d'harmonie éternelle; comme tout y a la béatitude pour source et pour base; en enfer tout se trouve dans des rapports de colère éternelle, de discorde et de désespoir. Dans le ciel, ce sont des édifices de joie et d'adoration, des jardins pleins de fruits merveilleux, qui communiquent la vie. En enfer, ce sont des cachots et des cavernes, des déserts et des marais pleins de tout ce qui peut exciter l'horreur et le dégoût. Je vis des temples, des autels, des châteaux, des trônes, des jardins, des lacs et des torrents voués à la malédiction, à la haine, à l'horreur, au désespoir, à la confusion, aux peines et aux tourments, comme au ciel j'en avais vus qui sont voués à la bénédiction, à l'amour, à l'harmonie, à la joie et à la béatitude. Ici, l'éternelle et terrible discorde des réprouvés; là, l'union bienheureuse des Saints. Toutes les racines de la corruption et de l'erreur produisent ici la douleur et le supplice dans un nombre infini de manifesta-

tions et d'opérations : chaque damné a cette pensée toujours présente, que les tourments auxquels il est livré sont le fruit naturel et nécessaire de son crime ; car, tout ce qu'on voit et qu'on éprouve d'horrible dans ce lieu n'est que l'essence, la forme intérieure du péché démasqué, de ce serpent qui dévore ceux qui l'ont nourri dans leur sein. Je vis là une horrible colonnade dans des proportions adaptées à la terreur, rux angoisses, comme celles du royaume de Dieu le sont à la paix et au repos, etc., etc. Tout cela peut se comprendre quand on le voit, mais c'est presque impossible à expliquer par des paroles.

Lorsque les portes eurent été brisées par les Anges, ce fut comme un chaos d'imprécations, d'injures, de hurlements et de plaintes. Je vis que Jésus adressait la parole à l'âme de Judas. Quelques Anges chassèrent devant eux des armées entières de démons. Tous durent reconnaître et adorer Jésus, et ce fut, le plus affreux de leurs supplices. Beaucoup furent enchaînés dans un cercle qui en entourait d'autres, lesquels se trouvaient ainsi emprisonnés. Au milieu de l'enfer était un abîme de ténèbres : Lucifer y fut jeté chargé de chaînes, et de noires vapeurs bouillonnèrent autour de lui. Tout cela se fit d'après certains décrets divins. J'appris que Lucifer doit être déchaîné pour un temps, cinquante ou soixante ans avant l'an deux mille du Christ, si je ne me trompe. Beaucoup d'autres nombres furent indiqués dont je ne me souviens plus. Quelques démons doivent être relâchés auparavant pour punir et tenter le monde. Quelques-uns, à ce que je crois, ont dû être déchaînés de nos jours, d'autres le seront bientôt après. Il m'est impossible de dire tout ce qui m'a été montré : il y a trop de choses pour que je puisse les mettre en ordre. D'ailleurs, je suis bien malade, et quand je parle de ces objets ils se représentent devant mes yeux, et leur vue pourrait faire mourir.

Je vis encore des troupes innombrables d'âmes rachetées se lever du purgatoire et des limbes à la suite de l'âme de Jésus,

jusqu'à un lieu de délices, au-dessous de la céleste Jérusalem. C'est là que j'ai vu, il y a peu de temps, un de mes amis décédé. L'âme du bon larron y vint aussi et vit le Seigneur dans le paradis, selon sa promesse. Je vis qu'ici les âmes puisèrent la joie et les forces dans une nourriture qui leur fut offerte à des tables semblables à celles qui m'apparaissent souvent dans des visions de bonheur (1). Je ne puis assigner à tout cela aucun temps et aucune durée : je ne saurais non plus raconter tout ce que j'ai vu et entendu parce qu'il y a bien des choses que je ne comprends plus, et qu'il y en a d'autres qui seraient mal entendues si je les racontais. J'ai vu le Seigneur en différents endroits, même dans la mer : il semblait sanctifier et délivrer toute créature. Partout les mauvais esprits fuyaient devant lui et se précipitaient dans l'abîme. Je vis aussi son âme en différents endroits dans la terre. Je la vis paraître à l'intérieur du tombeau d'Adam, sous le Golgotha : les âmes d'Adam et Ève vinrent l'y rejoindre, et il leur parla. Je le vis avec elles visitant sous la terre les tombeaux de plusieurs prophètes dont les âmes vinrent se joindre à lui, près de leurs ossements et auxquelles il expliqua bien des choses. Puis, avec cette troupe élue, dont David faisait partie, je le vis paraître en plusieurs lieux marqués par quelque circonstance de sa vie et de sa passion, leur expliquant ce qu'il y avait de figuratif dans ce qui leur était arrivé dans ces mêmes lieux, et leur appliquant avec un amour ineffable les mérites de l'accomplissement de ces figures qui était son ouvrage. C'est ainsi qu'entre autres je le vis expliquer à ces âmes tout ce qui s'était passé en figures sous l'ancienne loi à l'endroit où il avait été baptisé, et je contemplais, avec une profonde émotion, l'infinie miséricorde de Jésus, qui les rendait participants des grâces de son saint baptême. J'étais singulièrement touchée de voir l'âme du Seigneur, accompagnée de ces âmes bienheureuses, passer comme un rayon de lu-

(1) Voyez la note ci-dessus, page 342.

mière à travers la terre, les rochers, les eaux et les airs; ou planer doucement sur la terre.

C'est là le peu que je puisse me rappeler de mes visions sur la descente de Jésus aux enfers et sur la délivrance des âmes justes des patriarches. Mais, outre cet événement accompli dans le temps, je vis une image éternelle de la miséricorde qu'il exerce en ce jour envers les pauvres âmes. Je vis que chaque anniversaire de ce jour, il jette, par l'intermédiaire de l'Église, un regard libérateur dans le purgatoire : aujourd'hui même, au moment où j'ai eu cette vision, il a tiré du lieu de purification les âmes de quelques personnes qui avaient péché lors de son crucifiement. J'ai vu aujourd'hui la délivrance de beaucoup d'âmes connues et inconnues, mais je ne les nomme pas.

La Sœur, dans son état extatique, dit aujourd'hui encore à peu près ce qui suit :

La première descente de Jésus vers les limbes est l'accomplissement de figures antérieures et est elle-même à son tour une figure dont la rédemption actuelle est l'accomplissement. La descente aux enfers, dont j'eus la vision, est une figure d'un temps passé, mais la rédemption actuelle est une vérité permanente, car la descente de Jésus aux enfers est la plantation d'un arbre de grâce, destiné à communiquer ses mérites aux âmes en souffrance et la rédemption actuelle, continuelle de ces âmes est le fruit que porte cet arbre dans le jardin spirituel de l'Église. Mais l'Église militante doit prendre soin de l'arbre et recueillir les fruits, afin de les communiquer à l'Église souffrante qui ne peut rien faire pour elle-même. Il en est ainsi de tous les mérites du Christ: il faut travailler avec lui pour y avoir part. Nous devons manger notre pain à la sueur de notre front. Tout ce que Jésus a fait pour nous dans le temps, porte des fruits éternels ; mais nous devons les cultiver et les recueillir dans le temps, sans quoi nous ne pourrions en jouir dans l'éternité. L'Église est un père de famille accompli : son année est le jardin le plus complet de tous les

fruits éternels dans le temps. Il y a dans un an assez de tout pour tous. Malheur aux jardiniers paresseux et infidèles, s'ils laissent se perdre une grâce qui aurait pu guérir un malade, fortifier un faible, rassasier un affamé : ils rendront compte au père de famille du plus petit brin d'herbe au jour du jugement.

LXX.

Le soir d'avant la résurrection.

Quand le sabbat fut terminé, Jean vint trouver les saintes femmes, pleura avec elles, et leur donna des consolations. Il les quitta au bout de quelque temps : alors Pierre et Jacques-le-Majeur vinrent les voir dans le même but, mais ne restèrent pas non plus longtemps avec elles. Les saintes femmes exprimèrent encore pendant quelque temps leur douleur, en s'enveloppant dans leurs manteaux et en s'asse ant sur des cendres.

Pendant que la sainte Vierge priait intérieurement, pleine d'un ardent désir de revoir Jésus, un Ange vint à elle, et lui dit de se rendre à la petite porte de Nicodème, parce que le Seigneur était proche. Le cœur de Marie fut à l'instant inondé de joie ; elle s'enveloppa dans son manteau, et quitta les saintes femmes, sans dire à personne où elle allait. Je la vis aller seule en toute hâte à cette petite porte percée dans le mur de la ville, par laquelle ses compagnons et elle étaient rentrés en revenant du tombeau.

Il pouvait être neuf heures du soir : la sainte Vierge approchait, à pas pressés, de cette porte, lorsque je la vis s'arrêter tout à coup en un lieu solitaire. Elle regarda, avec un air de ravissement, au haut du mur de la ville, et je vis l'âme du Sauveur, toute lumineuse et sans aucune marque de blessures, descendre jusqu'à Marie, accompagnée d'une troupe nombreuse d'âmes des patriarches. Jésus, se tournant vers eux, et montrant la sainte Vierge, prononça ces paroles :

« Marie, ma mère. » Il sembla qu'il l'embrassait, puis il disparut. La sainte Vierge tomba sur ses genoux, et baisa la terre à la place où il avait apparut. Ses genoux et ses pieds restèrent empreints sur la pierre, et elle revint, pleine d'une consolation ineffable, vers les saintes femmes qu'elle trouva occupées près d'une table à préparer des onguents et des aromates. Elle ne leur dit pas ce qu'elle avait vu, mais ses forces étaient renouvelées; elle consola toutes les autres et les fortifia dans la foi.

Lorsque Marie revint, je vis les saintes femmes près d'une longue table dont la couverture pendait jusqu'à terre. Il y avait là plusieurs paquets d'herbes qu'elles arrangeaient et mêlaient ensemble; elles avaient aussi des flacons d'onguent et d'eau de nard, et en outre des fleurs fraîches, parmi lesquelles étaient, je crois, une iris rayée ou un lis. Elles enveloppaient le tout dans des draps. Pendant l'absence de Marie, Madeleine, Marie, fille de Cléophas, Salomé, Jeanne et Marie Salomé étaient allées acheter tout cela à la ville. Elles voulaient le lendemain en couvrir le corps enseveli du Sauveur. Je vis que les disciples en achetaient aussi une partie chez la marchande, et qu'ils remettaient ce qu'ils avaient acheté, à la porte de la maison où se tenaient les saintes femmes, sans y entrer eux-mêmes.

LXXI.

Joseph d'Arimathie est mis en liberté.

Peu après que la sainte Vierge eut vu l'âme du Seigneur et qu'elle fut retournée auprès des saintes femmes, je vis Joseph d'Arimathie priant dans sa prison. Tout à coup le cachot fut inondé de lumière, et j'entendis une voix qui l'appelait par son nom. Le toit fut soulevé de manière à laisser une ouverture, et je vis une forme lumineuse lui tendre un drap, qui me rappela le linceul où il avait enseveli Jésus, et lui ordonner de s'en servir pour monter. Je vis que Joseph le saisit

à deux mains, et appuyant ses pieds contre des pierres saillantes du mur, il monta la hauteur de deux hommes, jusqu'à l'ouverture qui se referma derrière lui. Lorsqu'il fut au haut de la tour, l'apparition s'évanouit. Je ne sais si ce fut le Sauveur lui-même, ou si ce fut un Ange qui le délivra.

Il suivit quelque temps le mur de la ville sans être aperçu jusque dans le voisinage du Cénacle qui était près du mur méridional de Sion. Il descendit alors et frappa au Cénacle. Les disciples rassemblés avaient fermé les portes : ils avaient été très-affligés de la disparition de Joseph, et croyaient qu'on l'avait jeté dans un égout, parce que le bruit s'en était répandu. Lorsqu'on lui ouvrit et qu'il entra, leur joie fut grande, comme elle le fut plus tard lorsque saint Pierre fut délivré de sa prison. Il raconta ce qui lui était arrivé : ils en furent réjouis et consolés, lui donnèrent à manger et remercièrent Dieu. Pour lui, il quitta Jérusalem dans la nuit, et s'enfuit à Arimathie, sa patrie; il revint pourtant lorsqu'il sut qu'il n'y avait plus de danger pour lui.

Je vis aussi vers la fin du sabbat, Caïphe et d'autres prêtres s'entretenir avec Nicodème dans sa maison. Ils lui firent plusieurs questions avec une bienveillance feinte. Je ne me rappelle plus ce que c'était. Mais il resta ferme dans sa foi, défendit constamment l'innocence de Jésus, et ils se retirèrent.

LXXII.

Nuit avant la résurrection.

Bientôt après je regardai le tombeau du Seigneur; tout était calme et tranquille à l'entour : il y avait six à sept gardes, les uns assis, les autres debout, vis-à-vis et autour de la colline. Cassius n'avait pendant toute cette journée quitté que par moments sa place dans le fossé devant l'entrée de la grotte. Dans ce moment il y était encore, plongé dans la contemplation et l'attente, car il lui avait été accordé de

grandes grâces. Il était intérieurement éclairé, et avait des visions et des mouvements d'une grande ferveur. C'était la nuit. Les lanternes devant la grotte répandaient une lueur éclatante. Je m'approchai alors en esprit du saint corps qui, enveloppé dans son linceul et entouré de lumière, reposait entre deux Anges que j'avais vus constamment en adoration à la tête et aux pieds du Sauveur, depuis la mise au tombeau. Ces Anges avaient l'air de prêtres; leur posture et leurs bras croisés sur la poitrine me firent souvenir des Chérubins de l'arche d'alliance, mais je ne leur vis point d'ailes, en général, le saint sépulcre tout entier me rappela souvent l'arche d'alliance à différentes époques de son histoire. Peut-être cette lumière et la présence des Anges étaient-elles visibles pour Cassius, puisqu'il était en contemplation près de la porte du tombeau, comme quelqu'un qui adore le Saint-Sacrement.

En adorant le saint corps je vis comme si l'âme du Seigneur, suivie des âmes délivrées des patriarches, entrait dans le tombeau à travers le rocher et leur montrait toutes les blessures de son corps sacré. Dans ce même moment il me semblait voir tous les voiles enlevés : le corps apparut couvert de plaies; c'était comme si la Divinité qui y habitait eût fait voir à ces âmes d'une façon mystérieuse toute l'étendue de son martyre. Il me parut transparent et dévoilé jusqu'au fond. On pouvait reconnaître jusque dans les parties les plus cachées les meurtrissures, les blessures et les douleurs. Les âmes étaient pénétrées d'un respect inexprimable, mêlé de terreur et d'une vive compassion.

J'eus ensuite une vision mystérieuse que je ne puis pas bien expliquer ni raconter clairement. Il me sembla que l'âme de Jésus, sans avoir encore rendu la vie à son corps par une union complète avec lui, sortait pourtant du sépulcre en lui et avec lui : je crus voir les deux Anges qui adoraient aux extrémités du tombeau enlever ce corps sacré nu, meurtri, couvert de blessures, et monter ainsi jusqu'au ciel à travers les rochers qui s'ébranlaient : Jésus semblait présenter son

corps supplicié devant le trône de son Père céléste au milieu de chœurs innombrables d'Anges prosternés : ce fut peut-être de cette manière que les âmes de plusieurs prophètes reprirent momentanément leurs corps après la mort de Jésus et les conduisirent au temple, sans pourtant revenir à la vie réelle, car ils s'en séparèrent de nouveau sans le moindre effort. Dans cette vision je ne vis que les âmes des patriarches accompagner le corps du Seigneur. Je ne me rappelle pas non plus maintenant, où elles se trouvaient, jusqu'au moment où je les vis de nouveau réunies auprès de l'âme du Seigneur.

J'avais remarqué, pendant que j'eus cette vision, une secousse dans le rocher : quatre des gardes étaient allés chercher quelque chose à la ville, les trois autres tombèrent presque sans connaissance. Ils attribuèrent cela à un tremblement de terre et ne découvrirent rien de sa véritable cause. Mais Cassius fut très-ému : car il voyait quelque chose de ce qui se passait, quoique cela ne fût pas très-clair pour lui. Mais il resta à sa place, attendant avec beaucoup de dévotion ce qui allait arriver. Pendant ce temps les soldats absents revinrent.

Je dirigeai ensuite de nouveau mon attention sur les saintes femmes; je vis qu'elles avaient fini de préparer et d'empaqueter leurs aromates et s'étaient encore retirées dans leurs cellules. Toutefois elles ne s'étaient pas couchés pour dormir, mais s'appuyaient seulement sur les couvertures roulées. Elles voulaient se rendre au tombeau avant le jour, et à diverses reprises elles exprimèrent leur inquiétude sur la manière d'exécuter leur dessein, car elles craignaient que les ennemis de Jésus ne s'emparassent d'elles, lorsqu'elles sortiraient. Mais la sainte Vierge, pleine d'un nouveau courage, depuis que son Fils lui était apparu, les tranquillisa et leur dit qu'elles pouvaient prendre quelque repos et se rendre sans crainte au tombeau, qu'il ne leur arriverait point de mal. Alors elles se reposèrent un peu.

Il était à peu près onze heures de la nuit lorsque la sainte Vierge, poussée par l'amour, et un désir irrésistible, ne put se retenir plus longtemps. Elle se leva, s'enveloppa dans un manteau gris, et quitta seule la maison. Je me demandais avec inquiétude comment on laissait cette sainte mère si épuisée, si affligée, se risquer seule ainsi au milieu de tant de dangers. Elle alla tristement à la maison de Caïphe, puis au Palais de Pilate, ce qui l'obligeait de traverser une grande partie de la ville, et elle parcourut ainsi tout le chemin de la croix à travers les rues désertes, s'arrêtant aux endroits où le Sauveur avait éprouvé des douleurs, ou essuyé des outrages, des mauvais traitements. Elle semblait chercher un objet perdu; souvent elle se prosternait par terre, touchait de la main les pierres ou les baisait, comme s'il y avait eu quelque chose de sacré, quelque chose du sang sacré de Notre-Seigneur, et qu'elle l'eût vénéré en y appliquant ses lèvres. Elle était dans un état d'amour exalté, extatique, toutes les places sanctifiées lui apparaissaient lumineuses, elle était comme abîmée dans l'amour et l'adoration. Je l'accompagnai tout le chemin et je ressentis et fis tout ce qu'elle ressentit et fit elle-même, selon la faible mesure de mes forces.

Elle alla ainsi jusqu'au Calvaire, et, comme elle en approchait, elle s'arrêta tout d'un coup. Je vis Jésus avec son corps sacré apparaître devant la sainte Vierge, précédé d'un Ange, ayant à ses côtés les deux Anges du tombeau, et suivi d'une troupe nombreuse d'âmes délivrées. Le corps de Jésus ne faisait aucun mouvement, il était semblable à un corps mort qui planait entouré de lumière, mais il en sortit une voix qui annonça à sa mère ce qu'il avait fait dans les limbes, et qui lui dit qu'il allait ressusciter, et venir à elle avec son corps transfiguré, qu'elle devait l'attendre près de la pierre où il était tombé au Calvaire. L'apparition parut se diriger du côté de la ville, et la sainte Vierge alla s'agenouiller en priant à la place qui lui avait été désignée. Il pouvait bien être minuit passé, car Marie était restée assez longtemps

sur le chemin de la croix. Je vis alors le cortége du Sauveur suivre ce même chemin ; tout le supplice de Jésus fût montré aux âmes avec ses moindres circonstances ; les Anges recueillaient d'une manière mystérieuse toutes les portions de sa substance sacrée qui avaient été arrachées de son corps. Je vis que le crucifiement, l'élévation de la croix, le coup de lance, la descente de croix et l'embaumement leur furent également montrés. La sainte Vierge contemplait de son côté tout cela en esprit, aimait et adorait.

Il me sembla ensuite que le corps du Seigneur reposait de nouveau dans le tombeau, et que les Anges y rejoignaient, d'une façon mystérieuse, tout ce que les bourreaux et leurs instruments de supplice en avaient enlevé. Je le vis de nouveau resplendissant dans son linceul, avec les deux Anges en adoration à la tête et aux pieds. Je ne puis exprimer comment je vis tout cela. Il y a tant de choses, des choses si diverses et si inexprimables, que notre raison ordinaire n'y comprend rien. Au moment où je les vois, toutes ces choses me sont claires et faciles à comprendre, mais lorsque je suis revenue à moi, tout se trouble et s'obscurcit au point que je ne puis le rendre avec des paroles.

Lorsque le ciel commença à blanchir à l'orient, je vis Madeleine, Marie, fille de Cléophas, Jeanne Chusa et Salomé quitter le Cénacle, enveloppées dans leurs manteaux. Elles portaient les aromates empaquetés, et l'une d'elles avait une lanterne allumée, mais cachée sous ses vêtements. Les aromates se composaient de fleurs vives qui devaient être jetées sur le corps, de sucs exprimés de diverses plantes, d'essences et d'huiles. Je les vis se diriger timidement vers la petite porte de Nicodème.

LXXIII.

Résurrection du Seigneur.

Je vis l'apparition de l'âme de Jésus comme une gloire resplendissante entre deux Anges en habit de guerre (les deux Anges que j'avais vu précédemment étaient en habits sacerdotaux), entourée de beaucoup de formes lumineuses; pénétrant d'en haut à travers le rocher, elle vint se reposer sur son corps très-saint et c'était comme si elle se penchait sur lui et se confondait avec lui. Je vis alors les membres se remuer dans leurs enveloppes, et le corps resplendissant du Seigneur vivant, uni à son âme et à sa divinité, se dégager du linceul par le côté, comme s'il sortait de la plaie du cœur. Cet aspect rappelait Ève, sortant du côté d'Adam. Tout était éblouissant de lumière.

Il me sembla au même moment qu'une forme monstrueuse sortait de terre au-dessous du tombeau. Elle avait une queue de serpent et une tête de dragon qu'elle levait contre Jésus; elle avait en outre, ainsi que je m'en souviens, une tête humaine. Mais je vis à la main du Sauveur ressuscité un beau bâton blanc au haut duquel était un étendard flottant : il marcha sur la tête du dragon et frappa trois fois avec le bâton sur sa queue; à chaque coup je vis le monstre se replier davantage sur lui-même, et enfin disparaître. La tête du dragon était entièrement dessous terre, la tête d'homme se dressait seule encore. Après quoi le monstre disparut. J'ai souvent eu cette vision lors de la résurrection, et j'ai vu un serpent pareil qui semblait en embuscade lors de la conception du Christ. Il me rappela toujours celui du paradis; seulement il était encore plus horrible. Je pense que ceci se rapporte à la prophétie : « La semence de la femme écrasera la tête du serpent. » Tout cela me parut seulement pour moi un symbole de la victoire remportée sur la mort, car lorsque je vis le Sauveur écraser la tête du dragon, je ne vis plus de tombeau.

Je vis bientôt Jésus resplendissant s'élever à travers le ro-

cher. La terre trembla : un Ange, semblable à un guerrier, se précipita comme un éclair du ciel dans le tombeau, mit la pierre à droite et s'assit dessus. La secousse était telle que les lanternes flottaient çà et la et que les flammes se dispersèrent. A cet aspect les gardes étaient tombés comme atteints de paralysie, et ils étaient étendus par terre, défigurés et ne donnant plus signe de vie. Cassius vit la lumière briller dans le tombeau, et rassemblant à l'instant ses forces, il s'en approcha en entr'ouvant les portes, toucha les linges vides, et se retira dans le dessein d'annoncer à Pilate ce qui était arrivé. Toutefois il attendit encore un peu, car il avait senti seulement le tremblement de terre, il avait vu l'Ange jeter la pierre de côté et s'y asseoir et le tombeau vide, mais il n'avait pas aperçu Jésus. Ce furent en partie Cassius, en partie les gardes qui racontèrent ces premiers événements aux disciples.

Au moment où l'Ange entra dans le tombeau et où la terre trembla, le Sauveur ressuscité apparut à sa mère sur le Calvaire. Il était merveilleusement beau et radieux. Son vêtement, semblable à un manteau, flottait derrière lui, et semblait d'un blanc bleuâtre, comme la fumée vue au soleil. Ses blessures étaient très-larges et resplendissantes, on pouvait passer le doigt dans celles des mains. Les bords de ces blessures formaient des lignes en triangles à côtés égaux. Des rayons allaient du milieu des mains au bout des doigts. Les âmes des patriarches s'inclinèrent devant la mère de Jésus à laquelle le Sauveur dit en quelques mots, que j'ai oubliés, qu'elle le reverrait. Il lui montra ses blessures, et, comme elle se prosternait à terre pour baiser ses pieds, il la prit par la main, la releva et disparut. Les lanternes brillaient près du tombeau dans le lointain et l'horizon blanchissait à l'orient au-dessus de Jérusalem.

LXXIV.

Les saintes Femmes au tombeau. — Apparitions de Jésus.

Les saintes femmes étaient près de la petite porte de Nicodème, lorsque Notre-Seigneur ressuscita ; mais elles ne virent rien des prodiges qui eurent lieu au tombeau. Elles ne savaient pas non plus qu'on y avait mis des gardes, car elles n'y étaient pas allées la veille, à cause du sabbat. Elles se demandaient avec inquiétude : « Qui nous ôtera la pierre de devant la porte? » car dans leur impatience d'honorer le corps du Seigneur, elles n'avaient pas pensé à cette pierre. Leur dessein était de verser de l'eau de nard et de l'huile odorante sur le corps de Jésus, et d'y répandre des aromates et des fleurs ; elles n'avaient pas contribué aux frais de l'embaumement de la veille, que Nicodème avait seul pris sur lui, et voulaient maintenant offrir au Seigneur ce qu'elles avaient pu trouver de plus précieux. Celle qui avait apporté le plus de choses était Salomé. Ce n'était pas la mère de Jean, mais une femme riche de Jérusalem, parente de saint Joseph. Elles résolurent de placer leurs aromates sur la pierre qui fermait le tombeau et d'attendre là que quelque disciple vînt leur en ouvrir l'entrée.

Les gardes étaient étendus par terre, bouleversés et comme frappés d'apoplexie ; la pierre était rejetée à droite, de sorte qu'on pouvait ouvrir la porte sans peine. A travers la porte je vis les linges dans lesquels le corps de Jésus avait été enveloppé sur le tombeau. Le grand linceul dans lequel le corps avait été enveloppé était à sa place, mais retombé sur lui-même et ne contenant plus que les aromates ; les bandelettes qui avaient été roulées tout autour, étaient toujours dans le même état et déposées comme une enveloppe le long du bord antérieur du tombeau. Quant au linge où Marie avait caché la tête de son Fils, il était à part, au lieu même où cette tête sa-

crée avait reposé, tout à fait tel qu'il l'avait entourée, seulement la partie qui avait couvert la face était relevée.

Je vis les saintes femmes approcher du jardin : lorsqu'elles virent les lanternes des gardes et les soldats couchés autour du tombeau, elles eurent peur et se détournèrent un peu du côté de Golgotha. Mais Madeleine, sans penser au danger, entra précipitamment dans le jardin, et Salomé la suivit à quelque distance. Ces deux avaient eu principalement soin des onguents. Les deux autres femmes furent moins hardies et s'arrêtèrent à l'entrée. Je vis Madeleine lorsqu'elle fut près des gardes, revenir un peu effrayée vers Salomé; puis toutes deux ensemble, passant au milieu des soldats étendus par terre, entrèrent en hésitant dans la grotte du sépulcre. Elles virent la pierre déplacée, mais les portes avaient été refermées probablement par Cassius. Madeleine les ouvrit pleine d'émotion, fixa son regard sur la couche sépulcrale et vit les linges où le Seigneur avait été enseveli vides, repliés et mis de côté. Le tombeau était resplendissant, et un Ange était assis à droite sur la pierre, Madeleine fut toute troublée : je ne sais pas si elle entendit les paroles de l'Ange, mais je la vis sortir rapidement du jardin et courir dans la ville vers les Apôtres rassemblés. Je ne sais pas non plus si l'Ange parla à Marie Salomé qui était resté à l'entrée du sépulcre : je la vis sortir effrayée du jardin en grande hâte aussitôt après Madeleine, chercher les autres femmes restées en arrière et leur annoncer ce qui venait de se passer. Tout cela se fit précipitamment et avec un certain effroi comme en présence d'une apparition. Sur le récit de Marie Salomé, les autres femmes furent à leur tour effrayées et réjouies à la fois, et hésitèrent quelque temps avant d'entrer dans le jardin. Mais Cassius qui avait attendu et cherché quelque temps dans les environs, espérant peut-être voir Jésus, se rendit dans ce moment-là vers Pilate pour lui faire son rapport. Il dit en passant aux saintes femmes en peu de mots ce qu'il avait vu, et les exhorta à s'en assurer par leurs propres yeux. Elles prirent alors courage et entrèrent dans

le jardin; comme elles étaient à l'entrée du sépulcre, elles virent les deux Anges du tombeau en habits sacerdotaux d'une blancheur éclatante. Les femmes furent saisies de frayeur, se serrèrent l'une contre l'autre, et, mettant les mains devant leurs yeux, se courbèrent jusqu'à terre. Mais un des Anges leur dit de n'avoir pas peur, qu'elles ne devaient plus chercher là le crucifié, qu'il était ressuscité et plein de vie. Il leur montra la place vide et leur ordonna de dire aux disciples ce qu'elles avaient vu et entendu. Ils ajoutèrent que Jésus les précèderait en Galilée, et qu'elles devaient se ressouvenir de ce qu'il leur avait dit : « Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des pécheurs ; on le crucifiera, et il ressuscitera le troisième jour. » Alors les Anges disparurent. Les saintes femmes tremblantes, mais pleines de joie, regardèrent en pleurant le tombeau et les linges et s'en revinrent vers la ville. Mais elles étaient encore tout émues ; elles ne se pressaient pas et s'arrêtaient de temps en temps pour voir si elles n'apercevraient pas le Seigneur ou si Madeleine ne revenait pas.

Pendant ce temps, je vis Madeleine arriver au Cénacle ; elle était comme hors d'elle-même et frappa fortement à la porte. Plusieurs disciples étaient encore couchés le long des murs et dormaient ; quelques-uns étaient levés et s'entretenaient ensemble. Pierre et Jean lui ouvrirent. Madeleine leur dit seulement du dehors : « On a enlevé le Seigneur du tombeau ; nous ne savons pas où on l'a mis. » Et, après ces paroles, elle s'en retourna en grande hâte vers le jardin. Pierre et Jean rentrèrent dans la maison et dirent quelques mots aux autres disciples : puis ils la suivirent en courant. Jean toutefois plus vite que Pierre. Je vis Madeleine rentrer dans le jardin et se diriger vers le tombeau, tout émue de sa course et de sa douleur. Elle était couverte de rosée ; son manteau était tombé de sa tête sur ses épaules, et ses longs cheveux dénoués et flottants. Comme elle était seule, elle n'osa pas d'abord descendre dans la grotte, mais elle s'arrêta un ins-

tant devant l'entrée; elle s'agenouilla pour regarder jusque dans le tombeau à travers les portes, et, comme elle rejetait en arrière ses longs cheveux qui tombaient sur son visage, elle vit deux Anges vêtus de blancs en habits sacerdotaux, assis aux deux extrémités du tombeau, et entendit la voix de l'un d'eux qui lui disait : « Femme, pourquoi pleures-tu? » Elle s'écria dans sa douleur (car elle ne voyait qu'une chose, n'avait qu'une pensée, à savoir : que le corps de Jésus n'était plus là) : « Ils ont enlevé mon Seigneur et je ne sais où ils l'ont mis. » Après ces paroles, ne voyant que le linceul vide, elle quitta le tombeau et se mit à chercher çà et là. Il lui semblait qu'elle allait trouver Jésus : elle pressentait confusément qu'il était près d'elle, et l'apparition même des Anges ne pouvait la distraire; il semblait qu'elle ne s'aperçut pas que c'étaient des Anges, elle ne pouvait penser qu'à Jésus. « Jésus n'est plus là! où est Jésus? » Je la vis errer de côté et d'autre comme une personne qui aurait perdu son chemin. Sa chevelure tombait à droite et à gauche sur son visage. Une fois elle prit tous ses cheveux à deux mains, puis elle les partagea en deux et les rejeta en arrière. C'est alors qu'en regardant autour d'elle, elle vit, à dix pas du tombeau, vers l'orient, au lieu où le jardin monte vers la ville, une grande figure habillée de blanc, apparaître entre les buissons, derrière un palmier, à la lueur du crépuscule, et comme elle courrait de ce côté, elle entendit de nouveau ces paroles : « Femme, pourquoi pleures-tu? Qui cherches-tu ? » Elle crut que c'était le jardinier; et, en effet, celui qui lui parlait avait une bèche à la main, et sur la tête un large chapeau qui semblait fait d'écorce d'arbre. J'avais vu sous cette forme le jardinier de la parabole que Jésus avait racontée aux saintes femmes, à Béthanie, peu de temps avant sa passion. Il n'était pas resplendissant de lumière, mais semblable à un homme habillé de blanc qu'on verrait à la lueur du crépuscule. A ces paroles : « Qui cherches-tu ? » Elle répondit aussitôt : « Si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où il est, et j'irai

le prendre. » Et elle se mit toute de suite à regarder de nouveau autour d'elle. C'est alors que Jésus lui dit avec son son de voix ordinaire : « Marie ! » Elle reconnut sa voix, et aussitôt oubliant le crucifiement, la mort et la sépulture, elle se retourna rapidement et lui dit comme autrefois : « Rabboni (maître)? » Elle tomba à genoux et étendit ses bras vers les pieds de Jésus. Mais le Sauveur l'arrêta d'un geste et lui dit : « Ne me touche pas? car je ne suis pas encore monté vers mon Père, mais va trouver mes frères, et dis-leur que je monte vers mon Père et leur Père, vers mon Dieu et leur Dieu. » Alors il disparut.

Il me fut expliqué pourquoi Jésus avait dit : « Ne me touche pas! » mais je n'en ai plus un souvenir bien distinct. Je pense qu'il parla ainsi à cause de l'impétuosité de Madeleine, trop absorbée dans le sentiment qu'il vivait de la même vie qu'auparavant et que tout était comme autrefois. Quant aux paroles de Jésus : « Je ne suis pas encore monté vers mon Père, » il me fut expliqué qu'il ne s'était pas encore présenté à son Père céleste après sa résurrection, et qu'il ne l'avait pas encore remercié pour sa victoire sur la mort et pour l'œuvre accomplie de la rédemption. C'était comme s'il lui eût dit que les prémices de la joie appartenaient à Dieu, qu'elle devait d'abord revenir à elle, et remercier Dieu pour l'accomplissement du mystère de la rédemption : car elle avait voulu embrasser ses pieds comme autrefois; elle n'avait pensé à rien qu'à son maître bien-aimé, et elle avait oublié, dans la violence de son amour, le miracle qui était sous ses yeux. Je vis Madeleine, après la disparition du Seigneur, se relever promptement, et, comme si elle avait fait un rêve, courir de nouveau au sépulcre. Là elle vit les deux Anges assis : ils lui dirent ce qu'ils avaient dit aux deux autres femmes sur la résurrection de Jésus. Alors, sûre du miracle et de ce qu'elle avait vu, elle se hâta de chercher ses compagnes, et elle les trouva sur le chemin qui menait à Golgotha; elles y erraient de côté et d'autre, toutes craintives,

attendant le retour de Madeleine et ayant une vague espérance de voir quelque part le Seigneur.

Toute cette scène ne dura guère que deux minutes ; il pouvait être trois heures et demie du matin quand le Seigneur lui apparut, et elle était à peine sortie du jardin que Jean y entra, et Pierre un instant après lui. Jean s'arrêta à l'entrée du caveau ; se penchant en avant, il regarda par la porte entr'ouverte du tombeau et vit le linceul vide. Pierre arriva alors et descendit dans la grotte où il vit les linges pliés et roulés comme on l'a déjà dit. Les aromates s'y trouvaient et le tout était roulé comme les femmes ont l'habitude de le faire quand elles mettent de tels draps de côté pour les conserver. Quant au linge qui avait couvert la face, il était rangé à droite contre la paroi. Jean suivit alors Pierre, vit toutes ces circonstances et crut à la résurrection. Ce que Jésus leur avait dit, ce qui était dans les écritures devenait clair pour eux maintenant, et jusqu'alors ils ne l'avaient pas compris. Pierre prit les linges sous son manteau, et ils s'en revinrent en courant par la petite porte de Nicodème. Jean courut en-avant de Pierre.

J'ai vu le sépulcre avec eux et avec Madeleine, et chaque fois j'ai vu les deux Anges assis à la tête et aux pieds, comme aussi tout le temps que le corps de Jésus fut dans le tombeau. Il me semble que Pierre ne les vit pas. J'entendis plus tard Jean dire aux disciples d'Emmaüs, que regardant du haut de la colline à l'entrée du tombeau, il avait aperçu un Ange. Peut-être l'effroi que lui causa cette vue fût-il cause qu'il se laissa devancer par Pierre, et peut-être aussi n'en parle-t-il pas dans son Évangile par humilité, pour ne pas dire qu'il a vu plus que Pierre.

Je vis en ce moment seulement les gardes étendus par terre se relever et reprendre leurs piques et leurs lanternes. Ces dernières placées sur des perches à l'entrée du tombeau, avaient jeté dans celui-ci quelque lueur. Les gardes, frappés de terreur, sortirent en hâte du jardin et gagnèrent la porte

de la ville. Pendant ce temps Madeleine avait rejoint les saintes femmes, et leur avait raconté qu'elle avait vu le Seigneur dans le jardin, et ensuite les Anges. Ses compagnes lui répondirent qu'elles avaient aussi vu les Anges. Madeleine courut alors à Jérusalem, et les femmes retournèrent du côté du jardin où elles croyaient peut-être trouver les deux Apôtres. Je vis les gardes passer devant elles et leur adresser quelques paroles. Comme elles s'en approchaient, Jésus leur apparut revêtu d'une longue robe blanche, qui couvrait jusqu'à ses mains, et leur dit : « Je vous salue. » Elles tressaillirent et se jetèrent à ses pieds comme si elles avaient voulu les embrasser. Je ne me souviens cependant pas l'avoir vu distinctement, mais je vis que le Seigneur leur adressa quelques paroles, qu'il sembla leur indiquer quelque chose avec la main, et disparut. Alors elles coururent en hâte au Cénacle apprendre aux disciples qu'elles avaient vu le Seigneur et ce qu'il leur avait dit. Ceux-ci d'abord ne voulaient croire ni elles, ni Madeleine, et traitèrent tout ce qu'elles leur dirent d'imaginations de femmes jusqu'au retour de Pierre et de Jean.

Comme Jean et Pierre que l'étonnement avait rendus tout pensifs, s'en revenaient, ils rencontrèrent Jacques-le-Mineur et Thaddée qui avaient voulu les suivre au tombeau, et qui étaient aussi très-émus, car le Seigneur leur était apparu près du Cénacle. J'avais aussi vu Jésus passer devant Pierre et Jean, et Pierre me parut l'avoir aperçu, car il sembla saisi d'une terreur subite. Je ne sais pas si Jean le reconnut.

Dans ces visions je vois maintenant à Jérusalem et dans divers endroits le Seigneur et d'autres apparitions très-distinctement et à plusieurs reprises en présence d'autres hommes, mais je ne remarque pas que ceux-ci le voient aussi. Quelquefois je vois l'une ou l'autre personne subitement saisie et étonnée, tandis que ceux qui sont avec elle restent indifférents. Il me semble que je voie toujours le

Seigneur; mais je remarque en même temps que les hommes ne le voyaient alors que de temps à autre.

C'est ainsi que j'ai vu aussi constamment, depuis que le corps de Jésus eut été mis au tombeau, les deux Anges en habits sacerdotaux; mais j'ai remarqué aussi que les saintes femmes tantôt ne les voyaient pas, tantôt n'en voyaient qu'un, tantôt les voyaient l'un et l'autre. es Anges qui parlaient aux femmes, étaient ceux du tombeau vêtus en prêtres. Un seul d'eux parlait, et lorsque la porte n'était pas entièrement ouverte, on n'en voyait qu'un seul. L'Ange qui, semblable à un éclair, descendit du ciel, éloigna la pierre du tombeau et s'assit dessus, avait l'apparence d'un guerrier. Au commencement Cassius et les gardes le virent assis sur cette pierre. Les Anges qui parlèrent ensuite étaient les deux ou l'un des deux Anges du tombeau. Je ne me rappelle plus pourquoi tout cela se passa ainsi. Lorsque je le vis, je ne m'en étonnai pas; dans de telles visions tout est naturel, tel qu'on le voit; rien n'est surprenant ni extraordinaire.

LXXV.

Rapport des gardes du tombeau.

Cassius était venu trouver Pilate environ une heure après la résurrection. Le gouverneur romain était encore couché, et l'on fit entrer Cassius près de lui. Il lui raconta tout ce qu'il avait vu avec une grande émotion, lui parla du rocher ébranlé, de la pierre repoussée par un Ange, des linceuls restés vides : il ajouta que Jésus était certainement le Messie et le Fils de Dieu, et qu'il était vraiment ressuscité. Il parla encore de diverses choses qu'il avait vues. Pilate écouta ce récit avec une terreur secrète, mais il n'en laissa rien voir, et dit à Cassius : « Tu es un superstitieux, tu as follement agi en allant te mettre près du tombeau du Galiléen; ses dieux ont pris avantage sur toi, et t'ont fait voir toutes ces

visions fantastiques ; je te conseille de ne pas raconter cela aux princes des prêtres ; car ils te feraient un mauvais parti. » Il fit aussi semblant de croire que le corps de Jésus avait été dérobé par ses disciples et que les gardes racontaient la chose autrement, soit pour s'excuser et cacher leur négligence, soit parce qu'ils avaient été trompés par des sortiléges. Quand il eut parlé quelque temps sur ce ton, Cassius le quitta et Pilate alla sacrifier à ses dieux.

Quatre soldats vinrent bientôt faire le même récit à Pilate ; mais il ne s'expliqua pas avec eux et les renvoya à Caïphe. Je vis une partie de la garde dans une grande cour voisine du temple où étaient rassemblés beaucoup de vieux Juifs. Après quelques délibérations, on prit les soldats un à un, et à force d'argent et de menaces on les poussa à dire que les disciples avaient enlevé le corps de Jésus pendant leur sommeil. Les gardes objectèrent d'abord que leurs compagnons qui étaient allés chez Pilate les contrediraient, et les pharisiens leur promirent d'arranger la chose avec le gouverneur. Mais lorsque les quatre gardes arrivèrent, ils ne voulurent pas dire autrement qu'ils n'avaient fait chez Pilate. Le bruit s'était déjà répandu que Joseph d'Arimathie était sorti miraculeusement de sa prison, et comme les pharisiens donnaient à entendre que ces soldats avaient été subornés pour laisser enlever le corps de Jésus, et qu'ils leur firent de grandes menaces, s'ils ne le rapportaient pas, ceux-ci répondirent qu'ils ne pouvaient pas plus représenter ce corps, que les gardes de la prison ne pouvaient représenter Joseph d'Arimathie. Ils persévérèrent dans leurs dires et parlèrent si librement du jugement inique de l'avant-veille, et de la manière dont la Pâque avait été interrompue, qu'on les arrêta et qu'on les mit en prison. Les autres répandirent le bruit que Jésus avait été enlevé par ses disciples, et ce mensonge fut propagé par les pharisiens, les sadducéens et les hérodiens : il eut cours dans toutes les synagogues où on l'accompagna d'injures contre Jésus.

Toutefois cette imposture ne réussit pas généralement, car après la résurrection de Jésus, beaucoup de justes de l'ancienne loi apparurent encore à plusieurs de leurs descendants qui étaient encore capables de recevoir la grâce, et les poussèrent à se convertir à Jésus. Plusieurs disciples qui s'étaient dispersés dans le pays et dont le courage était abattu, virent aussi des apparitions semblables qui les consolèrent et les confirmèrent dans la foi.

L'apparition des morts qui sortirent de leurs tombeaux, après la mort de Jésus, ne ressemblait en rien à la résurrection du Seigneur : Jésus ressuscita avec son corps renouvelé et glorifié, qui n'était plus sujet à la mort et avec lequel il monta au ciel sous les yeux de ses amis. Mais ces corps sortis du tombeau, n'étaient que des cadavres sans mouvement, donnés un instant pour vêtement aux âmes qui les avaient habités et qu'elles replacèrent dans le sein de la terre, d'où ils ne ressusciteront comme nous tous qu'au jugement dernier. Ils étaient moins ressuscités d'entre les morts que Lazare qui vécut réellement et dut mourir une seconde fois.

LXXVI.

Fin de ces méditations pour le carême.

« Le dimanche suivant (1), si je ne me trompe, je vis les Juifs laver et purifier le temple. Ils jetaient des herbes et des cendres de morts, offrirent des sacrifices expiatoires, enlevèrent les décombres, cachèrent les traces du tremblement de terre avec des planches et des tapis, et reprirent celles des cérémonies de la Pâque qui n'avaient pas pu être accomplies le jour même. Ils attribuèrent les désordres et le bouleversement d'une partie du temple au tremblement de terre et à la circonstance que la fête avait été troublée par l'assistance des impurs au sacrifice, et appliquèrent, je ne

(1) Elle raconta ceci un peu plus tard, et il est difficile de savoir si elle veut parler du jour même de la résurrection ou du premier dimanche après Pâques.

sais pas bien comment, à ce qui s'était passé, une vision d'Ezéchiël sur la résurrection des morts. Ils réussirent ainsi à étouffer les bruits et les murmures du peuple. Du reste, ils menacèrent de peines graves ceux qui parleraient ou murmureraient encore : toutefois ils ne calmèrent que la portion du peuple la plus grossière et la moins morale ; les meilleurs se convertirent d'abord en silence, puis hautement après la Pentecôte et ensuite, étant retournés dans leurs pays, par la prédication des Apôtres. Les princes des prêtres perdirent de plus en plus de leur audace à la vue de la rapide propagation de la doctrine de Jésus. Au temps du diaconat d'Étienne, Ophel tout entier et la partie orientale de Sion ne pouvaient déjà plus contenir la communauté chrétienne dont une partie dut occuper, sous des baraques et des tentes, l'espace qui s'étend de la ville à Béthanie par la vallée du Cédron.

Je vis dans ces jours Anne comme possédé du démon ; on l'enferma et il ne reparut plus. Caïphe était comme un fou furieux : tant la rage secrète qui l'animait, était violente ? »

Le jeudi après Pâques, elle dit : « J'ai vu aujourd'hui Pilate faire chercher inutilement sa femme. Je vis ensuite qu'elle était cachée dans la maison de Lazare, à Jérusalem. On ne peut le deviner, car il n'y avait point de femmes logées là. Étienne, encore peu connu comme disciple, est le seul qui aille quelquefois chez elle, lui portant de la nourriture et des nouvelles du dehors, et la préparant à la connaissance de l'Évangile. Étienne est parent de Paul, ils sont fils de deux frères. Après le sabbat Simon de Cyrène vint chez les Apôtres, et demanda à être baptisé et reçu dans la communauté chrétienne. »

Ici se termine le récit de ses visions qui dura depuis le 18 février jusqu'au 6 avril 1823, la semaine après Pâques.

APPENDICE

de quelques fragments pour servir d'éclaircissement aux méditations sur la Passion.

I.

Fragment sur Joseph d'Arimathie.

Excitée par l'attouchement d'une relique, la sœur Emmerich raconta, le 17 mars 1821, les fragments suivants d'une vision qu'elle avait eue la nuit précédente.

Je vis Joseph d'Arimathie qui était natif d'un endroit situé à 6 milles romains (deux lieues) de Jérusalem, au couchant du chemin de Nazareth. Il y avait, je crois, près de là une espèce de fossé ou le lit d'une rivière qui manquait souvent d'eau. Il y avait aussi des montagnes escarpées et l'on en tirait des pierres. Ces carrières appartenaient à Joseph. Il avait séparé ses affaires de celles de ses deux frères qui y demeuraient encore, et était venu demeurer à Jérusalem au commencement des prédications de Notre-Seigneur. C'était un homme calme, prudent et néanmoins simple et sincère, qui faisait tranquillement et sans ostentation ce qu'il avait à faire. Il n'était pas marié et demeurait dans une petite maison non loin de Jean Marc. Dans le voisinage se trouvaient des magasins et des espaces entourés d'un mur où il y avait un grand nombre de pierres blanches, provenant de ses carrières. Il en faisait le commerce, les travaillait quelquefois lui-même ou les faisait travailler par des tailleurs de pierres, pour en faire des auges, des vases en forme de conques ou de nacelles, et de grandes dalles au milieu desquelles on

creusait la figure d'un homme couché. Je suppose que c'était pour servir à des sépulcres.

Joseph était lié d'une amitié étroite avec Nicodème, qui sculptait aussi quelquefois en pierre. Ils formaient toutes sortes d'entreprises. L'autre jour, lorsque des disciples vinrent trouver Nicodème, je le vis dans une cave travailler à une pierre à la clarté d'une lampe. Il creusait dans cette pierre la forme d'un enfant emmaillotté, à face ronde comme on représente le soleil. C'était probablement pour l'enterrement d'un enfant. Je les ai aussi vus travailler en commun à la pierre sépulcrale sur laquelle le corps du Seigneur fut étendu plus tard. Nicodème était veuf et avait deux enfants. Joseph n'avait pas de ménage à lui, il dînait chez ses amis, le plus souvent chez Nicodème, souvent aussi chez le mari de Véronique.

Voilà ce qui me reste de tout ce que j'ai vu la nuit dernière de Joseph d'Arimathie. Je crois que lors de la première persécution après la mort de Jésus, il a été expulsé avec Lazare et sa famille de la Terre-Sainte et qu'il n'y est plus rentré. Ils étaient au nombre de sept, deux seulement retournèrent; mais je n'en sais plus les noms.

II.

Fragment sur Longin.

Le 15 mars 1821, la sœur Emmerich communiqua ces fragments d'une vision qu'elle avait eue la nuit sur saint Longin, dont la fête tombait ce jour même, ce que la Sœur ignorait.

« J'ai vu cette nuit bien des choses sur Longin. Je ne sais cependant pas si c'est là son véritable nom. Je ne pourrais en raconter que le peu qui m'en est resté. Longin faisait un service demi-civil, demi-militaire auprès de Pilate, qui le chargeait de surveiller ce qui se passait et de lui faire des rapports. Il était actif; à peu près comme N. de B. mais un

peu plus grand. Lorsque ce dernier fut près de moi, il me fit tout à fait la même impression. Longin était aussi très-bon et serviable, mais avant sa conversion il manquait de solidité et de force de caractère. Il faisait tout avec empressement, aimait à se donner de l'importance, et, comme il était louche et avait la vue mauvaise, il était souvent en butte aux railleries de ses compagnons. Je l'ai vu souvent cette nuit, et, à son occasion, j'ai vu toute la passion : ce matin je ne savais pas d'abord comment j'étais venue là, jusqu'à ce que je me fusse rappelé que c'était à cause de lui.

Longin, dans sa condition militaire, était officier inférieur et rendait compte à Pilate de ce qu'il voyait. Je vis que dans la nuit où Jésus fut conduit au tribunal de Caïphe, il était dans le vestibule, parmi les soldats, et allait et venait sans cesse. Il était tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Une fois je le vis près de Notre-Seigneur, sur les degrés devant le tribunal, et je remarquai que l'aspect de Jésus le toucha. Il descendit ensuite et parcourut le vestibule. Lorsque Pierre fut effrayé des propos de la servante auprès du feu, ce fut lui qui dit une fois : « Tu es aussi des partisans de cet homme. » Lorsqu'on conduisit Jésus au Calvaire, il se tenait près du cortége par ordre de Pilate, et le Sauveur lui lança un regard qui le toucha. Je le vis ensuite sur le Golgotha avec les soldats. Il était à cheval et avait une lance. Je le vis chez Pilate après la mort du Seigneur; il disait d'une voix émue qu'on ne devait pas rompre les jambes de Jésus (1). Il revint promptement au Calvaire.

Sa lance était faite de plusieurs morceaux qui rentraient l'un dans l'autre : en les tirant on pouvait la rendre trois fois plus longue. C'est ce qu'il venait de faire au moment où il se détermina subitement à percer le côté du Sauveur. Je le vis

(1) Il semble ici, qu'après la mort de Jésus, Cassius (Longin) s'éloigna une fois du Calvaire pour se rendre auprès de Pilate. Dans ses récits sur la passion, la sœur Emmerich a oublié cette circonstance; peut-être aussi l'a-t-elle voulu indiquer par ces mots : « Cassius allait de côté et d'autre. »



aussi assister à la mise au tombeau du Seigneur. Il voulait être témoin de tout ce qui se passait. Il se convertit sur le Calvaire, et exprima plus tard à Pilate sa conviction que Jésus était le Fils de Dieu. Pilate le traita comme un rêveur et lui ordonna, par dégoût ou par superstition, de placer devant la porte la lance que Cassius avait déposée dans la chambre. Bientôt après ce dernier parla à Nicodème qui obtint de Pilate cette lance. Je vis Nicodème en séparer les diverses parties afin de pouvoir mieux les conserver. Au commencement il les garda dans une enveloppe de cuir, plus tard dans une auge de pierre. J'ai vu beaucoup de choses relatives à l'histoire de cette lance. Longin converti quitta le service militaire et s'adjoignit aux disciples. Lui aussi vit le Seigneur après la résurrection. Il se tenait constamment avec les disciples. Il fut des premiers auxquels le baptême fut donné après la Pentecôte, ainsi que deux autres soldats qui s'étaient convertis au pied de la croix.

J'ai vu ensuite Longin et ces deux hommes, habillés de longs vêtements blancs, revenir dans leur patrie. Ils y habitaient à la campagne dans une contrée stérile et marécageuse près d'une petite ville. C'est dans ce lieu que moururent les quarante martyrs. Longin n'était pas prêtre, mais diacre : il parcourait le pays en cette qualité, annonçait le Christ et racontait sa passion et sa résurrection comme témoin oculaire. Il convertissait beaucoup de monde et guérissait des malades en leur faisant toucher un morceau de la sainte lance qu'il portait avec lui. Il avait aussi sur lui de ce sang recueilli au pied de la croix. Je vis que les Juifs étaient très-irrités contre lui et contre ses deux compagnons, parce qu'ils faisaient connaître partout la vérité de la résurrection du Sauveur, et révélaient leurs cruautés et leurs fourberies. A leur instigation, on envoya des soldats romains dans la patrie de Longin pour le prendre et pour le juger, comme ayant quitté sans permission le service militaire, et troublant la tranquillité publique. Il était occupé à cultiver son champ

lorsqu'ils arrivèrent, et il les conduisit dans sa maison où il leur donna l'hospitalité. Ils ne le connaissaient pas, et quand ils lui eurent fait connaître l'objet de leur voyage, il fit appeler ses deux compagnons qui vivaient dans une espèce d'ermitage à peu de distance, et dit aux soldats qu'eux et lui étaient ceux qu'ils venaient chercher. La même chose arriva au saint jardinier Phocas. Les soldats furent très-affligés, car ils l'avaient pris en amitié. Je vis ses deux compagnons et lui conduits dans une petite ville voisine, où ils furent interrogés. On ne les mit pas en prison : ils pouvaient pendant quelques jours aller et venir comme des prisonniers sur parole, mais ils avaient un signe particulier sur l'épaule. On les décapita ensuite tous les trois sur une colline, située entre la petite ville et la demeure de Longin. Ils furent enterrés là même. Je crois me rappeler que cette colline lui appartenait et qu'il avait demandé à y être exécuté et enterré. Les soldats mirent la tête de Longin au bout d'une pique, et la portèrent à Jérusalem pour prouver qu'ils avaient rempli leur mission. Je crois me souvenir que ceci arriva peu d'années après la mort de Notre-Seigneur.

J'eus ensuite une vision d'une époque postérieure. Une femme aveugle du pays de S. Longin s'en alla avec son fils en pèlerinage à Jérusalem, espérant trouver sa guérison dans la sainte ville où les yeux de Longin avaient été guéris. Elle se faisait conduire par son enfant, mais il mourut et elle resta délaissée et sans consolation. Alors saint Longin lui apparut et lui dit qu'elle recouvrirait la vue lorsqu'elle aurait tiré sa tête d'un égoût où les Juifs l'avaient jetée. C'était une fosse revêtue en maçonnerie où plusieurs conduits amenaient les immodices. Je vis plusieurs personnes y conduire cette pauvre femme : elle entra dans l'égoût jusqu'au cou et en tira la sainte tête. Elle fut guérie et s'en retourna dans sa patrie ; ceux qui l'avaient accompagnée conservèrent la tête. Voilà tout ce dont je me souviens.

III.

Fragment sur le centurion Abenadar, sur Ctésiphon, Hiscius, Cécilius, etc.

Le 1er avril 1823, la sœur Emmerich, excitée par l'attouchement d'une relique, dit que ce jour était la fête de saint Ctésiphon, le centurion qui avait assisté au crucifiement, et qu'elle avait vu pendant la nuit plusieurs particularités de sa vie. Mais la souffrance et les distractions extérieures lui en avaient fait oublier la plus grande partie. Voici seulement ce qu'elle raconta :

« Abenadar, qui fut ensuite appelé Ctésiphon, est d'un pays situé entre Babylone et l'Égypte, dans l'Arabie-heureuse, à droite de la dernière demeure de Job. Il y a là, sur une montagne peu escarpée, un assemblage de maisons quadrangulaires, à toits plats. Les habitants s'y promènent sur les toits. Il y a là aussi beaucoup de petits arbres : on y recueille l'encens et le baume. Le temps était nébuleux lorsque je m'y trouvais. J'ai été dans la maison d'Abenadar, édifice singulier qui ressemble à un assemblage de loges carrées qui communiquent entre elles. Cette maison est grande et spacieuse comme celle d'un homme riche, mais fort basse. Les maisons sont toutes ainsi bâties, peut-être à cause du vent, parce que leur position est élevée. Abenadar était entré comme volontaire dans la garnison de la forteresse Antonia à Jérusalem. Il avait pris du service chez les Romains afin de s'exercer mieux dans les arts libéraux, car il était savant. C'était un homme très-décidé ; son teint était brun, sa taille ramassée (1).

Les premiers enseignements de Jésus et un miracle dont il avait été témoin lui avaient persuadé que le salut était chez les Juifs, et il avait adopté la loi de Moïse ; il n'était pas en

(1) Ici la Sœur citait un chaudronnier de sa connaissance à qui elle comparait l'extérieur de Ctésiphon.

core disciple du Sauveur, toutefois il n'avait pas de mauvaises intentions à son égard et éprouvait de la compassion et une vénération secrète pour lui. C'était un homme très-grave; lorsqu'il vint sur le Golgotha relever la garde qui s'y trouvait, il maintint partout l'ordre et la décence jusqu'au moment où la vérité triompha de lui et où il rendit hommage devant tout le penple à la divinité de Jésus. Comme il était riche et volontaire, il lui fut facile de résigner à l'instant son emploi. Il aida à la descente de croix et à la mise au tombeau de Notre-Seigneur, ce qui le mit en rapports intimes avec les amis de Jésus; après la Pentecôte, il reçut le baptême un des premiers à la piscine de Béthesda, et prit le nom de Ctésiphon. Il avait un frère en Arabie; il lui fit savoir les miracles dont il avait été témoin, et l'appela dans la voie du salut. Celui-ci accourut aussitôt à Jérusalem, fut baptisé sous le nom de Cécilius, et fut chargé, ainsi que Ctésiphon, d'aider aux diacres dans la nouvelle communauté chrétienne.

Ctésiphon accompagna en Espagne avec plusieurs autres l'apôtre saint Jacques-le-Majeur, et revint aussi avec lui. plus tard, il fut encore envoyé en Espagne par les Apôtres, et il y porta le corps de saint Jacques qui avait souffert le martyre à Jérusalem. Il y fut évêque et avait sa résidence habituelle dans une espèce d'île ou de presqu'île peu éloignée de la France, où il alla aussi et eut des disciples et un grand concours de peuple. Le nom du lieu de sa résidence ressemble à Vergi. Cet endroit fut ensuite dévasté ou submergé par une inondation. Je ne me souviens pas que Ctésiphon ait été martyrisé. Je pense que je n'aurais pas oublié cette circonstance. Il a écrit plusieurs ouvrages où se trouvent quelques détails sur la passion de Jésus-Christ; mais des livres falsifiés ont couru sous son nom, ou des livres faits par lui ont été attribués à d'autres. Rome a rejeté plus tard ces écrits dont la plus grande partie était apocryphe, mais où il y avait pourtant quelque chose de lui.

Un des gardes du tombeau du Christ, qui ne voulut pas

se laisser corrompre par les Juifs, était son compatriote et son ami. Son nom ressemblait à Sulei ou Suleii. Après avoir été quelque temps en prison, il se retira dans une caverne du mont Sinaï, où il vécut sept ans et où les amis de Ctésiphon le secoururent constamment. Cet homme reçut de grandes grâces et écrivit des livres très-profonds dans le genre de ceux de Denys l'Aréopagite. Un autre écrivain a profité de ses ouvrages et il en est ainsi venu quelque chose jusqu'à nous. Moi-même j'ai un jour lu quelque chose au couvent, et je reconnais maintenant que cela vient primitivement de lui. J'ai su tout cela très-bien et aussi le nom du livre, mais les souffrances et le manque de repos me l'ont fait oublier. Ce compatriote de Ctésiphon le suivit plus tard en Espagne. Parmi les compagnons de Ctésiphon dans ce pays se trouvait son frère Cécilius, d'autres s'appelaient Intalécius, Hésicius et Euphrasius. Un autre Arabe, nommé Sulima, se convertit dans les premiers temps, je n'en sais plus les détails; plus tard, au temps des diacres, un compatriote de Ctésiphon dont le nom sonnait comme Sulensis, se convertit également (1).

(1) Dans l'été de 1831, neuf ans après avoir reçu cette communication et huit ans après la mort de la sœur Emmerich, le rédacteur de ce livre a lu dans le troisième volume du *Viage litterario a las Iglesias de Espagna de D. J. L. Villanneva*, 10 *tomos*, *Madrid*, 1803-23, les détails suivants rapportés ici en abrégé.

En 1595, on trouva dans la terre, à Grenade, des reliques, des manuscrits et des tables de plomb où se trouvaient les noms de Ctésiphon et d'Hiscius, disciples de saint Jacques-le-Majeur. Plusieurs personnes, entre autres J. B. Perez, évêque de Ségovie, virent là une fraude ayant pour but d'assurer à la ville de Grenade la possession du tombeau de ces deux Saints près de celui de Cécilius. Perez dit que l'auteur de cette fraude a dû en prendre l'idée dans la chronique attribuée à Dexter et reconnue fausse, laquelle nomme Ctésiphon, Hiscius et Cécilius comme disciples de saint Jacques. Il ajoute que, suivant un vieux manuscrit gothique, les personnages nommés ci-après débarquèrent à Cadix pour prêcher le christianisme : Torquatus resta à Acci (Cadix), Hesychius (Hiscius) alla à Carcesa (Garzorla); Indalesius à Ursi (Almeria ou bien Orce près de Galera); Secundus à Abula (Avila); Cécilius à Eliberri (Sierra Elvira près de Grenade); Euphrasius à Iturgi (Anpujar), Ctésiphon à Berge, que les uns disent être Verja en Aragon, d'autres Verga dans le royaume de Grenade, d'autres encore Vera au bord de la mer, entre Carthagène et Capo de Gata. Que ces disciples enseignèrent dans ces divers lieux et y moururent et que leurs reliques y furent en vénération; qu'ils avaient été envoyés de Rome par les Apôtres, qu'un seul écrit sur la translation du corps de saint Jacques-le-Majeur au

Espagne, écrit attribué au pape Calixte II, mais reconnu apocryphe, les nomme disciples de cet Apôtre; que ses disciples, selon l'histoire d'Espagne de Pélage, évêque d'Oviédo, furent Calsoserus, Basile, Chrysogome, Théodore, Archanasius et Maxime.

La principale preuve de la fraude, selon l'évêque Perez, c'est que les tables de plomb disent que *Ctésiphon s'appelait Abenadar avant sa conversion* : or, les sept autres ayant des noms grecs et latins, comment pourrait-il se trouver un Arabe parmi eux ? Jamais Arabe n'est venu en Espagne à cette époque, pourquoi aurait-il quitté son nom arabe? etc., etc. Ces mêmes monuments indiquaient que Ctésiphon avait écrit un livre en arabe avec les caractères de Salomon. La dessus l'évêque Perez demande ce que cela veut dire puisqu'alors il n'y avait pas encore d'Arabes en Espagne, et se moque de ces lettres de Salomon employées à écrire en arabe.

En mai 1833, pendant que cette feuille était sous presse, nous avons trouvé dans *Mariana, de rebus Hispanicis*, que la tradition ajoute aux disciples mentionnés plus haut, un Athanase et un Théodore qu'on disait avoir été l'un et l'autre parmi les gardes du tombeau du Christ. Le lendemain nous avons trouvé dans les *Acta Sanctorum, tom. III ;* 1er *février*, une dissertation sur saint Cécilius et ses compagnons, où se trouvent beaucoup de détails sur ces écrits trouvés à Grenade, la déclaration du pape Urbain VIII contre ces documents apocryphes, une indication de ce qu'ils contenaient d'après l'*Apparatus sacer* de Possevin et une autre un peu différente d'après le commentaire de Bivar sur la chronique attribuée à Dexter. On y trouve entre autres choses, les titres suivants : *De l'Empire infernal, de la suprême Providence, de la Miséricorde, de la Justice, de tout ce qu'a fait le Dieu Créateur, de la Création des Anges, des Gloires et des Miracles de Jésus-Christ et de sa Mère depuis l'incarnation du Verbe jusqu'à l'Ascension*, etc. Ces titres rappellent ce que dit la sœur Emmerich des écrits dans la manière de Denys l'Aréopagite, composés par Sulei, ami de Ctésiphon, de même que les détails rapportés dans cette note ressemblent singulièrement à ceux que la Sœur a donnés, ce dont le lecteur sera sans doute aussi surpris que nous l'avons été nous-même.

Les écrits de ces disciples Arabes ont-ils existé et ont-ils été falsifiés par des sectaires comme l'histoire des Apôtres d'Abdias et les ouvrages de Denys l'Aréopagite? La sœur Emmerich a répété plusieurs fois que les écrits de ces derniers avaient été alsifiés et elle a dit la même chose de ceux de Ctésiphon. Malheureusement il y a tant de lacunes dans tout ce qu'elle a raconté à ce sujet qu'on en est réduit aux conjectures.

TABLE DES MATIÈRES.

LA DOULOUREUSE PASSION DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

SUPPLÉMENTS AUX RÉCITS DU JOUR DE LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

APPENDICE DE QUELQUES FRAGMENTS POUR SERVIR D'ÉCLAIRCISSEMENT AUX MÉDITATIONS SUR LA PASSION.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



